



Katherine S. Reeves.





LETTRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE SÉVIGNÉ.

TOME SECOND,

Contenant la Suite de ses LETTRES A MAD. LA COMTESSE DE GRIGNAN.




Francoise Marguerite
de Sévigné, Comtesse
de Grignan.

RECUEIL

DES LETTRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE SÉVIGNÉ,

A MADAME LA COMTESSE

DE GRIGNAN, SA FILLE.

Nouvelle Édition augmentée.



TOME SECOND.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXX.



RECUEIL
DES LETTRES
DE MADAME
DE SÉVIGNÉ.

LETTRE CI.

A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 28 Octobre 1671.

DES ſcorpions, ma fille! il me ſemble que c'étoit-là un vrai chapitre pour le livre de M. de Coulanges. Celui de l'étonnement de vos entrailles ſur la glace & ſur le chocolat eſt une matiere que je veux traiter à fond avec lui, mais plutôt avec vous, & vous demander de bonne foi ſi vos en-

trailles n'en font point offenfées, & fi elles ne vous font point de bonnes coliques, pour vous apprendre à leur donner de telles *antipériftafes* (1); voilà un grand mot. J'ai voulu me raccommoder avec le chocolat; j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien fouper, & j'en pris hier pour me nourrir, afin de jeûner jufqu'au foir : il m'a fait tous les effets que je voulois; voilà de quoi je le trouve plaifant, c'eft qu'il agit felon l'intention. Je ne fais pas ce que vous avez fait ce matin, pour moi je me fuis mife dans la rofée jufqu'à mi-jambe pour prendre des alignements; je fais des allées de retour tout autour de mon parc, qui feront d'une grande beauté; fi mon fils aime les bois & la promenade, il bénira bien ma mémoire; je crois qu'il eft à Paris, vòtre petit frere; il aime mieux m'y attendre que de revenir ici; il fait bien. Mais que dites-vous de mon mari, l'Abbé d'Effiat? Je fuis bien malheureufe en maris; il époufe une jeune nymphe de quinze ans (2), fille de M. & de Madame de la

(1) Terme de Philofophie, qui vient du Grec, & fignifie l'action de deux qualités contraires, dont l'une donne de la vigueur & de l'activité à l'autre.

(2) Marie-Anne Bertrand de la Baziniere n'époufa point l'Abbé d'Effiat, comme le bruit en

Baziniere, façonniere & coquette en perfection; le mariage se fait en Touraine; il a quitté quarante mille livres de rente de bénéfices pour... Dieu veuille qu'il soit content; tout le monde en doute, & trouve qu'il auroit bien mieux fait de s'en tenir à moi.

M. d'Harouïs m'écrit ceci: „ Mandez à „ Madame DE CARIGNAN (3) que je „ l'adore; elle est à ses petits Etats; ce ne „ sont pas gens comme nous, qui don- „ nons des cent mille écus; mais au moins „ qu'ils lui donnent autant qu'à Madame „ de Chaulnes pour sa bien-venue ". Il aura beau souhaiter, & moi aussi; vos esprits sont secs, & leur cœur s'en ressent; le soleil boit toute leur humidité, & c'est ce qui fait la bonté & la tendresse. Je suis toujours dans la douleur d'avoir perdu un de vos paquets la semaine passée: la Provence est devenue mon vrai pays; c'est delà que viennent tous mes biens & tous mes maux. J'attends toujours les vendredis avec

---

couroit alors; elle épousa depuis le Comte de Nancré.

(3) Plaisanterie au sujet de la méprise d'un Gentilhomme Breton, qui buvant la santé de Madame DE GRIGNAN, pendant les Etats, disoit *Madame* DE CARIGNAN; ce qui fut suivi de plusieurs autres Bretons. *Voyez Tome I, pag.* 297.

impatience, c'eſt le jour de vos lettres. Saint-Pavin (4) fit autrefois une épigramme ſur les vendredis, qui étoient les jours qu'il me voyoit chez l'Abbé : il parloit aux Dieux, & finiſſoit :

> Multipliez les vendredis,
> Je vous quitte de tout le reſte.

A l' applicazione, *Signora*. M. d'Angers (5) m'écrit des merveilles de vous; il a fort vu M. d'Uſez (6), qui ne peut ſe taire de vos perfections; vous lui êtes très-obligée de ſon amitié, il en eſt plein, & la répand avec mille louanges qui vous font admirer. Mon Abbé vous aime très-parfaitement, la Mouſſe vous honore, & moi je vous quitte; ah, marâtre! un mot aux chers Grignans.

(4) C'étoit un Sanguin, Abbé, & le même dont Deſpréaux a dit : *& Saint-Pavin dévot.*

(5) Henri Arnauld, Evêque d'Angers.

(6) Jacques Adhémar de Monteil, Evêque d'Uſez.



LETTRE CII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche premier Novembre 1671.

Si cette premiere lettre de Coulanges que j'ai perdue, étoit comme les trois autres, il en faut pleurer; car tout de bon, on ne peut écrire plus agréablement: vous faites un dialogue entre vous autres, qui vaut tout ce qu'on peut dire; chacun y dit son mot très-plaisamment. Pour vous, ma fille, je vous reconnois bien à consentir que Coulanges s'en aille demain, plutôt qu'à demeurer avec vous toute sa vie; cette éternité vous fait peur, comme à moi d'aller en litiere avec quelqu'un; je ne veux point vous dire la seule personne du monde avec qui j'y voudrois aller. Je suis fort aise de connoître *Jacquemart & Marguerite* (1); il me semble que je suis avec vous tous, & il me semble que je vous vois & M. de Coulanges. Il faut avouer que vous

(1) C'est ainsi qu'on nomme à Lambesc les deux figures qui frappent les heures à l'horloge du Beffroi de cette ville, où se trouvoit alors Madame de Grignan pendant la tenue de l'assemblée des Etats de Provence.

êtes une honnête femme de vous ajuster, comme vous faites en Provence avec votre mari, & d'avoir passé neuf mois avec nous à Paris, comme une vraie Demoiselle de Lorraine; vous souvient-il de ce manteau noir, dont vous nous honoriez tous les jours? J'espere que je renouvellerai tous vos ajustements, quand j'arriverai à Grignan: mais point de grossesse, mon cher Grignan, je vous en conjure tendrement; ayez pitié de votre aimable femme, laissez-la reposer comme une bonne terre; si vous me le promettez, je vous aimerai de tout mon cœur. Je comprends, ma fille, la crainte que vous avez de perdre votre premier Président; votre imagination va vîte, car il n'est point en danger: voilà les tours que me fait la mienne à tout moment; il me semble toujours que tout ce que j'aime, que tout ce qui m'est bon, va m'échapper; & cela donne de telles détresses à mon cœur, que si elles étoient continuelles, comme elles sont vives, je n'y pourrois pas résister; sur cela il faut faire des actes de résignation à l'ordre & à la volonté de Dieu. M. Nicole n'est-il pas encore admirable là-dessus? J'en suis charmée, je n'ai rien vu de pareil. Il est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut

de nous pour l'eſtime ou l'improbation du monde ; je ſuis moins capable que perſonne de la comprendre ; mais quoique dans l'exécution on ſe trouve foible, c'eſt pourtant un plaiſir que de méditer avec lui, & de faire réflexion ſur la vanité de la joie ou de la triſteſſe que nous recevons d'une telle fumée ; & à force de trouver ſon raiſonnement vrai, il ne ſeroit pas impoſſible qu'on s'en ſervît dans certaines occaſions. En un mot, c'eſt toujours un tréſor, quoique nous en puiſſions faire, d'avoir un ſi bon miroir des foibleſſes de notre cœur. M. d'Andilly eſt auſſi content que nous de ce beau livre.

M. de Coulanges vous a gagné votre argent ; mais vous avez bien ri en récompenſe : rien ne peut égaler ce qu'il a écrit à ſa femme. Je ne crois pas que je le quitte cet hyver, tant je ſerai ravie de parler de vous avec un homme qui vous a vue & admirée de ſi près. Pour Adhémar, puiſqu'il eſt méchant, je le chaſſerai ; il eſt vrai qu'il a un régiment, & qu'il entrera par force. On me mande que ce régiment eſt une diſtinction agréable, mais n'eſt-ce point auſſi une ruine ? Ce que je trouve de bon, c'eſt que le Roi ſe ſoit ſouvenu d'Adhémar en abſence ; plût à Dieu qu'il ſe ſouvînt auſſi de ſon aîné, puiſqu'il va

bien jusqu'en Suede chercher de fideles serviteurs (2) !

J'aime le Coadjuteur de m'aimer encore. Adhémar, Chevalier, approchez-vous, que je vous embrasse ; je suis attachée à ces Grignans. Il s'en faut bien que le livre de M. Nicole ne fasse en moi de si beaux effets qu'en M. de Grignan ; j'ai des liens de tous côtés ; mais sur-tout j'en ai un qui est dans la moëlle de mes os ; & que fera là-dessus M. Nicole ? Mon Dieu, que je sais bien l'admirer ; mais que je suis loin de cette bienheureuse indifférence qu'il veut nous inspirer ! Adieu, ma très-chere petite, ne me plaignez-vous point de ce que je m'en vais souffrir présentement que vous êtes dans votre neuf ? Conservez-vous, si vous m'aimez. Je sens de la tristesse de voir tous vos visages de Paris vous quitter l'un après l'autre ; il est vrai que vous avez votre mari qui est aussi un visage de Paris. Ma fille, il ne faut point se laisser oublier dans ce pays-là, il faut que je vous ramene, je vous en ferai demeurer d'accord.

Le mariage de l'Abbé d'Effiat n'est point fait, comme on me l'avoit mandé ; il de-

(2) Voyez la note qui regarde M. de Pomponne, *Tome I*, *page* 329.

mande du temps pour y penser, & je crois cette affaire rompue.

LETTRE CIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 4 Novembre 1671.

Ah! ma fille, il y a aujourd'hui deux ans qu'il se passa une étrange scene à Livry (1) & que mon cœur fut dans une terrible presse : mais il faut passer légérement sur de tels souvenirs. Parlons un peu de M. Nicole, il y a long-temps que nous n'en avions rien dit. Je trouve votre réflexion fort bonne & fort juste sur l'indifférence qu'il veut que nous ayions pour l'approbation ou l'improbation du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grace, & que la Philosophie seule ne suffit pas. Il nous met à si haut prix la paix & l'union avec le prochain, & nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce que le monde pense

(1) Il s'agit encore ici de la fausse couche de Madame de Grignan, arrivée à Livry le 4 Novembre 1669. *Voyez Tome I, p.* 303.

de nous. Devinez ce que je fais, je recommence ce Traité; je voudrois bien en faire un bouillon, & l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil & de l'amour-propre, qui se trouvent dans toutes les disputes, & que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin, ce Traité est fait pour bien du monde; mais je crois qu'on n'a eu principalement que moi en vue. Il dit que l'éloquence & la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées; cette expression m'a paru belle & nouvelle; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas? Il faut que nous relisions ce livre à Grignan; si j'étois votre garde pendant votre couche, ce seroit notre fait: mais que puis-je vous faire de si loin? Je fais dire tous les jours la messe pour vous, voilà mon emploi, & d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas. Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élevent la charpente de ma chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en-bas. On songe à ce bel effet de la Providence, que fait la cupidité; & l'on remercie Dieu qu'il y ait des

hommes, qui, pour douze sols, veuillent bien faire ce que d'autres ne feroient pas pour cent mille écus. „ O trop heureux „ ceux qui plantent des choux! quand ils „ ont un pied à terre, l'autre n'en est „ pas loin ". Je tiens ceci d'un bon Auteur (2). Nous avons aussi des planteurs qui font des allées nouvelles, & dont je tiens moi-même les arbres, quand il ne pleut pas à verse; mais le temps nous désole, & fait qu'on souhaiteroit un sylphe pour nous porter à Paris. Madame de la Fayette me mande que puisque vous me contez sérieusement l'histoire d'*Auger*, elle est persuadée que rien n'est plus vrai, & que vous ne vous moquez point de moi. Elle croyoit d'abord que ce fût une folie de Coulanges, & cela se pouvoit très bien penser; si vous lui en écrivez, que ce soit sur ce ton.

M. de Louvigny, comme vous voyez, n'a pas eu la force d'acheter la charge (3) de son pere. Voilà M. de la Feuillade (4)

---

(2) Panurge.

(3) De Colonel des Gardes Françoises, dont le Maréchal de Gramont & le Comte de Guiche son fils, reçu en survivance, firent agréer au Roi leurs démissions en ce temps-là.

(4) François d'Aubusson, Duc de la Feuillade, depuis Maréchal de France, succéda au Maréchal

bien établi ; je ne croyois pas qu'il dût si bien rentrer dans le chemin de la fortune. Ma tante a eu une bouffée de fievre qui m'a fait peur. Votre petite fille a mal aux dents, & pince comme vous, cela est plaisant. Que vous dirai-je de plus ? Songez que je suis dans un désert. La Troche que j'attendois, est malade. Nous sommes donc seuls, nous lisons beaucoup ; & l'on trouve le soir & le lendemain comme ailleurs.

---

de Gramont, & fut installé par le Roi, le 4 Janvier 1672, dans la charge de Colonel des Gardes Françoises.

LETTRE CIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 11 Novemb. 1671.

PLUT à Dieu, ma fille, que de penser continuellement à vous avec toutes les tendresses & les inquiétudes possibles, vous pût être bon à quelque chose ! Il me semble que l'état où je suis ne devroit point vous être entiérement inutile : cependant il ne vous sert de rien ; & de quoi pourroit-il vous servir à deux cents lieues de vous? Je crois que l'on songe à tout où

vous êtes, qu'on a toutes les prévoyances, qu'on a pris le bon parti entre aller à Aix ou retourner à Grignan, qu'on a fait venir de bonne heure une ſage-femme pour vous y accoutumer un peu, & vous épargner au moins ce qu'on peut vous épargner, je veux dire, le chagrin & l'impatience que donne un viſage entiérement inconnu. Pour une garde, il faut que vos femmes vous ſecourent en cette occaſion; elles ſe ſouviennent de tout le manege de Madame *Moreau*; & vous, ma fille, vous aurez ſoin de garder le ſilence, & vous ne croirez pas faire, comme à Paris, un fort bon marché d'acheter le plaiſir de parler par un grand accès de fievre. Que vous dirai-je enfin, & que puis-je vous dire que des choſes à-peu-près de cet agrément? J'ai la tête pleine de tout ceci, je vous en parle, cela eſt naturel; ſi cela vous ennuye, cela eſt naturel auſſi : je ne ſuis point bleſſée de toutes les choſes qui ſont à leur place; il faudroit donc ne point vous écrire juſqu'à ce que je ſuſſe que vous êtes accouchée, & ce ſeroit une étrange choſe; il vaut mieux, ma fille, que vous accoutumiez votre eſprit à ſouffrir les penſées juſtes & naturelles, dont on eſt rempli dans certaines occaſions : peut-être que vous ſerez accouchée quand vous recevrez

cette lettre ; mais qu'importe, pourvu qu'elle vous trouve en bonne fanté. J'attends vendredi avec de grandes impatiences ; voilà comme je fuis à toujours pouffer le temps avec l'épaule, & c'eft ce que je n'aimois point à faire, & que je n'avois fait de ma vie, trouvant toujours que le temps marche affez, fans qu'on le hâte d'aller. Madame de la Fayette me mande qu'elle va vous écrire ; je crois qu'elle n'aura pas manqué de vous apprendre que la M.... entra l'autre jour chez la Reine à la comédie Efpagnole, tout effarée, ayant perdu la tramontane dès le premier pas ; elle prit la place de Madame du Frénoi ; on fe moqua d'elle, comme d'une folle très-mal-apprife.

L'autre jour Pomenars paffa par ici ; il venoit de Laval, où il trouva une grande affemblée de peuple ; il demanda ce que c'étoit. C'eft, lui dit-on, que l'on pend en effigie un Gentilhomme qui avoit enlevé la fille de M. le Comte de Créance ; *cet homme là, Sire, c'étoit lui-même.* Il approcha, il trouva que le peintre l'avoit mal habillé ; il s'en plaignit, il alla fouper & coucher chez le Juge qui l'avoit condamné ; le lendemain, il vint ici pâmant de rire ; il en partit cependant dès le grand matin le jour d'après.

Pour des devises, hélas, ma fille ! ma pauvre tête n'est guere en état de songer, ni d'imaginer : cependant comme il y a douze heures au jour, & plus de cinquante à la nuit, j'ai trouvé dans ma mémoire *une fusée poussée fort haut* avec ces mots : *Che pera, pur che s'innalzi.* Plût à Dieu que je l'eusse inventée ! je la trouve toute faite pour Adhémar, qu'*elle périsse, pourvu, qu'elle s'éleve* ; je crains de l'avoir vue dans ces quadrilles ; je ne m'en souviens pourtant pas précisément ; mais je la trouve si jolie, que je ne crois point qu'elle vienne de moi. Je me souviens d'avoir vu dans un livre au sujet d'un amant qui avoit été assez hardi pour se déclarer, *une fusée en l'air*, avec ces mots, *da l'ardore l'ardire* : (1) elle est belle, mais ce n'est pas cela. Je ne sais même si celle que je voudrois avoir faite, est dans la justesse des devises ; je n'ai aucune lumiere là-dessus ; mais en gros elle m'a plus ; & si elle étoit bonne, & qu'elle se trouvât dans les quadrilles, ou dans un cachet, ce ne seroit pas un grand mal ; il est difficile d'en faire de toutes nouvelles. Vous m'avez entendue mille fois ravauder sur ce demi-vers du Tasse que je voulois employer à toute force, *l'alte non*

(1) *Ma hardiesse vient de mon ardeur.*

temo : j'ai tant fait, que le Comte des Chapelles a fait faire un cachet avec un aigle qui approche du ſoleil, *l'alte non temo* (2); il eſt joli. Ma pauvre enfant, peut-être que tout cela ne vaut rien, & je ne m'en ſoucierois guere, pourvu que vous vous portiez bien.

(2) *Je ne crains pas de m'élever.*

LETTRE CV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 15 *Novemb.* 1671.

QUAND je vous ai demandé ſi vous n'aviez point jetté mes dernieres lettres, c'étoit un air; car, de bonne foi, quoiqu'elles ne méritent pas tout l'honneur que vous leur faites, je crois qu'après avoir gardé celles que je vous écrivois, quand vous faiſiez des poupées, vous garderez encore celles-ci : mais il n'y a plus de caſſettes capables de les contenir; hélas! il faudra des coffres.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plaiſant que ce que vous dites du nom d'*Adhémar*. Enfin, la ſeule rature de ſes lettres, c'eſt à la ſignature. Je ſuis bien

empêchée pour le nom du régiment; je vous en ai mandé mon avis. Vous savez comme je suis pour *Adhémar*, & que je voudrois le maintenir au péril de ma vie (1); mais je crains que nous ne soyons pas les plus forts. Pour la devise (2) elle est jolie.

Che peri, pur che m' innalzi.

Voilà le vrai discours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit Maréchal de France. J'ai bien envie d'en savoir votre avis, & où je l'ai pêchée, car je ne crois pas l'avoir faite (3). Pour M. de Grignan, ah, je le crois! je suis assurée qu'il aime mieux une *grive* que vous; & sur ce pied-là j'aime mieux un *hibou* que lui: qu'il s'examine, je l'ai-

---

(1) Le régiment dont il s'agit etoit un de ceux qu'on nomme dans la cavalerie, *Régiments des Gentilshommes*, & qui portent le nom des Colonels. Celui-ci s'appella *Grignan*, & ne quitta ce nom qu'à la mort du Marquis de Grignan, arrivée en 1704.

(2) Le corps de cette devise étoit une fusée volante.

(3) Le Pere Bouhours, dans son entretien sur les devises, cite celle du Comte d'Iliers, dont le corps est le même, & le mot est : *poco duri, pur che m' innalzi.*

me comme il vous aime à proportion; je sais bien toujours qu'il y a une chose qui m'en fera juger. Mais, mon enfant, n'admirez-vous point les erreurs & les contretemps que fait l'éloignement? Je suis en peine de vous quand vous êtes en bonne santé; & quand vous serez malade, une de vos lettres me redonnera de la joie; mais cette joie ne peut être longue, car enfin il faut accoucher, & c'est cela qui me trouble avec raison jusqu'à ce que j'apprenne votre heureux accouchement. Vous êtes donc résolue d'accoucher à Lambesc? Avez-vous votre chirurgien? La petite Deville me mande que vous le connoissez, c'est beaucoup; je crains qu'il ne soit jeune puisqu'il vous saigne, & les jeunes gens n'ont guere d'expérience. Enfin, je ne sais ce que je dis, mais ayez soin de vous par-dessus toutes choses : le passé doit vous avoir rendue sage; pour moi je suis d'une capacité qui me surprend.

Vous ai-je dit que je faisois planter la plus jolie place du monde? Je me plante moi-même au milieu de la place, où personne ne me tient compagnie, parce qu'on meurt de froid. La Mousse fait vingt tours pour s'échauffer; l'Abbé va & vient pour nos affaires; & moi je suis là fichée avec ma casaque à penser à la Provence; car

cette penſée ne me quitte jamais. Je voudrois bien apprendre ici les nouvelles de votre accouchement : la fatigue des chemins & ma violente inquiétude ne me paroiſſent pas deux choſes qu'on puiſſe ſupporter à la fois. Mandez-moi quel nom choiſira Adhémar ; je le trouve empêché : M. de Grignan défend *Grignan*, & a raiſon ; Rouville (4) défend l'autre ; il faudra ſe réduire *au petit glorieux* (5).

Vous voulez ſavoir ſi nous avons encore des feuilles vertes ; oui, beaucoup : elles ſont mêlées d'aurore & de feuilles mortes, cela fait une étoffe admirable. Voilà deux bonnes veuves, Madame de Senneterre & Madame de Leuville : l'une eſt plus riche que l'autre, mais l'autre eſt plus jolie que l'une. Vous ne me dites rien de votre aſſemblée, elle dure plus que nos Etats. Parlez-moi au moins de votre ſanté, & pour ce que vous appellez des fadaiſes, je ne trouve que cela de bon : hélas ! ſi vous les haïſſez, vous n'auriez qu'à brûler mes lettres ſans les lire.

(4) François, Comte de Rouville, homme extraordinaire pour l'autorité qu'il avoit acquiſe de dire hautement la vérité.

(5) M. de Guilleragues diſoit, que tous les Grignans étoient glorieux. On lui diſoit : Mais ADHÉMAR l'eſt-il ? Il répondit : GLORIEUSET ; & depuis on l'appella *le petit glorieux.*

Adieu, ma très-chere & très-aimable, je vous recommande ma vie.

LETTRE CVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 18 *Novembre* 1671.

Hé, mon Dieu! ma chere enfant, en quel état vous trouvera cette lettre! Il sera le 28 du mois, vous serez accouchée, je l'espere, & très-heureusement: j'ai besoin de me dire souvent ces paroles pour me soutenir le cœur, qui est quelquefois tellement pressé que je ne sais qu'en faire; mais il est bien naturel d'être comme je suis, dans une occasion comme celle-ci. J'attends mes vendredis, & je supplie ceux qui se sont divertis à prendre vos lettres, de finir ce jeu jusqu'à ce que vous soyez accouchée. On en veut aussi aux miennes; j'en suis au désespoir; car vous savez qu'encore que je ne fasse pas grand cas de mes lettres, je veux pourtant toujours que ceux à qui je les écris, les reçoivent: ce n'est jamais pour d'autres, ni pour être perdues que je les écris. J'ai donc regret à tout ce que vous ne recevez pas: quelle vision d'en vouloir à mes

lettres! Il me ſemble que nous ſommes à un degré de parenté qui ne donne point de curioſité; voilà qui eſt inſupportable, n'en parlons plus. D'Hacqueville me mande qu'il avoit laiſſé Madame de Montauſier à l'agonie, & je la crois morte : s'il faut écrire à M. de Montauſier & à Madame de Cruſſol (1), me voilà plus empêchée que quand Adhémar écrivit au Roi & aux Miniſtres. Je ne ſaurois plus écrire depuis que mes lettres ne vont point à vous; me voilà demeurée tout court. Je ſonge quelquefois que pendant que je me creuſe la tête, on tire peut-être le canon, on eſt aiſe, on ſe réjouit pour votre accouchement; mais je ne le ſais pas encore, & on languit en attendant. Il gele à pierres fendre : je ſuis tout le jour à trotter dans ces bois; il feroit très-beau s'en aller, & quand nous partirons, la pluie nous accablera. Voilà de belles réflexions; quand on n'a pas autre choſe à dire, il vaut tout autant finir.

---

(1) Fille de Madame de Montauſier.



LETTRE CVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 22 Novembre 1671.

MADAME de Louvigny (1) eſt accouchée d'un fils : vous voyez bien, ma chere enfant, que vous en aurez un auſſi ; vous vous y attendez d'une telle ſorte, que, comme vous dites, *la Signora qui mit au monde une fille* ne fut pas plus attrapée que vous le ſeriez, ſi ce malheur vous arrivoit. Je fais prier Dieu ſans ceſſe pour cet heureux moment, d'où dépend ma vie plus que la vôtre. Je ne crois pas que je puiſſe me réſoudre à quitter ce lieu avant que d'en ſavoir des nouvelles : cette ſorte d'inquiétude ne peut ſe porter ſur des chemins où je ne recevrois point de lettres ; c'eſt donc vous, ma fille, qui m'arrêtez.

Je ſuis très-affligée de l'état où vous me repréſentez votre premier Préſident (2) : c'eſt une perte conſidérable pour vous ; il faut que votre malheur ſoit bien fort pour

(1) Marie-Charlotte de Caſtelnau, femme d'Antoine-Charles, Comte de Louvigny, depuis Duc de Gramont.

(2) Henri de Forbin d'Oppede.

tuer un homme de cet âge, & ſi bien fait, & d'une ſi belle phyſionomie. Si Dieu vous le rend, ce ſera un miracle: je n'euſſe jamais cru prendre un ſi grand intérêt à un premier Préſident de Provence; mais la Provence eſt mon pays depuis que vous y êtes.

Enfin, voilà Madame de Richelieu à la place de Madame de Montauſier; quelle joie pour bien des gens! quel chagrin pour d'autres! Voilà le monde. Vous êtes fort aimée dans cette maiſon: pour moi, je prends peu d'intérêt à tout cela, & ne conſerve mes amis de la Cour que dans la vue de vous être quelquefois bonne en votre abſence. J'ai reçu une lettre de M. de Pomponne, toute pleine d'une vraie & ſincere amitié: il eſt bien content du Roi ſon maître: il ne trompera perſonne dans la bonne opinion qu'on a de lui.

Je ne doute nullement de l'hiſtoire d'*Auger*, & n'en ai jamais douté: c'eſt une viſion de Madame de la Fayette, fondée ſur la folie de M. de Coulanges; préſentement elle la croit comme moi. L'hyver eſt ici dans toute ſon horreur; je ſuis dans les jardins, ou au coin de mon feu: on ne peut s'amuſer à rien; quand on eſt loin de ſes tiſons, il faut courir. Je paſſerai encore deux vendredis aux Rochers, où j'eſpere que

j'apprendrai votre heureux accouchement. M. de Grignan eſt obligé d'avoir ſoin de moi, comme j'ai eu ſoin de lui en pareille occaſion (3).

(3) Voyez la lettre du 19 Novembre 1670.

LETTRE CVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 25 Novembre 1671.

J'AI appris par mes lettres de Paris la mort de votre premier Préſident : je ne puis vous dire combien j'en ſuis affligée ; il étoit fort honnête homme & fort aimable de ſa perſonne ; mais ce qui me le rendoit très-conſidérable, c'eſt l'amitié qui étoit entre vous ; c'eſt de penſer à ce que vous étoit une ſi bonne liaiſon ; & quand je me ſuis bien creuſée ſur ce ſujet, je me retourne, & je trouve dans mon cœur l'inquiétude de votre ſanté & la penſée de votre accouchement. Je ne ſais comment je n'ai pas eu l'eſprit de vous conſeiller ce que vous avez fait, moi qui craignois également de vous voir affronter la petite-vérole à Aix, ou retourner ſur vos pas à Grignan : il n'y avoit qu'à ne bouger d'où vous êtes ; vous avez pris le

le bon parti. Je crois que vous aurez été ſaignée; je crois que vous aurez été prévoyante; je crois enfin, & j'eſpere que tout ira bien. Madame de Louvigny vous a donné un très bon exemple; mais dans l'attente de cette nouvelle, on ſouffre beaucoup; je voudrois bien la recevoir ici. J'attends vendredi de vos lettres avec mon impatience ordinaire; je crois que vous me parlerez bien auſſi de la mort de ce pauvre homme; je crains qu'elle ne vous ait émue, & ne vous ait fait beaucoup de mal en l'état où vous êtes: je ne puis, ma très-chere, vous en dire davantage dans celui où je ſuis; ce n'eſt pourtant pas manque de loiſir, je vous en aſſure; ce n'eſt pas manque auſſi d'amitié pour vous; au contraire, c'eſt ce qui me rend trop ſenſible à toutes les penſées de Provence, & qui fait que ne pouvant vous dire que des choſes triſtes, & trouvant que vous n'en avez pas beſoin, je vous quitte après vous avoir tendrement embraſſée.



LETTRE CIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 29 Novembre 1671.

Il m'eſt impoſſible, très-impoſſible de vous dire, ma chere fille, la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet qui m'a appris votre accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan, je me ſuis doutée que vous étiez accouchée ; mais de ne point voir de ces aimables deſſus de lettres de votre main, c'étoit une étrange affaire. Il y en avoit pourtant une de vous du 15 ; mais je la regardois ſans la voir, parce que celle de M. de Grignan me troubloit la tête. Enfin, je l'ai ouverte avec un tremblement extraordinaire, & j'ai trouvé tout ce que je pouvois ſouhaiter au monde. Que penſez-vous qu'on faſſe dans ces excès de joie? Demandez au Coadjuteur; vous ne vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait? Le cœur ſe ſerre, & l'on pleure ſans pouvoir s'en empêcher; c'eſt ce que j'ai fait, ma très-belle, avec beaucoup de plaiſir : ce ſont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus

brillantes. Comme vous êtes philoſophe, vous ſavez les raiſons de tous ces effets; pour moi je les ſens, & je m'en vais faire dire autant de meſſes pour remercier Dieu de cette grace, que j'en faiſois dire pour la lui demander. Si l'état où je ſuis duroit long-temps, la vie ſeroit trop agréable; mais il faut jouir du bien préſent, les chagrins reviennent aſſez tôt. La jolie choſe d'accoucher d'un garçon, & de l'avoir fait nommer par la Provence (1)! voilà qui eſt à ſouhait. Ma fille, je vous remercie plus de mille fois des trois lignes que vous m'avez écrites; elles m'ont donné l'achevement d'une extrême joie. Mon Abbé eſt tranſporté comme moi, & notre Mouſſe eſt ravi. Adieu, mon ange; j'ai bien d'autres lettres à écrire que la vôtre.

---

(1) Il fut tenu ſur les fonts par les Procureurs du Pays de Provence, & nommé *Louis Provence*.



LETTRE CX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 2 Décembre 1671.

Enfin, ma fille, après les premiers transports de ma joie, j'ai trouvé qu'il me falloit encore vendredi des lettres de Provence, pour me donner une entiere satisfaction. Il arrive tant d'accidents aux femmes en couche, & vous avez la langue si bien pendue, à ce que me dit M. de Grignan, qu'il me faut pour le moins neuf jours de bonne santé pour me faire partir joyeusement. J'aurai donc mes lettres de vendredi, & puis je partirai, & je recevrai celles de l'autre vendredi à Malicorne. Je suis toute étonnée de ne plus trouver sur mon cœur, ni le jour, ni la nuit, ce caillou que vous m'y aviez mis par l'inquiétude de votre accouchement. Je me trouve si heureuse que je ne cesse d'en remercier Dieu ; je n'espérois point en être sitôt quitte. J'ai reçu des compliments sans compte & sans nombre, & du côté de Paris par mille lettres, & de celui de la Bretagne, on a bu à la santé du petit Bambin à plus d'une lieue à la ronde ; j'ai donné

de quoi boire, j'ai donné à souper à mes gens ni plus ni moins que la veille des Rois. Mais rien ne m'a été plus agréable que le compliment de *Pilois*, qui vint le matin avec sa pelle sur le dos, & me dit : „ Madame, je viens me réjouir pas moins, parce qu'on m'a dit que Madame la Comtesse étoit accouchée d'un petit gars ". Cela vaut mieux que toutes les phrases du monde. M. de Montmoron (1) est couru ici ; entre plusieurs propos on a parlé de devises ; il est très-habile là-dessus : il assure qu'il n'a vu en nul lieu celle que je conseille à Adhémar. Il connoît une fusée avec ces mots : *da l' ardore l' ardire* (2) ; mais ce n'est pas cela : l'autre est plus parfaite, à ce qu'il dit.

Che peri, pur che m' innalzi.

Soit qu'elle vienne de chez moi, ou d'ailleurs, il la trouve admirable. Mais que dites-vous de M. de Lauzun ? Vous souvient-il quelle sorte de bruit il faisoit il y a un an ? Qui nous eût dit : dans un an il sera prisonnier, l'eussions-nous cru ? *Vanité des vanités, & tout est vanité.* On dit que la

(1) Il étoit Sévigné.

(2) C'étoit la devise du Maréchal de Bassompierre.

nouvelle MADAME eſt toute étonnée de ſa grandeur; on vous mandera comme elle eſt faite. Quand on lui préſenta ſon médecin, elle dit qu'elle n'en avoit que faire, qu'elle n'avoit jamais été ni ſaignée, ni purgée, & que quand elle ſe trouvoit mal, elle faiſoit deux lieues à pied, & qu'elle étoit guérie : *laſciamo la andar, che fara bon viaggio.* Vous voyez bien que je vous écris comme à une femme qui ſera dans ſon vingt-deuxieme ou vingt-troiſieme jour de couche. Au reſte, M. de Grignan n'ignore pas tout ce que vous avez ſouffert; & ne feroit-il point au déſeſpoir, s'il vous aime, d'être cauſe que tous les ans vous fuſſiez dans le même cas? Ne craint-il point à la fin de vous perdre? Après toutes ces bonnes raiſons je n'ai plus rien à lui dire, ſinon que par ma foi je n'irai pas en Provence ſi vous êtes groſſe; je ſouhaite que ce lui ſoit une menace : pour moi, j'en ſerois déſeſpérée; mais je ſoutiendrois la gageure; ce ne ſeroit pas la premiere que j'aurois ſoutenue. Adieu, divine Comteſſe; je baiſe le petit enfant, je l'aime tendrement; mais j'aime bien mieux Madame ſa mere, & de long-temps ce degré ne lui paſſera par-deſſus la tête. J'ai fort envie de ſavoir de vos nouvelles, de celles de l'aſſemblée, & du baptême de votre fils.

Avec un peu de patience, j'apprendrai tout; mais vous ſavez que c'eſt une vertu qui n'eſt guere à mon uſage.

LETTRE CXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 6 *Décembre* 1671.

CES dernieres lettres ne m'étoient pas moins néceſſaires pour mon repos, que celles que je reçus il y a huit jours: ce fut une joie ſi parfaite pour moi, que celle de votre heureux accouchement, que ne pouvant demeurer en cet état, je me tourmentois des accidents qui arrivent quelquefois après. Il me falloit donc ces ſecondes lettres, & les voilà telles que je pouvois les ſouhaiter. Vous avez eu la colique; vous avez eu la fievre de votre lait; mais vous voilà quitte de tout: votre fils a été trois heures ſans piſſer, à ce que me dit le Coadjuteur; vous étiez déja toute épouvantée; ah! vraiment vous voilà bien plaiſante avec votre amour maternel, quelle folie! eſt-ce qu'on aime cela? il eſt blond, c'eſt ce qui vous charme; vous aimez les blondins, voilà qui eſt bien honnête. M. de Grignan fait fort bien d'en être jaloux; vous le quittez,

dit-il, pour le premier venu, c'eſt pour le dernier venu qu'il veut dire : enfin, ce garçon-là fera bien des jaloux. Le Coadjuteur m'écrit des détails dignes de M. *Chais* ou de Madame *Robinet :* il me ſemble que vous jouez aux petits ſoufflets avec le Coadjuteur, n'eſt-il point vrai ? Je ſouhaite que ma préſence ne vous redonne pas ſon amitié ; c'eſt un bonheur que je ſerai bien-aiſe de trouver tout établi. Pour vous, M. le Secretaire (1), approchez ; vous riez de ma deviſe, vous dites qu'elle eſt dans tous les livres, je le crois : un habile homme pourtant ſur cette matiere ne l'a point trouvée ; mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite, je conviens que d'autres l'ont imaginée : mais avouez du moins qu'on ne peut vous l'appliquer ſans avoir envie de vous faire plaiſir. Et vous, mon cher Comte, je vous plains, je vois bien que vous n'êtes plus rien auprès de ce petit blondin ; voilà qui remettra la balance dans votre maiſon, qui, par malheur, s'en étoit un peu éloignée : mais cependant je vous demande pardon de la comparaiſon du *bibou*, il eſt vrai qu'elle eſt choquante ; c'eſt que j'étois outrée de la préférence que vous faiſiez hautement d'une *grive* à ma fille :

(1) M. d'Adhémar.

ſi vous vous en repentez, je me repentirai auſſi. J'ai bien envie de ſavoir des nouvelles de votre aſſemblée; il ſeroit fâcheux qu'elle ſe ſéparât ſans rien conclure. M. de Marſeille m'accable de ſon amitié, & me rend compte de ſon démêlé avec le Coadjuteur, & de la ſanté de ma fille: il a couru à Paris ce démêlé; on me le mande, comme ſi je n'avois aucun commerce en Provence; hélas! c'eſt mon vrai pays. Adieu, mon très-cher, & vous, brave Adhémar, & vous, ma très-chere & très-aimable accouchée, il faut que je vous diſe, comme Barillon me diſoit un jour, ceux qui vous aiment plus que moi, vous aiment trop. Quand on eſt ſi loin, on ne fait quaſi rien, on ne dit quaſi rien qui ne ſoit hors de ſa place; on pleure quand il faut rire, on rit quand on doit pleurer; on craint pour les jeunes Chirurgiens de ſoixante-quatre ans: enfin, ma fille, ce ſont les contre-temps de l'éloignement. J'y joins l'ignorance de la Provence que je ne connois point; vous avez un avantage qui vous empêche de me faire rire, c'eſt que vous connoiſſez ce pays-ci. Tout cela m'oblige de me rapprocher de vous, & d'aller enſuite en Provence, afin de m'inſtruire. Comme je n'ai plus d'inquiétude ſur votre compte, je pars dans trois jours, je ne rece-

vrai plus ici de vos lettres, j'en aurai à Malicorne. Je ne puis assez vous remercier des petites lignes que vous mettez dans les lettres de ces Grignans.

Madame de Richelieu est assez bien placée ; si Madame Scaron y a contribué, elle est digne d'envie : sa joie est la plus solide qu'on puisse avoir en ce monde. On me mande que Vardes revient.

LETTRE CXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 9 Décembre 1671.

Je pars tout présentement, ma fille, & je quitte avec regret cette solitude, quand je songe que je ne vous trouverai pas à Paris : je doute même que j'y fusse retournée cet hyver, si le dessein que j'ai de faire le voyage de Provence, ne me faisoit prendre cette avance, n'étant pas possible d'y aller d'ici, ni de passer à Paris comme on passe à Orléans. Me voilà donc partie ; je m'en vais coucher chez Madame de Lorêsse votre parente, pour éviter le pavé de Laval ; j'y serai demain, & vendredi j'enverrai querir mes lettres à Laval, où l'on doit me les adresser, & on viendra me

trouver à Mêlé où je coucherai ; après cela je n'en espere plus qu'à Paris. Si pendant cette marche vous étiez aussi quelque temps sans recevoir de mes nouvelles, vous n'en serez point en peine, je ne suis ni grosse, ni accouchée, ni téméraire en carrosse ; je n'ai point de pont d'Avignon à passer ; le temps est très-beau, mon voyage ira son train ; & comme je ne suis plus en peine de vous, il n'y a plus rien à craindre pour moi. Je suis accablée de compliments pour la naissance de mon joli petit-fils ; je serai fort aise de savoir encore de ses nouvelles vendredi, & des vôtres encore davantage. Le pauvre M. de Lauzun est à Pignerol ; M. d'Harouïs en est très-affligé ; mais il me mande que la joie de votre accouchement, & le nom & la naissance de votre fils, se sont fait un passage au travers de sa tristesse ; & je l'assure aussi en récompense, que sa tristesse s'est fait un passage au travers de ma joie. Adieu, ma très-belle, il faut partir ; je suis épouvantée du regret que j'ai de quitter ces bois. Je ne veux point vous dire la part que vous avez à mon indifférence pour Paris ; vous ne savez que trop combien vous m'êtes chere.

LETTRE CXIII.

A LA MÊME.

A Malicorne, dimanche 13 Décembre 1671.

ENFIN, ma fille, me voilà par voie & par chemin; il fait le plus beau temps du monde, en sorte que je fais fort bien une lieue ou deux à pied comme MADAME. Pour la Mousse, il court comme un perdu; il est un peu embarrassé de ne pas bien dormir, car il ne sait point n'être pas à son aise. Je partis donc mercredi, comme je vous l'avois mandé; je vins à Loresse, où l'on me donna deux chevaux, je consentis à la violence qu'on me fit pour les accepter. Nous avons quatre chevaux à chaque caleche; cela va comme le vent. Vendredi j'arrive à Laval, j'arrête à la poste; je vois arriver justement cet honnête homme, cet homme si obligeant, crotté jusqu'au cul, qui m'apportoit votre lettre; je pensai l'embrasser. Vous jugez bien, à m'entendre parler ainsi, que je ne suis point en colere contre la poste: en effet, ce n'est point elle qui a eu tort; c'est assurément, comme vous avez dit, des en-

nemis du petit Bois (1), qui le voyant ſe vanter de notre commerce, & ſe panader dans les occupations qu'il lui donnoit, ont pris plaiſir à lui dérober nos lettres. D'abord je ne m'en ſuis pas apperçue, parce que je croyois que vous ne m'écriviez qu'une fois la ſemaine; mais quand j'ai ſu que vous m'écriviez deux, il ſeroit mal-aiſé de vous exprimer les regrets & les douleurs que j'ai eus de cette perte. Je reviens à la joie que j'eus de recevoir vos deux lettres dans un même paquet, de la main crottée de ce poſtillon: je vis défaire la petite malle devant moi; & en même-temps, *fraſt*, *fraſt*, je démêle le mien, & je trouve enfin que vous vous portez bien. Vous m'écrivez dans la lettre d'Adhémar; & puis, vous m'écrivez de votre chef au coin de votre feu le ſeizieme de votre couche : rien n'eſt pareil à la joie ſenſible que me donna cette aſſurance de votre ſanté. Je vous conjure de n'en point abuſer; ne m'écrivez point de grandes lettres, reſtaurez-vous, & craignez de vous épuiſer. Hélas, mon enfant! vous avez été cruellement malade; je ſerois morte de voir un ſi long travail. On vous ſaigna enfin, on commençoit d'avoir

(1) Commis de la poſte de Paris.

peur ; quand je songe à cet état, j'en suis troublée & j'en tremble, & je ne puis encore me rendormir sur cette pensée, tant elle m'effraye l'imagination. J'ai mandé à Madame de la Fayette & à M. d'Hacqueville ce que vous me mandez ; j'eus la même pensée, & je trouvois que la Mar.... devoit être contente, ou plutôt mal contente, puisqu'elle n'avoit pas sujet d'exercer ses obligeantes & modestes pensées ; je trouve plaisant que vous ayez songé à elle. Mais la poste m'attend, comme si j'étois gouvernante du Maine, & je prends plaisir de la faire attendre par grandeur. Je veux parler de mon petit garçon : ah ! qu'il est joli ; ses grands yeux sont bien une marque de votre honnêteté ; mais c'est assez, je vous prie que le nez ne demeure pas long-temps entre la crainte & l'espérance ; que cela est plaisamment dit ! cette incertitude est étrange, jamais un petit nez n'eut tant à craindre ni à espérer : il y a bien des nez entre les deux qu'il peut choisir ; puisqu'il a de grands yeux, qu'il songe à vous contenter : vous n'auriez que la bouche, puisqu'elle est petite, ce ne seroit pas assez. Ma fille, vous l'aimez follement ; mais donnez-le bien à Dieu, afin qu'il vous le conserve. D'où vient qu'il est si foible ? N'est-ce point ce qui

l'empêchoit de s'aider pendant votre travail ? Car j'ai ouï dire aux femmes qui ont eu des enfants, que c'eſt cette foibleſſe qui fait qu'on eſt bien malade. Enfin, conſervez bien ce cher enfant; mais donnez le à Dieu, ſi vous voulez qu'il vous le donne; cette répétition eſt d'une grand'mere chrétienne : Madame *Pernelle* en diroit autant, & diroit bien. Adieu, ma chere Comteſſe; la patience échappe à mon ami le poſtillon, je ne veux pas abuſer de ſon honnêteté. Je ne recevrai de vos lettres qu'à Paris ; je ſerai ravie d'embraſſer ma pauvre petite; vous ne la regardez pas; & moi je veux l'aimer par excès de générosité.

LETTRE CXIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 18 Décembre 1671.

J'ARRIVE dans ce moment, ma chere fille; je ſuis chez ma tante, entourée, embraſſée, queſtionnée de toute ma famille & de la ſienne; mais je quitte tout pour vous dire bon jour, auſſi bien qu'aux autres. M. de Coulanges m'attend pour m'emmener chez lui, où il veut que je lo-

ge, parce qu'un fils de Madame de Bonneuil a la petite-vérole. Elle avoit dessein très-obligeamment d'en faire un secret; mais on a découvert le mystere; on a mené ma petite chez M. de Coulanges; je l'attends ici pour retourner avec elle, parce que ma tante veut voir notre entrevue. C'eût été une chose fâcheuse pour moi que d'exposer cette enfant, & d'être bannie, six semaines durant, de chez mes amis, à cause que le fils de Madame de Bonneuil a la petite vérole. Me voilà donc chez M. de Coulanges que j'adore, parce qu'il me parle de vous: mais savez-vous ce qui m'arrive? C'est que je pleure; & mon cœur se presse si étrangement que je lui fais signe de la main de se taire, & il se tait. Il me conte que vous fermiez les yeux, que vous étiez dans ma chambre, & que vraiment oui vous étiez à Paris, parce que voilà M. de Coulanges. Il m'a joué cela très-plaisamment, & je suis ravie que vous soyez encore un peu folle; je mourois de peur que vous ne fussiez toujours Madame la Gouvernante. Mon Dieu, que je m'en vais causer avec M. de Coulanges! Je vous conjure de vous conserver vous-même, c'est-à-dire, d'être vous-même le plus que vous pourrez, & que je ne vous trouve point changée. Son-

gez auſſi à votre beauté ; engraiſſez-vous, reſtaurez-vous, ſouvenez-vous de vos bonnes réſolutions ; & ſi M. de Grignan vous aime, qu'il vous donne du temps pour vous remettre ; autrement c'en eſt fait pour jamais, vous ſerez toujours maigre comme Madame de Saint-Hérem. Je ſuis ravie de vous donner cette idée ; rien ne doit vous faire plus de peur que cette reſſemblance ; évitez-la donc. Pour votre petit garçon, l'état où il a été ne raccommode pas le chocolat avec moi ; je ſuis perſuadée qu'il a été brûlé, & c'eſt un grand bonheur qu'il ſoit humecté & qu'il ſe porte bien : le voilà ſauvé, je m'en réjouis avec vous.

Monſieur DE COULANGES.

Je ferme les yeux, & quand je les ouvre, je vois cette mere-beauté qui fait vos délices & les miennes, & cela me fait voir que je ſuis à Paris. Je m'en vais bien l'entretenir de toutes vos perfections. Savez-vous bien que je ſuis plus entêté de vous que jamais, & que j'appréhende de prendre la place du Chevalier de Breteuil ? Je ſais que cette place ne plaît point à M. de Grignan, & c'eſt la ſeule choſe qui me donne de la peine dans une ſi grande entrepriſe. Tout de bon, Madame la Com-

teſſe, vous êtes un chef d'œuvre, & c'eſt de ce mot que je me ſers pour parler de vous. Je fus hier chez M. de la Rochefoucauld; je me trouvai en tiers avec lui & M. de Longueville; il ne fut queſtion que de Provence, & du bel aſtre qui y brille. Adieu, ma belle Comteſſe, je vois cet homme à la tapiſſerie, qui ouvre ſa poitrine; croyez que ſi vous voyiez la mienne à l'heure qu'il eſt, vous verriez mon cœur comme vous voyez le ſien : il eſt à vous, il languit pour vous ce cœur; mais ne le dites pas à M. de Grignan. Votre fille eſt une petite beauté brune fort jolie : la voilà, elle me baiſe & me brave; mais elle ne crie jamais; je l'aime aſſurément moins que vous. Il n'y a plus moyen de parler de vous à cette mere-beauté, les groſſes larmes lui tombent des yeux : bon Dieu, quelle mere!

LETTRE CXV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 23 *Décembre* 1671.

Je vous écris un peu de proviſion; parce que je veux cauſer avec vous. Un moment après que j'eus envoyé mon paquet le jour

de mon arrivée, le petit du Bois m'apporta celui que je croyois égaré : vous pouvez penser avec quelle joie je le reçus. Je n'y pus faire réponse, parce que Madame de la Fayette, Madame de Saint Géran, Madame de Villars me vinrent embrasser. Vous avez tous les étonnements que doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun ; toutes vos réflexions sont justes & naturelles ; tous ceux qui ont de l'esprit les ont faites, mais on commence à n'y plus penser : voici un bon pays pour oublier les malheureux. On a su qu'il avoit fait son voyage dans un si grand désespoir, qu'on ne le quittoit pas d'un moment. On voulut le faire descendre de carrosse à un endroit dangereux, il répondit : *Ces malheurs là ne sont pas faits pour moi.* Il dit qu'il est innocent à l'égard du Roi ; mais que son crime est d'avoir des ennemis trop puissants. Le Roi n'a rien dit, & ce silence déclare assez la qualité de son crime. Il crut qu'on le laisseroit à Pierre-Encise, & il commençoit à Lyon à faire ses compliments à M. d'Artagnan ; mais quand il sut qu'on le menoit à Pignerol, il soupira, & dit : *Je suis perdu.* On avoit grande pitié de sa disgrace dans les villes où il passoit : il faut avouer aussi qu'elle est extrême.

Le lendemain de son départ, le Roi

envoya querir M. de Marſillac, & lui dit:
„ Je vous donne le gouvernement de Berry
„ qu'avoit Lauzun". Marſillac répondit:
„ Sire, que Votre Majeſté, qui ſait mieux
„ les regles de l'honneur que perſonne du
„ monde, ſe ſouvienne, s'il lui plaît, que
„ je n'étois pas ami de Lauzun; qu'elle
„ ait la bonté de ſe mettre un moment à
„ ma place, & qu'elle juge ſi je dois ac-
„ cepter la grace qu'elle me fait. Vous êtes,
„ *dit le Roi*, trop ſcrupuleux; j'en fais
„ autant qu'un autre là-deſſus; mais vous
„ n'en devez faire aucune difficulté. Sire,
„ puiſque Votre Majeſté l'approuve, je
„ me jette à ſes pieds pour la remercier,
„ Mais, *dit le Roi*, je vous ai donné une
„ penſion de douze mille francs, en at-
„ tendant que vous euſſiez quelque choſe
„ de mieux. Oui, Sire, je la remets en-
„ tre vos mains. Et moi, *dit le Roi*, je
„ vous la donne une ſeconde fois, & je
„ m'en vais vous faire honneur de vos
„ beaux ſentimens". En diſant cela, il
ſe tourne vers ſes Miniſtres, leur conte les
ſcrupules de M. de Marſillac, & dit: „J'ad-
„ mire la différence; jamais Lauzun n'a-
„ voit daigné me remercier du gouverne-
„ ment de Berry; il n'en avoit pas pris les
„ proviſions; & voilà un homme pénétré
„ de reconnoiſſance". Tout ceci eſt ex-

trêmement vrai; M. de la Rochefoucauld vient de me le conter. J'ai cru que vous ne haïriez pas ces détails; si je me trompois, mandez-le-moi. Ce pauvre homme est très-mal de sa goutte, & bien pis que les autres années : il m'a bien parlé de vous; il vous aime toujours comme sa fille. M. de Marsillac est venu me voir, & l'on me parle toujours de ma chere enfant. J'ai enfin pris courage; j'ai causé douze heures avec M. de Coulanges, je ne le puis quitter; c'est un grand bonheur que le hasard m'ait fait loger chez lui. Je ne sais si vous aurez appris que Villarceaux, en parlant au Roi d'une charge pour son fils, prit habilement l'occasion de lui dire, qu'il y avoit des gens qui se mêloient de dire à sa niece (1), que Sa Majesté avoit quelque dessein pour elle; que si cela étoit, il le supplioit de se servir de lui; que l'affaire seroit mieux entre ses mains que dans celles des autres, & qu'il s'y employeroit avec succès. Le Roi se mit à rire, & dit: *Villarceaux, nous sommes trop vieux,*

(1) Louise-Elisabeth Rouxel, connue depuis sous le nom de *Madame de Grancey*, lorsqu'elle fut Dame-d'atour de Marie-Louise d'Orléans, Reine d'Espagne. Elle étoit sœur cadette de Marie-Louise Rouxel, Comtesse de Marei. On les appelloit *les Anges*.

vous & moi, pour attaquer des Demoiselles de quinze ans; &, comme un galant homme, se moqua de lui, & conta ce discours chez les Dames. *Les Anges* sont enragées, & ne veulent plus voir leur oncle, qui, de son côté, est un peu honteux. Il n'y a nul chiffre à tout ceci; mais je trouve que le Roi fait par-tout un si bon personnage, qu'il n'est nul besoin de tant de mystere.

On a trouvé, dit-on, mille belles merveilles dans les cassettes de M. de Lauzun; des portraits sans compte & sans nombre, des nudités, une sans tête, une autre les yeux crevés; c'est *votre voisine*; des cheveux grands & petits, des étiquettes pour éviter la confusion, & mille autres gentillesses : mais je n'en voudrois pas jurer; vous savez comme on invente dans ces occasions.

J'ai vu M. de Mêmes, qui enfin a perdu sa chere femme; il a pleuré & sanglotté en me voyant; & moi je n'ai jamais pu retenir mes larmes. Toute la France a visité cette maison; je vous conseille de lui faire vos compliments; vous le devez par le souvenir de Livry que vous aimez encore.

Est-il possible que mes lettres vous soient agréables au point que vous me le dites? Je ne les sens point telles en sortant de

mes mains ; je crois qu'elles le deviennent quand elles ont paſſé par les vôtres : enfin, c'eſt un grand bonheur que vous les aimiez ; vous en êtes accablée de maniere que vous ſeriez fort à plaindre ſi cela étoit autrement. M. de Coulanges eſt bien en peine de ſavoir laquelle de vos Madames y prend goût : nous trouvons que c'eſt un bon ſigne pour elle ; car mon ſtyle eſt ſi négligé, qu'il faut avoir un eſprit naturel & du monde pour pouvoir s'en accommoder.

L'Abbé Têtu a du temps de reſte, à cauſe de l'hôtel de Richelieu qu'il n'a plus, de ſorte que nous en profitons. Madame de Soubiſe eſt groſſe de quatre enfants, à voir ſon ventre. Au reſte, le Roi part le cinq Janvier pour Châlons, & doit faire pluſieurs autres tours, quelques revues chemin faiſant ; le voyage ſera de douze jours, mais les Officiers & les troupes iront plus loin : pour moi je ſoupçonne encore quelque expédition comme celle de la Franche-Comté. Vous ſavez que le Roi *eſt un héros de toutes les ſaiſons* (2). Les pauvres courtiſans ſont déſolés ; ils n'ont pas un ſou. Brancas me

(2) C'eſt la penſée d'un madrigal de Mademoiſelle de Scudery.

demanda hier de bonne foi si je ne voudrois point prêter sur gages, & m'assura qu'il n'en parleroit point, & qu'il aimeroit mieux avoir affaire à moi qu'à un autre. La Trousse me prie de lui apprendre quelques-uns des secrets de Pomenars pour subsister honnêtement; enfin, ils sont abymés. Voilà Châtillon que j'exhorte à vous faire un impromptu; il me demande huit jours, & je l'assure déja qu'il ne sera que réchauffé, & qu'il le tirera du fond de cette gibeciere que vous connoissez. Adieu, belle Comtesse, il y a raison par-tout; cette lettre est devenue un juste volume. J'embrasse le laborieux Grignan, le Seigneur *Corbeau* (3), le présomptueux Adhémar, & le fortuné *Louis Provence*, sur qui tous les Astrologues disent que les fées ont soufflé. *E con questo mi raccommando.*

(3) Le Coadjuteur d'Arles.

LETTRE CXVI.

A LA MÊME.

A Paris, le jour de Noël, vendredi 1671.

Le lendemain que j'eus reçu votre lettre, M. le Camus vint me voir : je l'entretins

tretins de ce qu'il avoit à dire ſur les ſoins, le zele & l'application de M. de Grignan pour faire réuſſir l'affaire de Sa Majeſté. M. de Lavardin qui vint auſſi, m'aſſura qu'il en rendroit compte en bon lieu avant la fin du jour. Je ne pouvois trouver deux hommes plus propres à mon deſſein, c'eſt la baſſe & le deſſus. Le ſoir, j'allai chez M. d'Uſez, qui eſt encore dans ſa chambre; nous parlâmes fort de vos affaires. Nous avions appris les mêmes choſes, & le deſſein qu'on avoit d'envoyer un ordre pour ſéparer l'aſſemblée, & de faire ſentir en quelque autre occaſion ce que c'eſt de ne pas obéir.

Au reſte, ma fille, j'ai le cœur ſerré & très ſerré de ne point vous avoir ici : je ſerois bien plus heureuſe s'il y avoit quelqu'un que j'aimaſſe autant que vous, je ſerois conſolée de votre abſence; mais je n'ai pas encore trouvé cette égalité, ni rien qui en approche : mille choſes imprévues me font ſouvenir de vous par-deſſus le ſouvenir ordinaire, & me mettent en déroute. Je ſuis en peine de ſavoir où vous irez après votre aſſemblée. Aix & Arles ſont empeſtés de la petite-vérole, Grignan eſt bien froid, Salon eſt bien ſeul ; venez dans ma chambre, vous y ſerez très-bien reçue. Adieu, vous en voilà

quitte pour cette fois; ce ne sera point ici un second tome, je ne sais plus rien: si vous vouliez me faire des questions, on vous répondroit. J'ai été cette nuit aux Minimes: je m'en vais en Bourdaloue; on dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens, & que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville; il n'y manquoit que le nom, mais il n'en étoit pas besoin: avec tout cela on dit qu'il passe toutes les merveilles passées, & que personne n'a prêché jusqu'ici. Mille compliments aux Grignans.

LETTRE CXVII.

A LA MÊME.

A Paris, le jour de Noël, à onze heures du soir, 1671.

JE vous ai écrit ce matin, mais je reçois la lettre que vous m'avez écrite par Ripert; c'est M. d'Usez qui me l'envoye. Vous me rendez un très-bon compte des affaires de Provence; Dieu veuille que le Roi se contente de ce que les Provençaux ont résolu: la peinture de leur tête & du procédé qu'il faut tenir avec eux est admirable, & le radoucissement de l'Evêque est naturel. Voilà Madame Scaron qui a

ſoupé avec nous : elle dit que de tous les millions de lettres que Madame de Richelieu a reçues, celle de M. de Grignan étoit la meilleure ; qu'elle l'a eue longtemps dans ſa poche, qu'elle l'a montrée ; qu'on ne ſauroit mieux écrire, ni plus galamment, ni plus noblement, ni plus tendrement pour feue Madame de Montauſier (1) ; enfin, elle en a été ravie : j'ai juré que je vous le manderois. Je ferai part de votre lettre à d'Hacqueville & à M. le Camus. Je ne ſonge qu'à la Provence : je me trouve préſentement votre voiſine,

Et de Paris je ne voi
Tout au plus que vingt ſemaines
Entre ma Philis & moi.

J'attendois votre frere ; on le renvoye de la moitié du chemin à cauſe du voyage. J'ai été au ſermon, mon cœur n'en a point été ému ; ce Bourdaloue

Tant de fois éprouvé,
L'a laiſſé comme il l'a trouvé.

C'eſt peut-être ma faute. Adieu, mon enfant.

---

(1) Madame de Richelieu ſuccédoit à Madame de Montauſier dans la place de Dame d'honneur de la Reine.

LETTRE CXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 30 Décembre 1671.

Une belle & sûre marque de la légere disposition que j'ai à ne vous pas haïr, c'est que je voudrois pouvoir vous écrire douze fois le jour. Cette pensée, ma fille, ne vous fait-elle point comme l'offre que vous faisoit M. de Coulanges, de passer sa vie avec vous? En vérité, vous n'auriez pas peu d'affaires, car je vous écris aussi prolixement que j'écris laconiquement aux autres. J'ai fort interrogé Ripert sur votre santé : je ne suis point contente de vous, il faut que je vous gronde : vous avez traité votre accouchement comme celui de la femme d'un Colonel Suisse; vous ne prenez point assez de bouillons; vous avez caqueté dès le troisieme jour; vous vous êtes levée dès le dixieme, & vous vous étonnez après cela si vous êtes maigre. J'espérois que vous vous amuseriez à vous conserver, à vous restaurer, à vous rengraisser. Où avez-vous pris la fantaisie d'imiter Madame de Crussol? Je tâche toujours de vous corriger par les exem-

ples ; cette conduite ne la change point, mais elle vous changera enfin : c'eſt me fâcher & m'offenſer que de défigurer votre beau viſage ; vous ſavez comme je l'aime ; ne devriez-vous pas le conſerver pour l'amour de moi ?

Vous dites bien quand vous dites que la Provence eſt ma demeure fixe, puiſque c'eſt la vôtre. Paris me ſuffoque, & je voudrois déja être partie pour Grignan. Mais, ma fille, quelle ſolitude ſi vous allez dans votre château ! vous ſerez comme Pſyché ſur ſa montagne. Je ne puis être contente où vous n'êtes pas, c'eſt une vérité que je ſens à toute heure : vous me manquez par-tout, & tout ce qui me fait ſouvenir de vous me traverſe le cœur. Le voyage du Roi devient incertain, quoique les troupes marchent. Le pauvre la Trouſſe s'en va, & Sévigné s'achemine déja ; ils vont à Cologne, cette équipée les déſeſpere. Adieu, mon ange : je me trouve très-bien chez M. de Coulanges, & je paſſerai l'air de la petite-vérole fort loin ; cette grande maiſon où je ne trouve que Madame de Bonneuil au-lieu de vous, ne me donne nulle envie d'y retourner. M. de Coulanges m'eſt délicieux ; nous parlons ſans ceſſe de vous. Je donnerai votre lettre à M. de la Rochefou-

cauld ; je ſuis aſſurée qu'il la trouvera très-bonne. Je hais le deſſus de vos lettres où il y a : *à Madame la Marquiſe de Sévigné ;* appellez-moi *Pierrot*. Les autres ſont aimables, & donnent une diſpoſition tendre à lire le reſte.

LETTRE CXIX.

A LA MÊME.

A Paris, le premier jour de l'an 1672.

J'ÉTOIS hier au ſoir chez M. d'Uſez : nous réſolûmes de vous envoyer un courier. Il m'avoit promis de me faire ſavoir aujourd'hui le ſuccès de ſon audience chez M. le Tellier, & même s'il vouloit que j'y menaſſe Madame de Coulanges (1); mais comme il eſt dix heures du ſoir, & que je n'ai point de ſes nouvelles, je vous écris tout ſimplement : M. d'Uſez aura ſoin de vous inſtruire de ce qu'il a fait. Il faut tâcher d'adoucir les ordres rigoureux, en faiſant voir que ce ſeroit ôter à M. de Grignan le moyen de ſervir le Roi, que de le

(1) Madame de Coulanges étoit niece de la femme de M. le Tellier, Miniſtre d'Etat, & depuis Chancelier de France.

rendre odieux à la Province ; & quand on feroit obligé d'envoyer les ordres, il y a des gens fages qui difent qu'il en faudroit fufpendre l'exécution jufqu'à la réponfe de Sa Majefté, à laquelle M. de Grignan écriroit une lettre d'un homme qui eft fur les lieux, & qui voit que pour le bien de fon fervice il faut tâcher d'obtenir un pardon de fa bonté pour cette fois. Si vous faviez comme certaines gens blâment M. de Grignan pour avoir trop peu confidéré fon pays en comparaifon de l'obéiffance qu'il vouloit établir, vous verriez bien qu'il eft difficile de contenter tout le monde ; & s'il avoit fait autrement, ce feroit encore pis. Ceux qui admirent la beauté de la place où il eft, n'en favent pas les difficultés. Par exemple, n'êtes vous pas à plaindre préfentement ? Le voyage du Roi eft entiérement rompu, mais les troupes marchent toujours à Metz. Sévigné y eft déja ; la Trouffe s'en va ; tous deux plus chargés de bonnes intentions que d'argent comptant. Voilà l'Archevêque de Reims (2) qui commence par vous faire mille compliments très-finceres : il dit que M. d'Ufez n'a point vu fon pere aujourd'hui : il m'affure encore que le Roi eft très-content de votre mari ; qu'il re-

(2) Charles-Maurice le Tellier.

çoit le préſent de votre Province ; mais que pour n'avoir pas été obéi ponctuellement, il envoye des lettres de cachet pour exiler des Conſuls : on ne peut en dire davantage par la poſte. Ce qu'il faut faire en général, c'eſt d'être toujours très-paſſionné pour le ſervice de Sa Majeſté ; mais il faut tâcher auſſi de ménager un peu les cœurs des Provençaux, afin d'être plus en état de faire obéir au Roi dans ce pays-là.

M. de la Rochefoucauld vous mande, & moi avec lui, que ſi la lettre que vous lui avez écrite ne vous paroît pas bonne, c'eſt que vous ne vous y connoiſſez pas : il a raiſon, cette lettre eſt très-agréable & très-ſpirituelle ; en voilà la réponſe. Adieu, ma chere Comteſſe ; je penſe à vous jour & nuit. Donnez-moi des moyens de vous ſervir pour amuſer ma tendreſſe.

LETTRE CXX.

A LA MÊME.

A Paris, mardi 5 Janvier 1672.

LE Roi donna hier audience à l'Ambaſſadeur de Hollande : il voulut que M. le Prince, M. de Turenne, M. de Bouillon & M. de Créqui, fuſſent témoins de ce

qui se passeroit. L'Ambassadeur présenta sa lettre au Roi, qui ne la lut pas, quoique le Hollandois proposât d'en faire la lecture : le Roi lui dit qu'il en savoit le contenu, & qu'il en avoit une copie dans sa poche. L'Ambassadeur s'étendit fort au long sur les justifications qui étoient dans la lettre ; & que Messieurs les Etats s'étoient examinés scrupuleusement pour voir ce qu'ils auroient pu faire qui déplût à Sa Majesté ; qu'ils n'avoient jamais manqué de respect, & que cependant ils entendoient dire que tout ce grand armement n'étoit fait que pour fondre sur eux ; qu'ils étoient prêts de satisfaire Sa Majesté dans tout ce qu'elle lui plairoit d'ordonner, & qu'ils la supplioient de se souvenir des bontés que les Rois ses prédécesseurs avoient eues pour eux, & auxquelles ils devoient toute leur grandeur. Le Roi prit la parole, & dit avec une majesté & une grace merveilleuse, qu'il savoit qu'on excitoit ses ennemis contre lui ; qu'il avoit cru qu'il étoit de sa prudence de ne pas se laisser surprendre ; que ce qui l'avoit obligé à se rendre si puissant sur la mer & sur la terre, c'étoit pour être en état de se défendre ; qu'il lui restoit encore quelques ordres à donner, & qu'au printemps, il feroit ce qu'il trouveroit le plus avantageux

pour sa gloire & pour le bien de son Etat; & fit comprendre ensuite à l'Ambassadeur par un signe de tête, qu'il ne vouloit point de replique. La lettre s'est trouvée conforme au discours de l'Ambassadeur, hormis qu'elle finissoit par assurer Sa Majesté qu'ils feroient tout ce qu'elle ordonneroit, pourvu qu'il ne leur en coutât point de se brouiller avec leurs alliés.

Ce même jour M. de la Feuillade fut reçu à la tête du régiment des Gardes, & prêta le serment entre les mains d'un Maréchal de France, comme c'est la coutume; & le Roi, qui étoit présent, dit lui-même au régiment, qu'il leur donnoit M. de la Feuillade pour Mestre-de-camp, & lui mit *la pique* (1) à la main; chose qui ne se fait jamais que par le Commissaire de la part du Roi: mais Sa Majesté a voulu que nulle faveur, ni nul agrément ne manquât à cette cérémonie.

Vous connoissez Langlée; il est fier & familier au possible: il jouoit l'autre jour au brelan avec le Comte de Gramont, qui lui dit sur quelques manieres un peu libres: „ M. de Langlée, gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec „ le Roi ".

(1) On prenoit alors la pique en pareille occasion; aujourd'hui c'est l'esponton.

Le Maréchal de Bellefond a demandé permiſſion au Roi de vendre ſa charge (2): jamais perſonne ne la fera ſi bien que lui. Tout le monde croit, & moi plus que les autres, que c'eſt pour payer ſes dettes, & ſonger uniquement à l'affaire de ſon ſalut.

M. le Procureur-Général de la Cour des Aides (3), eſt premier Préſident de la même compagnie : ce changement eſt grand pour lui; ne manquez pas de lui écrire l'un ou l'autre, & que celui qui n'écrira pas, écrive un mot dans la lettre de celui qui écrira. Le Préſident de Nicolaï eſt remis dans ſa charge (4). Voilà donc ce qui s'appelle les nouvelles.

(2) De premier Maître-d'hôtel du Roi.
(3) Nicolas le Camus.
(4) De premier Préſident de la Chambre des Comptes.

LETTRE CXXI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 Janvier 1672.

Enfin, ma chere fille, vous ne voulez pas que je pleure de vous voir à mille lieues de moi : vous ne ſauriez pourtant empêcher que cet ordre de la Providence ne me

ſoit bien dur & bien ſenſible : je ne m'accoutumerai de long-temps à cet éloignement : je coupe court, parce que je ne veux point m'embarquer à vous dire les ſentiments de mon cœur là-deſſus : je ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni ébranler votre courage par le récit de mes foibleſſes ; conſervez toute votre raiſon ; jouiſſez de la grandeur de votre ame, pendant que je m'aiderai, comme je pourrai, de toute la tendreſſe de la mienne. Je fus hier à Saint-Germain, la Reine m'attaqua la premiere ; je fis ma cour à vos dépens, comme j'ai coutume. On traita à fond le chapitre de votre accouchement ; puis, on parla de mon voyage de Provence, un mot ſur celui de Bretagne, & ſur le bonheur de Madame de Chaulnes de m'y avoir trouvée ; j'étois allée à Saint-Germain avec elle. Pour MONSIEUR, il me tira près d'une fenêtre pour me parler de vous, & m'ordonna très-ſérieuſement de vous faire ſes compliments, & de vous dire la joie qu'il avoit de votre joli accouchement : il appuya ſur cela d'une telle ſorte, qu'il ne tint qu'à moi d'entendre qu'il vouloit s'attacher à votre ſervice, étant las, comme on dit, *d'adorer l'Ange*. Je trouvai MADAME mieux que je ne penſois, mais d'une ſincérité charmante.

Je ne pus voir M. de Montaufier; il étoit enfermé avec MONSEIGNEUR. Je ne finirois jamais de vous dire tous les compliments qu'on me fit, & à vous auffi; & de tout cela autant en emporte le vent: on eft ravi de revenir chez foi. Madame de Richelieu me parut abattue; les fatigues de la Cour ont rabaiffé fon caquet; fon moulin me parut en chommage: mais qui penfez-vous qu'on trouve chez moi? M. le Préfident de Réauville, M. le Préfident de Galiffet; de quoi parle-t-on? de Madame de Grignan; qui eft-ce qui entre dans ma chambre? votre petite; vous dites qu'elle me fait fouvenir de vous, c'eft bien dit; vous voulez bien au moins que je vous réponde qu'il n'eft pas befoin de cela. Je monte en carroffe; où vais-je? chez Madame de Valavoire; pourquoi faire? pour parler de Provence. Coulanges difoit l'autre jour: Voyez-vous bien cette femme-là? elle eft toujours en la préfence de fa fille. Vous voilà en peine de moi, vous avez peur que je ne fois ridicule; non, ne craignez rien; on ne peut l'être avec une fi agréable folie; & de plus, c'eft que je me ménage felon les lieux, les temps, & les perfonnes avec qui je fuis; & l'on jureroit quelquefois que je ne fonge guere à vous; ce n'eft pas où je fuis le plus en liberté.

Je reçois votre lettre du 30. Ah! que vous me déplaisez, mon enfant, en parlant, comme vous faites, de vos aimables lettres! quel plaisir prenez vous à dire du mal de votre esprit, de votre style, à vous comparer à la Princesse d'Harcourt? Où pêchez-vous cette fausse & offensante humilité? Elle blesse mon cœur, elle offense la justice, elle choque la vérité; quelles manieres! changez-les, je vous en conjure, & voyez les choses comme elles sont: si cela est, vous n'aurez plus qu'à vous défendre de la vanité, & ce sera une affaire à régler entre votre confesseur & vous. Votre maigreur me tue: hélas! où est le temps que vous ne mangiez qu'une tête de becasse par jour, & que vous mouriez de peur de trop engraisser? Si vous devenez grosse sur ces entrefaites, soyez assurée que vous voilà perdue, sans que vous puissiez en revenir. M. de Grignan a bien du caquet; il commence à gratter du pied; mais s'il succombe à la tentation, ne croyez pas qu'il vous aime; quand on aime bien, on aime tout; & la beauté qui ne donne aucun chagrin, comme la vôtre, n'est pas une chose à oublier: si M. de Grignan la détruit, tenez vous pour dit que sa tendresse n'est pas d'un bon aloi. Il est vrai que Madame de Soubise vient encore d'accoucher;

mais elle releve trop graſſe, cela fait qu'on n'a nulle pitié d'elle. Je vous plains bien de vos méchantes compagnies : la nouvelle qu'on y débite du gouvernement de Bretagne donné à M. de Rohan eſt très-belle; cet homme parle comme du temps des Ducs (*de Bretagne*) : je vous ſouhaite quelquefois un petit brin de ce que l'on a ici de reſte. On étoit hier ſur votre chapitre chez Madame de Coulanges; & Madame Scaron (1) ſe ſouvint avec combien d'eſprit vous aviez ſoutenu autrefois une mauvaiſe cauſe à la même place & ſur le même tapis où nous étions : il y avoit Madame de la Fayette, Madame Scaron, Segrais, Caderouſſe, l'Abbé Têtu, Guilleragues, Brancas. Vous n'êtes jamais oubliée, ni tout ce que vous valez : tout eſt encore vif : mais quand je penſe où vous êtes, quoique vous ſoyez reine, le moyen de ne pas ſoupirer? Nous ſoupirons encore de la vie qu'on fait ici & à Saint-Germain; tellement qu'on ſoupire toujours. Vous ſavez bien que Lauzun, en entrant en priſon, dit : *In ſæcula ſæculorum*; & je crois qu'on eût répondu ici en certains lieux, *amen*, & en d'autres, non. Vraiment quand

---

(1) Françoiſe d'Aubigné, depuis Marquiſe de Maintenon.

il étoit jaloux de votre *voisine*, il lui crevoit les yeux, il lui marchoit sur la main; & que n'a-t-il pas fait à d'autres?

Votre enfant est jolie; elle a un son de voix qui m'entre dans le cœur; elle a de petites manieres qui plaisent; je m'en amuse, & je l'aime; mais je n'ai pas encore compris que ce degré puisse jamais vous passer par-dessus la tête.

LETTRE CXXII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 Janvier 1672.

EH, mon Dieu, ma fille! que me dites-vous? Quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre personne, de votre esprit; à rabaisser votre bonne conduite; à trouver qu'il faut avoir bien de la bonté pour songer à vous? Quoiqu'assurément vous ne pensiez point à tout cela, j'en suis blessée, vous me fâchez; & quoique je ne dusse peut-être pas répondre à des choses que vous dites en badinant, je ne puis m'empêcher de vous en gronder, préférablement à tout ce que j'ai à vous mander. Vous êtes bonne encore, quand vous dites que vous avez peur des beaux esprits:

ah ! si vous saviez qu'ils sont petits de près, & combien ils sont quelquefois empêchés de leurs personnes, vous les remettriez bientôt à hauteur d'appui. Vous souvient-il combien vous en étiez quelquefois excédée ? Prenez garde que l'éloignement ne vous grossisse les objets ; c'est un effet assez ordinaire.

Nous soupons tous les soirs avec Madame Scaron : elle a l'esprit aimable & merveilleusement droit ; c'est un plaisir que de l'entendre raisonner sur les horribles agitations d'un certain pays qu'elle connoît bien. Les désespoirs de cette d'Heudicourt dans le temps que sa place paroissoit si miraculeuse, les rages continuelles de Lauzun, les noirs chagrins ou les tristes ennuis des Dames de Saint-Germain, dont peut être la plus enviée n'est pas toujours exempte : c'est une plaisante chose que de l'entendre causer sur tout cela. Ces discours nous menent quelquefois bien loin de moralité en moralité, tantôt chrétienne, tantôt politique. Nous parlons très-souvent de vous ; elle aime votre esprit & vos manieres ; & quand vous vous retrouverez ici, vous n'aurez point à craindre de n'être point à la mode.

Mais écoutez la bonté du Roi, & songez au plaisir de servir un si aimable maî-

tre. Il a fait appeller le Maréchal de Bellefond dans fon cabinet, & lui a dit : „ Monfieur le Maréchal, je veux favoir pour- „ quoi vous voulez me quitter; eft ce „ dévotion? eft-ce envie de vous retirer? „ eft-ce l'accablement de vos dettes? Si „ c'eft le dernier, j'y veux donner ordre, „ & entrer dans le détail de vos affaires ". Le Maréchal fut fenfiblement touché de cette bonté. „ Sire, *dit-il*, ce font mes „ dettes; je fuis abymé; je ne puis voir „ fouffrir quelques-uns de mes amis qui „ m'ont affifté, & que je ne puis fatiffaire. Hé bien, *dit le Roi*, il faut af- „ furer leur dette : je vous donne cent „ mille francs de votre maifon de Ver- „ failles, & un brevet de retenue de qua- „ tre cents mille francs, qui fervira d'af- „ furance fi vous venez à mourir; vous „ payerez les arrérages avec les cent mille „ francs; cela étant, vous demeurerez à „ mon fervice ". En vérité, il faudroit avoir le cœur bien dur pour ne pas obéir à un maître qui entre avec tant de bonté dans les intérêts d'un de fes domeftiques : auffi le Maréchal n'y réfifta pas; & le voilà remis à fa place & comblé de bienfaits. Tout ce détail eft vrai.

Il y a tous les foirs des bals, des comédies & des mafcarades à Saint-Germain.

Le Roi a une application à divertir MADAME, qu'il n'a jamais eue pour l'autre. Racine a fait une piece qui s'appelle *Bajazet*, & qui leve la paille; vraiment elle ne va pas en *empirando* comme les autres. M. de Tallard dit (1) qu'elle est autant au-dessus des pieces de Corneille, que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer : voilà ce qui s'appelle bien louer; il ne faut jamais tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux & par nos oreilles.

Du bruit de Bajazet mon ame importunée,

fait que je veux aller à la comédie; nous en jugerons.

J'ai été à Livry : ah, ma chere enfant! que je vous ai bien tenu parole, & que j'ai songé tendrement à vous! Il y faisoit très-beau, quoique très-froid; mais le soleil brilloit; tous les arbres étoient parés de perles & de crystaux; cette diversité ne déplaît point. Je me promenai fort; je fus le lendemain dîner à Pomponne; il seroit difficile de vous redire ce qui fut dit en cinq heures; je ne m'y ennuyai point. M. de Pomponne sera ici dans quatre jours; ce seroit un grand chagrin pour moi si jamais j'étois obligée à lui aller parler pour

(1) Exagération outrée.

vos affaires de Provence : en vérité, tout de bon, il ne m'écouteroit pas ; vous voyez que je fais un peu l'entendue. Mais de bonne foi, rien n'eſt égal à M. d'Uſez ; c'eſt ce qui s'appelle les groſſes cordes ; je n'ai jamais vu un homme, ni d'un meilleur eſprit, ni d'un meilleur conſeil : je l'attends pour vous parler de ce qu'il aura fait à Saint-Germain.

Vous me priez de vous écrire de grandes lettres ; je penſe que vous devez être contente ; je ſuis quelquefois épouvantée de leur immenſité ; ce ſont toutes vos flatteries qui me donnent cette confiance. Madame de Briſſac a une très-bonne proviſion pour ſon hyver, c'eſt-à-dire, M. de Longueville & le Comte de Guiche, mais en tout bien & tout honneur ; ce n'eſt ſeulement que pour le plaiſir d'être adorée. On ne voit plus la Marans chez Madame de la Fayette, ni chez M. de la R. F. Nous ne ſavons ce qu'elle fait ; nous en jugeons quelquefois un peu témérairement : elle avoit cet été la fantaiſie d'être violée ; elle vouloit être violée abſolument : pour moi je crois qu'elle ne le ſera jamais : quelle folle, bon Dieu ! & qu'il y a long-temps que je la vois, comme vous la voyez préſentement ! Au reſte, ma fille, il ne tient pas à moi que je ne voye Madame de Va-

lavoire (2) : il eſt vrai qu'il n'eſt pas beſoin de me dire : *va la voir ;* c'eſt aſſez qu'elle vous ait vue pour me la faire courir ; mais elle court après quelqu'autre ; car j'ai beau la prier de m'attendre, je ne puis parvenir à ce bonheur C'eſt à M. le Grand qu'il faudroit donner votre *turlupinade ;* elle eſt des meilleures. Châtillon nous en donne ici tous les jours des plus méchantes du monde.

(2) Une Dame de qualité, de Provence, qui étoit arrivée depuis peu à Paris.

LETTRE CXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi au ſoir 15 Janvier 1672.

JE vous ai écrit ce matin, ma fille, par le courier qui vous porte toutes les douceurs & tous les agréments du monde pour vos affaires de Provence ; mais je veux vous écrire encore ce ſoir, afin qu'il ne ſoit pas dit que la poſte arrive ſans vous apporter de mes lettres. Tout de bon, je crois que vous les aimez ; vous me le dites : pourquoi voudriez-vous me tromper en vous trompant vous-même ? Mais ſi

par hasard cela n'étoit pas, vous seriez à plaindre de l'accablement où je vous mettrois par l'abondance de mes lettres : les vôtres sont ma félicité. Je ne vous ai point répondu sur votre belle ame : c'est Langlade qui dit, *la belle ame*, pour badiner ; mais de bonne foi, vous l'avez fort belle : ce n'est peut-être pas de ces ames du premier ordre, comme *chose* (1), ce Romain qui retourna chez les Carthaginois pour tenir sa parole, sachant bien qu'il y seroit mis à mort ; mais au-dessous, vous pouvez vous vanter d'être du premier rang.

La piece de Racine m'a paru belle, nous y avons été ; ma *belle-fille* (2) m'a paru la plus miraculeusement bonne comédienne que j'aye jamais vue : elle surpasse la *Desœillets* de cent mille piques ; & moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paroît. Elle est laide

(1) M. de Sauvebeuf, rendant compte à M. le Prince d'une négociation pour laquelle il étoit allé en Espagne, lui disoit : *Chose*, *chose*, le Roi d'Espagne m'a dit, &c.

(2) C'est-à-dire, la Champmêlé, Comédienne, que le Marquis de Sévigné, son fils, avoit aimée. On prétend qu'elle n'avoit point d'esprit ; mais que Racine qui en étoit amoureux, lui apprenoit les tons machinalement.

de près, & je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence; mais quand elle dit des vers, elle est adorable. *Bajazet* est beau; j'y trouve quelque embarras sur la fin; & il y a bien de la passion, & de la passion moins folle que celle de *Bérénice* : je trouve pourtant, à mon sens, qu'elle ne surpasse pas *Andromaque*: Quant aux belles comédies de Corneille, elles sont autant au-dessus que votre idée étoit au dessus de.... Appliquez & ressouvenez-vous de cette folie, & croyez que jamais rien n'approchera, je ne dis pas surpassera, je dis que rien n'approchera des divins endroits de Corneille. Il nous lut l'autre jour chez M. de la R. F. une comédie qui fait souvenir de sa défunte veine. Je voudrois cependant que vous fussiez venue avec moi après-dîné, vous ne vous seriez point ennuyée; vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque j'en ai pleuré plus de vingt; vous auriez admiré votre *belle-sœur*; vous auriez vu les *Anges* devant vous, & la Bordeaux qui étoit habillée en petite mignonne. M. le Duc étoit derriere, Pomenars au-dessus avec les laquais, son nez dans son manteau, parce que le Comte de Créance le veut faire pendre, quelque résistance qu'il y fasse : tout le bel air étoit sur le théâtre;

le Marquis de Villeroi avoit un habit de bal ; le Comte de Guiche ceinturé comme ſon eſprit ; tout le reſte en bandits. J'ai vu deux fois ce Comte chez M. de la R. F, il me parut avoir bien de l'eſprit, & il étoit moins ſurnaturel qu'à l'ordinaire. Voilà notre Abbé qui vous mande qu'il a reçu le plan de Grignan, dont il eſt très-content : il s'y promene déja par avance ; il voudroit bien en avoir le profil : pour moi j'attends à le bien poſſéder que je ſois dedans. J'ai mille complimens à vous faire de tous ceux qui ont entendu les agréables paroles du Roi pour M. de Grignan. Madame de Verneuil me vient la premiere, elle a penſé mourir. Adieu, mon enfant ; que vous dirai-je de mon amitié, & de tout l'intérêt que je prends à vous ? J'embraſſe l'*admirable* Grignan, le *prudent* Coadjuteur, & le *préſomptueux* Adhémar : n'eſt-ce-pas-là comme je les nommois l'autre jour ?



LETTRE

LETTRE CXXIV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 20 Janvier 1672.

VOILA les maximes de M. de la R. F. revues, corrigées & augmentées ; c'eſt de ſa part que je vous les envoye : il y en a de divines, & à ma honte il y en a que je n'entends point ; Dieu ſait comme vous les entendrez. Il y a un démêlé entre l'Archevêque de Paris & l'Archevêque de Reims : c'eſt pour une cérémonie. Paris veut que Reims demande permiſſion d'Officier ; Reims jure qu'il n'en fera rien : on dit que ces deux hommes ne s'accorderont jamais bien qu'ils ne ſoient à trente lieues l'un de l'autre : ils feront donc toujours mal. Cette cérémonie eſt la canoniſation d'un Borgia, Jéſuite : toute la muſique de l'Opéra y fait rage : il y a des lumieres juſques dans la rue Saint-Antoine ; on s'y tue. Le vieux Mérinville eſt mort ſans y être allé.

Ne vous trompez-vous point, ma fille, dans l'opinion que vous avez de mes lettres ? L'autre jour un pendard d'homme, voyant ma lettre infinie, me demanda ſi je

pensois qu'on pût lire cela : j'en tremblai, sans dessein toutefois de me corriger ; & me tenant à ce que vous m'en dites, je ne vous épargnerai aucune bagatelle, grande ou petite, qui puisse vous divertir : pour moi, c'est ma vie & mon unique plaisir que le commerce que j'ai avec vous ; toutes choses sont ensuite bien loin après. Je suis en peine de votre petit frere : il a bien froid ; il campe, il marche vers Cologne pour un temps infini : j'espérois le voir cet hyver, & le voilà. Enfin, il se trouve que Mademoiselle d'Adhémar est la consolation de ma vieillesse : je voudrois aussi que vous vissiez comme elle m'aime, comme elle m'appelle, comme elle m'embrasse : elle n'est point belle, mais elle est aimable ; elle a un son de voix charmant ; elle est blanche ; elle est nette ; enfin je l'aime. Vous me paroissez folle de votre fils ; j'en suis fort aise, on ne sauroit avoir trop de fantaisies musquées ou point musquées, il n'importe.

Il y a demain un bal chez MADAME : j'ai vu chez MADEMOISELLE l'agitation des pierreries : cela m'a fait souvenir de nos tribulations passées, & plût à Dieu y être encore ! Pouvois-je être malheureuse avec vous ? Toute ma vie est pleine de repentir : M. Nicole, ayez pitié de moi, & me

faites bien envisager les ordres de la Providence. Adieu, ma chere fille : je n'oserois dire que je vous adore, mais je ne puis concevoir qu'il y ait un degré d'amitié au-delà de la mienne; vous m'adoucissez & m'augmentez mes ennuis par les aimables & douces assurances de la vôtre.

LETTRE CXXV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 Janvier à dix heures du soir, 1672.

ENFIN, ma fille, c'est tout ce que je puis faire que de quitter le petit coucher de Mademoiselle d'Adhémar pour vous écrire : si vous ne voulez pas être jalouse, je ne sais que vous dire ; c'est la plus aimable enfant que j'aye jamais vue : elle est vive, elle est gaie, elle a de petits desseins & de petites façons qui plaisent tout-à-fait. J'ai été aujourd'hui chez MADEMOISELLE, qui m'a envoyé dire d'y aller; MONSIEUR y est venu, il m'a parlé de vous, il m'a assuré que rien ne pouvoit tenir votre place au bal; il m'a dit que votre absence ne devoit pas m'empêcher d'aller voir son bal ; c'est justement de

quoi j'ai grande envie. Il a été fort queſtion de la guerre, qui eſt enfin très-certaine. Nous attendons la réſolution de la Reine d'Eſpagne (1) ; & quoi qu'elle diſe, nous voulons guerroyer : ſi elle eſt pour nous, nous fondrons ſur les Hollandois ; ſi elle eſt contre nous, nous prendrons la Flandre ; & quand nous aurons commencé la noiſe, nous ne l'appaiſerons peut-être pas aiſément. Cependant nos troupes marchent vers Cologne. C'eſt M. de Luxembourg qui doit ouvrir la ſcene Il y a quelques mouvements en Allemagne.

J'ai fort cauſé avec M. d'Uſez : notre Abbé lui a parlé de très-bonne grace du deſſein qu'il a pour l'Abbé de Grignan : il faut tenir cette affaire très-ſecrete ; c'eſt ſur la tête de M. d'Uſez qu'elle roule ; car on ne peut obtenir de Sa Majeſté les agréments néceſſaires que par ſon moyen. On me dit en rentrant ici, que le Chevalier de Grignan (2) a la petite-vérole chez M.

---

(1) Anne-Marie d'Autriche, veuve de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, & mere de Charles II, qui ne fut déclaré majeur qu'en 1676, & dont les Etats étoient alors gouvernés par la Reine ſa mere, aſſiſtée de ſix Conſeillers nommés par le feu Roi.

(2) Charles-Philippe Adhémar de Monteil, Chevalier de Malte, petit-neveu de Jacques Adhémar de Monteil, Evêque d'Uſez.

d'Ufez : ce feroit un grand malheur pour lui, un grand chagrin pour ceux qui l'aiment, & un grand embarras pour M. d'Ufez, qui feroit hors d'état d'agir dans toutes les chofes où l'on a befoin de lui : voilà qui feroit digne de mon malheur ordinaire. Vous me louez continuellement fur mes lettres, & je n'ofe plus parler des vôtres, de peur que cela n'ait l'air de rendre louanges pour louanges; mais encore ne faut-il pas fe contraindre jufqu'à ne pas dire la vérité : vous avez des penfées & des tirades incomparables, il ne manque rien à votre ftyle : d'Hacqueville & moi nous étions ravis de lire certains endroits brillants; & même dans vos narrations, l'endroit qui regarde le Roi, votre colere contre Lauzun & contre l'Evêque, ce font des traits de maître : quelquefois j'en donne auffi une petite part à Madame de Villars; mais elle s'attache aux tendreffes, & les larmes lui en vienent fort bien aux yeux. Ne craignez point que je montre vos lettres mal-à-propos; je fais parfaitement bien ceux qui en font dignes, & ce qu'il en faut dire ou cacher. Ecoutez, ma fille, une bonté & une douceur charmante du Roi votre maître, cela redoublera bien votre zele pour fon fervice. Il m'eft revenu de très bon lieu, que l'autre jour M. de

Montaufier (3) demanda une petite Abbaye à Sa Majesté pour un de ses amis ; il en fut refusé, & sortit fâché de chez le Roi, en disant : *Il n'y a que les Ministres & les maîtresses qui ayent du pouvoir en ce pays.* Ces paroles n'étoient pas trop bien choisies ; le Roi les sut : il fit appeller M. de Montausier, lui reprocha avec douceur son emportement, le fit souvenir du peu de sujet qu'il avoit de se plaindre de lui ; & le lendemain il fit Madame de Crussol (4) Dame du palais : je vous dis que voilà des conduites de Titus : vous pouvez juger si le Gouverneur a été confondu aussi-bien que l'Evêque, qui vous doit sa députation. Ces manieres de se venger sont bien cruelles. Le Roi a raccommodé l'Archevêque de Reims avec celui de Paris. Que vous dirai-je encore ? ma pauvre tante est accablée de mortelles douleurs ; cela me fait une tristesse & un devoir qui m'occupent.

(3) Charles de Sainte-Maure, Duc de Montausier, Gouverneur de Louis Dauphin de France, fils unique de LOUIS XIV.

(4) Marie-Julie de Sainte-Maure, femme d'Emmanuel de Crussol, Duc d'Usez, & fille de M. de Montausier.



LETTRE CXXVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 27 Janvier 1672.

Je n'ai jamais rien vu de si aimable que vos lettres. Vous êtes contente de mon amitié, & vous me le dites d'une maniere à pénétrer de tendresse un cœur comme le mien : vous voyez tout ce qui s'y passe ; vous découvrez que la plus grande partie de mes actions se fait en vue de vous être bonne à quelque chose : vous expliquez le voyage de Pomponne dans sa vraie signification, les visites de M. le Camus tout de même ; & en vérité, ma fille, vous ne vous trompez pas ; & tant que votre pénétration me rendra de si bons offices, je ne crains pas que votre amitié diminue. J'admire votre humeur ; elle est au-delà de tout ce qu'on peut vous souhaiter : si vous en avez une autre moins commode, il faut lui pardonner en faveur de celle-là, & pardonner aussi à ceux à qui vous vous découvriez assez peu pour ne leur pas laisser voir clairement toutes vos bonnes qualités ; comme alors elles n'étoient pas exercées, on ne vous connoif-

ſoit que par vos paroles. Mais, ma chere enfant, cette grande pareſſe de ne vouloir pas ſeulement penſer à ſortir un moment d'où vous êtes, me bleſſe le cœur. Je trouve les penſées de M. de Grignan bien plus raiſonnables : celle qu'il avoit pour la charge du Maréchal de Bellefond, au cas qu'il l'eût quittée, étoit tout-à-fait de mon goût, vous aurez vû comme la choſe a tourné : mais j'aimerois aſſez que le deſir de vous rapprocher ne vous quittât point quand il arrive des occaſions ; & M. d'Uſez auroit fort bonne grace à témoigner au Roi qu'il eſt impoſſible de le ſervir ſi loin de ſa perſonne, ſans beaucoup de chagrin, ſur-tout quand on a paſſé la plus grande partie de ſa vie auprès de lui.

L'autre jour M. de Berni (1) à Verſailles paſſa par une fenêtre, croyant paſſer par une porte, & tomba du premier étage ſur un petit garçon qui fut bleſſé, & qui l'empêcha d'être tué : il fut ſecouru ; il a la tête très-fracaſſée, mais on ne croit pas qu'il en meure : voilà ce que font les croiſées coupées juſqu'en bas ; on ne ſauroit jamais manquer à mettre par-tout des gardes-foux : cet accident fit grand bruit à Verſailles. Au reſte, ma fille, dites-moi

(1) Fils de M. de Lionne, Secretaire d'Etat.

ſouvent quelque petit mot de ma tante, ce lui eſt une conſolation dans ſes continuelles douleurs. J'ai envoyé vos lettres : celle de Madame de la Fayette eſt extrêmement jolie. Le commencement de votre derniere eſt étrange : vous me donnez à deviner ce que vous avez fait la nuit : j'ai tremblé depuis les pieds juſqu'à la tête ; je croyois que tout fût perdu : il ſe trouve que vous avez attendu votre courier, & que vous avez bu joyeuſement à la ſanté du Roi votre maître : j'ai reſpiré & approuvé votre zele : en vérité, on ne ſauroit trop louer le Roi ; il eſt encore perfectionné depuis un an. Les Poëtes ont commencé à la Cour ; mais j'aime bien autant la proſe, depuis que tout le monde en fait faire, pour conter & chanter ſes louanges.

Je viens d'écrire une grande lettre à M. de Pomponne, pour toutes les affaires de Provence, dont M. d'Uſez ne peut lui parler à cauſe de la petite-vérole du pauvre Chevalier : je n'oſe vous parler de l'état où il eſt ; il faut eſpérer à ſa grande jeuneſſe : j'ai déja bien ſoupiré pour la crainte que j'ai de ſon mal. Madame de Guerchi, fille de la Comteſſe de Fieſque, eſt morte à la campagne pour avoir eu peur du feu : elle étoit groſſe de huit mois ; elle

eſt accouchée & morte enſuite : cette maniere de mourir m'a bleſſé le cœur. Le petit Duc de Rohan eſt à l'extrêmité d'avoir bu deux verres d'eau-de-vie, après avoir bien bu du vin; il eſt dans le ſept d'une fievre très-mortelle. Voilà une belle eſpérance pour M. & Madame de Soubiſe : pour moi, après l'avoir vu aux Etats, & ſachant comme il traitoit Madame de Rohan, j'en ſuis toute conſolée. Le Chancelier (*Séguier*) ſe meurt; il a renvoyé les ſceaux au Roi par le Duc de Coiſlin : voilà un joli préſent à faire. Mon Dieu, ma fille, que je voudrois bien voir M. de Grignan ici avec une belle charge auprès de ſon maître, & envoyer promener tous vos Provençaux ! Adhémar me les fera bien haïr, il eſt plaiſant de leur faire confidence de ce qu'il penſe d'eux. Adieu, ma très-aimable; je ne ſonge qu'à vous aller voir. J'embraſſe mon cher Grignan & ſa chere femme.



LETTRE CXXVII.

A LA MÊME.

A Sainte-Marie du Fauxbourg, vendredi 29 Janvier 1672, jour de Saint François de Sales, & jour que vous fûtes mariée. Voilà ma premiere radoterie; c'est que je fais des bouts-de-l'an de tout.

ME voici dans un lieu, ma fille, qui est le lieu du monde où j'ai pleuré le jour de votre départ le plus abondamment & le plus amérement : la pensée m'en fait encore tressaillir. Il y a une bonne heure que je me promene toute seule dans le jardin : toutes nos sœurs sont à vêpres, embarrassées d'une méchante musique; & moi, j'ai eu l'esprit de m'en dispenser. Ma chere enfant, je n'en puis plus, votre souvenir me tue en mille occasions : j'ai pensé mourir dans ce jardin, où je vous ai vue si souvent : je ne veux point vous dire en quel état je suis; vous avez une vertu févere, qui n'entre point dans la foiblesse humaine; il y a des jours, des heures, des moments, où je ne suis pas la maîtresse; je suis foible, & ne me pique point de ne l'être pas : tant y a, je n'en

puis plus, & pour m'achever, voilà un homme que j'avois envoyé chez le Chevalier de Grignan, qui m'en dit de si mauvaises nouvelles, qu'elles ne sécheront pas mes yeux. Je crois qu'il dispose en votre faveur de ce qu'il a : gardez-le, quoique ce soit peu, pour une marque de sa tendresse, & ne le donnez point, comme votre cœur le voudroit : il n'y a pas un de vos beaux-freres, qui à proportion ne soit plus riche que vous. Je ne puis vous dire le déplaisir que j'ai dans la vue de cette perte. Quoi! un petit aspic, comme M. de R.... revient de la mort; & cet aimable garçon, bien né, bien fait, de bon naturel, d'un bon cœur, dont la perte ne fait de bien à personne, nous va périr entre les mains! Si j'étois libre, je ne l'aurois pas abandonné, je ne crains point son mal; mais je ne fais pas sur cela ma volonté. Vous recevrez par cet ordinaire des lettres écrites plus tard, qui vous parleront plus précisément de ce malheur; pour moi, je me contente de le sentir.

Hier au soir Madame du Frênoi soupa chez nous : c'est une Nymphe, c'est une Divinité; mais Madame Scaron, Madame de la Fayette & moi, nous voulûmes la comparer à Madame de Grignan, & nous la trouvâmes cent piques au-dessous, non

pas pour l'air, ni pour le teint; mais ses yeux sont étranges, son nez n'est pas comparable au vôtre, sa bouche n'est pas finie; la vôtre est parfaite, & elle est tellement recueillie dans sa beauté, que je trouve qu'elle ne dit précisément que les choses qui lui siéient bien; il est impossible de se la représenter parlant communément, & d'affection sur quelque chose. Pour votre esprit, ces Dames ne mîrent aucun degré au-dessus du vôtre; & votre conduite, votre sagesse, votre raison, tout fut célébré : je n'ai jamais vu une personne si bien louée; je n'eus pas le courage de faire *les honneurs de vous*, ni de parler contre ma conscience.

On dit que le Chancelier est mort : je ne sais si on donnera les Sceaux avant que cette poste parte. La Comtesse (*de Fiesque*) est très-affligée de la mort de sa fille; elle est à Sainte-Marie de Saint-Denis. Mon enfant, on ne peut assez se conserver, & grosse, & en couche, ni assez éviter d'être dans ces deux états, je ne parle pour personne. Adieu, ma très-chere, cette lettre sera courte : je ne puis rien écrire dans l'état où je suis; vous n'avez pas besoin de ma tristesse : mais si quelquefois vous recevez des lettres infinies, ne vous en prenez qu'à vous, & aux flatteries que

vous me dites ſur le plaiſir que vous donne leur longueur; vous n'oſeriez plus vous en plaindre. Je vous embraſſe mille fois, & m'en retourne à mon jardin, & puis à un bout de ſalut, & puis chez des malades qui ſont auſſi chagrins que moi.

Voilà Magdelaine-Agnès qui entre, & qui vous ſalue en notre-Seigneur.

LETTRE CXXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 3 Février 1672.

J'EUS hier une heure de converſation avec M. de Pomponne : il faudroit plus de papier qu'il n'y en a dans mon cabinet, pour vous dire la joie que nous eûmes de nous revoir, & comme nous paſſions à la hâte ſur mille chapitres, que nous n'avions pas le temps de traiter à fond. Enfin, je ne l'ai point trouvé changé; il eſt toujours parfait; il croit que je vaux plus que je ne vaux effectivement : ſon pere lui a fait comprendre qu'il ne pouvoit l'obliger plus ſenſiblement, qu'en m'obligeant en toute choſe : mille autres raiſons, à ce qu'il dit, lui donnent ce même deſir, & ſur-tout il ſe trouve que j'ai le

Gouvernement de Provence sur les bras; c'est un prétexte admirable pour avoir bien des affaires ensemble : voilà le seul chapitre qui ne fut point étranglé. Je lui parlai à loisir de l'Evêque; il sait écouter aussi-bien que répondre, & crut aisément le plan que je lui fis des manieres du Prélat; il ne me parut pas qu'il approuvât qu'un homme de sa profession voulût faire le Gouverneur : il me semble que je n'oubliai rien de ce qu'il falloit dire : il me donne toujours de l'esprit : le sien est tellement aisé, qu'on prend, sans y penser, une confiance qui fait qu'on parle heureusement de tout ce qu'on pense : je connois mille gens qui font le contraire. Enfin, ma fille, sans vouloir m'attirer de nouvelles douceurs, dont vous êtes prodigue pour moi, je sortis avec une joie incroyable, dans la pensée que cette liaison avec lui vous seroit très-utile. Nous sommes demeurés d'accord de nous écrire : il aime mon style naturel & dérangé, quoique le sien soit comme celui de l'éloquence même. Je vous mandai l'autre jour de tristes nouvelles du pauvre Chevalier; on venoit de me les donner de même; j'appris le soir qu'il n'étoit pas si mal, & enfin il est encore en vie, quoiqu'il ait été au-delà de l'extrême-onction, & qu'il soit encore très-mal : sa pe-

tite-vérole fort & seche en même-temps; il me semble que c'est tout comme celle de Madame de Saint-Simon: Ripert vous en écrira plus sûrement que moi; j'en fais pourtant tous les jours des nouvelles, & j'en suis dans une très-véritable inquiétude; je l'aime encore plus que je ne pensois. Cette nuit Madame la Princesse de Conti (1) est tombée en apoplexie: elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connoissance; elle est sans pouls & sans parole; on la martyrise pour la faire revenir: il y a cent personnes dans sa chambre, trois cents dans sa maison: on pleure, on crie; voilà tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Pour M. le Chancelier (2), il est mort très-assurément, mais mort en grand homme: son bel esprit, sa prodigieuse mémoire, sa naturelle éloquence, sa haute piété, se sont rassemblés aux derniers jours de sa vie: la comparaison du flambeau qui redouble sa lumiere en finissant, est juste pour lui. Le Mascaron (3) l'assistoit, & se trouvoit confondu par ses

---

(1) Anne-Marie Martinozzi, Princesse de Conti, morte le 4 Février 1672.

(2) Pierre Séguier, mort le 28 Janvier 1672.

(3) Jules Mascaron, de l'Oratoire, célebre Prédicateur, étoit depuis peu Evêque de Tulle, & fut transféré en 1679 à l'Evêché d'Agen.

réponſes & par ſes citations; il paraphraſoit le *Miſerere*, & faiſoit pleurer tout le monde; il citoit la Sainte-Ecriture & les Peres, mieux que les Evêques dont il étoit environné; enfin, ſa mort eſt une des plus belles & des plus extraordinaires choſes du monde : ce qui l'eſt encore plus, c'eſt qu'il n'a point laiſſé de grands biens; il étoit auſſi riche en entrant à la Cour, qu'il l'étoit en mourant. Il eſt vrai qu'il a établi ſa famille; mais ſi l'on prenoit chez lui, ce n'étoit pas lui. Enfin, il ne laiſſe que ſoixante-dix mille livres de rente; eſt-ce du bien pour un homme qui a été quarante ans Chancelier, & qui étoit riche naturellement? La mort découvre bien des choſes, & ce n'eſt point de ſa famille que je tiens tout ceci. On les voit; nous avons fait aujourd'hui nos ſtations, Madame de Coulanges & moi. Madame de Verneuil (4) eſt ſi mal, qu'elle n'a pu voir le monde. On ne ſait encore qui aura les Sceaux.

Je vous conjure de mander au Coadjuteur qu'il ſonge à faire réponſe ſur l'affaire dont lui écrit M. d'Agen (5), j'en ſuis tourmentée : cela eſt mal d'être pa-

(4) Madame de Verneuil étoit fille de M. Séguier.

(5) Claude Joli, Evêque d'Agen. Il avoit été Curé de Saint Nicolas-des-Champs à Paris.

reſſeux avec un Evêque de réputation. Je remets tous les jours à écrire à ce Coadjuteur ; ſon irrégularité me débauche ; je le condamne, & je l'imite. J'embraſſe M. de Grignan ; eſt-il encore queſtion des grives ? Il y avoit l'autre jour une Dame, qui au-lieu de dire ce qu'on dit d'une grive, *elle eſt ſaoule comme une grive*, diſoit que Madame la Préſidente *étoit ſourde comme une grive* : cela fit rire. Adieu, ma chere fille, la vôtre eſt aimable ; je m'en amuſe de bonne foi ; elle embellit tous les jours.

LETTRE CXXIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 5 Février 1672. Il y a aujourd'hui mille ans que je ſuis née.

ON m'a aſſuré ce matin que le Chevalier ſe portoit mieux : j'eſpere en ſa jeuneſſe : je prie Dieu, de tout mon cœur, qu'il nous le redonne. Pour Madame la Princeſſe de Conti, elle mourut ſept ou huit heures après que j'eus fermé mon paquet ; c'eſt-à-dire, hier à quatre heures du matin, ſans aucune connoiſſance, ni avoir jamais dit une ſeule parole de bon ſens :

elle appelloit quelquefois *Cécile*, une femme-de-chambre, & difoit: Mon Dieu! On croyoit que fon efprit alloit revenir; mais elle n'en difoit pas davantage. Elle expira, en faifant un grand cri, & au milieu d'une convulfion, qui lui fit imprimer fes doigts dans le bras d'une femme qui la tenoit. La défolation de fa chambre ne peut s'exprimer: M. le Duc, Meffieurs les Princes de Conti, Madame de Longueville, Madame de Gamache, pleuroient de tout leur cœur. Madame de Gefvres avoit pris le parti des évanouiffements; Madame de Briffac de crier les hauts cris, & de fe jetter par la place: il fallut les chaffer, parce qu'on ne favoit plus ce qu'on faifoit: ces deux perfonnages n'ont pas réuffi: qui prouve trop, ne prouve rien, dit je ne ne fais qui. Enfin, la douleur eft univerfelle. Le Roi a paru touché, & a fait fon panégyrique, en difant qu'elle étoit plus confidérable par fa vertu, que par la grandeur de fa fortune. Elle laiffe par fon teftament l'éducation de fes enfants à Madame de Longueville: je difois qu'il n'y avoit que le diable qui gagnât à cette mort, & qu'il alloit reprendre ces deux petits Princes: mais afin qu'en nul lieu on ne s'en réjouiffe, les voilà retombés en bonnes mains. M. le Prince eft

tuteur : il y a vingt mille écus aux pauvres, autant à ses domestiques ; elle veut être enterrée à sa Paroisse tout simplement, comme la moindre femme. Je ne sais si ce détail est à propos ; mais vous voulez, & vous souffrez que mes lettres soient longues, & voilà le hasard que vous courez. Je vis hier sur son lit cette sainte Princesse ; elle étoit défigurée par les martyres qu'on lui avoit faits à la bouche ; on lui avoit rompu deux dents, & brûlé la tête ; c'est-à-dire, que si les pauvres patients ne mouroient point de l'apoplexie, ils seroient à plaindre de l'état où on les met. Il y a de belles réflexions à faire sur cette mort, cruelle pour toute autre, mais très-heureuse pour elle, qui ne l'a point sentie, & qui étoit toujours préparée. Brancas en est pénétré.

J'oubliai avant-hier de vous mander que j'avois rencontré Canaples à Notre-Dame, & qu'après mille amitiés pour M. de Grignan, il me dit que le Maréchal de Villeroi l'avoit assuré que les lettres de M. de Grignan étoient admirées dans le Conseil, qu'on les lisoit avec plaisir, & que le Roi avoit dit qu'il n'en avoit jamais vu de mieux écrites ; je lui promis de vous le mander. Cette Dame que je ne vous nommai point dans ma derniere lettre, c'é-

toit Madame de Louvois. A propos, M. de Louvois eſt entré & aſſis au Conſeil depuis quatre jours en qualité de Miniſtre. Le Roi ſcellera demain avec ſix Conſeillers d'Etat & quatre Maîtres des Requêtes; on ne ſait combien cela durera : voilà une belle charge dont Sa Majeſté s'aquittera très-bien. Il me vient des penſées folles ſur le Chancelier; mais où puis-je les avoir priſes, dans le chagrin où je ſuis depuis deux ou trois jours? Cette veille, ce jour, ce lendemain, ce temps de votre départ de l'année paſſée, tout cela m'a tellement touché le cœur & l'eſprit, que j'en avois ſans ceſſe les larmes aux yeux malgré moi; car rien n'eſt moins utile que les douleurs d'une choſe ſur laquelle on n'a plus aucun pouvoir : on ſe tue, on ſe dévore hors de propos, auſſi-bien qu'à faire des ſouhaits & des châteaux en Eſpagne; vous êtes trop ſage pour les aimer; & moi, je les aime. Je ſuis ravie, ma fille, que vous ayez du goût pour mes lettres; je ne les crois pourtant pas ſi agréables que vous me le dites. Je vous envoye quatre rames de papier; vous ſavez à quelle condition; j'eſpere en recevoir la plus grande partie entre-ci & Pâques; après cela, j'aſpirerai à d'autres plaiſirs.

LETTRE CXXX.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 10 Février 1672.

ENFIN, ma fille, après bien des allarmes & de fausses espérances, nous avons perdu le pauvre Chevalier : je vous avoue que j'ai été sensiblement touchée de cette mort; elle arriva le samedi 6 Février à quatre heures du matin. Si une fin véritablement chrétienne doit consoler des chrétiens, nous devons nous consoler par l'assurance de son salut; jamais plus de résignation, jamais plus d'amour de Dieu, jamais plus de graces visibles : il n'eût point voulu accepter la vie, si on eût pu la lui redonner, tant il avoit de confiance en la miséricorde de Dieu; en sorte qu'on peut croire qu'il se sentoit dans des dispositions qu'il n'eût pas voulu remettre au hasard. Il a été rudement saigné; il voulut résister à la derniere, qui fut la onzieme; mais les Médecins l'emporterent : il leur dit qu'il s'abandonnoit donc, & qu'on alloit le tuer par les formes. La mort de M. de Guise, qu'on a cru qui devoit être saigné, a bien fait mourir du monde après lui. Il y a eu dès

Saint-Germain de la faute de ce pauvre garçon ; il étoit incommodé d'un dévoiement au commencement de ſon ſervice ; il prit du lait ſans préparation pour le faire ceſſer : le dévoiement ceſſa en effet ; mais au bout de huit jours la fievre le prit, en venant à Paris, & la petite-vérole avec une telle corruption, qu'on ne pouvoit durer dans ſa chambre. C'eſt ainſi que la Providence avoit marqué la fin de ſa vie dans les plus belles années de ſon âge. Voilà des détails bien triſtes ; mais quand on eſt touché, on ne cherche point, ce me ſemble, à s'épargner par l'ignorance de ce qui s'eſt paſſé. Je ne devrois point mêler d'autres diſcours dans cette lettre ; mais quand vous aurez eſſuyé vos premieres larmes, vous pourrez la reprendre, & vous y verrez ce que nous avons réſolu touchant vos affaires.

Nous ne reçûmes qu'hier la lettre que vous aviez écrite par le Courier ; c'eſt juſtement celle dont j'étois en peine ; il n'y en a point eu de perdue. J'ai été une heure avec M. d'Uſez : mon oncle l'Abbé y étoit auſſi ; nous avons fort diſcouru ; je ſuis plus ſatisfaite que jamais de la prudence & du bon eſprit de ce Prélat : vous n'avez qu'à lui envoyer vos penſées toutes crues ; en deux heures de réflexion, il voit tout ce

qu'il faut faire, ou ne pas faire. Je lui ai montré une lettre que j'ai reçue de M. de Pomponne; il faut que je ménage une conversation entre M. d'Usez & lui : le nom de M. d'Usez est plein de mauvais air présentement; il n'ose aller à Saint-Germain; il ne peut parler à M. Colbert, cela nous coupe la gorge. Il ne croit pas qu'on doive aller brusquement dans l'affaire dont vous lui parlez, parce que si elle appartient aux Députés, il ne faut pas mettre la raison de leur côté, & le tort du nôtre; car en habiles gens, ils ne prendroient que ce petit endroit qu'ils feroient valoir, & cacheroient tout le reste. Quand les gens coupables tiennent une pauvre petite vérité pour eux, ils la retournent de cent façons & sont insupportables. C'est sur quoi la prudence de M. d'Usez vous est parfaitement nécessaire.

Le Marquis de Villeroi (1) a eu ordre de se retirer de la Cour, pour sa mauvaise conduite : voilà tout ce qu'a dit Sa Majesté. On tire plusieurs conséquences, on s'en prend à des gens; enfin, ce qui est sûr, c'est que Vardes (2) en sera sensiblement aise,

(1) Le dernier Maréchal de ce nom.

(2) C'étoit le Marquis de Villeroi qui avoit donné

aiſe; c'eſt à Lyon qu'il eſt exilé; cette demeure n'eſt pas odieuſe pour lui, pourvu qu'elle ne ſoit pas longue. Je ſuis perſuadée que vous êtes ſi touchée du pauvre Chevalier, que je garde pour une autre fois mille bagatelles qui ne ſeroient pas de ſaiſon aujourd'hui.

Votre maxime eſt divine; M. de la R. F. en eſt jaloux, il ne comprend pas qu'il ne l'ait pas faite : l'arrangement des paroles en eſt heureux; mais pourquoi n'entendez-vous pas la ſienne! Hélas! le moyen de vivre ſans folie, c'eſt-à-dire, ſans fantaiſie? & un homme n'eſt-il pas fou, qui croit être ſage, en ne s'amuſant & ne ſe divertiſſant de rien? vous reviendrez à notre opinion. L'Abbé a rendu tous les devoirs au pauvre Chevalier; j'en aurois fait autant, mais on m'auroit lapidée : je me contentai d'aller pleurer dès le jour même avec M. d'Uſez, qui étoit dans une autre maiſon. Adhémar n'eſt point encore arrivé. Je ſuis en peine de vous ſavoir à Aix, à cauſe de la petite-vérole qui y étoit. Mon Dieu, qu'on eſt à plaindre quand on aime beaucoup! Je vois d'ici la tranquillité où vous étiez à Lambeſc toute ſeule; pendant que votre cœur ſe repoſoit avec

donné lieu à la rupture de Madame la Comteſſe de Soiſſons avec M. de Vardes.

le pain & l'eau de la pareſſe : vous revoilà dans les ragoûts. Votre comparaiſon n'eſt nullement ridicule : elle feroit rire ſi on rioit ; mais on ne rit pas toujours. Hélas, ma chere enfant ! il y a plus d'un an que je ne vous ai vue ; je ſens vivement cette abſence ; & vous, ma fille, n'y penſez-vous point quelquefois un petit moment ?

Monſieur DE COULANGES.

Je ne m'amuſerai point, ma belle Comteſſe, à vous faire un méchant compliment ; mais je vous aſſurerai ſeulement que j'ai été très-affligé de la mort de notre pauvre Chevalier : je m'étois ſi bien trouvé de ſon commerce en Provence, & j'eſpérois m'en trouver ſi bien par-tout, que ſa perte me touche ſenſiblement. Hélas ! il vous ſouvient de notre mariage ; qui eût cru qu'il eût été de ſi peu de durée ? Voilà un beau ſujet de méditation pour les jeunes gens comme pour ceux d'un âge plus avancé ; il ne faut ſe fier ni à l'âge, ni à la bonne ſanté, puiſque nous ſommes tous mortels, & que l'heure & le moment ſont fort incertains. Je finis par cette moralité un peu triviale, & vous embraſſe, s'il vous plaît, ma belle Comteſſe, avec le dernier reſpect & la derniere tendreſſe.

Madame DE COULANGES.

Je ſuis très-fâchée de la mort de M. le Chevalier de Grignan ; mais ſans vouloir ajouter à votre affliction la peine de lire une méchante lettre, je vous prierai de trouver bon que je vous aſſure ici que je ſuis très-ſenſible à tout ce qui vous arrive, & que je me fais faire un fort grand plaiſir d'eſpérer que j'aurai l'honneur de vous voir cet été. J'irai certainement à Grignan, quand il m'en coûteroit de quitter le Marquis de Villeroi à Lyon ; comprenez mon procédé. Adieu, Madame ; c'eſt une choſe délicieuſe que de demeurer avec Madame de Sévigné.

LETTRE CXXXI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 12 Février 1672.

JE ne puis, ma chere fille, qu'être en peine de vous, quand je ſonge au déplaiſir que vous aurez de la mort du pauvre Chevalier. Vous l'aviez vu depuis peu ; c'étoit aſſez pour l'aimer beaucoup, & pour connoître encore plus toutes les bonnes

qualités que Dieu avoit mises en lui. Il est vrai que jamais homme n'a été mieux né, & n'a eu des sentiments plus doux & plus souhaitables, avec une très-belle physionomie, & une très-grande tendresse pour vous ; tout cela le rendoit infiniment aimable, & pour vous, & pour tout le monde. Je comprends bien aisément votre douleur, puisque je la sens en moi ; cependant j'entreprends de vous amuser un quart d'heure, & par des choses où vous avez intérêt, & par le récit de ce qui se passe dans le monde. J'ai eu une grande conversation avec M. le Camus ; il entre si parfaitement bien dans nos sentiments, qu'il me donne des conseils ; il est piqué des conduites malhonnêtes ; & comme il en a de fort contraires, il n'a nulle peine à entrer dans nos vues où la droiture & la sincérité sont en usage : c'est ce dont il ne faut point se départir, quoi qu'il arrive ; cette mode revient toujours. On ne trompe guere long-temps le monde, & les fourbes sont enfin découverts ; j'en suis persuadée.

Le Marquis de Villeroi est donc parti pour Lyon, comme je vous l'ai mandé ; le Roi lui fit dire par le Maréchal de Créqui, qu'il s'éloignât : on croit que c'est pour quelques discours chez Madame la Comtesse (*de Soissons*) ; enfin,

On parle d'eaux, du Tibre, & l'on se tait du reste (1).

Le Roi demanda à MONSIEUR qui revenoit de Paris, ce qu'on y disoit. MONSIEUR lui répondit : On parle fort de ce pauvre Marquis. Et qu'en dit-on ? On dit, Monsieur, que c'est qu'il a voulu parler pour un autre malheureux. Et quel malheureux, dit le Roi ? pour le Chevalier de Lorraine, dit MONSIEUR. Mais, dit le Roi, y songez-vous encore à ce Chevalier de Lorraine ? Vous en souciez-vous ? Aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendroit ? En vérité, répondit MONSIEUR, ce seroit le plus sensible plaisir que je puisse recevoir en ma vie. Oh bien, dit le Roi, je veux vous faire ce présent ; il y a deux jours que le courier est parti ; il reviendra ; je vous le donne, & veux que vous m'ayiez toute votre vie cette obligation, & que vous l'aimiez pour l'amour de moi ; je fais plus, car je le fais Maréchal-de-camp dans mon armée. Là-dessus, MONSIEUR se jette aux pieds du Roi, & lui embrasse long-temps les genoux, & lui baise une main avec une joie sans égale.

(1) Vers de Corneille dans Cinna, *Scene IV, Acte IV.*

Le Roi le releve, & lui dit : Mon frere, ce n'eſt pas ainſi que des freres doivent s'embraſſer, & l'embraſſe fraternellement. Tout ce détail eſt de très bon lieu, & rien n'eſt plus vrai : vous pouvez là-deſſus faire vos réflexions, tirer vos conſéquences, & redoubler vos belles paſſions pour le ſervice du Roi votre maître. On dit que MADAME fera le voyage, & que pluſieurs Dames l'accompagneront. Les ſentiments ſont divers chez MONSIEUR : les uns ont le viſage alongé d'un demi-pied, d'autres l'ont raccourci d'autant. On dit que celui du Chevalier de Beuvron eſt infini. M. de Navailles revient auſſi, & ſervira de Lieutenant-général dans l'armée de MONSIEUR, avec M. de Schomberg. Le Roi dit au Maréchal de Villeroi : Il falloit cette petite pénitence à votre fils, mais les peines de ce monde ne durent pas toujours. Vous pouvez vous aſſurer que tout ceci eſt vrai ; c'eſt mon averſion que les faux détails, mais j'aime les vrais : ſi vous n'êtes de mon goût, vous êtes perdue ; en voici d'infinis.

La Marans étoit l'autre jour ſeule en mante chez Madame de Longueville ; on ſiffloit deſſus. Langlade vous mande qu'en vue de vous plaire, il la releva bien de ſentinelle ſur des ſottiſes qu'elle lui diſoit il y a quelques jours, & qu'il vous eût bien

ſouhaitée derriere ſa porte : plût à Dieu que vous y euſſiez été ! Madame de Briſſac étoit inconſolable chez Madame de Longueville ; mais par malheur le Comte de Guiche ſe mit à cauſer avec elle, & elle oublia ſon rôle, auſſi bien que celui du déſeſpoir le jour de la mort (2) ; car il falloit en un certain endroit qu'elle eût perdu connoiſſance ; elle l'oublia ; & reconnut fort bien des gens qui entroient.

Adieu, ma très-chere, ma très-aimable ; ne trouvez-vous pas qu'il y a bien long-temps que nous ſommes ſéparées ? Je ſuis frappée de cette douleur d'une maniere tellement importune, qu'elle me feroit inſupportable ſi je n'aimois à vous aimer autant que je fais, quelques peines qui y ſoient attachées.

(2) De Madame la Princeſſe de Conti.

LETTRE CXXXII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 17 Février 1672.

MONSIEUR de Coulanges & moi, nous avons donné un très-bon dîner à M. le Préſident de Bouc ; M. & Madame de Va-

lavoire, M. d'Ufez & Adhémar en étoient; mais écoutez le malheur : le Préfident, après nous avoir promis, vint s'excufer; il avoit une affaire à Saint-Germain; nous penfâmes nous pendre; enfin il fallut prendre courage : Madame de Valavoire amena la Buzanval; mais le Préfident étoit le véritable objet de nos defirs. Ce dîner étoit bon, délicat, magnifique; enfin tel qu'il étoit, il eft irréparable : le Bouc reviendra peut-être; mais le dîner ne reviendra pas. Adhémar étoit pénétré de douleur d'avoir appris en arrivant la mort de fon pauvre frere : j'avois le cœur bien ferré en l'embraffant. Il alla coucher à Saint-Germain, & me promit de me voir à fon retour, & que nous parlerions de vous; j'efpere cette converfation. Vous me dites que je pleure, & que je fuis la maîtreffe : il eft vrai, ma fille, que je ne puis m'empêcher de pleurer quelquefois; mais ne croyez pas que je fois tout-à-fait la maîtreffe de partir quand je le voudrai; je voudrois que ce fût demain, par exemple; & mon fils a préfentement des befoins de moi très-preffants. J'ai d'autres affaires pour moi; enfin il me faut jufqu'à Pâques : ainfi, mon enfant, on eft la maîtreffe, & on ne part point, & on pleure. J'ai vu tantôt notre Cardinal : il ne peut

ſe conſoler de ne vous avoir pas trouvée ici; il vous en écrit; il m'a paru touché de bonne foi d'être à Paris ſans avoir le plaiſir de vous voir & de cauſer avec ſa chere niece; vous lui faites ſouhaiter la mort du Pape. Vous verrez le Chevalier de Lorraine plutôt que nous. M. de Boufflers (1), gendre de Madame du Pleſſis, eſt mort en paſſant d'une chambre à l'autre, ſans autre forme de procès: j'ai vu tantôt ſa petite veuve qui, je crois, ſe conſolera. M. Iſarn, un bel eſprit, eſt mort de la même ſorte. Je ne ſuis point ſans inquiétude de vous ſavoir à Aix, avec tant d'air de petite-vérole; évitez au moins les lieux publics & les preſſes; c'eſt un horrible mal que celui-là. Votre fille a le teint comme l'avoit Mademoiſelle de Villeroi, un blanc & un rouge ſéparé, des yeux d'un bleu merveilleux, des cheveux noirs, un tour de viſage & un menton à peindre; ſa levre ſe rabaiſſe tous les jours: du reſte, elle eſt faite au tour; elle ne crie jamais; elle eſt douce & careſſante; elle appelle; elle dit cinq ou ſix mots; elle eſt vive; enfin elle eſt aimable, & je l'aime. Adhémar m'a dit des merveilles de votre fils. Madame de Guénegaud m'a extrêmement priée de vous

(1) François, Comte de Boufflers, frere aîné du feu Maréchal Duc de ce nom.

faire des compliments sur la mort du Chevalier, & à M. le Coadjuteur d'Arles; tenez-la quitte de ce côté-là. Je viens d'apprendre qu'Adhémar a eu une conversation divine avec M. Colbert; il vous en rendra compte. L'autre jour on parloit devant le Roi, de Languedoc, & puis de Provence, & puis enfin de M. de Grignan; on en dit beaucoup de bien: M. de Janson en dit aussi; & puis il parla de sa paresse naturelle; là-dessus le Marquis de Charost prit la parole, & lui dit d'un très-bon ton: „ Monsieur, quand il est „ question du service du Roi, M. de Grignan n'est point paresseux, & personne „ ne peut jamais mieux faire qu'il a fait „ dans cette derniere assemblée; j'en suis „ fort bien instruit ". Voilà de ces gens qu'il faut toujours ménager & instruire; tout le monde fut de son avis. Je parlerai de l'*Adone* au bon-homme Chapelain, en le comblant d'honneur par votre souvenir. Je fais toujours vos compliments; on vous les rend avec mille tendresses. Ma tante est toujours bien mal. Votre pauvre frere m'écrit souvent, & moi à lui: je suis au désespoir de la guerre, à cause des périls qu'il essuyera des premiers. La vie est cruellement mêlée d'absynthe. Ma chere enfant, je vous embrasse.

Monsieur DE COULANGES.

Je ne vous dis rien, mais je n'en pense pas moins; nous serons à Pâques à Lyon. Nous y allons, Madame de Coulanges & moi, pour le mariage de Mademoiselle du Gué (2), qui, sans aller chercher plus loin, épouse M. de Bagnols que vous connoissez, son cousin issu de germain: pour la naissance, ils n'ont rien à se reprocher; & pour le bien, Bagnols a vingt-cinq bonnes mille livres de rentes par-devers lui: n'est-ce pas là une très-bonne affaire? J'espere que nous ferons les honneurs de Lyon à Madame votre mere, quand elle y passera. Adieu, Madame la Comtesse, je vous aime toujours avec la même passion. M. d'Adhémar m'a dit qu'il avoit apporté le portrait de M. de Grignan; mais je ne l'ai pas encore vu.

(2) Sœur de Madame de Coulanges.



LETTRE CXXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 19 Février 1672.

Je m'en vais dimanche à Saint-Germain avec Madame de Coulanges, pour difcourir un peu avec M. de Pomponne; je crois cette converfation néceffaire: je vous en rendrai compte, afin que M. de Grignan m'appelle plus que jamais fon petit miniftre. Adhémar a fait des miracles de fon côté; M. d'Ufez du fien: enfin il me femble que nous ne ferons point furpris, & que nos précautions font affez bonnes. Mais que vous dirai-je de l'aimable portrait que M. de Grignan a donné à M. de Coulanges? Il eft beau & très-reffemblant; celui de le Fevre eft un miférable auprès de celui-ci. Je fais vœu de ne jamais revenir de Provence que je n'en aye un pareil, & un autre de vous; il n'y a point de dépenfe qui me foit fi agréable; mais prenez garde, ma chere enfant, de n'être point changée. Enfin, Madame de Guerchi n'eft morte que pour avoir le corps ufé de fes fréquentes couches. J'honore bien

les maris qui se défont de leurs femmes à force d'en être amoureux.

Nous avons fort causé, Guittaut & moi, de notre ami qui est si sage & qu'il craint tant. Il n'ose vous mander un accident qu'on croit qui lui est arrivé, c'est d'être passionnément amoureux de la borgnesse, fille du Maréchal; c'est amour, fureur, à ce qu'on dit. Il s'en défend comme d'un meurtre; mais ses actions le trahissent; il sent le ridicule d'être amoureux d'une personne ridicule; il est honteux, embarrassé, mais ce bel œil l'a charmé,

> Cet œil charmant qui n'eut jamais
> Son pareil en divins attraits.

Voilà ce que Guittaut n'osoit écrire; je vous confie ce secret, & je vous conjure de le garder très-fidélement; mais le moyen de ne point faire admirer en cette occasion la puissance de l'orviétan. J'ai vu depuis deux heures Adhémar, M. de Gordes, M. d'Usez; je suis en Provence. J'ai causé avec Adhémar: il m'assure que vous m'aimez: c'est tout ce qu'il y a pour moi d'agréable au monde: j'admire votre humeur, votre courage, votre raison, votre conduite: je lui ai dit,

> De grace, montrez moins à mes sens désolés
> La grandeur de ma perte, & ce que vous valez.

Nous ne finiſſons point ſur votre chapitre. Votre amie Madame de Vaudemont ſera bientôt heureuſe; je le ſais du même endroit qu'Adhémar : c'eſt encore un ſecret; mais il y a des gens obligeants qui avancent le plaiſir de ſavoir les ſecrets deux jours plutôt, & c'eſt tout : il y en a d'autres dont la ſéchereſſe fait mourir. Que peut faire une amitié ſous cet amas d'épines? Où en ſont les douceurs? Elle eſt écraſée, elle eſt étouffée. Nous euſſions fait hier un livre là-deſſus, Guittaut & moi, & je renouvellai mon vœu de ne jamais connoître l'amitié ſous un viſage ſi déguiſé. Adieu, ma très aimable, je m'en vais ſouper chez M. de la R. F.; c'eſt ce qui fait que ma lettre eſt ſi courte.

LETTRE CXXXIV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 24 Février 1672.

J'AI reçu tout à la fois vos deux lettres. Je n'ai pu voir votre douleur ſans renouveller la mienne; je vous trouve véritablement affligée, & c'eſt avec tant de raiſon qu'il n'y a pas un mot à vous répondre : j'ai ſenti tout ce que vous ſentez, & je

n'avois point attendu la mort de ce pauvre Chevalier, pour en dire tous les biens qui ſe trouvoient en lui : je vous plains de l'avoir vu cet automne ; c'eſt une circonſtance à votre douleur. M. d'Uſez vous mandera ce que le Roi lui a dit là-deſſus, à quoi toute la famille doit prendre part. On l'a fort regretté dans ce pays là, & la Reine m'en parla avec bonté ; mais tout cela ne nous rend point cet aimable garçon. Vous aimez ſi chérement toute la famille de M. de Grignan, que je vous crois auſſi affligée que lui.

J'ai dîné aujourd'hui avec pluſieurs Provençaux chez M. de Valavoire : le mari & la femme ſont les meilleures gens du monde; je vous plains de n'avoir point la femme, vous n'avez rien de ſi bon ; elle eſt raiſonnable & naturelle; elle me plaît fort. Nous avions Meſſieurs de Bouc, d'Oppede, de Gordes, de Souliers, Madame de Buzanval, M. d'Uſez, M. & Madame de Coulanges : votre ſanté a été célébrée au plus beau repas que j'aye jamais vu ; nous avons été bien heureux de commencer. On a fort conté ici la bonne réception que vous avez faite à M. le Duc d'Etrées ; il en a écrit des merveilles à ſes enfants. Madame de Rochefort n'a qu'un cri, depuis que vous avez écrit à ſes cou-

fines fans lui dire un mot : pour moi, je vous conſeille de lui écrire, & de tâcher de l'appaiſer à quelque prix que ce ſoit. Ce que vous me mandez de votre ſéjour infini me briſe le cœur : ma raiſon n'eſt pas ſi forte que la vôtre, & je me perds dans les réflexions que cela me fait faire : il faut finir tout court en cet endroit.

Madame de Villars vous fait ſes compliments, & à M. de Grignan, & au Coadjuteur. M. Chapelain a reçu votre ſouvenir avec enthouſiaſme ; il dit que l'*Adone* (1) eſt délicieux en certains endroits, mais d'une longueur aſſommante : le chant de la comédie eſt admirable ; il y a auſſi un petit roſſignol qui s'égoſille pour ſurmonter un homme qui joue du luth. Il vient ſe percher ſur ſa tête, & enfin, il meurt ; on l'enterre dans le corps du luth. Cette peinture eſt charmante. M. & Madame de Coulanges vous diſent mille amitiés ; ils ſont occupés de leur mariage ; ils s'en vont à Pâques ; ils me recevront à Lyon, & moi je les recevrai à Grignan. Ma tante (2) eſt toujours très-mal ; elle vous remercie de vos bontés, & l'Abbé vous eſt toujours tout dévoué.

---

(1) Poëme Italien du Cavalier Marini.
(2) Madame de la Trouſſe.

LETTRE CXXXV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi au soir 26 Février 1672.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez écrite pour M. de la Valette; tout m'est cher de ce qui vient de vous : je lui veux faire avoir Pélisson pour rapporteur, afin de voir s'il sait bien faire le Maître des requêtes; je ne le puis croire si je ne le vois.

Cette pauvre MADAME (1) est toujours à l'agonie; c'est une chose étrange que l'état où elle est. Mais tout est en émotion dans Paris : le courier d'Espagne est revenu; il dit que non-seulement la Reine d'Espagne se tient au Traité des Pyrénées, qui est de ne point accabler ses alliés, mais qu'elle défendra les Hollandois de toute sa puissance : voilà donc la plus grande guerre du monde allumée; & pourquoi? C'est bien proprement *les petits soufflets*; vous en souvient-il? Nous allons attaquer la Flandre; les Hollandois se join-

(1) Marguérite de Lorraine, seconde femme de Gaston, Duc d'Orléans, morte le 3 Arvil suivant.

dront aux Eſpagnols ; Dieu nous garde des Suédois, des Anglois, des Allemands; je ſuis aſſommée de cette nouvelle. Je voudrois bien que quelque ange voulût deſcendre du Ciel pour calmer tous les eſprits & faire la paix.

Notre Cardinal (*de Retz*) eſt toujours malade; je lui rends de grands ſoins: il vous aime toujours; il compte que vous l'aimez auſſi. L'affaire de Madame de Courcelles (2) réjouit fort le parterre; les charges de la Tournelle ſont enchéries depuis qu'elle doit être ſur la ſellette; elle eſt plus belle que jamais; elle boit, & mange, & rit, & ne ſe plaint que de n'avoir point encore trouvé d'amant à la conciergerie. Je vous éclaircirai un peu mieux l'affaire dont vous me parlâtes l'autre jour; mais M. le Comte de Guiche ni M. de Longueville, n'en ſont point, ce me ſemble : enfin, je vous en inſtruirai. M. de Boufflers a tué un homme après ſa mort;

(2) Une des plus belles femmes de ſon temps. Elle ſe nommoit Marie Sidonia de Lénoncourt; ſon pere étoit Joachim de Lénoncourt, Marquis de Marolles, Gouverneur de Thionville & Lieutenant-Général des armées du Roi; & ſa mere Iſabelle-Claire-Eugénie de Cromberg, d'une illuſtre Maiſon d'Allemagne. Elle étoit femme de Charles de Champlais, Marquis de Courcelles.

il étoit dans sa biere & en carrosse, on le menoit à une lieue de Boufflers pour l'enterrer; son Curé étoit avec le corps. On verse; la biere coupe le cou au pauvre Curé (3). Hier un homme versa en revenant de Saint-Germain; il se creva le cœur, & mourut dans le carrosse

Madame Scaron qui soupe ici tous les soirs, & dont la compagnie est délicieuse, s'amuse & se joue avec votre fille; elle la trouve jolie, & point du tout laide. Cette petite appelloit hier l'Abbé Têtu *son papa*; il s'en défendit par de très-bonnes raisons, & nous le crûmes. Je vous embrasse, ma très-aimable : je vous mandai tant de choses en dernier lieu qu'il me semble que je n'ai rien à dire aujourd'hui; je vous assure pourtant que je ne demeurerois pas court, si je voulois vous dire tous les sentiments que j'ai pour vous.

---

(3) Cette aventure donna lieu à la fable de la Fontaine, qui a pour titre : *le Curé & le Mort.*



LETTRE CXXXVI.

A LA MÊME.

A Livry, mardi premier Mars 1672.

Je commence ma lettre aujourd'hui, ma fille, jour de mardi gras ; je l'acheverai demain. Si vous êtes à Sainte-Marie, je suis chez notre Abbé, qui a depuis deux jours un petit déréglement qui lui donne de l'émotion ; je n'en suis pas encore en peine ; mais j'aimerois mieux qu'il se portât tout-à-fait bien. Madame de Coulanges & Madame Scaron vouloient me mener à Vincennes ; M. de la R. F. vouloit que j'allasse chez lui entendre lire une comédie de Moliere ; mais, en vérité, j'ai tout refusé avec plaisir ; & me voilà à mon devoir, avec la joie & la tristesse de vous écrire : il y a long-temps vraiment que je vous écris. Vous êtes donc à Sainte-Marie, ne voulant pas laisser échapper un moment de la douleur que vous avez de la mort du pauvre Chevalier ; vous la voulez sentir à longs traits, sans en rien rabattre, sans aucune distraction : cette application à faire valoir, & à vouloir sentir toute votre tristesse, me paroît d'une personne

qui n'eſt pas ſi embarraſſée qu'une autre d'avoir des occaſions de s'affliger; j'en prends à témoin votre cœur. Voilà donc votre carnaval échappé de la fureur des réjouiſſances publiques; ſauvez-vous auſſi de l'air de la petite-vérole : je crains pour vous beaucoup plus que vous. Nous avons ici Madame de la Troche : il eſt vrai qu'elle fait arriver à Paris : ſon ſéjour de l'année paſſée fut bien abymé à mon égard dans l'extrême douleur de vous perdre. Depuis ce temps, ma chere enfant, vous êtes arrivée par-tout, comme vous dites; mais point du tout à Paris. Vos réflexions ſur l'eſpérance ſont divines : ſi Boudelot les avoit faites, tout l'univers le ſauroit : vous ne faites pas tant de bruit pour faire des merveilles : *le malheur du bonheur* eſt tellement bien dit, qu'on ne peut trop aimer une plume qui exprime ces choſes-là. Vous dites tout ſur l'eſpérance, & je ſuis ſi fort de votre avis, que je ne ſais ſi je dois aller en Provence, tant j'ai de crainte d'en repartir. Je vois déja comme le temps galopera; je connois ſes manieres; mais enſuite de cette belle réflexion, mon cœur décide comme le vôtre, & je ne ſouhaite rien tant que de partir : je veux même eſpérer qu'il peut arriver de telles choſes, que je vous ramenerai avec moi : c'eſt

là-dessus qu'il est difficile de parler de si loin : soyez du moins bien sûre qu'il ne tiendra pas à une maison, ni à des meubles : je ne songe qu'à vous ; les pas que je fais pour vous, sont les premiers ; les autres viennent après comme ils peuvent.

J'ai donne vos lettres au Fauxbourg ; elles sont bien faites : on y trouve la réflexion de M. de Grignan admirable : on l'a pensée quelquefois ; mais vous l'avez habillée pour paroître devant le monde. Je n'ai pas dit ce que vous avez trouvé dans la maxime qui ressemble à la chanson ; pour moi je suis de votre avis : je saurai s'ils ont eu un autre dessein, que de vouloir louer les fantaisies, c'est-à-dire, les passions : si cela est, l'exacte philosophie s'en offense ; si cela n'est pas, il faut qu'ils s'expliquent mieux.

Je soupai hier chez Gourville avec les la R. F., les Plessis, les la Fayette, les Tournais : nous attendions le grand Pomponne ; mais le service de ce cher maître que vous honorez tant, l'empêcha de se retrouver avec la fleur de ses amis : il a bien des affaires à cause des dépêches qu'il faut écrire par-tout, & à cause de la guerre.

L'Archevêque de Toulouse (1) a été

(1) Pierre de Bonzi, depuis Archevêque de Narbonne.

fait Cardinal à Rome ; & la nouvelle en eſt venue ici dans le temps qu'on attendoit celle de M. de Laon (2) : c'eſt une grande douleur pour tous ſes amis. On tient que M. de Laon s'eſt ſacrifié pour le ſervice du Roi, & qu'afin de ne point trahir les intérêts de la France, il n'a point ménagé le Cardinal Altieri, qui lui a fait ce tour. On eſpere que ſon rang reviendra ; mais cela peut être long, & c'eſt toujours ici un dégoût.

Benſerade a dit plaiſamment à mon gré que le retour du Chevalier de Lorraine réjouiſſoit ſes amis, & affligeoit ſes créatures ; car il n'y en a point qui lui ait gardé fidélité.

J'ai ſu, ſans en pouvoir douter, qu'il ne tiendra encore qu'à nous d'avoir la paix. La Reine d'Eſpagne n'a point préciſément répondu, comme on le diſoit : elle a dit ſimplement qu'elle ſe tenoit au traité de paix, qui permet d'aſſiſter ſes alliés. Nous avons pris la même liberté pour le Portugal ; elle promet même préſentement de ne point aſſiſter les Hollandois : elle ne le veut pas ſigner ; voilà le procès. Si on s'o-

---

(2) Céſar d'Etrées, Evêque de Laon, fut déclaré Cardinal peu de temps après : il l'étoit *in petto* depuis le mois d'Août 1671.

piniâtre à vouloir qu'elle ſigne, tout eſt perdu; ſinon, la paix ſera bientôt faite, quand nous n'aurons pas l'Eſpagne contre nous : le temps nous en apprendra davantage. Adieu, ma très-chere & très-aimable; je crains bien qu'aimant la ſolitude comme vous faites, vous ne vous creuſiez les yeux & l'eſprit à force de rêver.

LETTRE CXXXVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 4 Mars 1672.

Vous dites donc, ma fille, que vous ne ſauriez haïr vivement ſi long-temps; c'eſt fort bien fait : je ſuis aſſez comme vous : mais devinez ce que je fais fort bien en récompenſe; c'eſt d'aimer vivement & très-long-temps qui vous ſavez. Vous m'apparoiſſez dans une négligence qui m'afflige : il eſt vrai que vous ne demandez que des prétextes; c'eſt votre goût naturel: mais moi, qui vous ai toujours grondée là-deſſus, je vous gronde encore. De vous & de Madame du Freſnoi, on pétriroit une perſonne dans le juſte milieu : vous êtes aux deux extrêmités, & aſſurément la vôtre eſt moins inſupportable; mais c'eſt toujours

toujours une extrêmité. J'admire quelquefois les riens que ma plume veut dire; je ne la contrains point : je ſuis bien heureuſe que de tels fagotages vous plaiſent; il y a des gens qui ne s'en accommoderoient pas; je vous prie cependant de ne point les regretter, quand je ſerai avec vous : me voilà jalouſe de mes lettres.

Le dîner de M. de Valavoire effaça entiérement le nôtre, non pas par la quantité des viandes, mais par l'extrême délicateſſe, qui a ſurpaſſé celle de tous *les côteaux* (1). Hé, ma fille, comme vous voilà faite! Madame de la Fayette vous grondera comme un chien : coëffez vous demain pour l'amour de moi : l'excès de la négligence étouffe la beauté; vous pouſſez votre triſteſſe au delà de toutes les meſures. J'ai fait tous vos compliments; ceux que l'on vous fait, ſurpaſſent le nombre des étoiles. A propos d'étoiles, la Gouville étoit l'autre jour chez la Saint-Lou, qui a perdu ſon vieux page. La Gouville diſcouroit, & parloit de ſon étoile; enfin, que c'étoit ſon étoile qui avoit fait ceci, qui avoit fait cela. Segrais ſe réveilla comme d'un ſommeil, & lui dit : „ Mais,

(1) *Voyez la note de la Broſſette ſur le cent ſeptieme vers de la troiſieme Satyre de Deſpréaux.*

„ Madame, penſez-vous avoir une étoile
„ à vous toute ſeule? Je n'entends que
„ des gens qui parlent de leur étoile; il
„ ſemble qu'ils ne diſent rien : ſavez-vous
„ bien qu'il n'y en a que mille vingt-deux?
„ voyez s'il peut y en avoir pour tout le
„ monde ". Il dit cela ſi plaiſamment & ſi ſérieuſement, que l'affliction en fut déconcertée. C'eſt d'Hacqueville qui fait tenir vos lettres à Madame de Vaudemont: je ne le vois quaſi plus en vérité; les gros poiſſons mangent les petits. Adieu, ma très-chere & très-aimable; je vous prépare Bajazet & les Contes de la Fontaine pour vous divertir. M. de la R. F. entend ſa maxime dans le ſens relâché, que votre philoſophie condamne: Epictete (2) n'auroit pas été de ſon avis.

(2) Philoſophe Stoïcien.

LETTRE CXXXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi au ſoir 9 Mars 1672.

Ne me parlez plus de mes lettres, ma fille; je viens d'en recevoir une de vous, qui enleve, toute aimable, toute brillan-

te, toute pleine de penſées, toute pleine de tendreſſe : c'eſt un ſtyle juſte & court, qui chemine & qui plaît au ſouverain degré, même ſans vous aimer comme je fais. Je vous le dirois plus ſouvent, ſans que je crains d'être fade; mais je ſuis toujours ravie de vos lettres ſans vous le dire. Madame de Coulanges l'eſt auſſi de quelques endroits que je lui fais voir, & qu'il eſt impoſſible de lire toute ſeule. Il y a un petit air de dimanche gras répandu ſur cette lettre, qui la rend d'un goût nompareil.

Il y avoit long-temps que vous étiez abymée : j'en étois toute triſte ; mais le jeu de l'oie vous a renouvellée, comme il l'a été par les Grecs : je voudrois bien que vous n'euſſiez joué qu'à l'oie. Un malheur continuel pique & offenſe ; on hait d'être houſpillée par la fortune ; cet avantage que les autres ont ſur nous, bleſſe & déplaît, quoique ce ne ſoit point dans une occaſion d'importance. Nicole (1) dit ſi bien cela. Enfin, j'en hais la fortune, & me voilà bien perſuadée qu'elle eſt aveugle de vous traiter comme elle fait.

Vous me demandez les ſymptômes de cet amour : c'eſt premiérement une négative vive & prévenante ; c'eſt un air outré

(1) Auteur des *Eſſais de Morale.*

d'indifférence qui prouve le contraire ; c'est le témoignage des gens qui voyent de près, soutenu de la voix publique ; c'est une suspension de tout ce mouvement de la machine ronde ; c'est un relâchement de tous les soins ordinaires, pour vaquer à un seul ; c'est une satyre perpétuelle contre les vieilles gens amoureux, vraiment il faudroit être bien fou, bien insensé : quoi, une jeune femme ! voilà une bonne pratique pour moi ; cela me conviendroit fort ; j'aimerois mieux m'être rompu les deux bras : & à cela on répond intérieurement ; & oui, tout cela est vrai ; mais vous ne laissez pas d'être amoureux : vous dites vos réflexions ; elles sont justes, elles sont vraies, elles sont votre tourment ; mais vous ne laissez pas d'être amoureux : vous êtes tout plein de raisons ; mais l'amour est plus fort que toutes les raisons : vous êtes malade, vous pleurez, vous enragez, & vous êtes amoureux. Si vous conduisez à cette extrémité M. de Vence (2), je vous prie, ma fille, que j'en sois la confidente ; en attendant, vous ne sauriez avoir un plus agréable commerce : c'est un Prélat d'un esprit & d'un mérite distingué ;

(2) Antoine Godeau, Evêque de Grasse & de Vence.

c'eſt le plus bel eſprit de ſon temps : vous avez admiré ſes vers, jouiſſez de ſa proſe; il excelle en tout; il mérite que vous en faſſiez votre ami. Vous citez plaiſamment cette Dame qui aimoit à faire tourner la tête à des Moines : ce feroit une bien plus grande merveille de la faire tourner à M. de Vence, lui dont la tête eſt ſi bonne, ſi bien faite & ſi bien organiſée : c'eſt un tréſor que vous avez en Provence, profitez-en : du reſte, ſauve qui peut.

Je vous défends, ma chere enfant, de m'envoyer votre portrait : ſi vous êtes belle, faites-vous peindre ; mais gardez-moi cet aimable préſent pour quand j'arriverai : je ſerois fâchée de le laiſſer ici ; ſuivez mon conſeil, & recevez, en attendant un préſent paſſant tous les préſents paſſés & préſents ; car ce n'eſt pas trop dire : c'eſt un tour de perles de douze mille écus; cela eſt un peu fort, mais il ne l'eſt pas plus que ma bonne volonté : enfin regardez-le, peſez-le, voyez comme il eſt enfilé, & puis dites-m'en votre avis : c'eſt le plus beau que j'aye jamais vu ; on l'a admiré ici : il vient de l'Ambaſſadeur de Veniſe notre défunt voiſin. Voilà auſſi un livre que mon oncle de Sévigné (3) m'a priée de vous

(3) Renaud de Sévigné s'étoit retiré à Port-

envoyer : je m'imagine que ce n'eſt pas un roman : je ne lui laiſſerai pas le ſoin de vous envoyer les contes de la Fontaine, qui ſont.... vous en jugerez. Vous êtes une jolie femme de n'être point groſſe ; mais vous avez des penſées là-deſſus qui me font trembler : votre beauté vous jette dans des extrêmités, parce qu'elle vous eſt inutile ; vous trouvez qu'il vaut autant être groſſe ; c'eſt un amuſement ; voilà une belle raiſon : ſongez donc, ma fille, que c'eſt détruire entiérement votre ſanté & votre vie. Nous tâchons d'amuſer notre bon Cardinal : Corneille lui a lu une piece qui ſera jouée dans quelque temps, & qui fait ſouvenir des anciennes. Moliere lui lira ſamedi Triſſotin (4), qui eſt une fort plaiſante choſe. Deſpréaux lui donnera ſon Lutrin & ſa Poétique (5) : voilà tout ce qu'on peut faire pour ſon ſervice. Il vous aime de tout ſon cœur ce pauvre Cardinal ; il parle ſouvent de vous, & vos louanges ne finiſſent pas ſi ai-

---

Royal-des-Champs, où il paſſa les dernieres années de ſa vie dans les exercices de la plus haute piété. Il y mourut le 16 Mars 1676. *Voyez le Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*, page 117, *édition d'Amſterdam*.

(4) C'eſt-à-dire, les *Femmes ſavantes*.

(5) Ces deux Ouvrages n'étoient point encore au point de perfection où ils parurent depuis en 1674 pour la premiere fois.

ſément qu'elles commencent. Mais, hélas ! quand nous ſongeons qu'on nous a enlevé notre chere enfant, rien n'eſt capable de nous conſoler : pour moi je ſerois très-fâchée d'être conſolée ; je ne me pique ni de fermeté, ni de philoſophie ; mon cœur me mene & me conduit. On diſoit l'autre jour, je crois vous l'avoir mandé, que la vraie meſure du mérite du cœur c'étoit la capacité d'aimer : je me trouve d'une grande élévation par cette regle ; elle me donneroit trop de vanité, ſi je n'avois mille autres ſujets de me remettre à ma place. Adhémar m'aime aſſez, mais il hait trop l'Evêque, & vous le haïſſez trop auſſi : l'oiſiveté vous jette dans cet amuſement ; vous n'auriez pas tant de loiſir ſi vous étiez ici. M. d'Uſez m'a fait voir un mémoire qu'il a tiré & corrigé du vôtre, dont il ſera des merveilles : fiez-vous-en à lui ; vous n'avez qu'à lui envoyer tout ce que vous voudrez, ſans craindre que rien ne ſorte de ſes mains que dans le juſte point de la perfection. Il y a dans tout ce qui vient de vous autres un petit brin d'impétuoſité, qui eſt la vraie marque de l'ouvrier : c'eſt le chien du *Baſſan* (6).

---

(6) Le Baſſan faiſoit entrer ſon chien dans la compoſition de preſque tous ſes tableaux.

Voici une nouvelle ; écoutez moi : le Roi a fait entendre à Meſſieurs de Charoſt, qu'il vouloit leur donner des lettres de Duc & Pair ; c'eſt-à-dire, qu'ils auront tous deux dès-à-préſent les honneurs du Louvre, & une aſſurance d'être paſſés au Parlement la premiere fois qu'on en paſſera. On donne au fils la Lieutenance-Générale de la Picardie, qui n'avoit pas été remplie depuis long-temps, avec vingt mille francs d'appointement, & deux cents mille francs de M. de Duras, pour la charge de Capitaine des gardes-du-corps que Meſſieurs de Charoſt lui cedent. Raiſonnez là-deſſus, & voyez ſi M. de Duras ne vous paroît pas fort heureux. Cette place eſt d'une telle beauté par la confiance qu'elle marque, & par l'honneur d'être proche de Sa Majeſté, qu'elle n'a point de prix. M. de Duras, pendant ſon quartier, ſuivra le Roi à l'armée, & commandera toute la Maiſon de Sa Majeſté. On parle toujours de la guerre : vous pouvez penſer combien j'en ſuis fâchée : il y a des gens qui veulent encore faire des almanachs ; mais pour cette campagne, ils ſont trompés. Toute mon eſpérance, c'eſt que la cavalerie ne ſera pas expoſée aux ſieges que l'on fera chez les Hollandois ; il faut vivre pour voir démêler toute cette fuſée. J'ai vu le Marquis

de Vence ; je le trouvai ſi jeune que je lui demandai comment ſe portoit Madame ſa mere ; M. de Coulanges me redreſſa : le Cardinal de Retz interrompit notre converſation, mais ce ne fut que pour parler de vous. Je ſouhaite toujours Adhémar pour me redire encore mille fois que vous m'aimez : vous m'aſſurez que c'eſt avec une tendreſſe digne de la mienne : ſi je ne ſuis contente de cette reſſemblance, je ſuis bien difficile à contenter.

Je viens de recevoir vos lettres du jour des Cendres : en vérité, ma fille, vous me confondez par vos louanges & par vos remerciments ; c'eſt me faire ſouvenir de ce que je voudrois faire pour vous, & j'en ſoupire parce que je ne me ſatisfais pas moi-même ; & plût à Dieu que vous fuſſiez ſi preſſée de mes bienfaits, que vous fuſſiez contrainte de vous jetter dans l'ingratitude ! Nous avons ſouvent dit que c'eſt la vraie porte pour en ſortir honnêtement, quand on ne ſait plus où donner de la tête : mais je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour vous réduire à cette extrêmité ; votre reconnoiſſance ſuffit & au-delà. Que vous êtes aimable ! & que vous me dites plaiſamment tout ce qui peut ſe dire là-deſſus ! Au reſte, quelle folie de perdre tant d'argent à ce chien de breland ! c'eſt

F v

un coupe-gorge qu'on a banni de ce pays-ci, parce qu'on y fait de férieux voyages : vous jouez d'un malheur infurmontable, vous perdez toujours ; croyez-moi, ne vous opiniâtrez point, fongez que tout cet argent s'eft perdu fans vous divertir : au contraire, vous avez payé cinq ou fix mille francs pour vous ennuyer & pour être houfpillée de la fortune. Ma fille, je m'emporte ; il faut dire comme Tartuffe : *C'eft un excès de zele.* A propos de comédie, voilà Bajazet : fi je pouvois vous envoyer la Champmêlé, vous trouveriez la piece meilleure ; mais fans l'actrice, elle perd la moitié de fon prix. Je fuis folle de Corneille ; il nous donnera encore *Pulchérie*, où l'on trouvera

La main qui crayonna
La mort du grand Pompée & l'ame de Cinna.

Il faut que tout cede à fon génie. Voilà cette petite fable de la Fontaine fur l'aventure du Curé de M. de Boufflers, qui fut tué tout roide en carroffe auprès de fon mort (7) : cet événement eft bifarre ; la fable eft jolie, mais ce n'eft rien au prix

(7) Voyez la Fable XIe. du livre VII ; *page* 34. *Paris*, *édit. de* 1746.

de celles qui ſuivront. Je ne ſais ce que c'eſt que *ce pot au lait* (8)

J'ai ſouvent des nouvelles de mon pauvre enfant : la guerre me déplaît fort, pour lui premiérement, & puis pour les autres que j'aime. Madame de Vaudemont eſt à Anvers, nullement diſpoſée à revenir ; ſon mari eſt contre nous. Madame de Courcelles (9) ſera bientôt ſur la ſellette ; je ne ſais ſi elle touchera *il petto adamantino* de M. d'Avaux (10) ; mais juſqu'ici il a été auſſi rude à la Tournelle que dans ſa réponſe. Ma fille, j'écris ſans meſure, encore faut-il finir : en écrivant aux autres, on eſt aiſe d'avoir écrit ; & moi, j'aime à vous écrire par-deſſus toutes choſes. J'ai mille amitiés à vous faire de M. de la R. F., de notre Cardinal, de Barillon, & ſur-tout de Madame Scaron, qui vous fait bien louer à ma fantaiſie ; vous êtes bien ſelon ſon goût. Pour M. & Madame de Coulanges, M. l'Abbé, ma tante, ma couſine, la Mouſſe, c'eſt un cri général pour me prier de parler d'eux ;

(8) Autre fable de la Fontaine, dont la moralité eſt la même que celle *du Curé & du Mort* Voyez la Fable X^e. du livre VII, *page* 31, *même édition.*

(9) Voyez la Lettre du 26 Février 1672, *pag.* 114.

(10) Le Préſident de Mêmes, pere du premier Préſident de ce nom.

mais je ne suis pas toujours en humeur de faire des litanies ; j'en oublie encore : en voilà pour long-temps. J'aime toujours ma petite enfant, malgré les divines beautés de son frere.

LETTRE CXXXIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 11 *Mars* 1672.

J'AI entrepris de vous écrire aujourd'hui la plus petite lettre du monde ; nous verrons. Ce qui rend celle du mercredi un peu infinie, c'est que je reçois le lundi une de vos lettres ; j'y fais un commencement de réponse à la chaude : le mardi, s'il y a quelque affaire ou quelque nouvelle, je reprends ma lettre, & je vous mande ce que j'en sais : le mercredi je reçois encore une lettre de vous : j'y fais réponse, & je finis par-là : vous voyez bien que cela compose un volume : quelquefois même il arrive une singuliere chose ; c'est qu'oubliant ce que je vous ai mandé au commencement de ma lettre, j'y reviens encore à la fin, parce que je ne relis ma lettre qu'après qu'elle est faite ; & quand je m'apperçois de ces répétitions, je fais

une grimace épouvantable, mais il n'en eſt pas autre choſe, car il eſt tard; je ne ſais pas raccommoder, & je fais mon paquet. Je vous mande cela une fois pour toutes, afin que vous excuſiez cette radoterie. Mademoiſelle de Méri vous envoye les plus jolis ſouliers du monde; j'en ai ſur-tout remarqué une paire qui me paroît ſi mignonne, que je la crois propre à garder le lit: vous ſouvient-il combien cette folie vous fit rire un ſoir? Au reſte, ma fille, ne vous aviſez point de me remercier pour toutes mes bonnes intentions, pour tous les riens que je vous donne; ſongez au principe qui me fait agir: on ne remercie point d'être aimée paſſionnément; votre cœur vous apprendra d'autres ſortes de reconnoiſſances. J'ai vu le Chevalier & l'Abbé de Valbelle: je ſuis Provençale, je l'avoue; les Bretons en ſont jaloux. Adieu, ma très-aimable; il me ſemble que vous ſavez combien je ſuis à vous, c'eſt pourquoi je ne vous en dirai rien, auſſi-bien j'ai réſolu de ne pas faire une grande lettre: ſi pourtant je ſavois quelque choſe de réjouiſſant, je vous le manderois aſſurément, car je ne m'amuſerois pas à ſoutenir cette ſotte gageure.

LETTRE CXL.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 16 Mars 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah! ma fille ! je languis dans cet espoir charmant; rien ne m'arrête que ma tante (1) qui se meurt de douleur & d'hydropisie : elle me brise le cœur par l'état où elle est, & par tout ce qu'elle dit de tendre & de bon sens; son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville & moi nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur & la douleur que j'ai de n'être pas libre tout présentement : je me conduis par ses avis; nous verrons entre ci & Pâques : si son mal augmente, comme il a fait depuis que je suis ici, elle mourra entre nos bras : si elle reçoit quelque soulagement, & qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges sera revenu. Notre pauvre Abbé est au désespoir aussi-bien que moi : nous verrons donc comme cet excès

(1) Henriette de Coulanges, Marquise de la Trousse.

de mal ſe tournera dans le mois d'Avril : je n'ai que cela dans la tête : vous ne ſauriez ſouhaiter de me voir autant que je ſouhaite de vous embraſſer : bornez votre ambition, & ne croyez jamais pouvoir m'égaler là-deſſus.

Mon fils me mande qu'ils ſont miſérables en Allemagne, & ne ſavent ce qu'ils font. Il a été très-affligé de la mort du Chevalier de Grignan. Vous me demandez ſi j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuiſants ; mais je ſuis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve ſi malheureuſe d'avoir à finir tout ceci par elle, que ſi je pouvois retourner en-arriere je ne demanderois pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarraſſe : je ſuis embarquée dans la vie ſans mon conſentement ; il faut que j'en ſorte, cela m'aſſomme : & comment en ſortirai-je ? Par où, par quelle porte ? quand ſera-ce ? en quelle diſpoſition ? ſouffrirai-je mille & mille douleurs qui me feront mourir déſeſpérée ? aurai-je un tranſport au cerveau ? mourrai je d'un accident ? comment ſerai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui préſenter ? la crainte, la néceſſité feront-elle mon retour vers lui ? n'aurai-je aucun autre ſentiment que celui de la

peur? que puis-je efpérer? fuis-je digne du paradis? fuis-je digne de l'enfer? quelle alternative! quel embarras! Rien n'eft fi fou que de mettre fon falut dans l'incertitude; mais rien n'eft fi naturel, & la fotte vie que je mene eft la chofe du monde la plus aifée à comprendre: je m'abyme dans ces penfées, & je trouve la mort fi terrible, que je hais plus la vie, parce qu'elle n'y mene que par les épines dont elle eft femée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement; point du tout; mais fi on m'avoit demandé mon avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice, cela m'auroit ôté bien des ennuis, & m'auroit donné le Ciel bien fûrement & bien aifément: mais parlons d'autre chofe.

Je fuis au défefpoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autres que par moi; c'eft ce chien de Barbin (2) qui me hait, parce que je ne fais pas des Princeffes de Cleves & de Montpenfier (3). Vous avez jugé très-jufte & très-bien de Bajazet, & vous aurez vu que je fuis de votre avis. Je voulois vous envoyer la Champmêlé pour

(2) Fameux Libraire de ce temps-là.

(3) Romans de Madame de la Fayette, qui enrichiffoient Barbin par la grande vogue qu'ils avoient.

vous réchauffer la piece. Le perſonnage de Bajazet eſt glacé ; les mœurs des Turcs y ſont mal obſervées ; ils ne ſont point tant de façons pour ſe marier ; le dénouement n'eſt point bien préparé ; on n'entre point dans les raiſons de cette grande tuerie : il y a pourtant des choſes très-agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enleve, point de ces tirades de Corneille qui font friſſonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, ſentons-en toujours la différence ; les pieces de ce dernier ont des endroits froids & foibles, & jamais il n'ira plus loin qu'*Alexandre* & qu'*Andromaque :* Bajazet eſt au-deſſous, au ſentiment de bien des gens, & au mien, ſi j'oſe me citer. Racine fait des *Comédies* (4) pour la Champmêlé : ce n'eſt pas pour les ſiecles à venir : ſi jamais il n'eſt plus jeune, & qu'il ceſſe d'être amoureux, on verra ſi je me trompe (5). Vive donc notre vieil ami Corneille ; pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines ſaillies dont nous

(4) On employoit autrefois le mot de *Comédie* dans un ſens générique.

(5) L'événement a fait voir par *Mithridate*, par *Phedre*, par *Athalie*, &c. que le ſentiment de Madame de Sévigné tenoit encore du préjugé de ce temps-là.

ſommes tranſportés : ce ſont des traits de maître qui ſont inimitables. Deſpréaux en dit encore plus que moi ; & en un mot c'eſt le bon goût, tenez-vous-y.

Voici un bon mot de Madame Cornuel, qui a fort réjoui le parterre : M. Tambonneau le fils a quitté la robe, & a mis une ſangle autour de ſon ventre & de ſon derriere ; avec ce bel air il veut aller ſervir ſur la mer : je ne ſais ce que lui a fait la terre. On diſoit donc à Madame Cornuel qu'il s'en alloit à la mer : „ Hélas ! „ dit-elle, eſt-ce qu'il a été mordu d'un „ chien enragé " ? Cela fut dit ſans malice, c'eſt ce qui a fait rire extrêmement. Madame de Courcelles eſt fort embarraſſée ; on lui refuſe toutes ſes requêtes ; mais elle dit qu'elle eſpere qu'on aura pitié d'elle, puiſque ce ſont des hommes qui ſont ſes juges. Notre Coadjuteur ne lui feroit point de grace préſentement ; vous me le repréſentez dans les occupations de Saint Ambroiſe. Il me ſemble que vous deviez vous contenter que votre fille fût faite à ſon *image & ſemblance* ; votre fils veut auſſi lui reſſembler : mais ſans offenſer la beauté du Coadjuteur, où eſt donc la belle bouche de ce petit garçon ? où ſont ſes agréments ? Il reſſemble donc à ſa ſœur : vous m'embarraſſez fort par cette reſſem-

blance. Je vous aime bien, ma fille, de n'être point grosse: consolez-vous d'être *belle inutilement* par le plaisir de n'être pas toujours mourante. Je ne saurois vous plaindre de n'avoir point de beurre en Provence, puisque vous avez de l'huile admirable & d'excellent poisson. Ah; ma fille, que je comprends bien ce que peuvent faire & penser des gens comme vous au milieu de vos Provençaux! Je les trouverai comme vous, & je vous plaindrai toute ma vie de passer avec eux de si belles années de la vôtre. Je suis si peu desireuse de briller dans votre Cour de Provence, & j'en juge si bien par celle de Bretagne, que par la même raison qu'au bout de trois jours à Vitré je ne respirois que les Rochers, je vous jure devant Dieu que l'objet de mes desirs c'est de passer l'Eté à Grignan avec vous : voilà où je vise, & rien au-delà. Mon vin de Saint-Laurent est chez Adhémar, je l'aurai demain matin; il y a long-temps que je vous en ai remerciée *in petto*; cela est bien obligeant. M. de Laon aime bien cette maniere d'être Cardinal. On assure que l'autre jour M. de Montausier (6), parlant à M. le Dauphin

(6) M. le Duc de Montausier, Gouverneur de feu MONSEIGNEUR, étoit non-seulement

de la dignité des Cardinaux, lui dit que cela dépendoit du Pape, & que s'il vouloit faire Cardinal un palefrenier, il le pourroit. Là-dessus le Cardinal de Bonzi arrive; M. le Dauphin lui dit : „ Monsieur, est-il vrai que si le Pape vouloit „ il feroit Cardinal un palefrenier"? M. de Bonzi fut surpris; & devinant l'affaire, il lui répondit : „ Il est vrai, Monsieur, que le Pape choisit qui il lui plaît; „ mais nous n'avons pas vu jusqu'ici qu'il „ ait pris des Cardinaux dans son écurie ". C'est le Cardinal de Bouillon qui m'a conté ce détail.

J'ai fort entretenu M. d'Usez : il vous mandera la conférence qu'il a eue; elle est admirable : il a un esprit posé & des paroles mesurées, qui sont d'un grand poids dans ces occasions : il fait & dit toujours très-bien par-tout. On disoit de Jarzé ce qu'on vous a dit; mais cela est incertain. On prétend que la joie de la Dame n'est pas médiocre pour le retour du Chevalier de Lorraine. On dit aussi que le Comte de Guiche & Madame de Brissac sont tellement sophistiqués, qu'ils auroient besoin

---

incapable de flatter & de mentir; mais il ignoroit encore l'art de feindre, si commun chez les Courtisans.

d'un truchement. Ecrivez un peu à notre Cardinal, il vous aime : *le fauxbourg* (7) vous aime : Madame Scaron vous aime; elle paſſe ici le carême, & céans preſque tous les ſoirs. Barillon y eſt encore, & plût à Dieu, ma belle, que vous y fuſſiez auſſi!

(7) C'eſt-à-dire M. de la R. F. & Madame de la Fayette, qui demeuroient l'un & l'autre au fauxbourg Saint-Germain, & que Madame de Sévigné voyoit très-ſouvent.

LETTRE CXLI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 23 Mars 1672.

MADAME de Villars, M. Chapelain & quelqu'autre encore, ſont ravis de votre lettre ſur l'ingratitude. Il ne faut pas que vous croyiez que je ſois ridicule : je ſais à qui je montre ces petits morceaux de vos grandes lettres; je connois mes gens; je ne le fais point mal-à-propos; je ſais le temps & le lieu: mais enfin, c'eſt une choſe charmante que la maniere dont vous dites quelquefois de certaines choſes; fiez-vous à moi, je m'y connois. Je veux vous relire quelque jour pluſieurs endroits qui vous

plairont, & entr'autres celui de l'ingratitude: de ſorte, me dites-vous, qu'après tant de bontés, je ne ſonge plus qu'à vous refuſer la premiere petite grace que vous me demanderez : je ne finirois point; car tout eſt de ce ſtyle. J'aime fort votre petite hiſtoire du Peintre (1); mais il faudroit, ce me ſemble, qu'il mourût. Vos cheveux friſés *naturellement* avec le fer, poudrés *naturellement* avec une livre de poudre, du rouge *naturel* avec du carmin, cela eſt plaiſant : mais vous étiez belle comme un ange; je ſuis toute réjouie que vous ſoyez en état de vous faire peindre, & que vous conſerviez, ſous votre négligence, une beauté ſi merveilleuſe. Madame Scarron a reçu votre embraſſade; il n'y a ſorte de louanges qu'elle ne vous donne, ni ſorte d'eſtime particuliere qu'elle ne faſſe paroître pour vous.

Le Chancelier n'aura point un enterrement magnifique, comme on le prétendoit : ils vouloient un Prince du Sang pour conduire le deuil : M. le Prince a dit qu'il étoit incommodé; M. le Duc, que cela étoit bon le temps paſſé, & que les Prin-

(1) Peintre Provençal, nommé *Fauchier*, qui en faiſant le portrait de Madame de Grignan en Magdelaine, fut pris d'une colique ſi violente, qu'il en mourut le lendemain.

ces de ce fiecle-ci font plus grands Seigneurs qu'ils n'étoient. Meffieurs les Princes de Conti ont dit qu'ils ne pouvoient faire ce que M. le Duc refufoit. En un mot, la famille du Chancelier eft défolée; l'exemple du Chancelier de Bellievre, qu'un Prince de Conti honora de fa préfence au convoi, n'a été de nulle confidération.

Le Comte de Guiche difoit l'autre jour des merveilles des efprits de vos pays chauds; il ne s'y eft pas ennuyé un moment. Je fongeai que vous ne m'aviez jamais cité une feule perfonne dont l'efprit fût digne d'être diftingué. Croyez, ma fille, que ce n'eft pas fans une profonde douleur que je vois votre retour dans ces idées de Platon, & que je fens une telle féparation jufques dans la moëlle de mes os, fans pouvoir jamais m'en confoler. Pour mon voyage, il tient à ma tante; mais dans un mois on verra ce qu'on en doit attendre : c'eft la feule chofe qui m'arrête; fans cela j'irois avec M. & Madame de Coulanges; l'Abbé & moi, nous ne faifons plus que languir après notre départ. J'admire les chofes qui m'arrivent pour me défefpérer. Je fais préfentement l'équipage de mon fils, fans préjudice des lettres de change qui vont leur train : tout le monde eft abymé,

& tout le monde partira. On dit que la petite-vérole est à Grignan, est-il vrai ? cela me consoleroit de mon retardement. Enfin, ma fille, soyez très-persuadée que nous ne songeons qu'à partir, & qu'il n'y a rien devant cette envie, ni devant ce voyage ; le chaud même ne m'arrêtera point.

Vous me demandez le mal de ma tante ; c'est une hydropisie de ventre & d'eau ; elle est très-enflée ; elle n'a plus de place pour se nourrir ; le lait qui est l'unique remede, ne peut pas réparer tant de sécheresse ? elle est usée ; son foie est gâté ; elle a soixante six ans : voilà son mal. Le mois d'Avril nous décidera sur sa mort ou sur sa vie : je passe bien des heures auprès d'elle, & je suis très-affligée de son état. Ce que vous dites sur le cœur *adamantino* est admirable : ce seroit une grande commodité de l'avoir ainsi, non pas comme celui que nous entendons, mais *adamantino* au pied de la lettre : sans cela on souffre mille sortes de tourments. Il est vrai que l'amour doit être bien glorieux ; il l'est bien aussi : mais que M. de Grignan est heureux d'être si chrétien ! j'espere qu'il me convertira.

On ne donne point la charge de M. de Lauzun ; vous pouvez raisonner là-dessus, & sur son embrasement : mais c'eût été une

une belle aventure, s'il eût brûlé ce pauvre M. Fouquet, qui ſupporte ſa priſon héroïquement, & qui n'eſt nullement déſeſpéré. On ne parle que de la guerre : le Roi a deux cents mille hommes ſur pied; toute l'Europe eſt en émotion; on voit bien, comme vous dites, que la pauvre machine ronde eſt abandonnée. Nous parlons ſouvent de vous, le Cardinal (*de Retz*) & moi : il vous aime fort; & moi, que fais-je à votre avis? Ma pauvre tante vous remercie de votre aimable ſouvenir. La Mouſſe tremble pour ſa philoſophie. Parlez un peu au Cardinal de vos machines, des machines qui aiment, des machines qui ont une élection pour quelqu'un, des machines qui ſont jalouſes, des machines qui craignent : allez, allez, jamais Deſcartes n'a prétendu nous le faire croire.

LETTRE CXLII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 30 *Mars* 1672.

N'ÊTES-VOUS point trop aimable, ma chere enfant? Vous aimez mes lettres, vous voulez qu'elles ſoient grandes, &

vous me flattez de la penſée que vous les aimez moins, quand elles ſont petites : mais ce pauvre Grignan a bien affaire d'avoir la complaiſance pour vous de lire de tels volumes. Je me ſouviens toujours de l'avoir vu admirer qu'on pût lire de longues lettres ; il a bien changé d'avis : je me fie bien à vous au moins pour ne pas lui montrer ce qui pourroit l'ennuyer. Je vous fais une réparation ; je croyois que vous n'aviez point fait de réponſe au Cardinal ; vous l'avez faite très-bonne. Il faut auſſi que je vous avoue que j'ai ſupprimé méchamment les compliments de Madame de Villars ; je vous ai parlé d'elle dans mes lettres, & me ſuis bien gardée de vous rendre tout ce qu'elle m'avoit dit : ne ſoyez pas fâchée contr'elle ; elle vous aime & vous admire : je la vois aſſez ſouvent ; elle eſt ravie de parler de vous, & de lire des morceaux de vos lettres ; cela me donne pour elle un attachement très-naturel. Elle partira à Pâques, malgré la guerre ; elle en ſera quitte pour revenir, ſi les Eſpagnols font les méchants : comme ils ont beaucoup d'argent ces Villars, aller & venir, & faire un grand équipage, n'eſt pas une choſe qui mérite leur attention. On dit que les Anglois ont battu cinq vaiſſeaux Hollandois, & que l'Am-

baſſadeur a dit au Roi, que le Roi (1), ſon maître, avoit commencé la guerre ſur la mer, & qu'il le ſupplioit de lui tenir ſa parole, & de la commencer ſur la terre.

Vous ſavez, ma fille, ce que m'eſt le nom de Roqueſante, (2) & quelle vénération j'ai pour ſa vertu. Vous pouvez croire que ſa recommandation & la vôtre me ſont fort conſidérables; mais mon crédit ne répond pas à mes bonnes intentions. Vous m'avez dit tant de bien du Préſident dont il eſt queſtion, qu'on ſe feroit honneur de le ſervir, ſi on avoit quelque voix en chapitre : j'en parlerai au haſard; mais en vérité tout eſt ſi caché à Verſailles, qu'il faut attendre en paix les oracles qui en ſortent. Pour M. de Roqueſante, ſi vous ne lui faites mes compliments en particulier, vous êtes brouillée avec moi. Vous avez friſſonné de la

---

(1) Charles II, Roi d'Angleterre.

(2) Conſeiller au Parlement d'Aix, homme d'un vrai mérite, & qui avoit été l'un des Commiſſaires de M. Fouquet. Il donna de ſi grandes preuves de ſon intégrité & de ſes lumieres dans le jugement de ce procès, que Madame de Sévigné en avoit conſervé pour lui une eſtime ſinguliere. Peu de gens ignorent la part que Madame de Sévigné avoit priſe à l'affaire de M. Fouquet. *Voyez ſes lettres M. S. à M. de Pomponne, au ſujet de ce procès.*

fievre de notre Abbé, je vous en remercie; mais comme vous étiez feule à friffonner, que l'Abbé ne friffonnoit point du tout, vous fentez bien que je n'ai point friffonné. Son mal étoit une émotion continuelle fans aucun accident : il s'eft gouverné fagement, & je fuis perfuadée que c'eft de la fanté pour vingt ans. Dieu le veuille; je lui ai fait toutes vos amitiés; il en eft très-touché. Ma tante ne parle que pour vous remercier; fon état perce le cœur des plus indifférents : elle enfle tous les jours; les remedes ne font point d'effet : elle me difoit tantôt : Enfin, ma chere, voilà ce qui s'appelle une femme abandonnée : elle fe difpofe à mourir, & en parle fans frayeur, elle eft feulement étonnée qu'il faille tant de douleurs pour faire mourir une perfonne fi foible. Il y a des manieres de mourir bien rudes & bien cruelles; la fienne eft des plus pitoyables qu'on puiffe voir : elle reçoit mes foins avec une grande tendreffe; je lui en rends de la même façon, & fuis fi extrêmement touchée de fes douleurs & de l'horrible défefpoir de ma coufine, qu'il m'eft impoffible de n'en pas pleurer.

Voici, ma fille, une réflexion qui me vient fur les pertes fréquentes que vous faites au jeu, & fur celles de M. de Gri-

gnan : prenez-y garde ; il n'eſt pas agréable d'être dupe ; ſoyez perſuadée que ce n'eſt pas une choſe naturelle de gagner & de perdre continuellement. Il n'y a pas long-temps qu'on m'avoua le fredon de l'hôtel de la Vieuville ; vous ſouvient-il de cette volerie ? Il ne faut pas croire que tout le monde joue comme vous : voilà ce que l'intérêt que je prends à vous, me fait dire : comme cet intérêt vient d'un cœur qui eſt à vous, je ſuis aſſurée que vous le trouverez bon. Ne trouverez-vous point bon auſſi de ſavoir que Kéroual (3), dont l'étoile avoit été devinée avant qu'elle partît, l'a ſuivie très-fidélement ? Le Roi d'Angleterre l'a aimée ; elle s'eſt trouvée avec une légere diſpoſition à ne le pas haïr : enfin, elle ſe trouve groſſe de huit mois ; voilà qui eſt étrange. La Caſtelmaine eſt diſgraciée ; c'eſt ainſi qu'on en uſe dans ce Royaume-là. Pendant que nous ſommes ſur ce ton, je vous dirai, avec la permiſſion de la ſageſſe de M. de Grignan, que le petit-fils de F** & du Chevalier de Lorraine (je ne ſais ſi je me fais bien entendre) eſt élevé pêle-mêle avec les enfants de Madame d'Armagnac à la vue du public ; & l'on fit un grand

(3) Depuis Ducheſſe de Portſmouth.

jeu au retour du Chevalier d'éprouver la force du ſang : il confirma tout ce qu'on dit là-deſſus, & trouva cet enfant ſi joli, & s'y attacha d'une telle ſorte, qu'enfin on lui dit la vérité : il en fut ravi, & Madame d'Armagnac continue ſa bonté, & le nourrit ſous le nom du Chevalier de Lorraine : ſi vous le ſavez déja, voilà qui vous ennuyera beaucoup. Adhémar eſt tout propre à vous conter ces bagatelles : je me ſens auſſi du relâchement pour les nouvelles, ſachant qu'il eſt en lieu de vous les mander beaucoup mieux que moi.

Je reçois votre lettre du 23, écrite ſur la plume des vents, auſſi-bien que la mienne du vendredi : ah, ma fille! quelle eſt aimable, quoiqu'elle ne ſoit point une réponſe! elle en vaut mille fois mieux : c'eſt donc là ce que vous m'écrivez, quand vous n'avez rien à me dire : voilà qui me ravit; vous me dites mille tendreſſes, & je vous avoue que je me laiſſe doucement flatter à cette aimable vérité. Qui eſt donc ce Breton que vous ſervez pour l'amour de moi? Il eſt vrai que tous les Provençaux me ſont de quelque choſe.

C'eſt aujourd'hui l'acte du pauvre Abbé (4) : quelle folie! on s'en va diſputer

(4) Louis-Joſeph Adhémar de Monteil, frere

contre lui, le tourmenter, le pointiller; il faut qu'il réponde à tout: pour moi, je suis persuadée que rien n'est plus injuste que ces sortes de choses, & que cela fait l'esprit d'une rudesse épouvantable. Vous me parlez du temps; notre hyver a été admirable, trois mois d'une belle gelée; voilà qui est fait; le printemps commence; rien n'est plus sage que nous; pourquoi êtes-vous si extravagants? J'ai horreur de l'inconstance de M. de Vardes: il a trouvé cette conduite dans la fin de sa passion sans aucun sujet que de n'avoir plus d'amour: cela désespere; mais j'aimerois encore mieux cette douleur, que d'être quittée pour une autre; voilà notre vieille querelle. Il y a bien d'autres sujets sur quoi je n'approuve pas M. de Vardes. Si Corbinelli me souhaite en Provence, il fait ce que je fais tous les jours de ma vie.

M. & Madame de Coulanges sont trop honorés de toutes vos douceurs; ils vous écriront: je les vois partir avec un grand chagrin: M. de Coulanges prétend bien revoir *Jaquemart & Marguerite* (5)

---

de M. de Grignan, nommé en 1680 à l'Evêché d'Evreux, & peu de temps après à celui de Carcassonne.

(5) Deux figures de l'horloge du Beffroi de Lambesc, qui frappent les heures.

avant que de mourir. Pour Madame de Coulanges, elle ira à Grignan; nous l'y recevrons, quand elle m'aura fait les honneurs de Lyon. On m'a dit ce soir que l'Abbé de Grignan avoit fait des merveilles en Sorbonne: notre Cardinal en est ravi.

LETTRE CXLIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi premier Avril 1672.

VOUS avez écrit, ma fille, des choses à Guitaut sur l'espérance que vous avez de me voir en Provence, qui me transportent de joie: vous pouvez penser quel plaisir c'est de les apprendre indirectement, quoiqu'on les sache déja. Il est vrai cependant que cela ne peut augmenter l'envie que j'ai de partir; elle est au dernier degré: ma tante seule fait mon retardement; elle est si mal, que je ne comprends pas qu'elle puisse être long-temps dans cet état; je vous en dirai des nouvelles, comme de la seule grande affaire que j'aye présentement.

Je vis hier Madame de Verneuil, qui est revenue de Verneuil & de la mort: le lait l'a rétablie; elle est belle; elle est de

belle taille ; il n'y a plus de dispute entre son corps de jupe & le mien : elle n'est plus rouge, ni crevée, comme elle étoit ; cet état la rend aimable ; elle aime, elle oblige, elle loue : elle me chargea de mille douceurs pour vous. On fit hier matin un service au Chancelier à Sainte-Elisabeth : je n'y fus point, parce qu'on oublia de m'apporter mon billet ; tout le reste de la terre habitable y étoit. Madame de Fieubet entendit ceci : la C** passa devant la B**. Ah ! dit la B**, voilà une mijaurée qui a eu pour plus de cent mille écus de nos hardes. La C** se retourne, & comme Arlequin, ***hi, hi, hi, hi, hi***, lui fit-elle, en lui riant au nez ; voilà comme on répond aux folles, & passe son chemin : quand cela est aussi vrai qu'il l'est, cela fait extrêmement rire.

Madame de Coulanges & M. de Barillon jouerent hier la scene de Vardes & de Mademoiselle de T** ; nous avions tous envie de pleurer ; ils se surpasserent eux-mêmes. Quant à la Champmêlé, c'est quelque chose de si extraordinaire, qu'en votre vie vous n'avez rien vu de pareil ; c'est la Comédienne que l'on cherche, & non pas la comédie. J'ai vu Ariane pour la seule actrice ; cette comédie est fade ; les comédiens sont maudits ; mais quand la Champ-

mêlé arrive, on entend un murmure, tout le monde est ravi, & l'on pleure de son désespoir.

M. le Chevalier de Lorraine alla voir la F** l'autre jour; elle voulut jouer la délaissée, elle parut embarrassée : le Chevalier, avec cette belle physionomie ouverte que vous lui connoissez, voulut la tirer de toutes sortes d'embarras, & lui dit : Ma-
„ demoiselle, qu'avez-vous? pourquoi
„ êtes-vous triste? qu'y a-t-il d'extraordi-
„ naire à tout ce qui nous est arrivé? Nous
„ nous sommes aimés, nous ne nous ai-
„ mons plus; la constance n'est pas une
„ vertu des gens de notre âge; il vaut bien
„ mieux que nous oublions le passé, & que
„ nous reprenions les tons & les manie-
„ res ordinaires. Voilà un joli petit chien;
„ qui vous l'a donné "! Et voilà le dénouement de cette belle passion.

Que lisez-vous, ma chere enfant? Pour moi je lis la découverte des Indes par Christophe Colomb, qui me divertit au dernier point; mais votre fille me réjouit encore plus: je l'aime, & je ne vois pas bien que je puisse m'en défendre; elle caresse votre portrait, & le flatte d'une façon si plaisante, qu'il faut vîtement la baiser. J'admire que vous vous coëffiez dès ce temps-là à la mode de celui-ci: vos doigts vouloient

tout relever, tout boucler; enfin, c'étoit une prophétie.

LETTRE CXLIV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 Avril 1672.

Je ne fais où j'en fuis à caufe de la maladie de ma tante: l'Abbé & moi nous pétillons, & nous fommes réfolus, fi fon mal fe tourne en langueur, de nous en aller en Provence; car enfin, où font les bornes de notre bon naturel? Pour moi, je ne vois que vous, & j'ai une telle impatience de vous aller voir, que tous mes autres fentiments n'en ont pas bien toute leur étendue. Vous pouvez toujours être certaine que j'ai plus d'envie de partir que vous n'en avez que je parte: vous croyez que c'eft beaucoup dire, je le crois auffi, mais je ne puis exagérer fur mes fentiments. Je ne manque pas de dire à ma tante tous vos aimables fouvenirs: elle croit mourir bientôt, & fuivant fon humeur complaifante, elle fe contraint jufqu'à la mort, & fait femblant d'efpérer à des remedes qui ne lui font plus rien, afin de ne pas défefpérer fa coufine: mais quand elle

peut dire un mot sans être entendue, on voit ce qu'elle pense, & c'est la mort qu'elle envisage à loisir avec beaucoup de vertu & de fermeté.

Je suis effrayée des maux de Provence : voilà donc votre enfant sauvé de la petite-vérole; mais la peste, qu'en dites-vous ? J'en suis très- allarmée : c'est un mal à nul autre semblable, dont votre soleil saura mal garantir ceux qu'il éclaire. Je prie M. le Gouverneur de donner sur cela tous les meilleurs ordres du monde.

M. le Duc donna samedi une chasse *aux Anges* (1), & un souper à Saint-Maur, des plus beaux poissons de la mer. Ils revinrent à une petite maison près de l'hôtel de Condé, où après minuit sonné, plus scrupuleusement que nous ne faisions en Bretagne, on servit le plus grand *medianoche* du monde en viandes très-exquises : cette petite licence n'a pas été bien reçue, & a fait admirer la charmante bonté de la Maréchale de Grancei. Il y avoit la Comtesse de Soissons, Mesdames de Coësquen & de Bordeaux, plusieurs hommes, & le Chevalier de Lorraine; des haut-bois, des musettes, des violons;

(1) Mesdames de Marei & de Grancei, filles de la Maréchale de Grancei.

& de Madame la Ducheſſe, ni du carême pas un mot ; l'une étoit dans ſon appartement, & l'autre dans les cloîtres. Toutes ces Dames ſont brunes ; nous trouvons qu'il falloit bien du jaune pour les parer.

M. de Coulanges eſt au déſeſpoir de la mort du peintre (2). Ne l'avois-je pas bien dit qu'il mourroit ? Cela donne une grande beauté au commencement de l'hiſtoire ; mais ce dénouement eſt triſte & fâcheux pour moi, qui prétendois bien à cette belle *Magdelaine ſi bien friſée naturellement* (3).

Je ſuis ravie que vous ne ſoyez point groſſe : ah ! ma fille, ayez du moins le plaiſir d'être en ſanté, de repoſer votre vie, & ne joignez point cet embarras à tant d'autres que l'on trouve en ſon chemin. La vieille MADAME (4) eſt morte d'une vieille apoplexie qui l'a tenoit depuis un an. Voilà le palais de Luxembourg à MADEMOISELLE, & nous y entrerons. MADAME avoit fait abattre tous les arbres du jardin de ſon côté, rien que par contradiction : ce beau jardin étoit de-

(2) Ce même peintre dont il a été parlé ci-devant, *page* 142.

(3) Voyez la note de la *page* 142.

(4) Marguerite de Lorraine, ſeconde femme de Gaſton de France, Duc d'Orléans.

venu ridicule ; la Providence y a pourvu. MADEMOISELLE pourra le faire raser des deux côtés, & y mettre le Nôtre (5) pour y faire comme aux Tuileries. Elle n'a point voulu voir sa belle-mere mourante ; cela n'est pas héroïque. Le Traité de M. de Lorraine est rompu, après avoir été assez avancé : voilà votre pauvre amie (6) bien reculée. M. de Bâville se marie à Mademoiselle de Chalucet de Nantes : on lui donne quatre cents mille francs. M. d'Harouïs y fait le principal personnage. J'ai fait vos compliments aux Duras & aux Charosts. Le Marquis de Villeroi ne partira pas de Lyon cette campagne : le Maréchal s'est attiré cette assurance, en demandant pour son fils la grace de revenir à l'armée : on ne comprend pas bien ce qui cause son malheur. Vous me dépeignez fort bien ce bel esprit guindé : je ne l'aimerois pas mieux que vous, mais je ne serois point étonnée que le Comte de Guiche s'en accommodât ; vous avez tous deux raison. M. de la R. F. est retombé dans une si terrible goutte, dans une si terrible fievre, que jamais vous ne l'avez vu si mal : il vous prie d'avoir pitié de lui : je vous défierois bien de le voir

(5) Homme célebre pour les jardins.
(6) La Princesse de Vaudemont.

ſans en être attendrie. Ma très-chere enfant, je vous quitte; & après avoir ſouhaité un cœur *adamantino*, je m'en repens : je ſerois très-fâchée de ne pas vous aimer autant que je vous aime, quelque douleur qu'il puiſſe m'en arriver : ne le ſouhaitez pas auſſi; gardons nos cœurs tels qu'ils ſont ; vous ſavez à merveilles ce qui touche le mien.

LETTRE CXLV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 Avril 1672.

La guerre eſt déclarée, on ne parle que de partir. Canaples a demandé permiſſion au Roi d'aller ſervir dans l'armée du Roi d'Angleterre; & en effet il eſt parti mal content de n'avoir point eu d'emploi en France. Le Maréchal du Pleſſis ne quittera point Paris, il eſt bourgeois & chanoine; il met à couvert tous ſes lauriers, & jugera des coups : je ne trouve pas qu'avec une ſi belle & ſi grande réputation, ſon perſonnage ſoit mauvais. Il dit au Roi, qu'il portoit envie à ſes enfants qui avoient l'honneur de ſervir Sa Majeſté, que pour lui il ſouhaitoit la mort,

puisqu'il n'étoit plus bon à rien. Le Roi l'embrassa tendrement, & lui dit : „ M. „ le Maréchal, on ne travaille que pour „ approcher de la réputation que vous „ avez acquise ; il est agréable de se re- „ poser après tant de victoires ". En effet, je le trouve heureux de ne point mettre au caprice de la fortune ce qu'il a acquis pendant toute sa vie. Le Maréchal de Bellefond est à la Trape pour la semaine-sainte : mais avant que de partir, il parla fort fiérement à M. de Louvois, qui vouloit faire quelque retranchement sur sa charge de Général sous M. le Prince : il fit juger l'affaire par Sa Majesté, & l'emporta comme un galant homme.

La Reine m'attaque toujours sur vos enfants & sur mon voyage de Provence, & trouve mauvais que votre fils vous ressemble, & votre fille à son pere ; je lui réponds toujours la même chose. Madame Colbert me parle souvent de votre beauté ; mais qui ne m'en parle point ? Ma fille, savez-vous bien qu'il faut un peu revenir voir tout ceci ? Je vous en faciliterai les moyens d'une maniere qui vous ôtera de toutes sortes d'embarras. J'ai parlé d'un premier Président à M. de Pomponne, il n'y voit encore goutte ; il croit pourtant que ce sera un étranger ; j'y ai consenti.

Ma tante eſt ſi mal que je ne crois pas qu'elle retarde mon voyage; elle étouffe, elle enfle, il n'y a pas moyen de la voir ſans être fortement touchée: je le ſuis, & le ſerai beaucoup de la perdre. Vous ſavez comme je l'ai toujours aimée : ce m'eût été une grande joie de la laiſſer dans l'eſpérance d'une guériſon qui nous l'auroit rendue encore pour quelque temps. Je vous manderai la ſuite de cette triſte & douloureuſe maladie.

M. & Madame de Chaulnes s'en vont en Bretagne: les Gouverneurs n'ont point d'autre place préſentement que leur Gouvernement. Nous allons voir une rude guerre ; j'en ſuis dans une inquiétude épouvantable. Votre frere me tient au cœur ; nous ſommes très-bien enſemble ; il m'aime, & ne ſonge qu'à me plaire ; je ſuis auſſi une vraie marâtre pour lui, & ne ſuis occupée que de ſes affaires. J'aurois grand tort ſi je me plaignois de vous deux : vous êtes, en vérité, trop jolis, chacun en votre eſpece. Voilà, ma très-belle, tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. J'avois ce matin un Provençal, un Breton, un Bourguignon à ma toilette.



LETTRE CXLVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 Avril 1672.

Je vous l'avoue, ma fille, je fuis trèsfâchée que mes lettres foient perdues : mais favez-vous de quoi je ferois encore plus fâchée ? Ce feroit de perdre les vôtres : j'ai paffé par-là, c'eft une des plus cruelles chofes du monde. Mais, mon enfant, je vous admire ; vous écrivez l'Italien comme le Cardinal Ottobon ; & même vous y mêlez de l'Efpagnol ; ***manera*** n'eft pas des nôtres ; & pour vos phrafes, il me feroit impoffible d'en faire autant : amufez-vous auffi à le parler, c'eft une très-jolie chofe, vous le prononcez bien ; vous avez du loifir, continuez, je ferai toute étonnée de vous trouver fi habile. Vous m'obéiffez pour n'être point groffe ; je vous en remercie de tout mon cœur ; ayez le même foin de me plaire pour éviter la petite-vérole. Votre foleil me fait peur ; comment, les têtes tournent ! on a des apoplexies, comme on a des vapeurs ici, & votre tête tourne comme les autres ! Madame de Coulanges efpere conferver

la sienne à Lyon, & fait des préparatifs pour faire une belle défense contre le Gouverneur (1). Si elle va à Grignan, ce sera pour vous conter ses victoires, & non pas sa défaite : je ne crois pas même que le Marquis prenne le personnage d'amant; il est observé par gens qui ont bon nez, & qui n'entendroient pas raillerie. Il est désolé de ne point aller à la guerre; je suis très-désolée aussi de ne point partir avec M. & Madame de Coulanges; c'étoit une chose résolue, sans le pitoyable état où se trouve ma tante : mais il faut avoir encore patience; rien ne m'arrêtera dès que je serai libre de partir : je viens d'acheter un carrosse de campagne, je fais faire des habits, enfin, je partirai du jour au lendemain; jamais je n'ai rien souhaité avec tant de passion; fiez-vous à moi pour n'y pas perdre un moment : c'est mon malheur qui me fait trouver des retardements où les autres n'en trouvent point. Je voudrois bien pouvoir vous envoyer notre Cardinal, ce seroit un grand amusement de causer avec lui : je ne vous trouve rien qui puisse vous divertir; mais au-lieu de prendre le chemin de Provence, il s'en va à Commerci. On dit que le Roi a quel-

(1) Le Marquis de Villeroi.

que regret du départ de Canaples : il avoit un régiment, il a été caſſé : il a demandé dix Abbayes, on les lui a toutes refuſées : il a demandé de ſervir d'Aide-de-Camp cette campagne, il eſt refuſé : ſur cela il écrit à ſon frere aîné une lettre pleine de déſeſpoir & de reſpect tout enſemble pour Sa Majeſté, & s'en va ſur le vaiſſeau du Duc d'Yorck (2), qui l'aime & l'eſtime : voilà l'hiſtoire un peu plus en détail. On ne parle plus que de guerre & de partir : tout le monde eſt triſte, tout le monde eſt ému. Le Maréchal de Gramont étoit l'autre jour ſi tranſporté de la beauté d'un ſermon de Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : *Mordieu, il a raiſon!* MADAME éclata de rire, & le ſermon en fut tellement interrompu, qu'on ne ſavoit ce qui en arriveroit. Je ne crois pas, de la façon que vous dépeignez vos Prédicateurs, que ſi vous les interrompez, ce ſoit par des admirations. Adieu, ma très-chere & très-aimable ; quand je penſe au pays qui nous ſépare, je perds la raiſon, & je n'ai plus de repos. Je blâme Adhémar d'avoir changé de nom (3); c'eſt le *petit dénaturé*.

---

(2) Depuis Jacques II, Roi d'Angleterre.
(3) Après la mort du Chevalier de Grignan.

LETTRE CXLVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi-ſaint 15 *Avril* 1672.

VOUS voyez ma vie ces jours-ci, ma chere fille; j'ai de plus la douleur de ne vous avoir point, & de ne pas partir tout-à-l'heure; l'envie que j'en ai me fait craindre que Dieu ne permette pas que j'aye jamais une ſi grande joie; cependant je me prépare toujours. N'eſt-ce pas d'ailleurs une choſe cruelle & barbare que de regarder la mort d'une perſonne qu'on aime fort, comme le commencement d'un voyage qu'on ſouhaite avec une véritable paſſion? Que dites-vous des arrangements des choſes de ce monde? Pour moi je les admire; il faut profiter de ceux qui nous déplaiſent pour en faire pénitence. Celle que M. de Coulanges dit qu'on fait à Aix

---

arrivée le 6 Février précédent, M. d'Adhémar s'appella le *Chevalier de Grignan*, & reprit dans la ſuite le nom de *Comte d'Adhémar*, lorſqu'il ſe maria avec la fille puînée du feu Marquis d'Oraiſon, de la Maiſon d'Aqua. *Voyez la note de la page 41, du Tome I.*

préſentement me paroît bien folle ; je ne ſaurois m'accoutumer à ce qu'il me conte là-deſſus (1). Madame de Coulanges a été à Saint-Germain : elle m'a dit mille bagatelles qui ne s'écrivent point, & qui me font bien entrer dans votre ſentiment ſur ce que vous me diſiez l'autre jour de l'horreur de voir une infidélité : cet endroit me parut très-plaiſant & de fort bon ſens ; vous voyez que l'on n'eſt pas partout de notre ſentiment. Ma fille, quand vous voulez rompre du fer, trouvant les porcelaines indignes de votre colere, il me ſemble que vous êtes bien fâchée ; quand je ſonge qu'il n'y a perſonne pour en rire & pour ſe moquer de vous, je vous plains ; car cette humeur rentrée me paroît plus dangereuſe que la petite-vérole : mais à propos, comment vous en accommodez-vous ? Votre pauvre enfant s'en ſauvera-t-il ? Notre Cardinal m'a dit ce ſoir mille tendreſſes pour vous : il s'en va à Saint-Denis (2) faire la cérémonie de Pâques : il reviendra encore un mo-

---

(1) Les Confréries des *Penitents* faiſoient à Aix des proceſſions la nuit du jeudi au vendredi-ſaint, qui depuis ont été abrogées à cauſe des indécences qui s'y commettoient.

(2) Le Cardinal de Retz étoit Abbé de Saint-Denis.

ment, & puis adieu. Madame de la Fayette s'en va demain à une petite maiſon auprès de Meudon, où elle a déja été; elle y paſſera quinze jours pour être comme ſuſpendue entre le ciel & la terre : elle ne veut ni penſer, ni parler, ni répondre, ni écouter : elle eſt fatiguée de dire bon jour & bon ſoir: elle a tous les jours la fievre, & le repos la guérit : il lui faut donc du repos : je l'irai voir quelquefois. M. de la R. F. eſt dans cette chaiſe que vous connoiſſez : il eſt d'une triſteſſe incroyable, & l'on comprend bien aiſément ce qu'il a. Je ne ſais aucune nouvelle aujourd'hui. La muſique de Saint Germain eſt divine : le chant des Minimes n'eſt pas divin; ma petite enfant y étoit tantôt avec moi; elle a trouvé beaucoup de gens de ſa connoiſſance: je l'aime un peu trop, mais je ne ſaurois tant meſurer toutes choſes : *J'étois bien ſerviteur de Monſieur votre pere :* ne trouvez-vous point que j'ai des raiſons de l'aimer à-peu-près de la même ſorte? Je ne vous parle guere de Madame de la Troche; c'eſt que les flots de la mer ne ſont pas plus agités que ſon procédé avec moi; elle eſt contente & mal contente dix fois par ſemaine, & cette diverſité compoſe un déſagrément incroyable dans la ſociété : cette préférence du

fauxbourg eſt un point à quoi il eſt difficile de remédier : je ſuis aimée autant qu'on y peut aimer : la compagnie y eſt ſûrement bonne ; je ne ſuis de contrebande à rien ; ce qu'on y eſt une fois, on l'eſt toujours : de plus, notre Cardinal m'y donne ſouvent des rendez-vous ; que faire à tout cela ? En un mot, je renonce à plaire à Madame de la Troche, ſans renoncer à l'aimer, car elle me trouvera toujours, quand elle voudra ſe faire juſtice : j'ai de bons témoins de ma conduite avec elle, ils ſont perſuadés que j'ai raiſon, & admirent quelquefois ma patience. Ne me répondez qu'un mot ſur tout cela ; car ſi la fantaiſie lui prenoit de voir une de vos lettres, tout ſeroit perdu d'y trouver votre improbation : il eſt vrai que cela n'eſt point encore arrivé, & qu'il faut bien des choſes pour en être digne à mon égard : Madame de Villars eſt ma favorite là-deſſus : ſi j'étois Reine de France ou d'Eſpagne, je croirois qu'elle me veut faire ſa cour ; mais ne l'étant point, je vois que c'eſt de l'amitié pour vous & pour moi. Elle eſt ravie de votre ſouvenir ; elle ne partira point ſi-tôt par une petite raiſon que vous devinerez, quand je vous dirai qu'elle ne peut aller qu'aux dépens du Roi ſon maître, & que ſes aſſignations

ſont

ſont retardées (3). Cependant nous diſons fort bien que nous n'avons rien contre l'Eſpagne ; ils ſont dans les regles du traité. L'Ambaſſadeur eſt ici, rempliſſant tous nos Minimes de ſa belle livrée. Ma fille, je m'en vais prier Dieu, & me diſpoſer à faire demain mes pâques : il faut tâcher au moins de ſauver cette action de l'imperfection des autres. Je vous aime & vous embraſſe : je voudrois bien que mon cœur fût pour Dieu comme il eſt pour vous.

(3) Madame de Villars devoit aller en Eſpagne, où le Marquis de Villars ſon mari venoit d'être nommé Ambaſſadeur extraordinaire.

LETTRE CXLVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 20 Avril 1672.

Vous me promettez donc de m'envoyer les chanſons que l'on fera en Barbarie ; votre conſcience ſera bien moins chargée de me faire part des médiſances de Tunis & d'Alger, que la mienne ne l'eſt de celles que je vous ai mandées. Ma fille, quand je ſonge que votre plus proche voiſine eſt la mer Méditerranée,

j'ai le cœur tout troublé & tout affligé : il y a de certaines choses qui font peur : elles n'apprennent rien de nouveau ; mais c'est un point de vue qui surprend. Je vis hier vos trois Provençaux ; le Spinola en est un (1) : il m'a donné votre lettre du 21 Mars ; si je le puis servir, je le ferai de mon mieux : j'honore son nom ; il y a un Spinola qui a perdu romanesquement une de ses mains ; c'est un Artaban. Celui-ci m'a montré une lettre italienne, qui n'est pleine que de vous ; je vous l'envoye ; l'exclamation au Roi de France me plaît fort. Il dit que vous parlez très-bien italien ; je vous en loue, rien n'est plus joli : si j'avois été en lieu de pouvoir m'y accoutumer, je l'aurois fait ; ne vous en lassez point. Je crois que M. d'Usez vous aura conté sa conversation avec le Roi, à laquelle on ne peut rien ajouter : je lui trouve une justesse dans l'esprit, que j'aime à observer : mais ce Prélat s'en va bientôt, & vous perdez beaucoup de ne l'avoir plus ici. Madame de Brissac voit très-facilement le Comte de Guiche chez elle : il n'y a point d'autre façon ; on ne les voit

(1) Madame de Sévigné met au rang des trois Provençaux, M. de Spinola, qui vraisemblablement étoit Génois, & par conséquent plus Italien que Provençal.

guere ailleurs. Elle ne va point ſouvent chez M. de la Rochefoucauld : Madame de la Fayette eſt à ſa petite campagne : je ne vois aucune liaiſon entr'eux & cette Ducheſſe. Cette derniere contemple ſon eſſence, comme un coq en pâte ; vous ſouvient-il de cette folie ? On ſoupçonne la Maréchale d'Eſtrées des chanſons ; mais ce n'eſt qu'une viſion. Je vous ai parlé de Madame de la Troche dans le temps que vous m'en parliez ; vous en êtes inſtruite préſentement ; mais comme il ne lui eſt pas facile de ſe paſſer de moi, inſenſiblement les glaces ſe fondent, ſa belle humeur revient ; & moi, je le veux bien : je prends le temps tout comme il vient ; ſi j'avois un degré de chaleur davantage, je ſerois beaucoup plus offenſée. C'eſt donc ainſi que vous voulez que l'on ſoit, c'eſt-à-dire, dans une profonde tranquillité ; ô l'heureux état ! mais que je ſuis loin d'en ſentir les douceurs ? vous me faites peur de le ſouhaiter : il me ſemble que vous faites tout ce que vous voulez, & tout d'un coup, lorſque je vous aimerai le plus tendrement, je vous trouverai toute froide & toute repoſée. Ah ! ne venez pas me donner de cette léthargie à mon arrivée en Provence ; j'aurois grand regret à mon voyage, ſi j'y trouvois de telles glaces. Je

touche enfin mon départ du bout du doigt ; mais ce qui me donne congé, me coûtera bien des larmes : c'eſt quelque choſe de pitoyable que l'état de ma pauvre tante ; ſon enflure augmente tous les jours ; c'eſt un excès de douleur qui ſerre le cœur des plus indifférents. Madame de Coulanges pleura hier en lui diſant adieu : ce ne fut pourtant pas un adieu en forme ; mais comme elle & ſon mari penſoient que c'étoit pour jamais, ils étoient très-affligés. Pour moi, qui paſſe une grande partie de mes jours à ſoupirer auprès d'elle, je ſuis accablée de triſteſſe : elle me fait des careſſes qui me tuent ; elle parle de ſa mort comme d'un voyage ; elle a toujours un très-bon eſprit ; elle le conſerve juſqu'au bout. Elle a reçu ce matin notre Seigneur en forme de viatique & pour ſes pâques ; mais elle croit le recevoir encore une fois : ſa dévotion étoit admirable ; nous fondions tous en larmes : elle étoit aſſiſe ; elle ne peut durer au lit ; elle s'eſt miſe à genoux ; c'étoit un ſpectacle triſte & dévot tout enſemble.

J'ai quitté M. & Madame de Coulanges avec déplaiſir ; ils ont beaucoup d'amitié pour moi ; je compte les retrouver à Lyon. Je m'en vais m'établir & me ranger dans mon petit logis, en attendant le

plaiſir de vous y voir avec moi. On dit que la Brune a repris le fil de ſon diſcours avec le Chevalier de Lorraine, & qu'ils cauſerent fort à cette fête que donna M. le Duc, où pour manger de la viande, ils attendirent ſi ſcrupuleuſement que minuit fût ſonné le Dimanche de la Paſſion. On paſſe ſa vie à dire des adieux; tout le monde s'en va; tout le monde eſt ému. La Comteſſe du Lude eſt venue en poſte dire adieu à ſon mari; elle s'en retournera dans ſix jours, après lui avoir tenu l'étrier pour monter à cheval, & s'en aller à l'armée comme les autres. Je vous aſſure que l'on tremble pour ſes amis.

J'ai paſſé le Dimanche des Rameaux à Sainte Marie dans mes conſidérations ordinaires. Barillon a fait ici un grand ſéjour; il s'en va, puiſque vous lui commandez d'être à ſon devoir; votre exemple le confond: ſon emploi eſt admirable cette année: il mangera cinquante mille francs; mais il ſait bien où les prendre (2). Madame de C** eſt folle; on la trouve telle en ce pays: la belle penſée d'aller en Italie comme une Princeſſe infortunée, au-lieu de revenir paiſiblement à Paris chez ſa

(2) M. de Barillon étoit Ambaſſadeur en Angleterre.

mere, qui l'adore & qui met au rang de tous les malheurs de sa maison l'extravagance de sa fille ! elle a raison ; je n'en ai jamais vu une plus ridicule. Nous ne savons si la Marans travaille sur terre ou sous terre : elle voit peu *son fils* (3) & Madame de la Fayette, & ce n'est que des moments ; tout aussi-tôt Madame de Schomberg vient la reprendre : cela est bien incommode de n'être plus remenée par Madame de Sévigné ; elle n'aime guere à me rencontrer. Mais comment votre fils est-il devenu brun ? je le croyois blondin, & vous me l'aviez vanté comme tel ! quoi, sérieusement il est brun ! ne vous moquez-vous point ? J'ai envie de vous mander que votre fille est devenue blonde : quoi qu'il en soit, il y a toujours à tous vos enfants la marque de l'ouvrier. Je suis assurée que quand Madame de Senneterre aura fait ses affaires & ses couches, elle ne fera point comme Madame de C**.

Le petit du Bois (4) est parti pour suivre M. de Louvois (5), & je m'apperçois

(3) M. de la Rochefoucauld.

(4) C'est ce Commis de la poste que Madame de Sévigné avoit mis dans ses intérêts pour la diligence & la sûreté de son commerce de lettres avec sa fille.

(5) Sur-Intendant général des postes, Secretaire d'Etat de la guerre.

déja de son absence. Je passai hier à la poste pour tâcher d'y refaire des amis, & voir si du Bois ne m'avoit recommandée à personne : je trouvai des visages nouveaux, qui ne furent pas fort touchés de mon mérite; je les priai de mettre mes lettres à part, afin de les envoyer prendre ce matin, à quoi je n'ai pas manqué; ils m'ont mandé qu'assurément il n'y en avoit pas pour moi. Me voilà tombée des nues: je ne saurois vivre sans vos lettres; peut-être que vous les aurez adressées à quelqu'un, & qu'elles me viendront demain; je le souhaite fort, & de pouvoir remettre en train mon commerce de la poste.

LETTRE CXLIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 Avril 1672.

JE reçus votre lettre du 13 justement quand on ne pouvoit plus y faire réponse: quelque soin que j'eusse pris à la poste, elle avoit été abandonnée à la paresse des Facteurs; & voilà précisément ce que je crains. Je ferai mon possible pour retrouver quelque nouvel ami (*au Bureau de la Poste*), ou plutôt je vous avoue que je

voudrois bien m'en aller, & que ma pauvre tante eût pris un parti : cela eſt barbare à dire ; mais il eſt bien barbare auſſi de trouver ce devoir ſur mon chemin, lorſque je ſuis prête à vous aller voir ; l'état où je ſuis n'eſt pas aimable. Je vous envoye une petite cravate tout comme on les porte ; vous jugerez par-là que depuis votre départ le monde ne s'eſt point ſubtiliſé : vous voyez comme nous ſommes ſimples en ce pays-ci. J'ai une grande impatience de ſavoir ce qui ſe ſera paſſé à votre voyage de la Sainte-Baume (1) ; c'eſt donc votre Notre-Dame des Anges. M. le Marquis de Vence, qui me rend des ſoins très-obligeants, m'a fait grand'peur du chemin (2). Il a perdu ſon fils aîné : il me fait pitié ; il voudroit bien pleurer, & il ſe

---

(1) La Sainte-Baume eſt une grotte taillée dans le roc, où, ſelon la tradition du pays, & ſans aucun autre fondement raiſonnable, on prétend que Sainte Magdelaine vint finir ſa vie dans la pénitence.

(2) » Mais ſi d'une adreſſe admirable,
» L'Ange a taillé ce roc divin,
» Le Démon cauteleux & fin
» En a fait l'abord effroyable,
» Sachant bien que le pelerin
» Se donneroit cent fois au diable,
» Et ſe damneroit en chemin «.

Voyage de Chap. & de Bach.

contraint : il me paroît extrêmement attaché à tous vos intérêts.

J'ai été voir Madame de la Fayette avec le Cardinal ; nous la trouvâmes mieux qu'à Paris ; nous parlâmes fort de vous. Il s'en va lundi ; il vous dira adieu comme il vous a dit bon jour ; il vous aime tendrement, & vous fera réponse sur la proposition d'être Archevêque d'Aix : nous composâmes la vie qu'il feroit, toujours déchiré entre le desir de vous voir, & la crainte d'être ridicule ; nous réglâmes les heures, & nous inventâmes des supplices pour le premier qui mettroit le nez sur l'attachement qu'il auroit pour vous. Cette conversation nous eût menés plus loin que *Fleuri* (3) : d'Hacqueville & l'Abbé de Pontcarré étoient avec nous ; j'étois insolemment avec ces trois hommes. Je m'en vais tout présentement me promener trois ou quatre heures à Livry : j'étouffe ; je suis triste ; il faut que le verd naissant & les rossignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit. On ne voit ici que des adieux, des équipages qui nous empêchent de passer dans les rues. Je reviens demain matin pour faire partir celui de mon fils : mais

(3) C'est le nom du lieu où étoit alors Madame de la Fayette.

il ne ſera point d'embarras, ce ſont des coffres qui vont par des meſſagers : il a acheté ſes chevaux en Allemagne : j'aurai ſoin qu'on lui donne de l'argent pendant la campagne ; je ſuis une marâtre. Je dis hier adieu au *petit dénaturé* (4), je penſai pleurer : cette campagne ſera rude, & je ne me fie guere à lui pour ſe conſerver, *poco duri, pur che s'innalzi*, il en eſt revenu là ; c'eſt ſa vraie deviſe. Adieu ; je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui ; je m'en vais à la Sainte-Baume ; je m'en vais dans un lieu où je penſerai à vous ſans ceſſe, & peut-être trop tendrement. Il eſt bien difficile que je revoye ce jardin, ces allées, ce petit pont, cette avenue, cette prairie, ce moulin, cette petite vue, cette forêt, ſans penſer à ma très-chere enfant.

Le petit Daquin eſt premier Médecin. *La faveur l'a pu faire autant que le mérite.*

---

(4) Le Chevalier de Grignan.



LETTRE CL.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 27 Avril 1672.

Je m'en vais faire réponſe à vos deux lettres, & puis je vous parlerai de ce pays-ci. M. de Pomponne a vu la premiere, & je lui ferai voir encore une grande partie de la ſeconde : il eſt parti; ce fut en lui diſant adieu que je lui montrai votre lettre, ne pouvant jamais mieux dire que ce que vous écrivez ſur vos affaires : il vous trouve admirable; je n'oſe vous dire à quoi il compare votre ſtyle : il a été ravi de votre deſcription de la Sainte-Baume; il le ſera encore davantage de votre ſeconde lettre. L'Evêque témoigne en toute rencontre qu'il ſera fort aiſe de ſe raccommoder avec vous : il a trouvé ici toutes choſes aſſez bien diſpoſées pour lui faire ſouhaiter une réconciliation dont il ſe fait honneur comme d'un ſentiment convenable à ſa profeſſion. On croit que nous aurons entre ci & demain un premier Préſident de Provence. Je vous remercie de votre relation de la Sainte Baume : vous ne m'ôterez pas l'envie de voir cette affreuſe grot-

te; plus on a de peine à s'y rendre, plus il faut y aller; & au bout du compte, je ne m'en soucie que foiblement: je ne cherche que vous en Provence; quand je vous aurai, j'aurai tout ce que je souhaite. Ma tante est toujours très-mal; je lui dis mille tendresses de votre part, qu'elle reçoit très-bien. M. de la Trousse lui en écrit d'excessives; ce sont des amitiés de l'agonie, dont je ne fais pas grand cas; j'en quitte ceux qui ne commenceroient que là à m'aimer. Ma fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites si bien, la rendre douce & agréable, ne point noyer de douleur & d'amertume ceux qui nous aiment; il est trop tard de changer quand on expire. Vous savez comme j'ai toujours ri des bons fonds; je n'en connois que d'une sorte, & le vôtre doit contenter les plus difficiles. Je vois les choses comme elles sont; croyez-moi, je ne suis point folle; & pour vous le montrer, c'est qu'on ne peut jamais être plus contente d'une personne que je le suis de vous. J'enverrai à Madame de Coulanges ce qui lui appartient de ma lettre; elle sera mise en pieces: il m'en restera encore quelques centaines pour m'en consoler; mais toutes aimables qu'elles sont, je souhaite extrêmement de n'en plus recevoir. Venons aux nouvelles.

Le Roi part demain. Il y aura cent mille hommes hors de Paris; on a fait ce calcul dans les quartiers à-peu-près. Il y a quatre jours que je ne dis que des adieux. Je fus hier à l'Arſenal; je voulois dire adieu au Grand-Maître (1) qui m'étoit venu chercher; je ne le trouvai pas, mais je trouvai la Troche qui pleuroit ſon fils, & la Comteſſe (2) qui pleuroit ſon mari : elle avoit un chapeau gris qu'elle enfonçoit dans l'excès de ſa douleur; c'étoit une choſe plaiſante; je crois que jamais un chapeau ne s'eſt trouvé à pareille fête : j'aurois voulu ce jour-là mettre une coëffe ou une cornette. Enfin, ils ſont partis tous deux ce matin, la femme pour le Lude, & le mari pour la guerre : mais quelle guerre! la plus cruelle, la plus périlleuſe dont on ait jamais ouï parler depuis le paſſage de Charles VIII en Italie. On l'a dit au Roi. L'Iſſel eſt défendu & bordé de douze cents pieces de canon, de ſoixante mille hommes de pied, de trois groſſes villes, d'une large riviere qui eſt encore au-devant. Le

(1) Le Comte du Lude, Grand-Maître de l'Artillerie.

(2) Renée-Eléonore de Bouillé, premiere femme du Comte du Lude, étoit grande chaſſereſſe; & toujours vêtue en homme. Elle paſſoit ſa vie à la campagne.

Comte de Guiche qui fait le pays, nous montra l'autre jour cette carte chez Madame de Verneuil; c'eſt une choſe étonnante. M. le Prince eſt fort occupé de cette grande affaire. Il lui vint l'autre jour une maniere de fou aſſez plaiſant, qui lui dit, qu'il ſavoit fort bien faire de la monnoie.
„ Mon ami, *lui dit-il*, je te remercie;
„ mais ſi tu fais une invention pour nous
„ faire paſſer l'Iſſel ſans être aſſommés,
„ tu me feras grand plaiſir, car je n'en
„ fais point ". Ses Lieutenants-Généraux étoient Meſſieurs les Maréchaux d'Humieres & de Bellefond. Voici un détail qu'on eſt bien-aiſe de ſavoir. Les deux armées ſe joindront, & le Roi commandera à MONSIEUR, MONSIEUR à M. le Prince, M. le Prince à M. de Turenne, & M. de Turenne aux deux Maréchaux, & même à l'armée du Maréchal de Créqui. Le Roi parla donc à M. de Bellefond, & lui dit que ſon intention étoit qu'il obéît à M. de Turenne ſans conſéquence. Le Maréchal, ſans demander du temps, voilà ſa faute, répondit qu'il ne ſeroit pas digne de l'honneur que lui a fait Sa Majeſté, s'il ſe déshonoroit par une obéiſſance ſans exemple. Le Roi le preſſa fort bonnement de ſonger à la réponſe qu'il venoit de lui faire, ajoutant qu'il ſouhaitoit cette preuve de

ſon amitié, qu'il y alloit de ſa diſgrace. Le Maréchal lui dit : Qu'il voyoit bien qu'il perdoit les bonnes graces de Sa Majeſté & ſa fortune ; mais qu'il vouloit du moins conſerver ſon eſtime, & qu'il ne pouvoit obéir à M. de Turenne, ſans dégrader la dignité où il l'avoit élevé. Le Roi lui dit : M. le Maréchal, il faut donc ſe ſéparer. Le Maréchal fit une profonde révérence, & partit. M. de Louvois, qui ne l'aime point, lui expédia tout auſſi-tôt un ordre d'aller à Tours : il a été rayé de deſſus l'état de la maiſon du Roi : il a cinquante mille écus de dettes au-delà de ſon bien : il eſt abymé, mais il eſt content, & l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trappe. Il a offert au Roi ſon équipage, qui étoit fait aux dépens de Sa Majeſté, pour en faire ce qu'il lui plairoit ; on a pris cela comme s'il eût voulu braver le Roi ; jamais rien ne fut plus innocent : tout ce qui étoit attaché à lui eſt inconſolable. Ne manquez pas d'écrire à Madame de Villars (3) & au pauvre Maréchal. Cependant le Maréchal d'Humieres, ſoutenu par M. de Louvois, n'avoit point paru, & attendoit que le Maréchal de Créqui eût répondu : ce dernier

(3) Madame de Villars étoit Bellefond, & tante du Maréchal.

eſt venu de ſon armée en poſte répondre lui-même : il arriva avant-hier ; il eut une converſation d'une heure avec le Roi. Le Maréchal de Gramont qui fut appellé, ſoutint le droit des Maréchaux de France, & fit le Roi juge de ceux qui faiſoient le plus de cas de cette dignité, ou ceux qui, pour en ſoutenir la grandeur, s'expoſoient au malheur de lui déplaire, ou celui qui étoit honteux d'en porter le titre, qui l'avoit effacé de tous les lieux où il pouvoit être, qui tenoit le nom de Maréchal pour une injure, & qui vouloit commander en qualité de Prince. Enfin la concluſion fut, que le Maréchal de Créqui eſt allé à la campagne dans ſa maiſon planter des choux, auſſi bien que le Maréchal d'Humieres. Voilà de quoi on parle uniquement ; on diſpute pour ſavoir s'ils ont bien ou mal fait : la Comteſſe (4) s'égoſille ; le Comte de Guiche prend ſon fauſſet ; il faut les ſéparer ; c'eſt une comédie. Ce qui eſt vrai, c'eſt que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, & qu'on aura bien de la peine à remplacer. M. le Prince les regrette fort pour l'intérêt du Roi. M. de Schomberg n'eſt pas plus diſpoſé que les autres à obéir à M. de Turenne, ayant

(4) Madame de Fieſque.

commandé des armées en chef. Enfin, la France, qui eſt pleine de grands Capitaines, n'en trouvera pas aſſez par la circonſtance de ce malheureux contre-temps.

M. d'Aligre a les ſceaux; il a quatre-vingts ans; c'eſt un dépôt; c'eſt un Pape. Je viens de faire un tour de ville : j'ai été chez M. de la R. F. Il eſt accablé de douleur d'avoir dit adieu à tous ſes enfants: au travers de cela il m'a priée de vous dire mille tendreſſes de ſa part : nous avons fort cauſé. Tout le monde pleure, ſon fils, ſon frere, ſon mari, ſon amant : il faudroit être bien miſérable pour ne pas ſe trouver intéreſſée au départ de la France toute entiere. Dangeau & le Comte de Sault ſont venus dire adieu : ils nous ont appris que le Roi, afin d'éviter les larmes, eſt parti ce matin à dix heures, ſans que perſonne l'ait ſu, au-lieu de partir demain, comme tout le monde le croyoit. Il eſt parti lui douzieme; tout le reſte ſuivra: au-lieu d'aller à Villers-Cotterets, il eſt allé à Nanteuil, où l'on croit que d'autres gens, qui ont diſparu auſſi, ſe trouveront: il ira demain à Soiſſons, & tout de ſuite, comme il l'avoit réſolu : ſi vous ne trouvez cela galant, vous n'avez qu'à le dire. La triſteſſe où tout le monde ſe trouve eſt une choſe qu'on ne ſauroit imaginer au

point qu'elle eſt. La Reine eſt demeurée régente : toutes les Compagnies ſupérieures l'ont été ſaluer. Voici une étrange guerre, & qui commence bien triſtement. En revenant ici j'ai trouvé notre pauvre Cardinal qui venoit me dire adieu : nous avons cauſé une heure ; il part demain matin : M. d'Uſez part auſſi : qui eſt-ce qui ne part point ? hélas ! c'eſt moi ; mais j'aurai mon tour comme les autres. J'approuve fort votre promenade & le voyage de Monaco : il eſt vrai, comme vous dites, que c'eſt une choſe cruelle de faire cent lieues pour ſe retrouver à Aix ; mais la tournée que vous allez faire s'accordera bien avec mon retardement. Je crois que j'arriverai à Grignan un peu après vous. Je vous conjure, ma fille, de m'écrire toujours ſoigneuſement ; je ſuis déſolée quand je n'ai point de vos lettres.

LETTRE CLI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 29 Avril 1672.

MONSIEUR d'Uſez eſt parti ce matin ; je lui dis hier adieu avec douleur de perdre ici pour vous le plus habile & le meil-

leur ami du monde : je fuis fort touchée de fon mérite ; je l'aime & l'honore beaucoup ; j'efpere le revoir en Provence, où vous devez fuivre tous fes confeils aveuglément : il fait l'air de ce pays-ci, & n'oubliera pas de foutenir dans l'occafion l'honneur des Grignans. J'ai écrit à M. de Pomponne, & n'ai pas manqué de lui envoyer deux feuilles de votre lettre ; on ne fauroit mieux dire que vous ; fi j'avois copié, cela auroit été réchauffé, ou, pour mieux dire, refroidi, & auroit perdu la moitié de fa force ; je foutiens votre lettre d'une des miennes, où je le prie de remarquer le tour qu'on avoit donné à cette affaire, & que voilà comme on cache, fous des manieres douces & adroites, un defir perpétuel de choquer M. de Grignan en toutes chofes. Je fuis affurée que M. de Pomponne en fera touché ; car c'eft ce qui eft directement oppofé aux gens finceres & honnêtes. Quand je tiens une chofe comme celle-là, par exemple, je fais affez bien la mettre en fon jour & la faire valoir ; j'attends fa réponfe avec impatience.

Notre Cardinal partit hier. Il n'y a pas un homme de qualité à Paris ; tout eft avec le Roi, ou dans fes Gouvernements, ou chez foi ; mais il y en a peu de ces der-

niers. Je trouve que M. de S** a plus de courage que ceux qui passeront l'Issel ; il a soutenu ici de voir partir tout le monde, lui jeûne, riche, en santé, sans avoir été non plus ébranlé de suivre les autres, que s'il avoit vu faire une partie d'aller ramasser des coquilles, je n'ai pas dit une partie de chasse, car il y seroit allé ; il s'en va paisiblement à S** *Tayau*; le voilà pour son été; il est plus sage que les autres qui sont soumis à l'*opinione regina del mondo :* il vaut bien mieux être Philosophe. Tout le monde est triste & affligé : on voit partir tous ses proches, tous ses amis pour s'exposer à de grands périls; cela presse le cœur. Le Roi même ne fut pas exempt de tendresse dans son départ précipité : on tient toujours pour assuré qu'il y eut des gens qui le reçurent à Nanteuil ; ces gens-là ne retourneront pas si-tôt à Saint-Germain, parce qu'ils ont une affaire entre ci & trois mois, qu'ils feront à quelque maison de campagne. Il y a moins d'aigreur contre le Maréchal de Créqui que contre les deux autres; c'est qu'il a parfaitement bien dit ses raisons. Le Maréchal de Bellefond a été trop sec & trop d'une piece : n'oubliez point de faire ce qui convient sur tout cela.

Vous voilà, ma fille, dans votre grand

voyage; vous ne sauriez mieux faire présentement; on n'est pas toujours en état ni en humeur de se promener : si vous étiez moins hasardeuse, j'aurois plus de repos; mais vous voudrez faire des chefs-d'œuvre où jamais carrosse n'a passé, cela me trouble : croyez-moi, mon enfant, ne forcez point la nature, allez à cheval & en litiere comme les autres; songez ce que c'est que d'avoir des bras, des jambes & des têtes cassées. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, & sur-tout de Monaco. Je suis fort bien avec le Comte de Guiche; je l'ai vu plusieurs fois chez M. de la Rochefoucauld & à l'hôtel de Sully, il m'attaque toujours; il s'imagine que j'ai de l'esprit; nous avons fort causé; il me conta à quel point sa sœur (1) est estropiée de cette saignée; cela fait peur & pitié. Je ne l'ai jamais vu avec sa *Chimene* (2); ils sont tellement sophistiqués tous deux qu'on ne croit rien de grossier à leur amour; & l'on est persuadé qu'ils ont chacun leurs raisons pour être honnêtes. Il y a deux mois que la Marans n'a vu *son fils* (3); il n'a pas si bonne opinion d'elle.

(1) Madame de Monaco.
(2) Madame de Brissac.
(3) Il s'agit de M. de la Rochefoucauld toutes

Voici ce qu'elle disoit l'autre jour; vous savez que ses dits sont remarquables : que pour elle, elle aimeroit mieux mourir que de faire des faveurs à un homme qu'elle aimeroit; mais que si elle en trouvoit jamais un qui l'aimât, & qui ne fût point haïssable, pourvu qu'elle ne l'aimât point, elle se mettroit en œuvre. Son fils a recueilli cet honnête discours, & en fait bien son profit pour juger de ses occupations; il lui disoit : *Ma mere*, je vous approuve d'autant plus que cette distinction est délicate & nouvelle; jusqu'ici je n'avois trouvé que des femmes grossieres, qui ne faisoient qu'une personne de ces deux, & qui confondoient l'aimé & le favorisé : mais, *ma mere*, il vous appartenoit de changer ces vieilles maximes, qui n'ont rien de précieux en comparaison de celles que vous allez introduire. Il fait bon l'entendre là-dessus. Depuis ce jour-là, il l'a perdue de vue, & tire ses conséquences sans nulle difficulté.

Vendredi au soir.

J'ai vu Madame du Plessis-Belliere il y a deux heures; elle m'a conté la conver-

les fois qu'il est parlé du *fils* de Madame de Marans ; elle l'appelloit *son fils*, & il l'appelloit *sa mere*.

ſation du Roi & du Maréchal de Créqui (4) ; elle eſt longue, & forte, & touchante, & raiſonnable : s'il avoit parlé le premier, la choſe auroit été accommodée ; il propoſa cinq ou ſix tempéraments, qui auroient été reçus ſi le Roi ne s'étoit fait une loi de n'en recevoir aucun. Le Maréchal de Bellefond a gâté cette affaire. M. de la R. F. dit que c'eſt qu'il n'a point de jointures dans l'eſprit. Le Maréchal de Créqui parut déſeſpéré, & dit au Roi : Sire, ôtez-moi le bâton, n'êtes-vous pas le maître ? Laiſſez-moi ſervir cette campagne comme le Marquis de Créqui ; peut-être que je mériterai que Votre Majeſté me rende le bâton à la fin de la guerre. Le Roi fut touché de l'état où il le voyoit ; & comme il ſortoit tout tranſporté, ne connoiſſant perſonne, Sa Majeſté dit au Maréchal de Villeroi : Suivez le Maréchal de Créqui, il eſt hors de lui. Le Roi en a parlé depuis avec eſtime & ſans aigreur, & a fait ſervir dans l'armée la compagnie de ſes gardes. Il eſt allé chez lui à Marines près de Pontoiſe, avec ſa femme & ſes enfants. Le Maréchal d'Humieres eſt allé à Angers. Voilà, ma fille,

(4) Le Maréchal de Créqui étoit gendre de Madame du Pleſſis-Belliere.

de quoi il a été queſtion depuis quatre jours. Il n'y a plus perſonne à Paris.

Voici votre tour,
Venez, Meſſieurs de la ville,
Parlez-nous d'amour,
Mais juſqu'à leur retour.

Ma tante n'eſt plus ſi exceſſivement mal; nous ſommes réſolus de partir dans le mois de Mai. Je vous écrirai ſoigneuſement : je déménage préſentement; ma petite maiſon eſt bien jolie; votre logement vous y paroîtra bien à ſouhait, pourvû que vous m'aimiez toujours; car nous ne ſerons pas à cent lieues l'une de l'autre. Je prends plaiſir de me ranger dans l'eſpérance de vous y voir. Adieu, ma très-aimable enfant, je ſuis à vous ſans aucune diſtinction ni reſtriction.

LETTRE CLII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 4 Mai 1672.

Je ne puis vous dire combien je vous plains, ma fille, combien je vous loue, combien je vous admire : voilà mon diſcours

cours divisé en trois points. *Je vous plains* d'être sujette à des humeurs noires, qui vous font assûrément beaucoup de mal. *Je vous loue* d'en être la maîtresse quand il le faut, & principalement pour M. de Grignan qui en seroit pénétré; c'est une marque de l'amitié & de la complaisance que vous avez pour lui. *Et je vous admire* de vous contraindre pour paroître ce que vous n'êtes pas; voilà qui est héroïque & le fruit de votre philosophie; vous avez en vous de quoi l'exercer. Nous trouvions l'autre jour qu'il n'y avoit de véritable mal dans la vie que les grandes douleurs; tout le reste est dans l'imagination, & dépend de la maniere dont on conçoit les choses : tous les autres maux trouvent leur remede, ou dans le temps, ou dans la modération, ou dans la force de l'esprit; les réflexions, la dévotion, la philosophie peuvent les adoucir. Quant aux douleurs, elles tiennent l'ame & le corps; la vue de Dieu les fait souffrir avec patience, elle fait qu'on en profite, mais elle ne les diminue point. Voilà un discours qui auroit tout l'air d'avoir été rapporté tout entier du fauxbourg Saint-Germain (1), cependant il est de chez ma pauvre

(1) C'est-à-dire, de chez Madame de la Fayette.

tante, où j'étois l'aigle de la converſation : elle nous en donnoit le ſujet par ſes extrêmes ſouffrances qu'elle ne veut pas qu'on mette en comparaiſon avec nul autre mal de la vie. M. de la R. F. eſt bien de cet avis ; il eſt toujours accablé de goutte : il a perdu ſa vraie mere (2), dont il eſt véritablement affligé ; je l'en ai vu pleurer avec une tendreſſe qui me le faiſoit adorer ; c'étoit une femme d'un extrême mérite ; & enfin, dit-il, c'étoit la ſeule qui n'a jamais ceſſé de m'aimer. Ne manquez pas de lui écrire, & M. de Grignan auſſi. Le cœur de M. de R. F. pour ſa famille eſt une choſe incomparable ; il prétend que c'eſt une des chaînes qui nous attachent l'un à l'autre. Nous avons bien découvert, & rapporté, & rajuſté des choſes de ſa folle de *mere* (3), qui nous font bien entendre ce que vous nous diſiez quelquefois, que ce n'étoit point ce qu'on penſoit, que c'étoit autre choſe ; vraiment oui c'étoit autre choſe, ou, pour mieux dire, c'étoit tout enſemble ; l'un étoit ſans préjudice de l'autre ; elle marioit le luth avec la voix,

---

te, où ſe rendoit tous les jours M. de la Rochefoucauld, & en même-temps la compagnie la plus choiſie.

(2) Gabrielle du Pleſſis de Liancourt.

(3) Madame de Marans.

& le ſpirituel avec les groſſiéretés. Ma fille, nous avons trouvé une bonne veine, & qui nous explique bien une querelle que vous eûtes une fois dans la grande chambre de Madame de la Fayette : je vous dirai le reſte en Provence. Ma tante eſt dans un état qui tirera dans une grande longueur. Votre voyage eſt parfaitement bien placé; peut-être que le nôtre s'y rapportera. Nous mourons d'envie de paſſer la Pentecôte en chemin, où à Moulins, ou à Lyon; l'Abbé le ſouhaite comme moi. Il n'y a pas un homme de qualité (d'épée s'entend) à Paris. Je fus dimanche à la meſſe aux Minimes; je dis à Mademoiſelle de la Trouſſe : Nous allons trouver nos pauvres Minimes bien déſerts, il n'y doit avoir que le Marquis d'Alluye (4). Nous entrons dans l'égliſe, le premier homme & l'unique que je trouve c'eſt le Marquis d'Alluye; mon enfant, cette ſottiſe me fit rire aux larmes: enfin, il eſt demeuré, & s'en va à ſon Gouvernement ſur le bord de la mer ; il faut garder les côtes, comme vous ſavez. L'amant de celle que vous avez nommée l'*incompa-*

(4) Paul d'Eſcoubleau, Marquis d'Alluye & de Sourdis, Gouverneur de la ville d'Orléans, Orléanois & pays Chartrain.

rable ne la trouva point à la premiere couchée, mais ſur le chemin dans une maiſon de Sanguin au-delà de celle que vous connoiſſez : il y fut deux heures ; on croit qu'il y vit ſes enfants pour la premiere fois : la belle y eſt demeurée avec des gardes & une de ſes amies : elle y ſera trois ou quatre mois ſans en partir. Madame de la Valliere eſt à Saint-Germain ; Madame de Thianges ici chez ſon pere : je vis l'autre jour ſa fille, elle eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il y a des gens qui diſent que le Roi fut droit à Nanteuil ; mais ce qui eſt de fait, c'eſt que la belle eſt à cette maiſon qui s'appelle le *Genitoi*. Je ne vous mande rien que de vrai ; je hais & mépriſe les fauſſes nouvelles. Vous voilà donc partie, ma fille ; j'eſpere bien que vous m'écrirez de par-tout ; je vous écris toujours. J'ai ſi bien fait que j'ai retrouvé un petit ami à la poſte, qui prend ſoin de nos lettres. J'ai été ces jours-ci fort occupée à parer ma petite maiſon ; Saint-Aubin y a fait des merveilles ; j'y coucherai demain ; je vous jure que je ne l'aime que parce qu'elle eſt faite pour vous ; vous ſerez très-bien logée dans mon appartement, & moi très-bien auſſi. Je vous conterai comme tout cela eſt tourné joliment. J'ai des inquiétudes extrêmes de

votre pauvre frere; on croit cette guerre si terrible, qu'on ne peut assez craindre pour ceux que l'on aime; & puis tout d'un coup j'espere que ce ne sera point tout ce que l'on pense, parce que je n'ai jamais vu arriver les choses comme on les imagine. Mandez moi, je vous prie, ce qu'il y a entre la Princesse d'Harcourt (5) & vous; Brancas est désespéré de penser que vous n'aimez point sa fille : M. d'Usez a promis de remettre la paix par-tout; je serai bien-aise de savoir de vous ce qui vous a mise en froideur. Vous me dites que la beauté de votre fils diminue, & que son mérite augmente; j'ai regret à sa beauté, & je me réjouis qu'il aime le vin : voilà un petit brin de Bretagne & de Bourgogne, qui fera un fort bel effet avec la sagesse des Grignans : votre fille est tout le contraire, sa beauté augmente, & son mérite diminue. Je vous assure qu'elle est fort jolie, & qu'elle est opiniâtre comme un petit démon; elle a ses petites volontés & ses petits desseins; elle me divertit extrêmement; son teint est admirable, ses yeux sont bleus, ses cheveux noirs, son nez ni

(5) Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, Prince d'Harcourt, & fille de Charles de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine Anne d'Autriche.

beau ni laid, ſon menton, ſes joues, ſon tour de viſage très-parfaits; je ne dis rien de ſa bouche, elle s'accommodera; le ſon de ſa voix eſt joli, Madame de Coulanges trouvoit qu'il pouvoit fort bien paſſer par ſa bouche.

Je penſe, ma fille, qu'à la fin je ferai de votre avis; je trouve des chagrins dans la vie, qui ſont inſupportables; & malgré le beau raiſonnement du commencement de ma lettre, il y a bien d'autres maux, qui, pour être moindres que les douleurs, ſe font également redouter. Je ſuis ſi ſouvent traverſée dans ce que je ſouhaite le plus, qu'en vérité la vie me paroît fort déſobligeante.

Quand le Chevalier de Lorraine partit, il faiſoit l'amoureux de l'*Ange* (6), & MONSIEUR le vouloit bien. Madame de Coëſquen n'a oſé, dit-on, reprendre le fil de ſon diſcours. Madame de Rohan a quitté la place; elle eſt logée à l'hôtel de Vitri & toute ſa famille. J'attends des réponſes de M. de Pomponne, nous n'avons point encore de premier Préſident (7).

---

(6) Louiſe-Eliſabeth Rouxel, fille du Maréchal de Grancei.

(7) Il s'agiſſoit de la place de premier Préſident du Parlement de Provence, vacante par la mort de M. d'Oppede.

LETTRE CLIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 6 Mai 1672.

Ma fille, il faut que je vous conte, c'eſt une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un ſervice de M. le Chancelier (1) à l'Oratoire : ce ſont les Peintres, les Sculpteurs, les Muſiciens & les Orateurs qui en ont fait la dépenſe ; en un mot, les quatre Arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puiſſe imaginer : le Brun avoit fait le deſſin ; le mauſolée touchoit à la voûte, orné de mille lumieres & de pluſieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre ſquéletes en-bas étoient chargés des marques de ſa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie : l'un portoit ſon mortier, l'autre ſa couronne de Duc, l'autre ſon Ordre, l'autre les maſſes de Chancelier. Les quatre Arts étoient éplorés & déſolés d'avoir perdu leur protecteur, la Peinture, la Muſique, l'Eloquence & la Sculptu-

(1) Pierre Séguier, mort le 28 Janvier précédent.

re. Quatre Vertus ſoutenoient la premiere repréſentation, la Force, la Juſtice, la Tempérance & la Religion. Quatre Anges ou quatre Génies recevoient au-deſſus cette belle ame. Le mauſolée étoit encore orné de pluſieurs Anges qui ſoutenoient une chapelle ardente, laquelle tenoit à la voûte. Jamais il ne s'eſt rien vu de ſi magnifique, ni de ſi bien imaginé; c'eſt le chef-d'œuvre de le Brun. Toute l'Egliſe étoit parée de tableaux, de deviſes & d'emblêmes, qui avoient rapport aux armes, ou à la vie du Chancelier: pluſieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil (2) vouloit acheter toute cette décoration à un prix exceſſif. Ils ont tous en corps réſolu d'en parer une galerie, & de laiſſer cette marque de leur reconnoiſſance & de leur magnificence à l'éternité. L'aſſemblée étoit belle & grande, mais ſans confuſion; j'étois auprès de M. de Tulle, de M. Colbert, de M. de Monmouth (3), beau comme du temps du Palais-Royal, qui, par parentheſe, s'en va à l'armée trouver le Roi. Il eſt venu un jeune Pere de

(2) Charlotte Séguier, ſa fille, mariée, 1°. à Maximilien de Béthune, Duc de Sully; 2°. à Henri de Bourbon, Duc de Verneuil.

(3) Fils naturel de Charles II, Roi d'Angleterre, & le même qui fut décapité en 1685.

l'Oratoire pour faire l'oraison funebre : j'ai dit à M. de Tulle (4) de le faire descendre, & de monter à sa place, & que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle & la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant, tout le monde trembloit aussi : il a débuté par un accent provençal ; il est de Marseille ; il s'appelle Lené (5) ; mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux ; il a si bien établi son discours ; il a donné au défunt des louanges si mesurées ; il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse ; il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui pouvoit être admiré ; il a fait des traits d'éloquence &

(4) Jules Mascaron, Evêque de Tulle, célebre Prédicateur.

(5) Il naquit à Lucques, & fut élevé à Marseille ; il se nommoit *Vincent Léna.* Comme il seroit difficile de rien ajouter à l'éloge que fait ici Madame de Sévigné de ce jeune Orateur, il suffira de dire qu'il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, & que la délicatesse de sa santé ne lui ayant point permis de continuer les fonctions pénibles de la chaire, il s'étoit borné à faire des conférences sur l'Ecriture-sainte ; ce qui ne laissa pas de lui faire une grande réputation dans tous les lieux où il fut envoyé par ses supérieurs. Les Oraisons funebres du Chancelier Séguier & du Maréchal du Plessis-Praslin sont les seuls ouvrages imprimés qui restent d'un si excellent homme.

des coups de maître ſi à propos & de ſi bonne grace, que tout le monde, je dis tout le monde s'en eſt écrié, & chacun étoit charmé d'une action ſi parfaite & ſi achevée. C'eſt un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, qui l'emmene avec lui dans ſon dioceſe : nous le voulions nommer le Chevalier Maſcaron; mais je crois qu'il ſurpaſſera ſon aîné. Pour la muſique, c'eſt une choſe qu'on ne peut expliquer. *Baptiſte* (6) avoit fait un dernier effort de toute la muſique du Roi; ce beau *Miſerere* y étoit encore augmenté; il y a eu un *Libera*, où tous les yeux étoient pleins de larmes : je ne crois point qu'il y ait une autre muſique dans le ciel. Il y avoit beaucoup de Prélats : j'ai dit à Guitaut, cherchons un peu notre ami *Marſeille;* nous ne l'avons point vu; je lui ai dit tout bas, ſi c'étoit l'Oraiſon funebre de quelqu'un qui fût vivant, il n'y manqueroit pas; cette folie a fait rire Guitaut ſans aucun reſpect de la pompe funebre. Ma chere enfant, quelle eſpece de lettre eſt-ce ceci? Je penſe que je ſuis folle : à quoi peut ſervir une ſi grande narration? Vraiment, j'ai bien ſatisfait le deſir que j'avois de conter.

---

(6) Lully.

Le Roi eſt à Charleroi, & y ſera un aſſez long ſéjour. Il n'y a point encore de fourrages, les équipages portent la famine avec eux : on eſt aſſez embarraſſé dès le premier pas de cette campagne. Guitaut m'a montré votre lettre, & à l'Abbé, *envoyez-moi ma mere :* ma fille, que vous êtes aimable ! & que vous juſtifiez agréablement l'exceſſive tendreſſe qu'on voit que j'ai pour vous ! Hélas ! je ne ſonge qu'à partir, laiſſez-m'en le ſoin ; je conduis des yeux toutes choſes ; & ſi ma tante prenoit le chemin de languir, en vérité, je partirois. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez me faire prendre la réſolution de la quitter dans un ſi pitoyable état ; nous verrons, je vis au jour la journée, & n'ai pas encore le courage de rien décider ; un jour je pars, le lendemain je n'oſe : enfin, vous dites vrai, il y a des choſes bien déſobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point ſonger à vous en changeant de maiſon ; & moi, je vous prie de croire que je ne ſonge qu'à vous. J'irai coucher demain dans ce joli appartement, où vous ſerez placée ſans me déplacer. Adieu, ma belle petite ; vous êtes au bout du monde ; vous voyagez ; je crains votre humeur haſardeuſe ; je ne me fie, ni à vous, ni à M. de Grignan. Il eſt vrai que c'eſt une choſe

étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix, après avoir fait cent lieues, & au Saint-Pilon (7), après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois dans vos lettres des endroits qui sont très-plaisants; mais il vous échappe des périodes, comme dans Tacite; j'ai trouvé cette comparaison, il n'y a rien de plus vrai.

(7) Le Saint-Pilon est une chapelle en forme de dôme, bâtie sur la pointe du rocher de la Sainte-Baume. On n'y arrive qu'avec des peines infinies, & par un chemin pratiqué dans cette montagne.

LETTRE CLIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 13 Mai 1672.

Il est vrai que l'extrême beauté de Livry seroit bien capable de donner de la joie à mon pauvre esprit, si je n'étois accablée de la triste vue de l'état de ma tante, de la véritable envie que j'ai de partir, & de la langueur de Madame de la Fayette, qui, après avoir été un mois à la campagne, à se reposer, à se purger, à se rafraîchir, revient comme un gardon : la premiere chose

qui lui arrive, c'eſt la fievre tierce avec des accès, qui la font rêver, qui la dévorent, & qui ne peuvent faire autre choſe que la conſumer; car elle eſt extrêmement maigre, & n'a rien dans le corps : mais quoique je ſois touchée de cette maladie, elle ne m'effraye point, celle de ma tante eſt ce qui m'embarraſſe. Cependant fiez-vous à nous, laiſſez-nous faire; nous n'irions de long-temps en Provence, ſi nous n'y allions cette année : quoique vous ſoyez en état de revenir avec moi, laiſſez nous partir; & ſi la préſence de l'Abbé vous paroît néceſſaire à donner quelque ordre dans vos affaires, profitez de ſa bonne intention : on fait bien des choſes en peu de temps; ayez pitié de notre impatience, aidez-nous à la ſoutenir, & ne croyez pas que nous perdions un moment à partir, quand même il en devroit coûter quelque petite choſe à la bienſéance : parmi tant de devoirs, vous jugez bien que je péris : ce que je fais m'accable, & ce que je ne fais pas m'inquiete. Ainſi le printemps qui me redonneroit la vie, n'eſt pas pour moi; *Ah! ce n'eſt pas pour moi que ſont faits les beaux jours!* voilà ma chanſon. Je fais pourtant de petites équipées de temps en temps, qui me ſoutiennent l'ame dans le corps. Je comprends fort bien l'envie que

vous avez quelquefois de voir Livry; j'eſpere que vous en jouirez à votre tour : ce n'eſt pas que M. d'Uſez ne vous diſe comme le Roi s'eſt fait une loi de n'accorder aucune grace là-deſſus; mais du moins vous en jouirez, s'il plaît à Dieu, pendant la vie de notre Abbé. Je me faiſois conter l'autre jour ce que c'eſt que votre printemps, & où ſe mettent vos roſſignols pour chanter. Je ne vois que des pierres, des rochers affreux, ou des orangers & des oliviers, dont l'amertume ne leur plaît pas : remettez-moi votre pays en honneur. J'approuve fort le voyage que vous faites, je le crois divertiſſant; le bruit du canon me paroît d'une dignité & d'une grandeur qui vous conviennent; il y a quelque choſe de romaneſque à recevoir par-tout ſa Princeſſe avec cette ſorte de magnificence : pour des étrangers & des Princes Traſibules qui arrivent à point nommé, je ne crois pas que vous en ayez beaucoup : voilà ce qui manque à votre roman; cette petite circonſtance n'eſt pas conſidérable. Vous deviez bien me mander qui vous accompagne dans cette petite promenade. M. de Martel (1) a écrit ici qu'il vous recevroit comme la Reine de

(1) Commandant la Marine à Toulon.

France. Je trouve fort plaiſant la belle paſſion du Général des Galeres (2) : quand il voudra jouer l'homme ſaiſi & ſuffoqué, il n'aura guere de peine; de la façon dont vous me le repréſentez, il crevera aux pieds de ſa maîtreſſe : il me paroît que vous êtes mieux enſemble que vous n'étiez : je comprends qu'à Marſeille il m'aime fort tendrement. Vos lettres ſont envoyées fidélement; vous pourriez m'en adreſſer davantage ſans crainte de m'incommoder. Si vous étiez bonne, vous m'auriez mandé le ſujet de votre chagrin de l'autre jour; j'ai penſé à tout ce qui peut en donner dans la vie. Votre derniere lettre me renferme à comprendre qu'on vous fait des méchancetés ; je ne puis les imaginer, ni voir d'où elles peuvent venir, la Marans a d'autres affaires, vous êtes loin, vous ne l'incommodez ſur rien; ſa ſorte de malice ne va point à ces choſes-là, où il faut du ſoin & de l'application; vous devriez bien m'éclaircir là-deſſus : mais, bon Dieu! que peut-on dire de vous ? Je ne puis en être en peine, étant perſuadée, comme je le ſuis, que ce qui eſt faux ne dure point : quand vous

(2) Louis Victor de Rochechouart, Duc de Vivonne.

voudrez, ma chere enfant, vous m'inſtruirez mieux que vous n'avez fait.

M. de Turenne eſt parti de Charleroi avec vingt mille hommes : on ne ſait encore quel deſſein il a. Mon fils eſt toujours en Allemagne ; il eſt vrai que déſormais on ſera bien triſte en apprenant des nouvelles de la guerre. On craint que Ruiter (3), qui, comme vous ſavez, eſt le plus grand Capitaine de la mer, n'ait combattu & battu le Comte d'Eſtrées dans la Manche. On ſait très-peu de nouvelles ici ; on dit que le Roi ne veut pas qu'on en écrive : il faut eſpérer au moins qu'il ne nous cachera pas ſes victoires.

Je donnai hier à dîner à la Troche, à l'Abbé Arnauld, à M. de Varennes, dans ma petite maiſon, que j'aime, parce qu'il ſemble qu'elle n'ait été faite que pour me donner la joie de vous y recevoir tous deux. Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai vu le *Marſeille* ; il m'a paru doux comme un mouton ; nous ne ſommes entrés dans aucune controverſe ; nous avons parlé des merveilles que nous ferons, M. d'Uſez & moi, pour cimenter une bonne paix. Je ne ſouffrirois pas aiſément le retour de Madame de Monaco,

(3) Amiral de la République de Hollande.

ſans l'eſpérance de vous ramener auſſi: mon bon naturel n'eſt point changé. Je ſais, à n'en pouvoir douter, que la Marans craint votre retour au delà de tout ce qu'on craint le plus; ſoyez perſuadée qu'elle l'empêcheroit ſi elle pouvoit; elle ne ſauroit ſoutenir votre préſence. Si vous vouliez me dire un petit mot de plus ſur les méchancetés qu'on vous a faites, peut-être vous pourrois-je donner de grandes lumieres pour découvrir d'où elles viennent. Vous avez de l'obligation à Langlade; ce n'eſt point un *écriveux*; mais il paroît votre ami en toute occaſion; il a dit des merveilles à M. de Marſeille, & l'a plus embarraſſé que tous les autres. M. Dirval eſt parti pour Lyon, & puis à Veniſe : l'équipage de Jean de Paris n'étoit qu'un peigne dans un chauſſon au prix du ſien. Il dit de vous, *tanto t'odiaro, quanto t'amai;* il prétend que vous l'avez mépriſé. M. de Marſillac mande qu'ils ſont partis le 10 pour une grande expédition: M. de Turenne a marché le premier avec vingt mille hommes.



LETTRE CLV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 16 Mai 1672.

VOTRE relation eſt admirable, ma fille : je crois lire un joli roman, dont l'héroïne m'eſt extrêmement chere. Je prends un grand intérêt à toutes ſes aventures ; je ne puis croire que cette promenade dans les plus beaux lieux du monde, dans les délices de tous vos admirables parfums, reçue par-tout comme la Reine, ce morceau de votre vie ſi extraordinaire & ſi nouveau, & ſi loin de pouvoir être ennuyeux ; je ne puis croire que vous n'y trouviez du plaiſir ; & quoique votre cœur me ſouhaite quelquefois, je ſuis aſſurée que vous vous êtes laiſſée divertir, & j'en ai une véritable joie. Si vous avez eu cette année le même deſſein que l'autre, de vous éloigner de moi, vous avez encore mieux réuſſi. Pour moi je n'ai pas fait de mon côté les mêmes pas, & j'ai deſſein d'en faire de bien oppoſés à ceux que je fis ; ſoyez ſûre, ma fille, que vous me verrez à Grignan ; laiſſez-moi conduire cette réſolution : il y a bien de la témérité à répon-

dre ainsi de ses actions; mais comme il est toujours sous entendu que la Providence est la maîtresse, en attendant qu'elle se déclare, on peut prendre la liberté de dire au moins ses volontés.

Je verrai Madame de Martel; la réception que son mari vous a faite, mérite bien cette politesse. Je reçois avec plaisir toutes vos petites lettres; il y a toujours la marque de l'ouvriere, qui ne peut jamais ne me pas plaire. Mon fils me donne souvent de ses nouvelles: j'ai le cœur affligé de la guerre; ils vont joindre l'armée du Roi. On parle du siege de Maestricht; cela est un peu moins épouvantable que le passage de l'Issel. En vérité, on tremble en recevant des lettres, & ce sera bien pis dans quinze jours. M. de la R. F. & moi, nous nous consolons, & nous nous affligeons ensemble; il a trois ou quatre fils, où son cœur s'intéresse bien tendrement. Madame de Marans vint hier chez Madame de la Fayette; elle nous parut d'une noirceur, comme quand on fait un pacte avec le diable, & que le jour approche de se livrer: il y a bien quelque douleur profonde pour un guerrier (1), qui ne la regrette pas. Je ne finirois point de vous dire

(1) M. le Duc, depuis M. le Prince.

les amitiés de M. de la R. F., & combien il aime à parler de vous, & à me faire lire quelquefois des endroits de vos lettres: c'eſt l'homme le plus aimable que j'aye jamais vu. Madame de la Fayette me prie fort auſſi de vous parler d'elle; ſa ſanté n'eſt jamais bonne, & cependant elle vous mande qu'elle n'en aime pas mieux la mort, au contraire. Pour moi, j'avoue qu'il y a des choſes déſagréables dans la vie; mais je n'en ſuis pas encore ſi dégoûtée que vous le pourriez ſouhaiter; vous avez bien de la peine, ma petite, à m'ôter cette fantaiſie de la tête.

Vous aurez ſu des nouvelles de M. de Coulanges par lui-même (2), & comme ils ont vu M. de Vivonne à ſon paſſage, & comme ils paſſent doucement leur vie avec le Marquis de Villeroi. Ma pauvre tante eſt toujours très-mal; c'eſt un objet de triſteſſe qui fait fendre le cœur. Notre Abbé vous embraſſe, la Mouſſe vous honore; ils prétendent bien voir votre Provence; pour moi je ne demande qu'à vous voir, & quoi encore, à vous voir, & toujours à vous voir. Valcroiſſant a mandé ici qu'il avoit eu cet honneur à Marſeille, &

(2) M. & Madame de Coulanges étoient à Lyon dans ce temps-là.

que vous y étiez beaucoup plus belle qu'un ange; gardez-moi bien toute cette beauté. Votre fille eſt aimable, je crois que je vous la menerai; mais j'obſerverai tout ce qui ſera néceſſaire pour ne point la haſarder: on ne me ſera jamais croire qu'on n'aime point ſa fille quand elle eſt jolie.

Je ne ſais point de nouvelles; mes lettres ſont bien ennuyeuſes auprès des vôtres. Je ne pouvois jamais mieux faire que d'envoyer à M. de Pomponne ce que vous m'écriviez de ſi bon ſens ſur l'affaire de Marſeille. Votre Préſident de Bouc me voit quelquefois; je ne crois pas que ce ſoit lui qui ait inventé la poudre à canon & l'imprimerie. Je ne ſais quand vous aurez un premier Préſident; hors les Provençaux, on trouve peu de gens qui deſirent cette place. Madame de Coëſquen a eu la rougeole; Madame de Sully s'en va à Sully avec ſon mari; Madame de Verneuil eſt à Rôny avec le ſien; Madame de Caſtelnau eſt avec Madame de Louvigny: la Maréchale eſt ſeule, comme une tourterelle. D'Hacqueville s'en va en Bretagne. Si vous avez envie de ſavoir autre choſe, adreſſez-vous à lui: car pour nous, notre vie eſt triſte & languiſſante. On croit que Maeſtricht eſt inveſti; rien n'eſt encore aſſuré.

LETTRE CLVI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 Mai 1672.

Je comprends fort bien, ma fille, & l'agrément, & la magnificence, & la dépenſe de votre voyage; je l'avois dit à notre Abbé comme une choſe peſante pour vous: mais ce ſont des néceſſités; il faut cependant examiner ſi l'on veut bien courir le haſard de l'abyme où conduit la grande dépenſe, nous en parlerons. Il n'importe guere d'avoir du repos pour ſoi-même; quand on entre véritablement dans les intérêts des perſonnes qui nous ſont cheres, & qu'on ſent tous leurs chagrins peut-être plus qu'elles-mêmes, c'eſt le moyen de n'avoir guere de plaiſirs dans la vie, & il faut être bien enragée pour l'aimer encore: je dis la même choſe de la ſanté, j'en ai beaucoup; mais à quoi me ſert-elle; à garder ceux qui n'en ont point. La fievre a repris traîtreuſement à Madame de la Fayette; ma tante eſt bien plus mal que jamais, elle s'en va tous les jours: que fais je? je ſors de chez ma tante, & je vais chez cette pauvre Fayette;

& puis je ſors de chez elle pour revenir chez ma tante. Ni Livry, ni les promenades, ni ma jolie maiſon, rien de tout cela m'occupe : il faut pourtant que je coure à Livry un moment, car je n'en puis plus. Voilà comme la Providence partage les chagrins & les maux; après tout, les miens ne ſont rien en comparaiſon de l'état de ma pauvre tante. Ah! noble indifférence, où êtes-vous? Il ne faut que vous pour être heureuſe, & ſans vous tout eſt inutile : mais puiſqu'il faut ſouffrir de quelque façon que ce ſoit, il vaut encore mieux ſouffrir par-là que par les autres endroits. J'ai vu Madame de Martel chez elle, & je lui ai dit tout ce que vous pouvez penſer; ſon mari lui a écrit des raviſſements de votre beauté; il eſt comblé de vos politeſſes; il vous loue & vous admire; ſa femme m'étoit venue chercher pour me montrer cette lettre; je la trouvai enfin, & je vous acquittai de tout. Rien n'eſt plus romaneſque que vos fêtes ſur la mer, & vos feſtins dans le *Royal-Louis*, ce vaiſſeau d'une ſi grande réputation. Le véritable Louis eſt en chemin avec toute ſon armée; les lettres ne diſent rien de poſitif, par la raiſon qu'on ne ſait point où l'on va. Il n'eſt plus queſtion de Maeſtricht; on dit qu'on va prendre trois

places, l'une fur le Rhin, l'autre fur l'Iffel, & la troifieme tout auprès, je vous manderai leurs noms quand je les faurai. Rien n'eft plus confus que toutes les nouvelles de l'armée ; ce n'eft pas faire fa cour que d'en mander, ni de fe mêler de deviner & de raifonner. Les lettres font plaifantes à voir ; vous jugez bien que je paffe ma vie avec des gens qui ont des fils affez bien inftruits ; mais il eft vrai que le fecret eft grand fur les intentions de Sa Majefté. L'autre jour un homme de très-bonne maifon (1) écrivoit à un de fes amis : *Je vous prie de me mander où nous allons, & fi nous pafferons l'Iffel, ou fi nous affiegerons Maeftricht.* Vous pouvez juger par-là des lumieres que nous avons ; je vous affure que le cœur en preffe. Vous êtes heureufe d'avoir votre cher mari en fûreté, & n'ayant d'autre fatigue que de voir toujours votre chien de vifage dans une litiere ; *le pauvre homme !* il avoit raifon de monter quelquefois à cheval pour l'éviter ; le moyen de le regarder fi longtemps ! Hélas ! il me fouvient qu'une fois, en revenant de Bretagne, vous étiez vis-à-vis de moi ; quel plaifir ne fentois-je point

(1) M. le Duc.

point de voir toujours cet aimable visage? Il est vrai que c'étoit dans un carrosse; il faut donc qu'il y ait quelque malédiction sur la litiere (2).

Madame du Pui-du-Fou ne veut pas que je mene ma petite enfant : elle dit que c'est hasarder, & là-dessus je rends les armes : je ne voudrois pas mettre en péril sa petite personne; je l'aime tout-à-fait; je lui ai fait couper les cheveux ; elle est coëffée *hurlu brelu;* cette coëffure est faite pour elle : son teint, sa gorge, tout son petit corps est admirable : elle fait cent petites choses, elle parle, elle caresse, elle bat, elle fait le signe de la croix, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baise la main, elle hausse les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton; enfin, elle est jolie de tout point; je m'y amuse des heures entieres; je ne veux point que cela meure. Je vous le disois l'autre jour, je ne sais point comme l'on fait pour ne point aimer sa fille.

---

(2) On assure que deux personnes qui, en s'aimant beaucoup, entreprendroient un voyage un peu long dans la même litiere, finiroient par se haïr le plus franchement du monde.



LETTRE CLVII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 23 Mai 1672.

MON petit ami de la poste ne se trouva pas hier à l'arrivée du courier, de sorte que mon laquais ne rapporta point mes lettres; elles sont par la ville; je les attends à tous les moments, & j'espere les avoir avant que de faire mon paquet. Ce retardement me deplaît beaucoup, je m'en vais cependant causer avec vous. J'ai vu ce matin M. de Marignanes; je l'ai pris pour M. de Maillanes; je me suis embarrassée; enfin, pour avoir plutôt fait, je l'ai prié de me démêler ces deux noms, il l'a fait en galant homme; il a compris qu'il est très-possible que je me confonde; il m'a remise; il est très-content de moi, & moi très-contente de lui. Il a vu votre fille; il dit que son frere est beau comme un ange, & vous comme deux.

Je dînai hier chez la Troche avec l'Abbé Arnauld & Madame de Valentiné; après-dîné nous eûmes le Camus, son fils & Itier; cela fit une petite symphonie très-parfaite: ensuite arrive Mademoiselle de

Grignan avec ſon écuyer, c'étoit *Beaulieu*; ſa gouvernante, c'étoit *Hélene*; ſa femme-de-chambre, c'étoit *Marie*; ſon petit laquais, c'étoit *Jaco*, fils de ſa nourrice; & la nourrice avec ſes habits des dimanches, qui eſt la plus aimable femme de village que j'aye jamais vue : tout cela parut beaucoup : on les envoya dans le jardin, on les regarda fort; j'aime trop tout ce petit ménage-là. Madame du Pui-du-Fou m'a brouillé la tête, en ne voulant pas que je mene ma petite enfant; car après tout, les enfants de la nourrice ne me plaiſent point auprès d'elle dans ſon village, & jamais la nourrice ne paſſera l'été à Paris, ſans y mourir d'ennui. Mais, ma fille, il eſt queſtion de partir : un jour nous diſons, l'Abbé & moi, allons-nous-en, ma tante ira juſqu'à l'automne, voilà qui eſt réſolu : le jour d'après nous la trouvons ſi extrêmement bas, que nous diſons, il ne faut pas ſonger à partir, ce ſeroit une barbarie, la lune de Mai l'emportera; & ainſi nous paſſons d'un jour à l'autre, avec le déſeſpoir dans le cœur; vous comprenez bien cet état, il eſt cruel. N'admirez-vous point la biſarre diſpoſition des choſes de ce monde, & de quelle maniere elles viennent croiſer notre chemin? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, de quelque maniere

que ce puiſſe être, nous irons cette année à Grignan. Laiſſez-nous démêler toute cette triſte aventure, & ſoyez aſſurée que l'Abbé & moi nous ſommes plus près d'offenſer la bienſéance en partant trop tôt, que l'amitié que nous avons pour vous en demeurant ſans néceſſité. Voilà un billet de l'Abbé Arnauld, qui vous apprendra les nouvelles : ſon frere (1), en partant, le pria de me faire part de celles qu'il manderoit; la premiere page eſt un ravaudage de rien pour choiſir un jour afin de dîner chez M. d'Hérouïs : on fait du mieux qu'on peut à cet Abbé Arnauld ; il n'eſt pas ſouvent à Paris, & l'on eſt aiſe d'obliger les gens de ce nom-là. Il me pria l'autre jour de lui montrer un morceau de votre ſtyle : ſon frere lui en a dit du bien; en lui montrant, je fus ſurpriſe moi-même de la juſteſſe de vos périodes, elles ſont quelquefois harmonieuſes; votre ſtyle eſt devenu comme on le peut ſouhaiter, il eſt fait & parfait ; vous n'avez qu'à continuer, & vous bien garder de vouloir le rendre meilleur.

Voilà dix heures, il faut faire mon paquet : je n'ai point reçu votre lettre : j'ai paſſé à la poſte; mon petit homme m'a

(1) M. de Pomponne.

fait beaucoup d'excuses, mais je n'en suis pas plus riche ; ma lettre est entre les mains des facteurs, c'est-à-dire, la mer à boire. Je la recevrai demain, & n'y ferai réponse que vendredi. Adieu, ma chere enfant; vous dirai-je que je vous aime ? il me semble que c'est une chose inutile ; vous le croyez assurément.

LETTRE CLVIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 27 Mai 1672.

Vous ne devez souhaiter personne pour faire des relations ; on ne peut les faire plus agréablement que vous. Je crois de votre Provence toutes les merveilles que vous m'en dites ; mais vous savez très-bien les mettre dans leur jour ; & si le beau pays que vous avez vu pouvoit vous témoigner les obligations qu'il vous a, je suis assurée qu'il n'y manqueroit pas. Je crois qu'il vous diroit aussi l'étonnement où il doit être de votre dégoût pour ces divines senteurs ; jamais il n'a vu personne s'en restaurer sur un panier de fumier. Rien n'est plus extraordinaire que l'état où vous avez été ; & cependant, ma fille, je le com-

prends : la chose du monde la plus malsaine, c'est de dormir parmi des odeurs; tous les excès sont fâcheux, & les meilleures choses sont dégoûtantes quand elles sont jettées à la tête : ah! le beau sujet de faire des réflexions? votre oncle de Sévigné craindra bien pour votre salut jusqu'à ce qu'il ait compris cette vérité. Vous me disiez l'autre jour un mot admirable là-dessus, qu'il n'y a point de délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance & la facilité les accompagnent. Je vous avoue que j'ai une extrême envie de faire cette épreuve; comment vous y prendrez-vous pour me faire voir un petit morceau de vos pays enchantés? Je comprends la joie que vous aurez eue de voir Madame de Monaco, & la sienne aussi : vous aurez sans doute bien causé; elle ouvre assez son cœur sur les chapitres même les plus délicats : je serai fort aise si vous me mandez quelque chose des sujets de votre conversation. Notre d'Hacqueville est ravi que vous ayez fait cette jolie course; il s'en va en Bretagne; il a vu votre lettre, & Guitaut, & M. de la R. F. Ils sont tous fort contents de votre relation, mais sur-tout de l'histoire tragique; elle est contée en perfection : nous avons peur que vous n'ayez tué cette pauvre Diane pour faire un beau

dénouement : nous voulons pourtant vous en croire, & vous remercier d'avoir fait chasser l'amant de votre chambre ; si vous l'aviez fait jetter dans la mer, vous auriez encore mieux fait : sa barbarie est fort haïssable, & le mauvais goût de Diane nous console quasi de sa mort : son ame devroit bien revenir, à l'exemple de celle de M. de B***. Je vous ai mandé la mort de ce dernier : il ne voulut point se confesser, & envoya tout au diable, & lui après : son corps est en dépôt à Saint-Nicolas : le peuple s'est mis dans la tête que son ame revient la nuit toute en feu dans l'Eglise, qu'il crie, qu'il jure, qu'il menace ; & là-dessus ils veulent jetter le corps à la voirie, & assassiner le Curé qui l'a reçu. Cette folie est venue à tel point, qu'il a fallu ôter le corps habilement de la chapelle, & faire venir la Justice pour défendre de faire insulte au Curé. Voilà qui est tout neuf d'hier au matin, mais cela n'est pas digne de déchausser votre histoire amoureuse. Nous attendons demain notre petit Coulanges. Je suis très-ennuyée de n'avoir point de lettres de mon fils ; il y a un tel dérangement au commerce de l'armée, qu'on n'en reçoit quasi que par des couriers extraordinaires. Je ne sais nulle nouvelle aujourd'hui ; je hais tant de dire des fauf-

fetés, que j'aime mieux ne rien dire : ce que je vous mande eſt toujours vrai, & vient de bon lieu. Je m'en vais préſentement à Livry, j'y mene ma petite enfant, & ſa nourrice, & tout le petit ménage ; je veux qu'ils reſpirent cet air de printemps : je reviens demain, ne pouvant quitter ma tante plus long-temps ; j'y laiſſerai la petite quatre ou cinq jours, après quoi j'en ai beſoin ici : elle me réjouit tous les matins. Il y a ſi long-temps que je n'ai reſpiré & marché, qu'il faut que j'aye pitié de moi un moment auſſi-bien que des autres. Je me prépare tous les jours; mes habits ſe font ; mon carroſſe eſt prêt il y a huit jours; enfin, ma fille, j'ai un pied en l'air, & ſi Dieu nous conſerve notre pauvre tante plus long-temps qu'on ne croit, je ferai ce que vous m'avez conſeillé, c'eſt-à-dire, je partirai dans l'eſpérance de la revoir.

Ecrivez à M. de Laon (1) qui enfin eſt Cardinal ; vous pourrez comprendre ſa joie, ſi vous ſavez qu'il n'a jamais ſouhaité que cette dignité : je viens de lui écrire. M. d'Harouïs s'en va en Bretagne ; il em-

---

(1) Céſar d'Eſtrées, qui étoit Cardinal *in petto*, de la promotion du mois d'Août de l'année 1671, ne fut déclaré qu'en ce temps-là.

mene d'Hacqueville & notre ami Chésieres, qui désormais sera plus Breton que Parisien. Le Comte des Chapelles m'a écrit de l'armée; il dit qu'hier, je ne sais quel jour c'étoit que son hier, il se trouva dans une compagnie de grande conséquence, où votre mérite, votre sagesse, votre beauté avoient été élevés jusqu'au-dessus des nues, & que même on y avoit compris le goût & l'amitié que vous avez pour moi. Si cette fin est une flatterie, elle m'est si agréable que je la reçois à bras ouverts.

LETTRE CLIX.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 30 Mai 1672.

Je ne reçus point hier de vos lettres, ma pauvre enfant; votre voyage de Monaco vous avoit mise hors de toute mesure : je me doutois que ce petit malheur m'arriveroit. Je vous envoye les nouvelles de M. de Pomponne; voilà déjà la mode d'être blessé qui commence : j'ai le cœur fort triste dans la crainte de cette campagne. Mon fils m'écrit fort souvent; il se porte bien jusqu'à présent. Ma tante est toujours dans un état déplorable; & nous avons,

pourtant le courage d'envifager un jour pour notre départ, en jouant une efpérance que de bonne foi nous n'avons point. J'en fuis toujnurs à trouver certaines chofes fort mal rangées; ce font de groffes pierres dans le chemin, trop lourdes pour être déplacées : je crois que nous pafferons par-deffus; ce n'eft pas fans peine, la comparaifon eft jufte. Je ne menerai point ma petite enfant; elle fe porte très-bien à Livry; elle y paffera tout l'été. La beauté de Livry eft au-deffus de tout ce que vous avez vu; les arbres font d'un verd admirable, tout eft plein de chevre-feuilles; cette odeur ne m'a point encore dégoûtée : mais vous méprifez bien nos petits buiffons au prix de vos forêts d'orangers. Voici une hiftoire tragique de Livry : vous vous fouvenez bien de ce prétendant fi dévôt, qui n'ofoit tourner les yeux ni la tête; je difois qu'il fembloit qu'il y portât un verre d'eau; fa dévotion l'a rendu fou : une belle nuit il fe donna cinq ou fix coups de couteau; & tout nud, & tout en fang, fe mit à genoux au milieu de fa chambre : on entre, on le trouve en cet état : Hé, mon Dieu ! mon frere, que faites-vous? & qui vous a maltraité ainfi? Mon pere, dit-il froidement, c'eft que je fais pénitence. Il tombe évanoui; on le couche,

on le panse, on le trouve très blessé; on le guérit après trois mois de soins, & puis ils l'ont renvoyé à Lyon à ses parents. Si vous ne trouvez pas cette tête-là assez renversée, vous n'avez qu'à le dire, je vous donnerai celle de Madame Paul (1), qui est devenue éperdue, & s'est amourachée d'un grand benêt de vingt-cinq ou vingt-six ans, qu'elle avoit pris pour faire le jardin : vraiment il a fait un beau ménage : cette femme l'épouse ; ce garçon est brutal, il est fou ; il la battra comme plâtre ; il l'a déjà bien menacée ; n'importe elle en veut par-là ; je n'ai jamais vu tant de passion : ce sont tous les plus violents sentiments qu'on puisse imaginer ; mais ils sont croqués comme les grosses peintures ; toutes les couleurs y sont, il n'y auroit qu'à les étaler. Je me suis extrêmement divertie à méditer sur ces caprices de l'amour : je me suis effrayée moi-même voyant de tels attentats. Quelle insolence ! où trouvera-t-on quelque sûreté ? Voilà de belles nouvelles, ma chere enfant, au-lieu de vos aimables relations. Madame de la Fayette est toujours languissante, M. de la Rochefoucauld toujours éclopé ; nous faisons quelquefois des conversations d'une trist-

(1) **Veuve de maître Paul, jardinier de Livry.**

teſſe qu'il ſemble qu'il n'y ait plus qu'à nous enterrer. Le jardin de Madame de la Fayette eſt la plus jolie choſe du monde ; tout eſt fleuri, tout eſt parfumé ; nous y paſſons bien des ſoirées, car la pauvre femme n'oſe aller en carroſſe : nous vous ſouhaiterions bien quelquefois derriere une paliſſade pour entendre certains diſcours de certaines terres inconnues que nous croyons avoir découvertes. Enfin, ma fille, en attendant ce jour heureux de mon départ, je paſſe du fauxbourg au coin du feu de ma tante, & du coin du feu de ma tante à ce pauvre fauxbourg. Adieu, ma très-aimable ; j'ai extrêmement envie de ſavoir de vos nouvelles, & de celles de votre fils. J'embraſſe mon cher Grignan ; vous aime-t-il toujours bien ? Je le prie de m'aimer auſſi.

LETTRE CLX.

A LA MÊME.

A Livry, jeudi 2 Juin 1672.

Je l'ai reçu cet aimable volume, jamais je n'en ai vu un ſi divertiſſant, ni ſi bien écrit, ni où je priſſe tant d'intérêt : je ne

puis assez vous dire l'obligation que je vous en ai, aussi-bien que de l'application que vous avez aux dates; c'est une marque assurée du plaisir & de l'intérêt qu'on prend à un commerce : au contraire, quand les commerces pesent, nous nous moquons bien de tant compter, nous voudrions que tout se perdît; mais vous êtes bien sur ce point comme je puis le souhaiter; & ce ne m'est pas une médiocre joie, à moi qui mets au premier rang le commerce que j'ai avec vous. Il est donc vrai, ma fille, qu'il y a eu une de mes lettres de perdue; mais je ne jette les yeux sur personne : ceux qui pourroient s'en soucier n'ont pas détourné les lettres qui devoient leur donner le plus de curiosité, elles ont toujours été jusqu'à vous; des autres, ils ne s'en soucient guere. Vous êtes contente de ce Ministre, & vous le serez toujours très-assurément; vous entendez bien que c'est du grand Pomponne que je parle, & c'est de lui que je croyois qu'on voudroit voir ce que je disois. Je ne sais donc qui peut faire ce misérable larcin; il n'y a pas un grand goût à prendre des lettres au degré de parenté où nous sommes : si elles sont agréables, c'est un miracle; ordinairement elles ne le sont point. Enfin, voilà qui est fait, sans que je puisse imaginer à qui je

dois m'en prendre. Dieu vous garde donc d'une plus grande perte.

Nous ne favons point la vie cachée de la Marans ; mais Madame de la Fayette doit vous écrire fes vifions paffées, dès qu'elle aura une tête pour cela. Nous croyons avoir entrevu un épifode d'un jeune Prince, au milieu de l'enivrement, qui la rendoit fi troublée ; & toutes vos paroles ramaffées nous confirmoient cette vifion. Je vous fais entendre notre folie : elle vous fera expliquée plus nettement. Vous ne m'expliquez que trop bien les périls de votre voyage : je ne les comprends pas, c'eft-à-dire, je ne comprends pas comment on peut s'y expofer ; j'aimerois mieux aller à l'occafion ; j'affronterois plus aifément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres, & le bruit des trompettes, que de voir de groffes vagues me marchander, & me mettre à loifir à deux doigts de ma perte ; & d'un autre côté, vos Alpes, dont les chemins font plus étroits que vos litieres ; en forte que votre vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma fille, cette penfée me fait tranfir depuis les pieds jufqu'à la tête ; je fuis fervante de ces pays-là ; je n'y irai de ma vie ; & je tremble quand je fonge que vous en venez. Jamais les amants de Madame de

Monaco n'en ont tant fait pour elle; ce que vous dites du premier & du dernier eſt admirable: c'eſt cela qui eſt une épigramme. Ne parlâtes-vous point un peu de MADAME (1)? en eſt-elle conſolée? eſt-elle bien eſtropiée (2)? eſt-elle bien déſeſpérée de ſe voir au-delà des Alpes? eſt-elle dans l'attente de venir à Paris? Je comprends la grande joie qu'elle a eue de vous voir; vos converſations doivent avoir été infinies, & l'obligation d'une telle viſite ne doit jamais s'oublier: elle vous l'a rendue promptement; mais ce n'eſt pas avec les mêmes circonſtances. Vous me parlez très-plaiſamment de la Princeſſe d'Harcourt (3). Brancas s'eſt inquiété, je ne ſais pourquoi; il eſt volontaire à l'armée; & comme il eſt déſeſpéré de mille choſes, il n'évitera pas trop de rêver, ou de s'endormir vis-à-vis d'un canon: il ne voit guere d'autre porte pour ſortir de tous ſes embarras. Il écrivoit l'autre jour à Madame de Villars & à moi; le deſſus de la lettre étoit *à M. de Villars, à Madrid.* Mada-

(1) Madame de Monaco avoit été la principale favorite de MADAME, (*Henriette-Anne d'Angleterre*) morte le 29 Juin 1670.

(2) D'une ſaignée mal faite.

(3) Françoiſe de Brancas, dont il a été queſtion ci-devant, *page* 197.

me de Villars qui le connoît (4), devina la vérité; elle ouvre la lettre, & y trouve d'abord, *mes très-cheres :* nous n'avons point encore fait réponse. Vous dites que je ne vous parle point de votre frere, je ne sais pourquoi; car j'y pense à tout moment, & j'en suis dans des inquiétudes extrêmes; je l'aime fort, & il vit avec moi d'une maniere charmante; ses lettres sont aussi d'un style, que si on les trouve jamais dans ma cassette, on croira qu'elles sont du plus honnête homme de mon temps; je ne crois pas qu'il y ait un air de politesse & d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point; mon fils est présentement dans l'armée du Roi, c'est-à-dire, à la gueule du loup, comme les autres.

(5) On ne sera pas long-temps sans apprendre de grandes nouvelles : le cœur bat en attendant. Le Marquis de Castelnau a la petite-vérole. On disoit hier que Desmarais, le fils du Grand-Fauconnier, & Bouligneux, étoient morts de maladie : si je ne

---

(4) Le Comte de Brancas est le même que la Bruyere a prétendu désigner sous le nom de *Ménalque*, dans son livre des *Mœurs du Siecle.*

(5) Dans l'édition de 1734, on ne trouve, sous la date du 2 Juin, que cette fin de lettre; tout le reste paroît pour la premiere fois.

vous mande point le contraire, avant que de fermer demain ma lettre à Paris, c'eſt ſigne que cela eſt vrai. Je ſuis venue ici ce matin toute ſeule dans une caleche, afin de remener ma petite enfant; il faut qu'elle eſſaye un bonnet & une robe; je m'en jouerai juſqu'à ce que je parte, & ne la ramenerai ici que trois jours devant: elle ſe porte très-bien; elle eſt aimable ſans être belle; elle fait cent petites ſottiſes qui réjouiſſent. Mais la veuve de maître Paul eſt outrée; il s'eſt trouvé une hanicroche à ſon mariage: ſon grand benêt d'amant ne l'aime guere; il trouve Marie (6) bien jolie, bien douce: ma fille, cela ne vaut rien, je vous le dis franchement: je vous aurois fait cacher, ſi j'avois voulu être aimée. Ce qui ſe paſſe ici eſt ce qui fait tous les Romans, toutes les Comédies, toutes les Tragédies, *in rozzi petti*, *tutte le fiamme*, *tutte le furie d'amor*. Il me ſemble que je vois un de ces petits amours, qui ſont ſi bien dépeints dans le prologue de l'Aminte, qui ſe cachent & qui demeurent dans les forêts: je crois, pour ſon honneur, que celui-là viſoit à Marie; mais le plus juſte s'abuſe: il a tiré ſur la jardiniere, & le mal eſt incurable. Si vous étiez ici, cet

(6) Fille de Madame Paul.

original groſſier vous divertiroit extrêmement; pour moi, j'en ſuis occupée, & j'emmene Marie, pour l'empêcher de couper l'herbe ſous le pied de ſa mere : ces pauvres meres! Je ne laiſſe pas de me promener avec plaiſir; les chevre-feuilles ne m'entêtent point. M. de Coulanges a une belle paſſion pour le Marquis de Villeroi; il arriva hier au ſoir. Sa femme, comme vous dites, a donné tout au travers des louanges & des approbations : cela eſt naturel; il faut avoir trop d'application pour s'en garantir : je me ſuis mirée dans ſa lettre; mais je l'excuſe mieux qu'on ne m'excuſoit. Ne croyez point que la maladie de Madame de la Fayette puiſſe m'arrêter : elle n'eſt pas en état de faire peur; & puiſque j'enviſage bien de partir dans l'état où eſt ma tante, il faut croire que rien ne peut m'en empêcher. M. de Coulanges ne comptoit plus la revoir : il l'a trouvée méconnoiſſable; elle ne prend plus de plaiſir à rien; elle eſt à demi dans le ciel : c'eſt une véritable ſainte; elle ne ſonge plus qu'à ſon grand voyage, & comprend fort bien celui que je vais faire; elle me donne congé d'un cœur déja tout détaché de la terre; elle entre dans mes raiſons : cela touche ſenſiblement : & j'admire le contrepoids que Dieu veut mettre à la joie ſen-

ſible que j'aurai de vous aller voir. Je laiſſerai ma tante à demi-morte ; cette idée bleſſe le cœur, & j'emporterai une inquiétude continuelle de mon fils : ah ! que voilà bien le monde ! Vous dites qu'il faut ſe déſaccoutumer de ſouhaiter quelque choſe : ajoutez-y, & d'être parfaitement contente : cet état n'eſt pas réſervé pour les mortels. Vous êtes donc à Grignan ? hé bien ! ma chere enfant, tenez-vous-y juſqu'à ce que je vous en ôte. Notre cher Abbé penſe comme moi, & la Mouſſe ; vous ne vîtes jamais une petite troupe aller de ſi bon cœur à vous. Adieu, ma très-aimable, juſqu'à demain à Paris ; je m'en vais me promener, & penſer à vous très-aſſurément dans toutes ces belles allées, où je vous ai vue mille fois.

A Monſieur DE GRIGNAN.

Vous me flattez trop, mon cher Comte : je ne prends qu'une partie de vos douceur, qui eſt le remerciment que vous me faites de vous avoir donné une femme qui fait tout l'agrément de votre vie : oh ! pour cela, je crois que j'y ai un peu contribué ; mais pour votre autorité dans la Province, vous l'avez par vous-même, par votre mérite, votre naiſſance, votre conduite ; tout cela ne vient pas de moi. Ah !

que vous perdez que je n'aye pas le cœur content! Le Camus m'a prise en amitié; il dit que je chante bien ses airs : il en a fait de divins; mais je suis triste, & je n'apprends rien; vous les chanteriez comme un ange : Le Camus estime fort votre voix & votre science. J'ai regret à ces sortes de petits agréments que nous négligeons; pourquoi les perdre? Je dis toujours qu'il ne faut point s'en défaire, & que ce n'est pas trop de tout. Mais que faire, quand on a un nœud à la gorge? Vous avez fait faire à ma fille le plus beau voyage du monde : elle en est ravie; mais vous l'avez bien menée par monts & par vaux, & bien exposée sur vos Alpes, & aux flots de votre Méditerranée : j'ai quasi envie de vous gronder, après vous avoir embrassé tendrement.

A Madame DE GRIGNAN.

Vendredi 3 *Juin.*

Me voici à Paris, où je trouve que ces deux Messieurs (7) ne sont pas si morts qu'il l'étoient hier. La Maréchale de Villeroi est à l'extrêmité. Je ne sais rien de l'armée.

---

(7) Messieurs Desmarais & Bouligneux.

LETTRE CLXI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 6 Juin 1672.

COMME je n'ai point reçu de vos lettres, & que c'eſt toujours un grand chagrin pour moi, je me ſuis imaginée que vous aviez été occupée à recevoir Madame de Monaco : ce qui me conſole, c'eſt que vous êtes en lieu de planter choux, & que vos Alpes, ni votre mer Méditerranée ne ſauroient plus vous faire périr. J'ai bien ſué en penſant au péril de votre voyage. Ma tante a reçu encore aujourd'hui le viatique dans la vue de faire le ſien ; elle y eſt appliquée avec une dévotion angélique ; ſa préparation, ſa patience, ſa réſignation, ſont des choſes ſi peu naturelles, qu'il faut les conſidérer comme autant de miracles qui perſuadent la Religion. Elle eſt entiérement détachée de la terre ; ſon état, quoiqu'infiniment douloureux, eſt la choſe du monde la plus ſouhaitable à ceux qui ſont véritablement chrétiens : elle nous chaſſe tous, comme je vous ai déja dit ; & quoique nous ayons deſſein de lui obéir, nous croyons quelquefois qu'elle s'en ira encore

plutôt que nous. Enfin, nous voyons un jour; & si je n'étois accoutumée depuis quelque temps à ne point faire ce que je desire, je vous manderois dès aujourd'hui de ne plus m'écrire; mais non, j'aime mieux recevoir quelqu'une de vos lettres à Grignan, que d'en manquer ici. Voilà les nouvelles de M. de Pomponne : il est déja question d'un nom de connoissance qui afflige; Dieu nous fasse la grace de n'en point voir d'autres. M. de la R. F. ne sait encore rien : il sera sensiblement touché; car il est patriarche, & connoît quasi aussi-bien que moi la tendresse maternelle; il me pria fort hier de vous faire mille amitiés pour lui. Madame de la Fayette me pria fort aussi de vous dire l'état où elle est, afin que vous ne soyez point étonnée de ne point voir de ses lettres; la fievre tierce l'a reprise. Elle vous conjure de croire que ce n'est, ni un Prêtre, ni un Conseiller qui cause l'ennui de la Marans : c'est un des mieux chaussés, dont nous ne savons, ni le nom, ni la devise, ni les couleurs, mais que nous jugeons bien qui est à la guerre, à voir les sombres horreurs dont elle est accablée; si elle aimoit un Conseiller, elle feroit gaillarde. Dans ma lettre qui a été perdue, je crois que je vous répondois sur quelque chagrin que vous aviez d'une mé-

chanceté qu'on vous avoit faite; je vous mandois que si vous en aviez dit davantage, on auroit peut-être bien pu deviner d'où cette malice pouvoit venir. J'ai appris quelque chose depuis de ce qui vous fâchoit; il y a des gens fort alertes pour s'éclaircir des soupçons qu'ils ont sur certaines gens. Nous sommes éveillés aussi pour un premier Président (1), que nous croyons que M. de Marseille fera faire à Saint-Germain au conseil de la Reine, en l'absence du Roi & de M. de Pomponne, avec M. Colbert & M. le Tellier. Je mis hier Langlade en campagne pour parler à des gens qui doivent nous instruire, & que nous voulons instruire à notre tour : il trouve que l'amitié me donne de l'esprit & des vues; je n'exécute rien qu'avec de bons conseils. J'ai vu une lettre de vous à Sainte-Marie, dont je vous loue & vous remercie mille fois; je n'ai jamais rien vu de si honnête, ni de si politique : vous faites mieux que moi. M. de Coulanges & M. Guitaut m'en ont montré d'autres, dont vous êtes louable d'une autre façon. Vous savez bien que le Marquis de Villeroi a quitté Lyon & Madame de Coulanges, pour s'en aller comme le Chevalier des armes

(1) Du Parlement d'Aix.

noires dans l'armée de l'Electeur de Cologne, voulant servir le Roi au moins dans l'armée de ses Alliés. Il y a plusieurs avis pour savoir s'il a bien ou mal fait. Le Roi n'aime pas qu'on lui désobéisse; peut être aussi qu'il aimera cette ardeur martiale: le succès fera voir ce que l'on doit en juger.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 27, d'Aix & de Lambesc. Je pensois déja que vous ne m'écririez rien du tout à cause de votre Princesse : c'est la plus raisonnable excuse que vous puissiez me donner, je la comprends très-bien; vous n'avez pas tous les jours de telles compagnies; il faut bien profiter de ces occasions, que le bonheur & le hasard vous envoyent. Parlez-moi des déplaisirs qu'elle a eus de la mort de MADAME, & des espérances qu'elle a pour Paris. Vous avez donc eu des comédiens; je vous réponds que de quelque façon que votre théâtre fût garni, il l'étoit toujours mieux que celui de Paris. J'en parlois l'autre jour en m'amusant avec Beaulieu; il me disoit: Madame, il n'y a plus que des garçons de boutique à la comédie; il n'y a pas seulement des filoux, ni des pages, ni de grands laquais, tout est à l'armée: quand on voit un homme avec une épée dans les rues, les petits enfans crient sur lui. Voilà quel est

eſt Paris préſentement ; mais il changera de face dans quelques mois. Vous faites bien de me demander pardon de dire que vous me laiſſez repoſer de vos grandes lettres ; vous avez réparé cette faute très-promptement : hélas ! ma fille, ce ſont des petites qu'il faut que je me repoſe. Vous êtes d'un très-bon commerce ; je n'euſſe jamais cru que le mien vous eût été ſi agréable : je m'en eſtime bien plus que je ne faiſois. Vous me dites plaiſamment que vous croiriez m'ôter quelque choſe en poliſſant vos lettres ; gardez-vous bien d'y toucher, vous en feriez des pieces d'éloquence. Cette pure nature dont vous parlez eſt préciſément ce qui eſt bon & ce qui plaît uniquement. Gardez bien votre aimable eſprit, il a les yeux plus grands que ceux de votre tête, qui ſont pourtant fort jolis pour ce qu'ils contiennent. Votre comparaiſon eſt plaiſante d'une femme groſſe de neuf, dix, onze, ou douze mois ; oui, ma fille, vous accoucherez enfin heureuſement ; votre enfant ne ſera point pétrifié. Ne m'envoyez point vos eaux ni vos gants, vous me les donnerez à Grignan ; je ne ferai point d'autre proviſion que celle-là : je vous manderai que je pars à l'heure que vous y penſerez le moins. La Maréchale de Vil-

leroi (2) se porte mieux. Il n'y a point de meilleures nouvelles que celles que je vous envoye; j'en demande toujours, & l'on prend plaisir à m'en dire, parce qu'on sait bien que ce n'est pas pour moi. Il m'est impossible de ne pas souhaiter au moins d'être à demain, afin d'avoir encore de vos nouvelles, & de cette fievre que vous dites qui n'aura point de suite.

(2) Magdelaine de Créqui.

LETTRE CLXII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 13 Juin 1672.

VOILA une lettre de mon fils qui vous divertira; ce sont des détails qui font plaisir. Vous verrez que le Roi est si parfaitement heureux, que désormais il n'aura qu'à dire ce qu'il souhaite dans l'Europe, sans prendre la peine d'aller lui-même à la tête de son armée; on se trouvera heureux de le lui donner. Je suis assurée qu'il passera l'Issel comme la Seine. La terreur prépare par-tout une victoire aisée: la joie de tous les courtisans est un bon augure. Brancas

me mande qu'on ne cesse de rire depuis le matin jusqu'au soir.

Il y a une petite histoire qu'il faut que je vous mande. Quand le vieux Bourdeille fut mort, M. de Montausier écrivit au Roi pour lui demander la charge de Sénéchal de Poitou pour M. de Lauriere son beau-frere. Le Roi la lui accorda. Un peu après, le jeune Matas la demanda, & dit au Roi qu'il y avoit très-long-temps que cette charge étoit dans leur maison. Le Roi écrivit à M. de Montausier, & le pria de lui rendre cette charge, en l'assurant qu'il donneroit autre chose à M. de Lauriere. M. de Montausier répondit que pour lui il feroit ravi de pouvoir le faire; mais que son beau-frere en ayant reçu les compliments dans la Province, il étoit impossible; & que Sa Majesté pouvoit faire d'autres biens au petit Matas. Le Roi fut piqué, & dit: Hé bien, je lui laisse la charge pour trois ans; mais je la donne ensuite pour toujours au petit Matas. Ce contre-temps a été fâcheux pour M. de Montausier. C'étoit à M. de Grignan que je devois mander ceci; il n'importe, mes deux lettres sont à tous deux, & n'en valent pas une bonne. Vous n'aurez point de Provençal pour premier Président, on m'en a fort assurée. M. de Marseille vint me voir

hier avec le Marquis de Vence & deux députés; je crus que c'étoit une harangue. Adieu, ma chere enfant, je vous prie d'être bien-aise de me voir en quelque temps que ce soit, & de songer au plaisir que j'en recevrai. Ma fille, voilà une sotte bête de lettre, je ferois bien mieux de dormir.

LETTRE CLXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 Juin 1672, à onze heures du soir.

Je viens d'apprendre une triste nouvelle, dont je ne vous dirai point le détail, parce que je ne le sais pas : mais je sais qu'au passage de l'Issel (1), M. de Longueville a été tué; cette nouvelle accable. J'étois chez Madame de la Fayette quand on vint l'apprendre à M. de la Rochefoucauld, avec la blessure de M. de Marsillac & la mort du Chevalier de Marsillac : cette grêle est tombée sur lui en ma présence. Il a été très-vivement affligé, ses larmes

---

(1) C'est-à-dire, au passage du Rhin, l'Issel fut abandonné.

ont coulé du fond du cœur, & sa fermeté l'a empêché d'éclater. Après ces nouvelles, je ne me suis pas donné la patience de rien demander : j'ai couru chez M. de Pomponne, qui m'a fait souvenir que mon fils est dans l'armée du Roi, laquelle n'a eu nulle part à cette expédition ; elle étoit réservée à M. le Prince : on dit qu'il est blessé ; on dit qu'il a passé la riviere dans un petit bateau ; on dit que Nogent a été noyé ; on dit que Guitry est tué ; on dit que M. de Roquelaure & M. de la Feuillade sont blessés, qu'il y en a une infinité qui ont péri en cette rude occasion. Quand je saurai le détail de cette nouvelle, je vous la manderai. Voilà Guitaut qui m'envoye un Gentilhomme qui vient de l'hôtel de Condé ; il me dit que M. le Prince a été blessé à la main. M. de Longueville avoit forcé la barriere, où il s'étoit présenté le premier ; il a été aussi le premier tué sur le champ ; le reste est assez pareil : M. de Guitry noyé, & M. de Nogent aussi ; M. de Marsillac blessé, comme j'ai dit, & une grande quantité d'autres qu'on ne sait pas encore. Mais enfin, l'Issel est passé. On nous représente M. le Prince dans ce bateau, donnant ses ordres par-tout avec ce sang-froid & cette valeur divine qu'on lui connoît. On assure qu'après cette premiere

difficulté, on ne trouve plus d'ennemis : ils font retirés dans leurs places. La blessure de M. de Marfillac eft un coup de moufquet dans l'épaule, & un autre dans la mâchoire, fans caffer l'os. Adieu, ma chere enfant; j'ai l'efprit un peu hors de fa place, quoique mon fils foit dans l'armée du Roi; mais il y aura tant d'autres occafions, que cela fait trembler & mourir.

LETTRE CLXIV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 20 Juin 1672.

JE ne puis fonger, fans une extrême émotion, à l'état où j'apprends que vous avez été; & quoique je fache que vous en êtes quitte, il m'eft impoffible de tourner les yeux fur le paffé, fans une horreur qui me trouble : faut-il donc que cette trifteffe inutile fe trouve avec tant d'autres peines qui font préfentement dans mon cœur? Le péril extrême où fe trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours; les couriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connoiffances, & qui peuvent apporter pis; la crainte que l'on a des mau-

vaises nouvelles, & la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, & avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, & l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire & me tue, & me fait mener une vie si contraire à mon humeur & à mon tempérament, qu'en vérité, il faut que j'aye une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est; tout le monde pleure, ou craint de pleurer: l'esprit tourne à la pauvre Madame de Nogent: Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mademoiselle de Vertus étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est quasi toujours: on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avoit qu'à se montrer; ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut: Ah! Mademoiselle, comment se porte Monsieur mon frere (1)? Sa pensée n'osa aller plus loin. Madame, il se porte bien de sa blessure; il y a eu un combat. Et mon fils? On ne lui répondit rien. Ah!

(1) Louis de Bourbon, Prince de Condé.

Mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, eſt-il mort? Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. Ah! mon cher fils! eſt-il mort ſur le champ? n'a-t-il pas eu un ſeul moment? ah, mon Dieu! quel ſacrifice! & là-deſſus elle tombe ſur ſon lit, & tout ce que la plus vive douleur peut faire, & par des convulſions, & par des évanouiſſements, & par un ſilence mortel, & par des cris étouffés, & par des larmes ameres, & par des élans vers le Ciel, & par des plaintes tendres & pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos; ſa ſanté, déja très-mauvaiſe, eſt viſiblement altérée: pour moi je lui ſouhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puiſſe vivre après une telle perte. Il y a un homme (2) dans le monde, qui n'eſt guere moins touché; j'ai dans la tête que s'ils s'étoient rencontrés tous deux ſeuls dans ces premiers moments, tous les autres ſentiments auroient fait place à des cris & à des larmes, que l'on auroit redoublés de bon cœur; c'eſt une viſion. Mais enfin, quelle affliction ne montre point notre groſſe Marquiſe

(2) M. de la Rochefoucauld.

d'Huxelles fur le pied de la bonne amitié ? Les maîtreffes ne s'en contraignent pas. Toute fa pauvre maifon revient ; & fon écuyer, qui arriva hier, ne paroît pas un homme raifonnable : cette mort efface les autres. Un courier d'hier au foir apporta la mort du Comte du Pleffis (3), qui faifoit faire un pont, & fut tué d'un coup de canon. M. de Turenne affiege Arnheim : on parle auffi fort de Skenk. Ah ! que ces beaux commencements feront fuivis d'une fin tragique pour bien des gens ! Dieu conferve mon pauvre fils : il n'a point été de ce paffage de riviere ; mais la campagne n'eft point finie.

Au milieu de nos chagrins, la defcription que vous me faites de Madame Colonne & de fa fœur (4) eft une chofe divine ; elle réveille malgré qu'on en ait ; c'eft une peinture admirable. La Comteffe de Soiffons & Madame de Bouillon (5) font en furie contre ces folles, & difent qu'il faut les renfermer. On ne croit pas auffi que le Roi veuille fâcher M. le Con-

(3) Alexandre de Choifeul, Comte du Pleffis, fils de Céfar, Duc de Choifeul, Maréchal de France.

(4) Hortenfe Mancini, Ducheffe de Mazarin.

(5) Mefdames de Soiffons & de Bouillon étoient fœurs de Mefdames Colonne & Mazarin.

nétable (*Colonne*), qui est assurément le plus grand Seigneur de Rome. En attendant, nous les verrons arriver comme Mademoiselle *de l'Etoile* (6) : la comparaison est tout-à-fait plaisante.

Voilà des relations ; il n'y en a point de meilleures : vous verrez dans toutes que M. de Longueville est cause de sa mort & de celle des autres, & que M. le Prince a été pere uniquement dans cette occasion, & point du tout Général d'armée. Je disois hier, & l'on m'approuva, que si la guerre continue, M. le Duc (7) sera cause de la mort de M. le Prince ; son amour pour lui passe toute autre passion. La Marans est abymée ; elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, & qu'avec M. de Longueville, M. le Prince & M. le Duc sont morts aussi ; & qu'on le lui dise, & qu'au nom de Dieu on ne l'épargne point ; qu'aussi-bien elle est dans un état qu'il est inutile de la ménager. Si on pouvoit rire, on riroit : ah ! si elle savoit combien peu on songe à lui cacher quelque chose, & combien chacun est occupé de ses douleurs & de ses craintes, elle ne croiroit pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

---

(6) Du *Roman comique* de Scaron.

(7) Henri Jules de Bourbon, fils de M. le Prince.

Les nouvelles que je vous mande sont d'original, c'est de Gourville, qui étoit avec Madame de Longueville lorsqu'elle a reçu ses lettres : tous les couriers viennent droit à lui. M. de Longueville avoit fait son testament avant que de partir; il fait un legs considérable à un fils qu'il a, & qui à mon avis paroîtra sous le nom de Chevalier d'Orléans (8), sans rien coûter à ses parents. Savez vous où l'on mit le corps de M. de Longueville? Dans le même bateau où il avoit passé tout vivant il y avoit deux heures. M. le Prince, qui étoit blessé, le fit mettre auprès de lui, couvert d'un manteau, en repassant le Rhin avec plusieurs autres blessés pour se faire panser dans une ville en-deçà de ce fleuve; de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le Chevalier de Montchevreuil, qui étoit attaché à M. de Longueville, ne veut point qu'on le panse d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui.

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville. Il n'étoit point à cette premiere expédi

(8) Il parut sous le nom de Chevalier de Longueville, & fut tué pendant le siege de Philisbourg en 1688, par un soldat qui tiroit une bécasse.

tion, mais il sera d'une autre : peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier? Je vous conseille d'écrire à M. de la Rochefoucauld sur la mort de son Chevalier & sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure : il est au premier rang de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse & de raison; je compte pour rien son esprit & son agrément. Je ne m'amuserai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime.

Du même jour, à dix heures du soir.

Il y a deux heures que j'ai fait mon paquet, & en revenant de la ville je trouve la paix faite, selon une lettre qu'on m'a envoyée. Il est aisé de croire que toute la Hollande est en allarme & soumise : le bonheur du Roi est au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu. On va commencer à respirer; mais quel redoublement de douleur à Madame de Longueville & à ceux qui ont perdu leurs chers enfants! J'ai vu le Maréchal du Plessis, il est très-affligé, mais en grand Capitaine. La Maréchale (9) pleure amérement, & la Comtesse (10) est fâchée de n'être point Duchesse; & puis

(9) Colombe le Charron.

(10) Marie-Louise le Loup de Bellenave.

c'eſt tout. Ah, ma fille ! ſans l'emportement de M. de Longueville, ſongez que nous aurions la Hollande ſans qu'il nous en eût rien coûté.

LETTRE CLXV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 Juin 1672.

Je ſuis préſentement dans la chambre de ma tante : ſi vous pouviez la voir en l'état qu'elle eſt, vous ne douteriez pas que je ne partiſſe demain matin. Elle a reçu aujourd'hui le viatique pour la derniere fois ; mais comme ſon mal eſt d'être entiérement conſumée, cette derniere goutte d'huile ne ſe trouve pas ſi-tôt. Elle eſt debout, c'eſt-à-dire, dans ſa chaiſe, avec ſa robe-de-chambre, ſa cornette, une coëffe noire par-deſſus, & ſes gants : nulle ſenteur, nulle mal-propreté dans ſa chambre ; mais ſon viſage eſt plus changé que ſi elle étoit morte depuis huit jours ; les os lui percent la peau ; elle eſt entiérement étique & deſſéchée ; elle n'avale qu'avec des difficultés extrêmes, elle a perdu la parole. M. Veſou lui a ſignifié ſon arrêt ; elle ne prend plus de remedes ; la nature ne retient plus rien ; elle n'eſt quaſi plus enflée,

parce que l'hydropiſie a cauſé le deſſéchement; elle n'a plus de douleurs, parce qu'il n'y a plus rien à conſumer; elle eſt fort aſſoupie, mais elle reſpire encore; & voilà à quoi elle tient : elle a eu des froids & des foibleſſes qui nous ont fait croire qu'elle étoit paſſée : on a voulu une fois lui donner l'extrême-onction. Je ne quite plus ce quartier, de peur d'accident. Je vous aſſure que quelque choſe que je voye au-delà, cette derniere ſcene me coûtera bien des larmes; c'eſt un ſpectacle difficile à ſoutenir, quand on eſt tendre comme moi. Voilà, ma fille, où nous en ſommes. Il y a trois ſemaines qu'elle nous donna congé à tous, parce qu'elle avoit encore un reſte de cérémonie; préſentement que le maſque eſt ôté, elle nous a fait entendre, à l'Abbé & à moi, en nous tendant la main, qu'elle recevoit une extrême conſolation de nous avoir tous deux dans ces derniers moments : cela nous crêva le cœur, & nous fit voir qu'on joue long-temps la comédie, & qu'à la mort on dit la vérité. Je ne vous dis plus le jour de mon départ :

Comment pourrois-je vous le dire ?
Rien n'eſt plus incertain que l'heure de la mort (1).

---

(1) C'eſt la penſée d'un joli madrigal de Montreuil.

Mais enfin, pourvu que vous vouliez bien ne nous point mander de ne pas partir, il eſt très-certain que nous partirons. Laiſſez nous donc faire; vous ſavez comme je hais les remords : ce m'eût été un dragon perpétuel que de n'avoir pas rendu les derniers devoirs à ma pauvre tante. Je n'oublie rien de ce que je crois lui devoir dans cette triſte occaſion. Je n'ai point vu Madame de Longueville; on ne la voit point; elle eſt malade : il y a eu des perſonnes diſtinguées, mais je n'ai pas eu l'honneur d'en être, & je n'ai point de titre pour cela. Il ne paroît pas que la paix ſoit ſi proche que je vous l'avois mandé; mais il paroît un air d'intelligence par-tout, & une ſi grande promptitude à ſe ſoumettre, qu'il ſemble que le Roi n'ait qu'à s'approcher d'une ville pour qu'elle ſe rende à lui. Sans l'excès de bravoure de M. de Longueville, qui lui a cauſé la mort & à beaucoup d'autres, tout auroit été à ſouhait : mais, en vérité, la Hollande entiere ne vaut pas un tel Prince. N'oubliez pas d'écrire à M. de la Rochefoucauld ſur la mort de ſon Chevalier & la bleſſure de M. de Marſillac; n'allez pas vous fourvoyer; voilà ce qui l'afflige : hélas! je mens; entre nous, ma fille, il n'a pas ſenti la perte du Chevalier, & il eſt

inconſolable de celui que tout le monde regrette. Il faut écrire auſſi au Maréchal du Pleſſis. Tous nos pauvres amis ſont encore en ſanté. Le petit la Troche a paſſé des premiers à la nage, on l'a diſtingué : ſi je ſuis encore ici, dites-en un mot à ſa mere ; cela lui fera plaiſir. Ma pauvre tante me pria l'autre jour par ſignes de vous faire mille amitiés, & de vous dire adieu : elle nous fit pleurer : elle a été en peine de la penſée de votre maladie : notre Abbé vous en fait mille compliments : il faut que vous lui diſiez toujours quelque petite douceur pour ſoutenir l'extrême envie qu'il a de vous aller voir. Vous êtes préſentement à Grignan, j'eſpere que j'y ſerai à mon tour comme les autres : hélas! je ſuis toute prête. J'admire mon malheur ; c'eſt aſſez que je deſire quelque choſe, pour y trouver de l'embarras. Je ſuis très-contente des ſoins & de l'amitié du Coadjuteur ; je ne lui écrirai point, il m'en aimera mieux : je ſerai ravie de le voir & cauſer avec lui.

Le Marquis de Villeroi eſt envoyé à Lyon ; le Roi n'a pas voulu qu'il ſoit demeuré avec M. de Munſter. Jarzé a eu permiſſion d'y être, & de ſe faire aſſommer de mille coups. Vous ſavez qu'il étoit auſſi exilé.

LETTRE CLXVI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 27 Juin 1672.

MA pauvre tante reçut hier l'extrême-onction; vous ne vîtes jamais un ſpectacle plus triſte : elle reſpire encore; voilà tout ce que je puis vous dire; vous ſaurez le reſte dans ſon temps : mais enfin, il eſt impoſſible de n'être pas ſenſiblement touchée de voir finir ſi cruellement une perſonne qu'on a toujours fort aimée & fort honorée. Vous dites là-deſſus tout ce qui peut ſe dire de plus honnête & de plus raiſonnable; j'en uſerai ſelon vos avis, & après avoir décidé, je vous ferai part de la victoire, & partirai ſans avoir les remords & les inquiétudes que je prévoyois, tant il eſt impoſſible de ne pas ſe tromper dans tout ce que l'on penſe : j'avois imaginé que je ſerois déchirée entre le déplaiſir de quitter ma tante, & les craintes de la guerre pour mon fils; Dieu a mis ordre à l'un, je rendrai tous mes derniers devoirs; & le bonheur du Roi a pourvu à l'autre, puiſque toute la Hollande ſe rend ſans réſiſtance, & que les Députés ſont à

la Cour, comme je vous l'avois mandé l'autre jour. Ainsi, ma fille, défaisons-nous de croire que nous puissions rien penser de juste sur l'avenir, & considérons seulement le malheur de Madame de Longueville, puisque c'est une chose passée : voilà sur quoi nous pouvons parler. Enfin, la guerre n'a été faite que pour tuer son pauvre enfant; le moment d'après, tout se tourne à la paix; & enfin le Roi n'est plus occupé qu'à recevoir les Députés des villes qui se rendent. Il reviendra *Comte de Hollande*. Cette victoire est admirable, & fait voir que rien ne peut résister aux forces & à la conduite de Sa Majesté : le plus sûr est de l'honorer & de le craindre, & de n'en parler qu'avec admiration. J'ai vu enfin Madame de Longueville; le hasard me plaça près de son lit : elle m'en fit approcher encore davantage, & me parla la premiere; car pour moi, je ne trouve point de paroles dans une telle occasion. Elle me dit qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne m'eût fait pitié; que rien ne manquoit à son malheur; elle me parla de Madame de la Fayette, de M. d'Hacqueville, comme de ceux qui la plaindroient le plus; elle me parla de mon fils, & de l'amitié que son fils avoit pour lui : je ne vous dis point mes répon-

ſes ; elles furent comme elles devoient être, & de bonne foi, j'étois ſi touchée, que je ne pouvois pas mal dire : la foule me chaſſa. Mais enfin, la circonſtance de la paix eſt une ſorte d'amertume qui me bleſſe juſqu'au cœur. Quand je me mets à ſa place, quand je me tiens à la mienne, j'en loue Dieu, puiſqu'elle conſerve mon pauvre Sévigné & tous nos amis. Vous êtes préſentement à Grignan ; vous voulez m'effrayer de la penſée de ne point me promener, & de n'avoir ni poires, ni pêches ; mais, ma très-aimable, vous y ſerez ; & quand je ſerai laſſe de compter vos ſolives, ne pourrai-je point aller ſur vos belles terraſſes ? & ne voulez-vous point me donner des figues & des muſcats ? Vous avez beau dire, je m'expoſerai à la ſéchereſſe du pays, eſpérant bien de n'en trouver que là : je prévois ſeulement une brouillerie entre nous, c'eſt que vous voudrez que j'aime votre fils plus que votre fille, & je ne crois pas que cela puiſſe être ; je me ſuis tellement engagé d'amitié avec cette petite, que je ſens un véritable chagrin de ne pouvoir la mener.

M. de la Rochefoucauld eſt fort en peine de la bleſſure de M. de Marſillac ; il craint que ſon malheur ne lui donne la

gangrene. Je ne sais si vous devez écrire à Madame de Longueville ; je crois que oui. On a fait une assez plaisante folie de la Hollande : c'est une Comtesse âgée de près de cent ans; elle est bien malade ; elle a autour d'elle quatre Médecins : ce sont les Rois d'Angleterre, d'Espagne, de France & de Suede. Le Roi d'Angleterre lui dit : Montrez la langue ; ah, la mauvaise langue ! Le Roi de France tient le pouls, & dit : Il faut une grande saignée. Je ne sais ce que disent les deux autres, car je suis abymée dans la mort ; mais enfin, cela est assez juste & assez plaisant.

Je suis fort aise que vous ne soyez point grosse ; vous serez bientôt remise de tous vos autres maux ; je n'ai pas de foi à votre laideur. J'ai vu deux ou trois Provençaux ; j'ai oublié leurs noms : mais enfin, la Provence m'est devenue fort chere ; elle m'a effacé la Bretagne & la Bourgogne, je les méprise.



LETTRE CLXVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi premier Juillet 1672.

ENFIN, ma fille, notre chere tante a fini sa malheureuse vie : la pauvre femme nous a fait bien pleurer dans cette triste occasion; & pour moi qui suis tendre aux larmes, j'en ai beaucoup répandu. Elle mourut hier matin à quatre heures, sans que personne s'en apperçût; on la trouva morte dans son lit : la veille elle étoit extraordinairement mal, & par inquiétude elle voulut se lever; elle étoit si foible qu'elle ne pouvoit se tenir dans sa chaise, & s'affaissoit & couloit jusqu'à terre; on la relevoit. Mademoiselle de la Trousse se flattoit, & trouvoit que c'étoit qu'elle avoit besoin de nourriture : elle avoit des convulsions à la bouche : ma cousine disoit que c'étoit un embarras que le lait avoit fait dans sa bouche & dans ses dents : pour moi je la trouvois très-mal. A onze heures, elle me fit signe de m'en aller; je lui baisai la main, elle me donna sa bénédiction, & je partis. Ensuite elle prit son lait par complaisance pour Mademoiselle

de la Trouffe; mais ne pouvant rien avaler, elle lui dit qu'elle n'en pouvoit plus; on la recoucha; elle chaffa tout le monde, & dit qu'elle s'en alloit dormir. A trois heures, elle eut befoin de quelque chofe, & fit encore figne qu'on la laiffât en repos. A quatre heures, on dit à Mademoifelle de la Trouffe que Madame dormoit: ma coufine dit qu'il ne falloit pas l'éveiller pour prendre fon lait. A cinq heures, elle dit qu'il falloit voir fi elle dormoit. On approche de fon lit, on la trouve morte: on crie, on ouvre les rideaux; fa fille fe jette fur cette pauvre femme, elle veut la réchauffer, reffufciter; elle l'appelle, elle crie, elle fe défefpere; enfin, on l'arache, & on la met par force dans une autre chambre; on me vient avertir; je cours toute émue; je trouve cette pauvre tante toute froide, & couchée fi à fon aife, que je ne crois pas que depuis fix mois elle ait eu un moment fi doux que celui de fa mort; elle n'étoit quafi point changée, à force de l'avoir été auparavant. Je me mis à genoux, & vous pouvez penfer fi je pleurai abondamment à la vue de ce trifte fpectacle. J'allai voir enfuite Mademoifelle de la Trouffe, dont la douleur fend les pierres; je les amenai toutes deux ici: le foir, Madame de la Trouffe vint pren-

dre ma coufine pour la mener chez elle., & à la Trouffe dans trois jours, en attendant le retour de M. de la Trouffe. Mademoifelle de Méri a couché ici : nous avons été ce matin au fervice : elle retourne ce foir chez elle, parce qu'elle le veut ; & me voilà prête à partir. Je ne puis plus recevoir de vos lettres ici. Vous ne m'avez point écrit le dernier ordinaire ; vous deviez m'en avertir pour m'y préparer : je ne puis vous dire quel chagrin cet oubli m'a donné, ni de quelle longueur m'a paru cette femaine : c'eft la premiere fois que cela vous eft arrivé ; j'aime encore mieux en avoir été plus touchée par n'y être pas accoutumée : j'efpere de vos nouvelles dimanche. Adieu donc, ma chere enfant. On m'a promis une relation, je l'attends : il me femble que le Roi continue fe conquêtes. Vous ne m'avez pas dit un mot fur la mort de M. de Longueville, ni fur tout le foin que j'ai eu de vous inftruire, ni fur toutes mes lettres ; je parle à une fourde ou à une muette ; je vois bien qu'il faut que j'aille à Grignan ; vos foins font ufés ; on voit la corde. Adieu donc, jufqu'au revoir. Notre Abbé vous fait mille amitiés ; il eft adorable du bon courage qu'il a de vouloir venir en Provence.

LETTRE CLXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, dimanche 3 Juillet 1672.

Je m'en vais à Livry mener ma petite enfant; ne vous mettez nullement en peine d'elle, j'en ai des ſoins extrêmes, & je l'aime aſſurément beaucoup plus que vous ne l'aimez. J'irai demain dire adieu à M. d'Andilly, & reviendrai mardi pour achever quelques bagatelles, & partir ce qui s'appelle inceſſamment. Je laiſſe cette lettre à ma belle Troche, qui ſe charge de vous mander toutes les nouvelles; elle s'en acquittera mieux que moi : l'intérêt qu'elle a dans l'armée la rend mieux inſtruite qu'une autre, & principalement qu'une autre qui, depuis quatre jours, n'a vu que des larmes, du deuil, des ſervices, des enterrements, & la mort enfin. Je vous avoue que j'ai été fort accablée de chagrin, quand mon laquais eſt venu me dire qu'il n'y avoit point de lettres pour moi à la poſte : voici la deuxieme fois que je n'ai pas un mot de vous; je crois que ce pourroit être la faute de la poſte, ou de votre voyage; mais cela ne laiſſe pas de

de déplaire beaucoup : comme je ne suis point accoutumée à la peine que je souffre dans cette occasion, je la soutiens d'assez mauvaise grace. Vous avez été si malade, qu'il me semble toujours qu'il vous en arrivera quelque malheur ; & vous en avez été si entourée depuis que vous n'êtes plus avec moi, que j'ai raison de les craindre tous, puisque vous n'en craignez pas un. Adieu, ma très-chere, je vous en dirois davantage si j'avois reçu de vos nouvelles.

LETTRE CLXIX.

A LA MÊME.

A Livry, dimanche au soir 3 Juillet 1671.

AH ! ma fille, j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avois point reçu votre lettre ; mon ami de la poste m'avoit mandé que je n'en avois point ; j'étois au désespoir. J'ai laissé le soin à Madame de la Troche de vous mander toutes les nouvelles, & je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir ; & M. de Coulanges que j'aime comme ma vie, & qui est le plus joli homme du

monde, m'envoye votre lettre qui étoit dans son paquet; & pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir son laquais au clair de la lune : il est vrai; mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, & vous ôte du train de tout ce qui se passe. Vous devez avoir reçu des relations très-exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu; le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le Prince & ses Argonautes (1) furent dans un bateau: les premieres troupes qu'ils rencontrerent au-delà, demandoient quartier, quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchements, & poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barriere, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même-temps on le perce de cinq ou six coups. M. le Duc le suit, M. le Prince suit son fils, & tous les autres suivent M. le Prince : voilà où se fit

(1) C'est le nom qui fut donné à l'élite des Princes Grecs qui suivirent Jason à Colchos pour la conquête de la toison d'or.

la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit su l'envie que ces gens-là avoient de se rendre : mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le Comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire ; car si elle eût tourné autrement, il étoit criminel. Il se charge de reconnoître si la riviere est guéable : il dit qu'oui ; elle ne l'est pas ; des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger ; il est vrai qu'il passe le premier : cela ne s'est jamais hasardé ; cela réussit, il enveloppe des escadrons, & les force à se rendre : vous voyez bien que son honneur & sa valeur ne se sont point séparés ; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela. Un Chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore ; enfin, il trouve la queue d'un cheval : il s'y attache, ce cheval le mene à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, & revient gaillard : voilà qui est d'un sang froid qui me fait souvenir d'Oronte, Prince des Massagétes. Au reste, il n'est rien de plus vrai que M. de Longueville avoit été à confesse avant que de partir : comme il ne se vantoit jamais

de rien, il n'en avoit pas même fait sa cour à Madame sa mere; mais ce fut une confession conduite par nos amis, & dont l'absolution fut différée plus de deux mois: cela s'est trouvé si vrai, que Madame de Longueville n'en peut pas douter: vous pouvez penser quelle consolation. Il faisoit une infinité de libéralités & de charités que personne ne savoit, & qu'il ne faisoit qu'à condition qu'on n'en parlât point: jamais un homme n'a eu tant de solides vertus; il ne lui manquoit que des vices, c'est-à-dire, un peu d'orgueil, de vanité, de hauteur; mais du reste, jamais on n'a été si près de la perfection: *pago lui, pago il mondo;* il étoit au-dessus des louanges: pourvu qu'il fût content de lui, c'étoit assez. Je vois souvent des gens qui sont encore fort éloignés de se consoler de cette perte; mais pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela est passé; cette triste nouvelle n'a assommé que trois ou quatre jours: la mort de MADAME (2) dura bien plus long-temps. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée, empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été question que

(2) Henriette-Anne d'Angleterre.

de villes rendues, de députés qui viennent demander la grace d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis de Sa Majesté. N'oubliez pas d'écrire un petit mot à la Troche, sur ce que son fils s'est distingué dans ce passage de riviere; on l'a loué devant le Roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les François sont jolis assurément; il faut que tout leur cede pour les actions d'éclat & de témérité : enfin, il n'y a plus de riviere présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur. Au reste, voici bien des nouvelles; j'avois amené ici ma petite enfant pour y passer l'été; j'ai trouvé qu'il y fait sec, il n'y a point d'eau; la nourrice craint de s'y ennuyer : que fais-je à votre avis? je la ramenerai après-demain chez moi tout paisiblement; elle sera avec *la mere Jeanne*, qui fera leur petit ménage; Madame de Sanzei sera à Paris; elle ira la voir; j'en saurai des nouvelles très-souvent : voilà qui est fait, je change d'avis; ma maison est jolie, & ma petite ne manquera de rien : il ne faut pas croire que Livry soit charmant pour une nourrice comme pour moi. Adieu, ma divine enfant; pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été si long-temps sans

recevoir de vos lettres ; elles me ſont toujours ſi agréables, qu'il n'y a que vous qui puiſſiez me conſoler de n'en point avoir.

LETTRE CLXX.

A LA MÊME.

A Paris, *vendredi* 8 *Juillet* 1672.

ENFIN, ma fille, vous êtes à Grignan, & vous m'attendez ſur votre lit : pour moi, je ſuis dans l'agitation du départ, & ſi je voulois être tout le jour à rêver, je ne vous verrois pas ſi-tôt ; mais je pars, & ſi je vous écris encore lundi, c'eſt le bout du monde. Soyez bien pareſſeuſe avant que j'arrive, afin de n'avoir plus aucune pareſſe dans le corps, quand j'arriverai : il eſt vrai que nos humeurs ſont un peu oppoſées ; mais il y a bien d'autres choſes ſur quoi nous ſommes de même avis ; & puis, comme vous dites, nos cœurs nous répondent quaſi de notre dégré de parenté. J'ai été à Saint Maur faire mes adieux, ſans les faire pourtant ; car, ſans vanité, la délicateſſe de Madame de la Fayette ne peut ſouffrir ſans émotion la perte d'une amie comme moi ; je vous dis

ce qu'elle dit. J'y fus avec M. de la R, F., nous causâmes fort en chemin; nous trouvâmes là Madame du Plessis, Mesdemoiselles de la Rochefoucauld, & Gourville, qui, avec un coup de baguette, nous fit sortir de terre un souper admirable. Madame de la Fayette me retint à coucher. Le lendemain la Troche & l'Abbé Arnauld vinrent me querir; & me voilà faisant mes paquets. J'ai dit adieu à M. d'Andilly; je m'en vais courir encore pour mille affaires; il y a bien long-temps que je n'ai eu le cœur si content. Mon fils m'a écrit, & me parle comme un homme qui croit avoir fini sa campagne; il dit que tout est soumis au Roi; que Grotius (1) est revenu pour achever de conclure la paix, & que la seule chose qui soit impossible à Sa Majesté, c'est de trouver des ennemis qui lui résistent. Il ajoute que si les armées se retirent d'aussi bonne heure qu'on le croit, il viendra nous trouver à Grignan. Il me parle fort de vous; quand vous lui écrirez, priez-le bien de faire cette jolie équipée. Il a vu le Chevalier de Grignan qui se porte bien, & qui lui a dit qu'il ne m'écrivoit pas souvent : mais il ne s'est pas

(1) Ambassadeur de la République de Hollande en France, & Pensionnaire de Rotterdam.

vanté de n'avoir seulement pas fait de réponse à un billet que je lui avois écrit : c'est *le petit glorieux*; on lui pardonne, pourvu qu'il ne soit pas tué.

Il y a un nombre infini de pleureuses de la mort de M. de Longueville : cela décrédite un peu le métier ; elles vouloient toutes avoir des conversations avec M. de la Rochefoucauld ; mais lui, qui craint d'être ridicule plus que toutes les choses du monde, il les a fort bien envoyées se consoler ailleurs. La Marans est abymée ; il y a dix mois qu'elle n'a vu sa sœur (2) ; elles sont mal ensemble : elle y fut, il y a trois jours, toute masquée ; & sans aucun préambule, ni se démasquer, quoique sa sœur la reconnût d'abord, elle lui dit en pleurant : Ma sœur, je viens ici pour vous prier de me dire comment vous étiez, quand votre amant mourut ; pleurâtes-vous longtemps ? ne dormiez-vous point ? quelque chose vous pesoit-il sur le cœur ? mon Dieu ! comment faisiez-vous ? cela est bien cruel ; parliez-vous à quelqu'un ? étiez-vous en état de lire ? sortiez-vous ? mon Dieu, que cela est triste ! Enfin, ma fille, ne croyez-vous pas l'entendre ? Sa sœur lui dit ce qu'elle voulut, & courut conter cette scè-

(2) Mademoiselle de Montalais.

ne à M. de la R. F. qui en riroit, s'il pouvoit rire. Pour nous, il est vrai que nous avons trouvé cette folie digne d'elle, & pareille à la belle équipée qu'elle fit, quand elle alla trouver le bon homme d'Andilly, le croyant le Druide Adamas, à qui toutes les bergeres du Lignon alloient conter leurs histoires & leurs infortunes, & en recevoient une grande consolation. J'ai cru que ce récit vous divertiroit aussi-bien que nous. Dampierre est très-affligée; mais elle cede à Théobon, qui pour la mort de son frere s'est enfermée à nos sœurs de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. La Castelnau est consolée; on lui a dit que M. de Longueville disoit à Ninon : Mademoiselle, délivrez-moi donc de cette grosse Marquise de Castelnau : là-dessus, elle danse. Pour la Marquise d'Huxelles, elle est affligée, comme une honnête & véritable amie. Le petit enfant de M. de Longueville est ce même petit apôtre dont vous avez tant oui parler; c'est une des plus belles histoires de nos jours. Je crois que vous n'oublierez pas d'écrire à ma cousine de la Trousse, dont la douleur & le mérite, à l'égard des soins qu'elle a eus de sa mere, sont au-dessus de toute louange.

Je vous prie, quoi qu'on dise, de faire

faire de l'huile de ſcorpion (3), afin que nous trouvions en même-temps les maux & les médecines. Pour vos couſins, j'en parlois l'autre jour; un Provençal m'aſſura que ce n'étoient pas les plus importuns que vous euſſiez à Grignan, & qu'il y en avoit d'une autre eſpece, qui, ſans vous bleſſer en trahiſon, vous faiſoient bien plus de mal. Je comprends aſſez que vous avez préſentement un peu de l'air de Madame *de Sotenville;* mais bientôt vous aurez à recevoir une compagnie qui vous fera mettre en œuvre le colombier & la garenne, & même la baſſe-cour. Ah! c'eſt bien pour dire des fadaiſes que je dis tout cela; car ſi vous en mettez un pigeon davantage, nous ne le ſouffrirons pas; c'eſt le moyen de faire mourir notre Abbé que de le tenter de mangeaille; votre ordinaire n'eſt que trop bon. La Mouſſe (4) a été un peu ébranlé de la crainte des puces, des punaiſes, des ſcorpions, des chemins, & du bruit qu'il trouvera peut-être; tout cela lui faiſoit un monſtre dont je me ſuis bien

(3) Les ſcorpions ſont aſſez communs en Provence, ſur-tout dans les lieux bas & humides; & l'huile de ſcorpion eſt ſouveraine, à ce qu'on dit, contre la piquure de ces inſectes.

(4) Il devoit faire le voyage de Grignan avec Madame de Sévigné & l'Abbé de Coulanges.

moquée; & puis dire: *quelle figure! hélas! je ne suis rien; il y aura tant de monde:* nous appellons cela des humilités glorieuses. D'Hacqueville reviendra bientôt, mais il ne me trouvera plus. J'ai fait faire vos compliments à Madame de Termes; & pourquoi non? M. de Vivonne est fort mal de sa blessure, M. de Marsillac pas trop bien de la sienne, & M. le Prince est quasi guéri. Je ne sais point de nouvelles particulieres. On espere toujours la paix & la conquête entiere de la Hollande. Nimegue fait mine de se défendre, mais on s'en moque. Je vous envoye un joli madrigal & la gazette de Hollande; j'y trouve l'article des deux sœurs (5) & celui d'Amsterdam fort plaisants. Adieu, ma très-chere enfant; pensez-vous que je vous aime?

(5) Mesdames Colonne & Mazarin.

LETTRE CLXXI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 11 Juillet 1672.

NE parlons plus de notre voyage; il y a si long temps que nous ne disons autre cho-

ſe, qu'enfin cela fatigue; les longues eſpérances uſent la joie, comme les longues maladies uſent la douleur : vous aurez dépenſé tout le plaiſir de me voir en m'attendant; quand j'arriverai, vous ſerez toute accoutumée à moi. J'ai été obligée de rendre les derniers devoirs à ma tante; il a fallu encore quelques jours au-delà : enfin, voilà qui eſt fait, je pars mercredi, & vais coucher à Eſſonne ou à Melun : je vais par la Bourgogne; je ne m'arrêterai point à Dijon : je ne pourrai pas refuſer quelques jours en paſſant à quelque vieille tante que je n'aime guere : je vous écrirai d'où je pourrai, je ne puis marquer aucun jour. Le temps eſt divin; notre Abbé eſt gai & content; la Mouſſe eſt un peu effrayé de la longueur du voyage, mais je lui donnerai du courage : pour moi je ſuis ravie; & ſi vous en doutez, mandez-le-moi à Lyon, afin que je m'en retourne ſur mes pas. Voilà, ma fille, tout ce que j'avois à vous dire là-deſſus; mais je veux vous louer de n'être point groſſe, & vous conjurer de ne le point devenir : ſi ce malheur vous arrivoit dans l'état où vous êtes de votre maladie, vous ſeriez maigre & laide pour toujours : donnez-moi le plaiſir de vous retrouver auſſi-bien que je vous ai donnée, & de pouvoir un peu trotter avec vous où

la fantaisie nous prendra d'aller; M. de Grignan vous doit donner, & à moi aussi, cette marque de sa complaisance. Ne croyez donc pas que vos belles actions ne soient pas remarquées; les beaux procédés méritent toujours des louanges; continuez, voilà tout. Vous me parlez de votre dauphin; je vous plains de l'aimer si tendrement, vous aurez beaucoup de douleurs & de chagrins à essuyer. Je n'aime que trop la petite de Grignan; je l'ai donc ôtée de Livry contre mes premieres résolutions; elle est cent fois mieux ici; elle a commencé à me faire trouver que j'avois bien fait; elle a eu depuis son retour une très-jolie petite-vérole volante, dont elle n'a point du tout été malade: ce que le petit Pecquet a traité en deux visites, auroit fait un grand embarras si elle avoit été à Livry; vous me demanderez si je l'ai toujours vue, je vous dirai que oui; je ne l'ai point abandonnée; je suis pour le mauvais air, comme vous êtes pour les précipices: enfin, je la laisse en parfaite santé au milieu de toutes sortes de secours. Madame du Pui-du-Fou & Pecquet la sevreront à la fin d'Août; & comme la nourrice est une femme attachée à son mari, à ses enfants, à ses vendanges & à tout son ménage, Madame du Pui-du-Fou m'a promis de me-

donner une femme pour avoir ſoin de ma petite, quand la nourrice ne ſera plus auprès d'elle. Cette femme ſera aidée de *Marie* que la petite aime & connoît fort, & la bonne *mere Jeanne* fera toujours leur petit ménage; M. de Coulanges & Madame de Sanzei en auront un ſoin extrême, en ſorte que nous en aurons l'eſprit en repos. J'ai été fort approuvée de l'avoir amenée ici; Livry n'eſt pas trop bon ſans moi pour ces ſortes de gens-là. Voilà qui eſt donc réglé. Adieu, ma très-aimable. M. de Grignan veut-il bien que je lui rende une viſite dans ſon beau château?

LETTRE CLXXII.

A LA MÊME.

A Auxerre, ſamedi 16 *Juillet* 1672.

ENFIN, ma fille, nous voilà. Je ſuis encore bien loin de vous, & je ſens pourtant déja le plaiſir d'en être plus près. Je partis mercredi de Paris avec le chagrin de n'avoir pas reçu de vos lettres le mardi; l'eſpérance de vous trouver au bout d'une ſi longue carriere me conſole. Tout le monde nous aſſuroit agréablement que je voulois faire mourir notre cher Abbé,

de l'expofer dans un voyage de Provence au milieu de l'été, il a eu le courage de fe moquer de tous ces difcours, & Dieu l'en a récompenfé par un temps à fouhait; il n'y a point de pouffiere, il fait frais, & les jours font d'une longueur infinie: voilà tout ce qu'on peut fouhaiter. Notre Mouffe prend courage; nous voyageons un peu gravement; M. de Coulanges nous eût été bon pour nous réjouir. Nous n'avons point trouvé de lecture qui fût digne de nous que Virgile, non pas *travefti*, mais dans toute la majefté du latin & de l'italien (1). Pour avoir de la joie, il faut être avec des gens réjouis; vous favez que je fuis comme on veut, mais je n'invente rien. Je fuis un peu trifte de ne plus favoir ce qui fe paffe en Hollande; quand je fuis partie, on étoit entre la paix & la guerre; c'étoit le pas le plus important où la France fe foit trouvée depuis très-long-temps; les intérêts particuliers s'y rencontrent avec ceux de l'Etat. Adieu donc, ma chere enfant, j'efpere que je trouverai de vos nouvelles à Lyon. Vous êtes très-obligée à notre cher Abbé & à la Mouffe, à moi point du tout.

(1) Annibal Caro a fait une traduction de l'Enéide en vers Italiens, qui eft la feule jufqu'ici qui ait rendu en quelque maniere toutes les beautés de l'original.

LETTRE CLXXIII.

A LA MÊME.

A Lyon, mercredi 27 Juillet 1672.

Si cette date ne vous plaît pas, je ne sais que vous faire. Je reçus hier deux de vos lettres par Madame de Rochebonne (1), dont la ressemblance me surprit au-delà de tout ce que j'ai jamais vu ; enfin, c'est M. de Grignan qui compose une très-aimable femme ; elle vous adore : je ne vous dirai point combien je l'aime, ni combien je comprends que vous devez l'aimer. Pour M. son beau-frere (2), c'est un homme qui emporte le cœur, une facilité, une liberté dans l'esprit qui me conviennent & qui me charment ; je suis logée chez lui. M. l'Intendant (3), Madame sa femme & Madame de Coulanges vinrent me prendre au sortir du bateau,

(1) Thérese Adhémar de Monteil, sœur de M. de Grignan, Comtesse de Rochebonne.

(2) N. de Châteauneuf, Chanoine, Comte & Chamarier de l'Eglise de Saint-Jean de Lyon, frere du feu Comte de Rochebonne, Commandant pour le Roi en Lyonnois.

(3) M. du Gué-Bagnols, pere de Madame de Coulanges.

lundi ; je soupai chez eux ; j'y dînai hier : on me promene, on me montre ; je reçois mille civilités, j'en suis honteuse ; je ne sais ce qu'on a à me tant estimer. Je voulois partir demain ; Madame de Coulanges a voulu encore un jour, & met à ce prix son voyage de Grignan ; j'ai cru vous faire plaisir de conclure ce marché : je ne partirai donc que vendredi matin ; nous irons coucher à Valence ; j'ai de bons patrons, sur-tout j'ai prié qu'on ne me donnât par les vôtres, qui sont de francs coquins : on me recommande comme une Princesse. Je serai samedi à une heure après-midi à *Robinet* (4), à ce que dit M. le Chamarier ; si vous m'y laissez, j'y demeurerai. Je ne vous parlerai point du tout de ma joie ; notre cher Abbé se porte bien ; c'est à lui que vous devez adresser tous vos compliments : la Mousse est encore en vie. Nous vous souhaitons, & le cœur me bat quand j'y pense. Mon équipage est venu jusqu'ici sans aucun malheur, ni aucune incommodité ; hier au soir il se noya un de mes chevaux à l'abreuvoir, de sorte que je n'en ai plus que cinq ; je vous ferai honte, mais ce n'est pas ma faute.

(4) C'est où l'on débarque à deux lieues de Grignan.

On m'a fait des compliments sur cette perte, je la soutiens en grande ame. Je n'aurai point mon carrosse à ce *Robinet;* nous sommes cinq, comptez là-dessus, notre Abbé, la Mousse, deux femmes de chambre & moi. Madame de Coulanges veut me persuader de passer l'été ici, & qu'il est ridicule d'aller plus loin, & que je vous envoye seulement un compliment; je voudrois que vous lui entendissiez dire ces folies. Elle nous viendra voir, & nous réjouira. Bagnols s'en va à Paris; vous vous passerez très-bien de sa femme : je ne laisse pas de faire valoir vos honnêtetés, & je les redouble quand je vois qu'elle n'a nul dessein de venir à Grignan. Adieu, ma très-chere enfant: la vôtre se porte bien, elle est à Paris au milieu de tous les secours, & plus visitée que moi; j'ai eu bon esprit de la laisser là; je l'aime cette petite. Voilà Madame de Rochebonne, je la baise, & je crois baiser son frere (5), c'est ce qui fait que je ne lui ferai aucune autre amitié. Ah! quelle joie d'aller à vous, ma belle Comtesse !

---

(5) M. de Grignan.



LETTRE CLXXIV.

A LA MÊME.

A Marseille, mercredi .... 1672.

Je vous écris après la visite de Madame l'Intendante, & une harangue très-belle. J'attends un présent; & le présent attend ma pistole. Je suis ravie de la beauté singuliere de cette ville. Hier le temps fut divin; & l'endroit (1) d'où je découvris la mer, *les bastides*, les montagnes & la ville, est une chose étonnante : mais surtout je suis ravie de Madame de Montfuron (2); elle est aimable, & on l'aime sans balancer. Une foule de Chevaliers vinrent voir M. de Grignan à son arrivée; des noms connus, des Saint-Hérem, &c. des aventuriers, des épées, des chapeaux du bel air, une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventures, de chaînes, de fers, d'esclaves, de servitude, de cap-

(1) Ce lieu s'appelle en langage du Pays, *la visto*. On s'y arrête ordinairement pour admirer la beauté de ce point de vue.

(2) Marie de Pontevez de Buous, femme de Léon de Valbelle, Marquis de Montfuron, & cousine germaine de M. de Grignan.

tivité; moi qui aime les romans, je suis transportée. M. de Marseille vint hier au soir; nous dînons ensemble; c'est l'affaire des deux doigts de la main. Il fait un temps abominable, j'en suis triste; nous ne verrons ni mer, ni galeres, ni port. Je demande pardon à Aix; mais Marseille est bien joli, & plus peuplé que Paris; il y a cent mille ames au moins; de vous dire combien il y en a de belles, c'est ce que je n'ai pas le loisir de compter; l'air en gros est un peu scélérat, & parmi tout cela je voudrois être avec vous. Je n'aime aucun lieu sans vous, & moins la Provence qu'un autre; c'est un vol que je regretterai. Remerciez Dieu d'avoir plus de courage que moi; mais ne vous moquez pas de mes foiblesses ni de mes chaînes.

LETTRE CLXXV.

A LA MÊME.

A Marseille, jeudi .... 1672.

LE diable est déchaîné en cette ville; de mémoire d'homme on n'a point vu de temps si affreux. J'admire plus que jamais de donner avec tant d'ostentation les choses du dehors, de refuser en particulier ce

qui tient au cœur; poignarder & embrasser, ce sont des manieres : on voudroit m'avoir ôté l'esprit; car au milieu de mes honnêtetés, on voit que je vois; & je crois qu'on riroit avec moi, si on l'osoit; tout est de carême-prenant. Nous dînâmes hier chez M. de Marseille; ce fut un très-bon repas. Il me mena l'après-dînée faire des visites nécessaires, & il me laissa le soir ici. Le G.... me donna des violons que je trouvai très-bon; il vint des masques plaisants; il y avoit une petite Grecque fort jolie, votre mari tournoit tout autour: ma fille, c'est un frippon; si vous étiez bien glorieuse, vous ne le regarderiez jamais. Il y a un Chevalier de Saint-Même qui danse à mon gré; il étoit en Turc; il ne hait pas la Grecque, à ce qu'on dit. Je trouve, comme vous, que Bétomas ressemble à Lauzun, & Madame de Montfuron à Madame d'Armagnac, & Mademoiselle des Pennes à feue Mademoiselle de Cossé. Nous ne parlons que de Mademoiselle de Scudéri & de la Troche avec la Bréteche, & de toutes choses avec plusieurs qui connoissent Paris. Si tantôt il fait un moment de soleil, M. de Marseille me menera béer. En un mot, j'ai déja de Marseille & de votre absence jusques-là, & en même-temps je porte ma main un peu au-dessus

de mes yeux. La *Santa-Crux* (1) eſt belle, fraîche, gaye, naturelle; rien n'eſt faux ni emprunté dans ſa perſonne. Je vous prie de ſonger déja à des remerciments pour elle, & à la louer du rigodon où elle triomphe. Adieu, très-aimable; la penſée de ne vous avoir point vu danſer ici, gâte abſolument ce qu'on y voit.

---

(1) N. de Galéans, Marquiſe de Forbin-Sainte-Croix.

LETTRE CLXXVI.

A LA MÊME.

A Marſeille, jeudi à minuit 1672.

Je vous ai écrit ce matin, voici ce que j'ai fait depuis : j'ai été à la meſſe à Saint-Victor avec l'Evêque; de-là par mer voir la Réale, & l'exercice, & toutes les banderolles, & des coups de canon, & des ſauts périlleux d'un Turc; enfin on dîne; & après-dîné me revoilà ſur le poing de M. de Marſeille à voir la citadelle & la vue qu'on y découvre; & puis à l'arſenal voir tous les magaſins & l'hôpital, & puis ſur le port, & puis ſouper chez ce Prélat, où il y avoit toutes ſortes de mu-

ſiques. Nous avons eu une converſation où j'ai bien dit, ce me ſemble, & où, ſans aucune rudeſſe, ni brutalité, ni colere, mais raiſonnablement & de ſang froid, je lui ai fait voir l'horreur de ſon procédé, & combien il m'eût été plus cher de m'avoir témoigné une véritable amitié à Lambeſc, que de m'accabler de cérémonies & de feſtins à Marſeille, & que mon cœur étant encore bleſſé, tout cela n'étoit que pour le public : il m'a paru embarraſſé; & en effet, plus la choſe s'éloigne, plus il la voit comme elle eſt. Il n'y a point de réponſe à ne me vouloir pas obliger dans une bagatelle où lui-même, s'il m'avoit eſtimée, il auroit trouvé vingt expédients au lieu d'un. J'ai repaſſé ſur la maniere dont ſa haine a paru dans cette occaſion; j'ai dit que le prétexte étant ſi petit & ſi mince, on voyoit la corde & le fond : enfin, nous nous ſommes ſéparés; mais ſoyez certaine que quand je ſerois en faveur, il ne m'auroit pas mieux reçue ici. Nous partons demain à cinq heures du matin. Je vous quitte, ma petite; j'ai reçu votre lettre, & lu vos tendreſſes avec des ſentiments qui ne s'expliquent point.

LETTRE CLXXVII.

A LA MÊME.

A Lambesc, mardi 20 Décembre 1672, à dix heures du matin.

Quand on compte ſans la Providence, il faut très-ſouvent compter deux fois. J'étois toute habillée à huit heures, j'avois pris mon café, entendu la meſſe, tous les adieux faits, le bardot chargé, les ſonnettes des mulets m'avertiſſoient qu'il falloit monter en litiere; ma chambre étoit pleine de monde, on me prioit de ne point partir, parce que depuis pluſieurs jours il pleut beaucoup, & depuis hier continuellement, & même dans ce moment plus qu'à l'ordinaire. Je réſiſtois hardiment à tous ces diſcours, faiſant honneur à la réſolution que j'avois priſe, & à tout ce que je vous mandai hier par la poſte, en aſſurant que j'arriverois jeudi, lorſque tout d'un coup M. de Grignan, en robe de chambre d'omelette, m'a parlé ſi ſérieuſement de la témérité de mon entrepriſe, diſant que mon muletier ne ſuivroit pas ma litiere, que mes mulets tomberoient dans des foſſés, que mes gens ſeroient mouillés & hors d'état

d'état de me secourir; en sorte qu'en un moment j'ai changé d'avis, & j'ai cédé entiérement à ses sages remontrances. Ainsi, ma fille, coffres qu'on rapporte, mulets qu'on détele, filles & laquais qui se sechent pour avoir seulement traversé la cour, & messager que l'on vous envoye, connoissant vos bontés & vos inquiétudes, & voulant aussi appaiser les miennes, parce que je suis en peine de votre santé, & que cet homme ou reviendra nous en apporter des nouvelles, ou me trouvera par les chemins. En un mot, ma chere enfant, il arrivera à Grignan jeudi au-lieu de moi, & moi je partirai bien véritablement quand il plaira au Ciel & à M. de Grignan, qui me gouverne de bonne foi, & qui comprend toutes les raisons qui me font souhaiter passionnément d'être à Grignan. Si M. de la Garde pouvoit ignorer tout ceci, j'en serois aise, car il va triompher du plaisir de m'avoir prédit tout l'embarras où je me trouve; mais qu'il prenne garde à la vaine gloire qui pourroit accompagner le don de prophétie dont il voudroit se flatter. Enfin, ma fille, me voilà, ne m'attendez point du tout, je vous surprendrai, & ne me hasarderai point de peur de vous donner de la peine, & à moi aussi. Adieu, ma très-chere & très-aimable; je vous assure

que je ſuis fort affligée d'être priſonniere à Lambeſc ; mais le moyen de deviner des pluies qu'on n'a point vues dans ce pays depuis un ſiecle ?

Madame de Sévigné, qui étoit arrivée à Grignan vers les derniers jours de Juillet 1672, *fut obligée de s'en retourner à Paris vers les premiers jours d'Octobre* 1673 ; *& c'eſt dès ce temps-là que recommence ſon commerce de lettres avec Madame de Grignan.*



LETTRE CLXXVIII.

A LA MÊME.

A Montelimart, jeudi 5 Octobre 1673.

VOICI un terrible jour (1), ma chere enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites & à tous ceux que je fais, & combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous; c'est son état naturel, & le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible & me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons : je les ai senties & les sentirai long-temps. J'ai le cœur & l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, & j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable; comme il

(1) C'étoit le même jour de son départ de Grignan pour Paris, & de celui de Madame de Grignan pour Salon & pour Aix. Montelimart n'est qu'à trois ou quatre lieues du château de Grignan.

eſt extrême, j'eſpere qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, & je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus : le temps agréable qui eſt paſſé rend celui-ci douloureux jusqu'à ce que j'y ſois un peu accoutumée : mais ce ne ſera jamais aſſez pour ne pas ſouhaiter ardemment de vous revoir & de vous embraſſer. Je ne dois pas eſpérer mieux de l'avenir que du paſſé ; je ſais ce que votre abſence m'a fait ſouffrir ; je ſerai encore plus à plaindre, parce que je me ſuis fait imprudemment une habitude néceſſaire de vous voir. Il me ſemble que je ne vous ai point aſſez embraſſée en partant ; qu'avois-je à ménager ? Je ne vous ai point aſſez dit combien je ſuis contente de votre tendreſſe ; je ne vous ai point aſſez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point aſſez remercié de toutes ſes politeſſes & de toute l'amitié qu'il a pour moi ; j'en attendrai les effets ſur tous les chapitres : il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en ſois plus touchée que lui. Je ſuis déja dévorée de curioſité ; je n'eſpere de conſolation que de vos lettres, qui me feront encore bien ſoupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous :

Dieu me fasse la grace de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Je songe aux *Pichons*; je suis toute pétrie des Grignans; je tiens par-tout. Jamais un voyage n'a été si triste que le nôtre; nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chere enfant, plaignez-moi de vous avoir quittée; hélas! nous revoilà dans les lettres. Assurez M. l'Archevêque de mon respect très-tendre, & embrassez le Coadjuteur; je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de Saint-Géniez qui vient me consoler.

LETTRE CLXXIX.

A LA MÊME.

A Valence, vendredi 6 Octob. 1673.

MON unique plaisir consiste à vous écrire: la paresse du Coadjuteur est bien étonnée de cette sorte de divertissement. Vous êtes à Salon, ma pauvre petite; vous avez passé la Durance; & moi je suis arrivée ici. Je regarde tous les chemins qui vous verront passer cet hyver, & je fais des remarques sur les endroits difficiles. Le plus sûr dans l'hyver c'est une litiere; il y a des pas où il faut descendre de carrosse, ou périr.

M. de Valence (1) m'a envoyé ſon carroſſe avec Montreuil & le Clair, pour me laiſſer plus de liberté : j'ai été droit chez le Prélat ; il a bien de l'eſprit ; nous avons cauſé une heure ; ſes malheurs & votre mérite ont fait les deux principaux points de la converſation. Il a deux Dames de ſes parentes avec lui. J'ai vu un moment les filles de Sainte-Marie & Madame votre belle-ſœur (2) : ſa belle Abbeſſe ſe meurt ; on court pour l'Abbaye ; une groſſe fievre continue au milieu de la plus grande ſanté : voilà qui eſt expédié. J'ai ſoupé chez le Clair avec Montreuil ; j'y ſuis logée. M. de Valence & ſes nieces fort parées me ſont venus voir. On dit ici que le Roi eſt allé joindre M. le Prince ; on ne parle point de la paix. Tout le cœur me bat quand je puis douter de votre voyage de Paris. Je *cuis* inceſſamment, & me paſſe fort bien de parler. Pour notre Abbé, vous le connoiſſez, il ne lui faut que *les beaux yeux de ſa caſſette.* J'ai une envie extrême de ſavoir de vos nouvelles ; il me ſemble qu'il y a déja bien long-temps que je ne vous ai vue.

---

(1) Daniel de Coſnac, Evêque de Valence, depuis Archevêque d'Aix.

(2) Marie Adhémar de Monteil, Religieuſe à Aubenas, ſœur de M. de Grignan.

LETTRE CLXXX.

A LA MÊME.

A Lyon, mardi 10 *Octobre* 1673.

Me voilà déja loin de vous, ma fille; mais comprenez-vous avec quelle douleur j'y pense? Je fus reçue chez M. le Chamarier par lui & par M. & Madame de Rochebonne. J'eus le cœur extrêmement serré en embrassant cette jolie femme; elle l'eut aussi; nous nous entendîmes fort bien; nous causâmes beaucoup: j'ai commencé dès ici à défendre le procédé de M. de Grignan; le Chamarier ne le savoit pas tout-à-fait comme il est. C'est la meilleure cause du monde à soutenir; elle ne sauroit périr que par n'être pas bien expliquée ou bien entendue.

Je veux vous dire encore une fois, que si vous aviez quelque envie d'éviter les dangers en venant cet hyver, il faudroit descendre de carrosse quasi aussi souvent que j'ai fait; mais une litiere seroit admirable, ou bien monter à cheval comme font Mesdames de Verneuil ou d'Arpajon. Le carrosse de M. de Verville tomba l'année derniere. Il y a aussi un chemin

qu'on nous fit prendre par dans le Rhône. Je descendis, mes chevaux nagerent, & l'eau entra jusqu'au fond du carrosse : c'est à deux lieues de Montelimart. Quand vous viendrez, les eaux seront grandes, & la place ne sera pas tenable ; il faut faire un chemin dans les terres, & ne vous point hasarder ; le danger n'est pas dans l'imagination. Voilà ce que mon amitié & ma prévoyance me forcent de vous dire : vous vous en moquerez si vous voulez, mais je crois que M. de Grignan ne s'en moquera pas. Vous me direz après cela, voilà qui est bien, il n'est plus question que de faire la paix, & que nous allions à Paris ; il est vrai, mais si la guerre se déclare contre l'Espagne, comme c'est une affaire qui traînera, & qui ne donnera pas si-tôt des affaires aux Gouverneurs, je crois qu'en bonne politique, M. de Grignan prendra le parti de venir à la Cour plutôt que plus tard. J'attends ce soir de vos nouvelles ; j'acheverai cette lettre après les avoir reçues.

Mardi au soir.

Je n'ai pas eu la force de recevoir votre lettre sans pleurer de tout mon cœur. Je vous vois dans Aix accablée de tristesse, vous achevant de vous consumer le corps

& l'esprit ; cette pensée me tue ; il me semble que vous m'échappez, que vous me disparoissez, & que je vous perds pour toujours. Je comprends l'ennui que vous donne mon départ ; vous étiez accoutumée à me voir tourner autour de vous ; il est fâcheux de revoir les mêmes lieux : il est vrai que je ne vous ai point vue sur tous ces chemins-ci ; mais quand j'y ai passé, j'étois comblée de joie dans l'espérance de vous voir & de vous embrasser. En retournant sur mes pas, j'ai une tristesse mortelle dans le cœur ; & je regarde avec envie les sentiments que j'avois en ce temps-là ; ceux qui les suivent sont bien différents. J'avois toujours espéré de vous ramener ; vous savez par quelles raisons & par quels tons vous m'avez coupé court là-dessus ; il a fallu que tout ait cédé à la force de votre raisonnement, & prendre le parti de vous admirer : mais croyez que la chose du monde qui paroît la moins naturelle, c'est de me voir retourner toute seule à Paris. Si vous y pouvez venir cet hyver, j'en aurai une joie & une consolation entiere ; en ce cas je ne m'affligerai que pour trois mois, ainsi que vous m'en priez : mais je vous quitte, je m'éloigne, voilà ce que je vois, & je ne sais point l'avenir. J'ai une envie continuelle de re-

cevoir de vos lettres; c'eſt un plaiſir bien douloureux; mais je m'intéreſſe ſi fort à tout ce que vous faites, que je ne puis vivre ſans le ſavoir. N'oubliez point de ſolliciter le petit procès, & de bien compter ſur vos doigts les moutons de votre troupeau. Ne mettez point votre pot au feu ſi matin, craignez d'en faire un *conſommé*; la penſée d'une *oille* (1) me plaît bien, elle vaut mieux qu'une viande ſeule: pour moi je n'y mets, comme vous, qu'une ſeule choſe avec de la chicorée amere, mais il faut qu'elle ſoit bonne pour la ſanté; car hormis que je ſuis laide, & que perſonne ne me reconnoît ici, du reſte je ne me portai jamais mieux. J'ai été fort aiſe d'embraſſer la pauvre Rochebonne; je ne puis ſouffrir que ce qui eſt Grignan. Je ferai réponſe à notre mere de Sainte-Marie; j'ai paſſé la journée avec celles qui ſont ici. Je pars demain pour la Bourgogne: voici encore un grand agrément pour moi, c'eſt que je ne recevrai plus de vos lettres que par Paris; adreſſez-les à M. de Coulanges, il me les fera tenir à Bourbilli. La Rochebonne que voilà auprès de

(1) Eſpece de potage ou de ragoût qui nous eſt venu d'Eſpagne, & dans lequel il entre plusieurs ſortes d'herbes & de viandes.

moi vous adore : nous nous interrompons toutes deux pour parler de vous avec la derniere tendreſſe. Adieu, ma très-aimable ; vous voulez que je juge de votre cœur par le mien, je le fais, & c'eſt pour cela que je vous aime & je vous plains.

LETTRE CLXXXI.

A LA MÊME.

D'un petit chien de village à ſix lieues de Lyon, mercredi au ſoir 11 Octobre 1673.

Me voici arrivée dans un lieu qui me feroit triſte, quand je ne le ferois pas; il n'y a rien; c'eſt un déſert : mais je vous écris, c'eſt mon unique divertiſſement, quand je ne ſuis pas avec vous : contez un peu cela au Coadjuteur, afin de lui faire venir des cornes à la tête. Chamarande eſt à une lieue; il eſt Seigneur de cinq à ſix Paroiſſes; il attend le retour du Roi. Je ſais bien d'autres nouvelles du pays; mais je ne veux pas vous les confier. Je ſuis partie ce matin à huit heures de Lyon, entourée de tous les Rochebonne, que j'aime & que j'eſtime fort. M. de Rochebonne s'en va dans ſes terres pour donner ordre à ſes affaires, & ſe

trouver tout prêt pour la guerre en cas d'allarme. On ne peut pas voyager plus triftement que je fais. Voici la quatrieme fois que je vous écris; fans cela que ferois-je devenue? Voici ce qui me tue un peu; c'eft qu'après mon premier fommeil, j'entends fonner deux heures, & qu'au-lieu de me rendormir, je mets le pot au feu avec la chicorée amere; cela bout jufqu'au point du jour qu'il faut monter en carroffe. Je fuis affurée que pour me tirer de peine, vous me manderez que l'air d'Aix vous a toute raccommodée; que vous n'êtes plus fi maigre qu'à Grignan. Je n'en croirai rien du tout, ma pauvre enfant; je joins trop de chofes à mon inquiétude; ce bruit de la rue dont vous êtes défaccoutumée, tout ce manege que je vois; je vous fuis pas à pas, je vois entrer, je vois fortir, je vois quelques-unes de vos penfées; enfin, je ferai morte, quand je ne ferai plus occupée de ce qui vous regarde.

Nous avons vu des tableaux admirables à Lyon. Je blâme M. de Grignan de n'avoir pas accepté celui que l'Archevêque de Vienne voulut lui donner; ce tableau ne lui fert de rien, & c'eft la plus jolie chofe qu'on puiffe voir: pour moi, je ne manquai point de vouloir tout bonnement

remettre la toile que je croyois déclouée. A propos, cet Archevêque eſt beau-frere de Madame de Villars, il m'attendoit, & me fit des viſites & des politeſſes infinies. Adieu, mà très-chere : vous me mandez les choſes du monde les plus tendres, cela perce le cœur, & cependant on en eſt ravie.

LETTRE CLXXXII.

A LA MÊME.

A Châlons, vendredi au ſoir 13 *Octobre* 1673.

QUEL ennui de ne plus eſpérer de vos nouvelles! cette circonſtance augmente ma triſteſſe. Ma fille, je ne vous dirai point toutes mes miſeres ſur ce chapitre; tout au moins vous vous moqueriez de moi; & vous ſavez combien j'eſtime votre eſtime : ainſi donc j'honore votre force & votre philoſophie, & je ne ferai confidence de mes foibleſſes qu'à ceux qui n'ont pas plus de courage que moi. Je m'en vais hors du grand chemin, je ne vous écrirai plus ſi réglément ; voilà encore un de mes chagrins. Quand vous ne recevrez point de mes lettres, croyez bien

fermement qu'il m'aura été impossible de vous écrire ; mais pour penser à vous, ah ! je ne fais nulle autre chose : je *cuis* toujours, &, comme vous savez, je m'amuse à éplucher la racine de ma chicorée ; de sorte que mon bouillon est amer comme ceux que nous prenions à Grignan.

Les déclamations de Quintilien m'ont amusée ; il y en a de belles, & d'autres qui m'ont ennuyée. Je m'en vais dans le *Socrate Chrétien*. Je vis à Mâcon le fils de M. de Paule : je le trouvai joli : il ressemble *au Charmant*. Je ne sais point de nouvelles, sinon que Madame de Mazarin est avec son mari jusqu'à la premiere frénésie. On attendoit à Lyon cette Duchesse d'Yorck (1) ; quel plaisir que vous ne l'ayez point eue sur le corps ! Nous avons trouvé en chemin M. de Sainte-Marthe ; il m'a promis de vous envoyer *ce pain-béni & cet enterrement* de Marigny, dont je vous ai tant parlé ; l'*enterrement* me ravit toujours ; le *pain-béni* est sujet à trop de commentaires : si vous avez l'esprit libre quand vous recevrez ce petit ouvrage, & qu'on vous le lise d'un bon ton, vous l'aimerez fort ; mais si vous

(1) Marie d'Est, Princesse de Modene, depuis Reine d'Angleterre.

n'êtes pas bien disposée, voilà qui est jetté & méprisé; je trouve que le prix de la plupart des choses dépend de l'état où nous sommes, quand nous les recevons. J'embrasse tendrement M. de Grignan; il doit être bien persuadé de mon amitié, de lui avoir donné & laissé ma fille : tout ce que je lui demande, c'est de conserver votre cœur & le mien : il en sait les moyens. Songez que je recevrai comme une grace, s'il m'oblige à l'aimer toujours. Le hasard me fit parler hier de lui, & de ses manieres nobles & polies, & de ses grandeurs; je voudrois bien qu'il eût été derriere moi, & vous aussi; vous le croyez bien, ma chere Comtesse.

LETTRE CLXXXIII.

A LA MÊME.

A Bourbilly, lundi 16 Octobre 1673.

ENFIN, ma chere fille, j'arrive présentement dans le vieux château de mes peres. J'ai trouvé mes belles prairies, ma petite riviere & mon beau moulin à la même place où je les avois laissés. Il y a eu ici de plus honnêtes gens que moi; & cependant, au sortir de Grignan, je m'y

meurs de tristesse. Je pleurerois présentement de tout mon cœur, si je voulois m'en croire; mais je m'en détourne suivant vos conseils. Je vous ai vue ici avec Bussy, qui nous empêchoit fort de nous ennuyer. Voilà où vous m'appellâtes *marâtre* d'un si bon ton. On a élagué des arbres devant cette porte, ce qui fait une allée fort agréable. Tout creve ici de bled, & *de Caron pas un mot*, c'est-à-dire, pas un sol. Il pleut à verse : je suis désaccoutumée de ces continuels orages, j'en suis en colere. M. de Guitaut est à Epoisses : il envoye toujours ici pour savoir quand j'arriverai, & pour m'emmener chez lui; mais ce n'est pas ainsi qu'on fait ses affaires; j'irai le voir, & vous prévoyez bien que nous parlerons de vous : je vous prie d'avoir l'esprit en repos sur tout ce que je dirai; je ne suis pas assurément fort imprudente. Nous vous écrirons Guitaut & moi. Je ne puis m'accoutumer à ne vous plus voir; & si vous m'aimez, vous m'en donnerez une marque cette année. Adieu, mon enfant; j'arrive, je suis un peu fatiguée : quand j'aurai les pieds chauds, je vous en dirai davantage.



LETTRE CLXXXIV.

A LA MÊME.

A Bourbilly, samedi 21 Octobre 1673.

J'ARRIVAI ici lundi au soir, comme je vous l'écrivis sur le champ. Je trouvai des lettres de Guitaut qui m'attendoit. Le lendemain dès neuf heures, il vint ici au galop, mouillé comme un canard, car il pleut continuellement. Nous causâmes extrêmement ; il me parla fort de vous, & m'entretint ensuite de ses affaires & de ses dégoûts ; il me dit que le Roi est revenu à Versailles ; il me montra les nouvelles de la guerre : il trouva que la politique obligeroit sans doute M. de Grignan à venir expliquer sa conduite à Sa Majesté, & même à venir prendre les ordres de sa propre bouche pour la guerre, si elle se déclare. Voilà ce qu'il me dit sans vouloir me plaire, & même sans intérêt ; car il me paroît peu disposé à retourner cet hyver à Paris. Après que nous eûmes dîné très-bien, malgré la rusticité de mon château, voilà un carrosse à six chevaux qui entre dans ma cour, & Guitaut à pâmer de rire. Je vois en même-temps la Comtesse de

Fiesque & Madame de Guitaut qui m'embrassent. Je ne puis vous représenter mon étonnement, ni le plaisir qu'avoit pris Guitaut à me surprendre. Enfin, voilà donc la Comtesse à Bourbilly, comprenez-vous bien cela? plus belle, plus fraîche, plus magnifique, & plus gaie que vous ne l'avez jamais vue. Après les exclamations de part & d'autre que vous pouvez penser, on s'assied, on se chauffe, on parle de vous; vous savez bien encore ce qu'on dit, & combien la Comtesse comprend peu que vous ne soyez pas venue avec moi: cette compagnie me parut toute pleine d'estime pour vous. On parla de nouvelles; Guitaut me conta comme MONSIEUR veut faire Mademoiselle de Grancei Dame-d'atour de MADAME, à la place de la Gourdon, à qui il faut donner cinquante mille écus: voilà qui est un peu difficile; car le Maréchal de Grancei ne veut donner cette somme que pour marier sa fille; & comme il craindroit qu'il n'en fallût donner encore autant pour la marier, il veut que MONSIEUR fasse tout. Madame de Monaco mene cette affaire; elle est très-bien chez MONSIEUR & chez MADAME, dont elle est également aimée: on est seulement un peu fâché de lui voir faire quelquefois à cette MADAME-ci les

mêmes petites mines & les mêmes petits discours qu'elle faisoit à l'autre. Il y a encore eu quelque bagatelle; mais cela ne s'écrit point. Pour Madame de Marei, elle quitta Paris par pure sagesse, quand on commença toutes ces collations de cet été, & s'en vint en Bourgogne; on la reçut à Dijon au bruit du canon. Vous pouvez penser comme cela faisoit dire de belles choses, & comme ce voyage paroissoit au public : la vérité c'est qu'elle avoit un procès à Dijon, qu'elle vouloit faire juger; mais cette rencontre est toujours plaisante. La Comtesse est bonne là-dessus; il y a quinze jours qu'elle est à Epoisses: elle vient de Guerchi. Il y a un petit homme obscur qui dit que l'Abbé Têtu serviroit fort bien d'ame à un gros corps; cela m'a paru plaisant. Enfin, le soir vint; après avoir admiré les antiquités judaïques de ce château, elles s'en retournerent; elles voulurent m'emmener; mais j'ai ici des affaires assez importantes: de sorte que je n'irai que demain à Epoisses pour revenir après-demain; nous vous écrirons tous ensemble : si je vous avois amenée, vous auriez trouvé cette compagnie, qui vous auroit fort empêché de vous ennuyer. Pour l'air d'ici, il n'y a qu'à respirer pour être grasse; il est hu-

mide & épais; il eſt admirable pour rétablir ce que l'air de Provence a deſſéché. Je conclus aujourd'hui toutes mes affaires: ſi vous n'aviez du bled, je vous offrirois du mien; j'en ai vingt mille boiſſeaux à vendre; je crie famine ſur un tas de bled. J'ai pourtant aſſuré quatorze mille francs, & fait un nouveau bail ſans rabaiſſer. Voilà tout ce que j'avois à faire, & j'ai l'honneur d'avoir trouvé des expédients, que le bon eſprit de l'Abbé ne trouvoit pas. Je ſuis triſte à mourir de n'avoir point de vos lettres, & de ne pouvoir faire ici un pas qui puiſſe vous être bon à quelque choſe; cet état n'eſt point ſupportable; j'eſpere qu'il en viendra un autre. Buſſy eſt encore à Paris, faiſant tous les jours des réconciliations; il a commencé par Madame de la Baume; ce brouillon de temps, qui change tout, changera peut-être ſa fortune. Vous ſerez bien-aiſe de ſavoir qu'avant que de partir, il ſe fit habiller à Sémur, lui & ſa famille; jugez comme il ſera d'un bon air. Il s'eſt raccommodé en ce pays avec Janin & avec l'Abbé Fouquet.

Je reçois un paquet de Guitaut: il m'envoye les nouvelles que vous aurez de votre côté: il viendra me prendre demain ou lundi. J'embraſſe M. de Grignan, & je

l'assure qu'il auroit pitié de moi, s'il savoit ce que je souffre de votre absence; & vous, ma fille, je vous embrasse avec une tendresse qu'il n'appartient pas à tout le monde de concevoir.

LETTRE CLXXXV.

A LA MÊME.

A Epoisses, mercredi 25 Octobre 1673.

Je n'achevai qu'avant-hier toutes mes affaires à Bourbilly, & le même jour je vins ici, où l'on m'attendoit avec quelque impatience. J'ai trouvé le maître & la maîtresse du logis avec tout le mérite que vous leur connoissez, & la Comtesse (*de Fiesque*) qui pare, & qui donne de la joie à tout un pays. J'ai mené avec moi M. & Madame de Toulongeon, qui ne sont pas étrangers dans cette maison: il est survenu encore Madame de Chatelus, & M. le Marquis de Bonneval; de sorte que la compagnie est complete. Cette maison est d'une grandeur & d'une beauté surprenantes: M. de Guitaut se divertit fort à la faire ajuster, & y dépense bien de l'argent: il se trouve heureux de n'avoir point d'autre dépense à faire. Je plains ceux qui ne

peuvent pas se donner ce plaisir. Nous avons causé à l'infini, le maître du logis & moi, c'est-à-dire, j'ai eu le mérite de savoir bien écouter. On passeroit bien des jours dans cette maison sans s'ennuyer: vous y avez été extrêmement célébrée. Je ne crois pas que j'en pusse sortir, si on y recevoit de vos nouvelles : mais, ma fille, sans vous faire valoir ce que vous occupez dans mon cœur & dans mon souvenir, cet état d'ignorance m'est insoutenable. Je me creuse la tête à deviner ce que vous m'avez écrit, & ce qui vous est arrivé depuis trois semaines, & cette application inutile trouble fort mon repos. Je trouverai cinq ou six de vos lettres à Paris; je ne comprends pas pourquoi M. de Coulanges ne me les a pas envoyées, je l'en avois prié. Enfin, je pars demain pour prendre le chemin de Paris; car vous vous souvenez bien que de Bourbilly on passe devant cette porte où M. de Guitaut vint nous faire un jour des civilités. Je ne serai à Paris que la veille de la Toussaint. On dit que les chemins sont déja épouvantables dans cette Province. Je ne vous parle point de la guerre : on mande qu'elle est déclarée; & d'autres qui sont des manieres de Ministres, disent que c'est le chemin de la paix : voilà ce qu'un peu

de temps nous apprendra. M. d'Autun eſt en ce pays; ce n'eſt pas ici où je l'ai vu, mais il en eſt près, & l'on voit des gens qui ont eu le bonheur de recevoir ſa bénédiction. Adieu, ma très-chere & très-aimable enfant, je ne trouve perſonne qui ne s'imagine que vous avez raiſon de m'aimer, en voyant de quelle façon je vous aime.

LETTRE CLXXXVI.

A LA MÊME.

A Auxerre, vendredi 27 Octobre 1673.

Je quittai hier Epoiſſes & toute la compagnie que je vous ai dite. J'ai été neuf jours entiers en Bourgogne, & je puis dire que ma préſence & celle de notre Abbé étoient très-néceſſaires à Bourbilly. J'ai extrêmement cauſé avec Guitaut; il m'a fort divertie par ſes détails, dont je ne ſavois que l'autre côté; il eſt bon d'entendre les deux parties; il m'a flattée d'avoir pris plaiſir à me redonner pour lui toute l'eſtime, qu'on auroit pu m'ôter, ſi je ne m'étois miraculeuſement fiée à ſa bonne mine; il m'a paru ſincere & fort honnête homme; & je trouve qu'on l'a voulu

chasser proprement de l'Hôtel de Condé, parce qu'il faisoit ombre aux autres; un tel favori n'est pas agréable dans une petite Cour. Il y a des endroits bien extraordinaires dans son roman ; la conclusion m'en paroît une retraite dans son château; c'est pourtant ce que je ne voudrois pas assurer. La Comtesse m'a dit des choses admirables de l'Hôtel de Grancei (1); le plan de cette maison est une chose curieuse. Mais je vous supplie que toutes les jalousies du monde se taisent devant celle de l'homme (2) qui est acteur dans cette scene; c'est de la quintessence de jalousie, c'est la jalousie même : j'admire qu'il en soit resté dans le monde, après le partage qui lui en est échu. Je prendrois un grand plaisir de causer de tout cela avec vous; ces sortes de choses sont amusantes dans le commerce. Tout le monde dit la guerre, & d'Hacqueville mande qu'il y a encore des parieurs pour la paix. Dieu le veuille.

Je

---

(1) Madame de Marei & Mademoiselle de Grancei, qu'on appelloit dans le monde *les Anges*, étoient filles du Maréchal de Grancei, & toutes deux très-belles. On disoit M. le Duc amoureux de l'aînée, & MONSIEUR, de la cadette.

(2) M. le Duc.

Je voudrois bien savoir, ma fille, comment vous vous portez; je crains le pot au feu que vous faites bouillir jour & nuit; il me semble que je vous vois creuser les yeux & la tête; je vous souhaite une *oille* plutôt qu'un *consommé;* un *consommé* est une chose étrange. Notre cher Abbé se porte bien, Dieu merci, & j'en suis toute glorieuse; il vous salue tendrement; il est en peine de savoir quelque petite chose de vos affaires, & si vous vous souvenez des avis qu'il vous a donnés aux dépens d'être haï; mais il ne s'en soucie guere. J'embrasse M. de Grignan; faites bien mes compliments à M. l'Archevêque, si vous êtes à Salon; & assurez le Coadjuteur qu'en attendant le temps où il me promet que je dois tant l'aimer, je l'aime beaucoup.

LETTRE CLXXXVII.

A LA MÊME.

A Moret, lundi au soir 30 Octobre 1673.

ME voici bien près de Paris; mais sans l'espérance d'y trouver toutes vos lettres, je n'aurois aucune joie d'y arriver. Je me représente l'occupation que je pourrai avoir

pour vous; tout ce que j'aurai à dire à Messieurs de Brancas, la Garde, l'Abbé de Grignan, d'Hacqueville, à M. de Pomponne, à M. le Camus; hors cela où je vous trouve, je ne prévois aucun plaisir: je mériterois que mes amies me battissent, & me renvoyassent sur mes pas; plût à Dieu! Peut-être que cette humeur me passera, & que mon cœur qui est toujours pressé, se mettra un peu plus au large; mais il ne peut jamais arriver que je ne souhaite uniquement & passionnément de vous revoir: parler de vous, en attendant, sera mon sensible plaisir; mais je choisirai mes gens & mes discours: je sais un peu vivre; je sais que ce qui est bon aux uns est mauvais aux autres; je n'ai pas tout-à-fait oublié le monde, j'en connois les tendresses & les bontés, pour entrer dans les sentiments des autres: je vous demande la grace de vous fier à moi, & de ne rien craindre de l'excès de ma tendresse. Si mes délicatesses & les mesures injustes que je prends sur moi, ont donné quelquefois du désagrément à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuser en faveur de leur cause: je la conserverai toute ma vie cette cause très-précieusement, & j'espere que sans lui faire aucun tort, je pourrai me

rendre moins imparfaite que je ne suis : je tâche tous les jours à profiter de mes réflexions ; & si je pouvois, comme je vous ai dit quelquefois, vivre seulement deux cents ans, il me semble que je serois une personne bien admirable. Si M. de Sens avoit été à Sens, je l'aurois vu ; il me semble que je dois cette civilité à la maniere dont il pense pour vous. Je regarde tous les lieux où je passai, il y a quinze mois, avec un fonds de joie si véritable, & je considere avec quels sentiments j'y repasse maintenant, & j'admire ce que c'est que d'aimer comme je vous aime. J'ai reçu des nouvelles de mon fils, c'est de la veille d'un jour qu'ils croyoient donner bataille ; il me paroît aise de voir des ennemis ; il n'en croyoit non plus que des sorciers ; il avoit une grande envie de mettre un peu flamberge au vent, par curiosité seulement. Cette lettre m'auroit bien effrayée, si je ne savois très-bien la marche des Impériaux, & le respect qu'ils ont eu pour l'*armée de votre frere*. Mon Dieu ! ma fille, j'abuse de vous, voyez quels fagots je vous conte ; peut-être que de Paris je vous manderai des bagatelles, qui pourront vous divertir : soyez bien persuadée que mes véritables affaires viendront du côté de Provence ;

mais votre ſanté, voilà ce qui me tue : je crains que vous ne dormiez point, & qu'enfin vous ne tombiez malade; vous ne m'en direz rien, mais je n'en aurai pas moins d'inquiétude.

LETTRE CLXXXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, jeudi 2 Novembre 1673.

ENFIN, ma chere enfant, me voilà arrivée après quatre ſemaines de voyage, ce qui m'a pourtant moins fatiguée, que la nuit que je viens de paſſer dans le meilleur lit du monde : je n'ai pas fermé les yeux; j'ai compté toutes les heures de ma montre; & enfin, à la petite pointe du jour, je me ſuis levée : *car que faire en un lit, à moins que l'on ne dorme?* J'avois le pot au feu, c'étoit une *oille* & un *conſommé* qui cuiſoient ſéparément. Nous arrivâmes hier, jour de la Touſſaint, bon jour, bonne œuvre; nous deſcendîmes chez M. de Coulanges : je ne vous dirai point mes foibleſſes, ni mes ſottiſes en rentrant dans Paris : enfin, je vis l'heure & le moment que je n'étois pas viſible; mais je détournai mes penſées; & diſant

que le vent m'avoit rougi le nez, je trouve M. de Coulanges qui m'embraffe, M. de Raré, un moment après; Madame de Coulanges, Mademoifelle de Méri, un autre moment après; arrivent enfuite Madame de Sanzei, Madame de Bagnols, M. l'Archevêque de Rheims tout tranfporté d'amour pour le Coadjuteur; un autre moment après, Madame de la Fayette, M. de la Rochefoucauld, Madame Scarron, d'Hacqueville, la Garde, l'Abbé de Grignan, l'Abbé Têtu: vous voyez d'où vous êtes tout ce qui fe dit, & la joie qu'on témoigne; *& Madame de Grignan, & votre voyage?* & tout ce qui n'a point de liaifon ni de fuite. Enfin, on foupe, on fe fépare, & je paffe cette belle nuit. Ce matin à neuf heures, la Garde, l'Abbé de Grignan, Brancas, d'Hacqueville, font entrés dans ma chambre, pour ce qui s'appelle raifonner pantouffle: premiérement, je vous dirai que vous ne fauriez trop aimer Brancas, la Garde & d'Hacqueville; pour l'Abbé de Grignan, cela s'en va fans dire. J'oubliois de vous mander qu'hier au foir avant toutes chofes je lus vos quatre lettres du 15, 18, 22 & 25 Octobre: je fentis tout ce que vous expliquez fi bien; mais puis-je affez vous remercier, ni de votre bonne & tendre

amitié, ni du soin que vous prenez de me parler de toutes vos affaires? Ah! ma fille, c'est une grande justice; car rien au monde ne me tient tant au cœur que tous vos intérêts, quels qu'ils puissent être: vos lettres sont ma vie, en attendant mieux. J'admire que le mal de M. de Grignan ait prospéré au point que vous me le mandez, c'est-à-dire, qu'il faut prendre garde en Provence au pli de sa chaussette: je souhaite qu'il se porte bien, & que la fievre le quitte; car il faut mettre flamberge au vent: je hais fort cette petite guerre (1). Je reviens à vos trois hommes, que vous devez aimer très-solidement: il n'ont tous que vos affaires dans la tête; ils ont trouvé à qui parler, & notre conférence a duré jusqu'à midi. La Garde m'assure fort de l'amitié de M. de Pomponne: ils sont tous contents de lui. Si vous me demandez ce qu'on dit à Paris, & de quoi il est question, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. & de Madame de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour: enfin, jusqu'ici je ne me suis pas apperçue qu'il s'agisse d'autre chose; les bonnes têtes vous diront ce qu'il leur semble de votre retour; je ne veux pas que vous

(1) Il s'agissoit du siege d'Orange.

m'en croyiez, croyez-en M. de la Garde. Nous avons examiné combien de choses doivent vous obliger de venir rajuster ce qu'a dérangé votre bon ami, & envers le maître, & envers tous les principaux : enfin, il n'y a point de porte où il n'ait heurté, & rien qu'il n'ait ébranlé par ses discours, dont le fond est du poison chamarré d'un faux agrément : il sera bon même de dire tout haut que vous venez, & vous l'y trouverez peut-être encore, car il a dit qu'il reviendra; & c'est alors que M. de Pomponne & tous vos amis vous attendent pour régler vos allures à l'avenir : tant que vous serez éloignée, vous leur échapperez toujours ; & en vérité, celui qui parle ici, a trop d'avantage sur celui qui ne dit mot. Quand vous irez à Orange, c'est-à-dire, M. de Grignan, écrivez à M. de Louvois l'état des choses, afin qu'il n'en soit point surpris. J'ai vu tantôt M. de Pomponne, M. de Bezons, Madame d'Uxelles, Madame de Villars, l'Abbé de Pontcarré, Madame Raré, tout cela vous fait mille compliments, & vous souhaite; enfin, croyez-en la Garde, voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne vous conseille point ici d'envoyer des ambassadeurs; on trouve qu'il faut M. de Grignan & vous : on se moque de la raison

de la guerre. M. de Pomponne a dit à d'Hacqueville que les affaires ne se démêleroient pas en Provence, & que quelquefois on a la paix, lorsqu'on parle le plus de la guerre.

Voici des plaisanteries: Madame de Ra... & Madame de Bu... se querelloient pour douze pistoles; la Bu... lassée lui dit: Ce n'est pas la peine de tant disputer, je vous les quitte. Ah! Madame, dit l'autre, cela est bon pour vous, qui avez des amants qui vous donnent de l'argent. Madame, dit la B... je ne suis pas obligée de vous dire ce qui en est; mais je sais bien que quand j'entrai, il y a dix ans, dans le monde, vous en donniez déja aux vôtres.

Despréaux a été avec Gourville voir M. le Prince. M. le Prince voulut qu'il vît son armée. Hé bien, qu'en dites-vous, dit M. le Prince? Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

La Princesse de Modene (2) étoit sur mes talons à Fontainebleau; elle est arrivée ce soir, elle loge à l'arsenal; le Roi

(2) Marie d'Est, qui alloit épouser le Duc d'Yorck, frere de Charles II, Roi d'Angleterre, après la mort duquel le Duc d'Yorck fut proclamé Roi sous le nom de Jacques II.

viendra la voir demain ; elle ira voir la Reine à Verſailles, & puis adieu.

Vendredi au ſoir, 3 *Novembre.*

M. de Pomponne m'eſt venu faire une viſite de civilité : j'attends demain ſon heure pour l'aller entretenir chez lui. Il n'a pas oui parler d'une lettre de ſuſpenſion ; voici un pays où l'on voit les choſes d'une autre maniere qu'en Provence ; toutes les bonnes têtes la voudroient cette ſuſpenſion, crainte que vous ne ſoyez trompés, & dans la vue d'une paix qu'ils veulent abſolument : cependant on vous croit en lieu de voir plus clair ſur l'événement du Syndic ; ainſi, on ne veut pas faire une choſe qui pourroit vous déplaire ; la diſtance qui eſt entre nous, ôte toute ſorte de raiſonnement juſte. Liſez bien les lettres de d'Hacqueville ; tout ce qu'il mande eſt d'importance ; vous ne ſauriez trop l'aimer. Votre frere ſe porte très-bien : il ne ſait encore où il paſſera l'hyver. Je ſuis inſtruite ſur tous vos intérêts, & je dis bien mieux ici qu'à Grignan. Nous avons ri du ſoin que vous prenez de me dire d'envoyer querir la Garde & l'Abbé de Grignan : hélas ! les pauvres gens étoient au guet, & ne reſpiroient que moi. Je ſuis à vous, ma très-aimable, & je ne trouve de bien

employé que le temps que je vous donne; tout cede au moindre de vos intérêts. J'embrasse ce pauvre Comte : dois-je l'aimer toujours? en êtes-vous contente?

LETTRE CLXXXIX.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 6 Novembre 1673.

J'AI eu une très-bonne conversation de deux heures avec M. de Pomponne; jamais il n'y aura une plus favorable audience, ni une réception plus charmante : M. d'Hacqueville y étoit, il pourra vous le dire; nous fûmes parfaitement contents de lui; je ne sais si c'est qu'il entrevoit la paix : mais il nous assure que la guerre n'empêcheroit point du tout qu'il ne demandât le congé de M. de Grignan après l'assemblée, & qu'il croyoit que vous ne pouviez jamais mieux prendre votre temps pour faire ce voyage. Vous avez raison de dire que les honneurs ne me changeront pas pour vous : hélas! ma pauvre belle, vous m'êtes toutes choses, & tout tourne autour de vous sans vous approcher, ni me distraire. N'êtes-vous point trop jolie d'avoir écrit à mon ami Corbinelli & à Madame

de la Fayette? Cette derniere est charmée de vous, elle vous aime plus qu'elle n'a jamais fait, & vous souhaite avec empressement: vous la connoissez, il faut la croire sur sa parole. M. de la Rochefoucauld est aimable comme à son ordinaire; il a gardé deux jours ma chambre: vous pouvez compter sur son amitié, & sur celle de bien d'autres que je ne dis pas, car c'est une litanie. J'ai eu quelques visites du bel air, & mes cousines de Bussy qui sont fort parées des belles étoffes qu'elles ont achetées à Sémur. La Duchesse d'Yorck est à l'arsenal; tout le monde y court, le Roi est venu la voir; elle a été à Versailles voir la Reine, qui lui donne un fauteuil; la Reine lui rendra demain sa visite, & jeudi elle décampera.

J'ai dîné aujourd'hui chez Madame de la Fayette pour ma premiere sortie; car j'ai fait jusqu'ici l'entendue dans mon joli appartement. J'ai entendu chanter *Hilaire* tout le jour; j'ai bien souhaité M. de Grignan. Je ne comprendrai guere que vos politiques ne s'accordent pas avec les raisonnements qu'on fait ici pour votre retour; il faut suivre l'avis des sages; s'il n'y avoit que moi, vous en pourriez douter, car j'y suis trop intéressée, mais vous voyez ce qu'on vous dit; au moins ne dé-

cidez rien que pendant l'assemblée, & ne faites rien d'opposé à votre retour. Si vous avez autant d'amitié pour moi que vous le dites, vous vous laisserez un peu gouverner là-dessus, & vous céderez aux vues que nous avons ici. Il faut toujours dire un mot de la suite d'Orange, & du troupeau, & du petit procès. N'irez-vous point à Salon (1) quand M. de Grignan ira à Orange? J'ai reçu des réponses de tous vos Messieurs; faites-les quelquefois souvenir de moi, & vos Dames que j'honore & estime très-fort. Madame de Beaumont vient-elle toujours comme l'oublieur? Quoi que vous me disiez, ma chere enfant, je suis en peine de votre santé; vous dormez mal, j'en suis assurée, & toutes vos pensées vous font mourir. Revenez un peu après trois ans respirer votre air natal. Si votre famille vous aime, elle doit considérer votre santé & votre conservation. Je ne dis rien à M. de Grignan; il ne peut pas me soupçonner de ne pas penser à lui.

(1) Petite ville du Diocese d'Arles, à cinq lieues d'Aix. M. l'Archevêque d'Arles y demeuroit en ce temps-là.



LETTRE CXC.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 10 *Novembre* 1673.

Je vous aime trop, ma chere belle, pour être contente ici sans vous: hélas! j'ai apporté la Provence & toutes vos affaires avec moi; *in van si fuage, quel che nel cor si porta.* Je l'éprouve, & je ne fais que languir sans vous. J'ai peu de résignation pour l'ordre de la Providence dans l'arrangement qu'elle a fait de nous; jamais personne n'a eu tant de besoin de dévotion que j'en ai: mais, mon enfant, parlons de nos affaires. J'avois écrit à M. de Pomponne selon vos desirs; & parce que je n'ai pas envoyé ma lettre, & que je la trouvois bonne, je l'ai montrée à Mademoiselle de Méri pour contenter mon amour-propre. J'ai dîné céans avec l'Abbé de Grignan & la Garde; après dîné, nous avons été chez d'Hacqueville, nous avons fort raisonné; & comme ils ont le meilleur esprit du monde, & que je ne fais rien sans eux, je ne puis jamais manquer. Ils ont trouvé qu'il n'y eut jamais un voyage plus nécessaire que celui de M. de Grignan. Vous me direz:

Et le moyen d'avoir un congé, puiſque la guerre eſt déclarée ? Je vous répondrai qu'elle eſt plus déclarée dans les gazettes qu'ici ; tout eſt ſuſpendu en ce pays ; on attend quelque choſe, on ne ſait ce que c'eſt ; mais enfin l'aſſemblée de Cologne n'eſt point rompue, & M. de Chaulnes, à ce qu'on m'a aſſuré aujourd'hui, ne tiendra point nos Etats ; c'eſt M. de Lavardin qui arriva hier, & part lundi avec M. Boucherat : tout cela fait eſpérer quelque négociation. On ne parle point ici de la guerre ; enfin on verra entre ci & peu de temps ; il faut toujours vous tenir en état, ne rien faire qui puiſſe vous couper la gorge en détournant votre voyage, & vous fier à vos amis qui ne voudroient pas vous faire demander votre congé mal-à-propos : ils n'approuvent point que vous envoyiez un ambaſſadeur ; il faut vous-même, ou rien du tout. Quand vous ſerez ici, vous verrez les choſes d'un autre œil qu'en Provence. Hé, mon Dieu ! quand il n'y auroit que cette raiſon, venez vous ſauver la vie, venez vous empêcher d'être dévorée, venez mettre cuire d'autres penſées, venez reprendre de la conſidération, & détruire tous les maux qu'on vous a faits. Si j'étois ſeule à tenir ce langage, je vous conſeillerois de ne m'en pas croire ; mais les gens

qui vous donnent ce conseil ne sont pas aisés à corrompre, & n'ont pas accoutumé de me flatter.

Nous avons été, l'Abbé de Grignan, la Garde & moi, rendre visite à votre premier Président; il est retourné à Orléans. Il salua le Roi avant-hier, & le Roi lui dit : Vous aurez d'étranges esprits à gouverner en Provence. C'est un homme qui mettra le bon sens & la raison par-tout; c'est un homme enfin.... Je m'ennuye de voir que vous ne recevez encore que mes lettres des chemins : hé, bon Dieu! ne parlerez-vous jamais notre langue? Hé! qu'il y a loin, ma fille, du coin de mon feu au coin du vôtre! Hé! que j'étois heureuse quand j'y étois! J'ai bien senti cette joie, je ne me reproche rien, j'ai bien tâché à retenir tous les moments, & ne les ai laissé passer qu'à l'extrêmité.

La Reine a prié *Quantova* qu'on lui fît revenir auprès d'elle une Espagnole qui n'étoit pas partie. La chose a été faite : la Reine est ravie, & dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. J'ai été étonnée que Madame de Monaco ne m'ait pas envoyé un compliment à cause de vous. On n'est pas persuadé que Madame de Louvigny soit si occupée de son mari. J'ai eu bien des visites & des civilités de Ver-

sailles. Mon fils se porte très-bien. M. de Turenne est toujours *dans l'armée de mon fils*. Ils sont à Philisbourg ; les Impériaux sont très-forts : vous savez bien qu'ils ont fait un pont sur le Mein. Je trouvai Guitaut dans une telle fatigue de ces nouvelles, qu'il en mouroit : je lui dis que rien ne m'avoit fait résoudre à quitter la Provence que le déplaisir de ne savoir plus de nouvelles, ou de les voir d'une autre œil. L'Abbé Têtu est entêté de Madame de Coulanges jusqu'à votre retour, à ce qu'il dit. Je soupe quasi tous les soirs chez elle : le cabinet de M. de Coulanges est trois fois plus beau qu'il n'étoit ; vos petits tableaux sont en leur lustre, & placés dignement. On conserve ici un souvenir pour vous plein de respect, d'estime & d'approbation ; peu s'en faut que je ne dise de tendresse, mais ce dernier sentiment ne peut pas être si général. J'embrasse M. de Grignan, & lui souhaite toutes sortes de bonheurs. Voilà Brancas qui vous embrasse, & M. de Caumartin qui ne vous embrasse pas, mais qui a eu une conversation admirable avec le bon-homme M. Marin, pour instruire son fils (1) de la conduite qu'il doit tenir avec M. de Grignan.

(1) M. Marin venoit d'être nommé à la place de premier Président du Parlement d'Aix.

LETTRE CXCI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 13 *Novembre* 1673.

J'AI reçu, ma très-chere enfant, votre grande, bonne & admirable lettre du 5 par le Chevalier de Chaumont. Je connois ces fortes de dépêches, elles foulagent le cœur, & font écrites avec une impétuofité qui contente ceux qui les écrivent. De tous ceux à qui l'on peut écrire de femblables paquets, je fuis au premier rang pour les bien recevoir, pour être pénétrée de tout ce qu'on y voit, de tout ce qu'on y apprend. J'entre dans tous vos fentiments : il me femble que je vous vois, que je vous entends, & que j'y fuis moi-même. J'ai lu votre lettre avec notre cher d'Hacqueville que vous ne fauriez trop aimer, & qui gronde de vous voir fi emportée : il voudroit que vous imitaffiez vos ennemis qui difent des douceurs & donnent des coups de poignard ; ou que du moins fi vous ne voulez pas fuivre cette parfaite trahifon, vous fuffiez mefurer vos paroles & vos reffentiments ; que vous allaffiez votre chemin fans vous confu-

mer ni vous faire malade ; que vous n'eussiez point approuvé la guerre déclarée, & sur-tout que jamais vous ne missiez en jeu M. de Pomponne dans les choses qui vous sont écrites en particulier, & dont la source peut aisément se découvrir ; car ce que l'on fait là-dessus, c'est de haïr ceux qui nous attirent des éclaircissements, & de ne jamais leur dire rien : je vous exhorte à prendre garde à cet article. Si vous croyez être mal en ce pays-ci, vous vous trompez ; mais nous croyons que vous ne pouvez vous dispenser d'y venir avec M. de Grignan. Quant au voyage de M. le Coadjuteur, il nous paroît très-agréable pour le divertir, & point du tout nécessaire pour vos affaires ; cela seroit pris ridiculement ; & si vous n'avez point votre congé, il ne faut ici personne : le mieux sera de laisser dormir & oublier toutes choses jusqu'à votre retour. Vous devez vous fier un peu à d'Hacqueville & à la Garde, soutenus de M. de Pomponne, pour savoir demander un congé à propos. Le premier Président de Provence ne passe point pour neveu de M. de Colbert ; je ne sais où vous avez pris cette proximité : c'est le fils de M. Marin, qui porte le nom de la Chataigneraie, & qui a été Intendant à Orléans ; je ne puis vous dire le reste. Je vous ai

mandé que nous avions été le voir ; c'eſt avec lui qu'il faut que vous régliez toutes vos prétentions. Soyez perſuadée, ma très-chere, que M. de Grignan ſe ſoutiendra toujours très-bien, pourvu qu'il ne ſe détruiſe point lui-même.

Vous avez une idée plus grande que nous de ce préſent de Madame de Monteſpan à Madame de la Fayette : c'eſt une petite écritoire de bois de Sainte-Lucie, bien garnie à la vérité, & un crucifix tout ſimple. Comme cette belle eſt magnifique, elle ſe plaît ainſi à donner à pluſieurs Dames : nous ne voyons point que cela ſignifie rien pour notre amie. Nous fûmes l'autre jour deux heures chez elle avec M. de Pomponne, nous parlâmes encore de Provence ſur nouveaux fraix ; je dis encore mieux que l'autre fois ; & je vous aſſure que l'on fait une grande différence du procédé de M. de Grignan & de celui des autres. Je viens d'apprendre que votre premier Préſident n'eſt rien à M. Colbert ; mais ſa ſœur qui épouſera le Marquis d'Oppede, eſt fille de la troiſieme femme de ſon pere, laquelle étoit ſœur de M. Colbert du Teron : voilà la généalogie.

Enfin, ma fille, quand je ſonge en quel état je ſuis à deux cents lieues du champ de bataille, & comme je me réveille au mi-

lieu de la nuit ſur cette penſée, ſans pouvoir me rendormir, je tremble pour vous, & je comprends que n'ayant nulle diverſion, & n'étant entourée que de cette affaire, vous n'avez aucun repos, vous ne dormez point, & vous tomberez malade aſſurément. Plût à Dieu que vous fuſſiez ici avec moi! vous y ſeriez plus néceſſaire pour vos affaires qu'à Lambeſc. M. de Chaulnes revient, mais c'eſt pour retourner après les Etats; & les autres ſont demeurés à Cologne (1). M. de Lavardin m'a vue un pauvre moment qu'il a été ici; c'eſt un ami que je mettrai bien en œuvre à ſon retour. Je ne m'endors pas auprès de Madame de Coulanges & de l'Abbé Têtu; cette route eſt bien diſpoſée & fort en notre main; mais il faut ménager long-temps avant que d'entreprendre quelque choſe d'utile.

M. Chapelain ſe meurt: il a eu une maniere d'apoplexie qui l'empêche de parler; il s'eſt confeſſé en ſerrant la main; il eſt dans ſa chaiſe comme une ſtatue: ainſi Dieu confond l'orgueil des Philoſophes.

---

(1) La France avoit en ce temps-là des Plénipotentiaires à Cologne, où la paix ſe négocioit.

LETTRE CXCII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 Novembre 1673.

Nous faiſons valoir ici le donjon d'Orange. M. de Cordes qui le connoît, craint que cela ne dure plus long-temps qu'on ne penſe; en ſorte que ſi M. de Grignan a bientôt expédié ce ſiege, il en ſera loué; & s'il a beſoin de plus de troupes qu'il n'en a, on ne ſera point ſurpris du retardement, & il ne ſera point blâmé. On parle auſſi de la dépenſe, qui ne ſera pas médiocre; & enfin tous vos amis, qui ne ſont pas en petit nombre, ſont parfaitement bien leur devoir, ſans qu'il leur en coûte autre choſe que de dire la vérité toute pure. Le premier Préſident de la Cour des Aides étoit au coin de mon feu quand l'Abbé de Grignan arriva de Verſailles : je voudrois que vous euſſiez pu voir de quelle maniere il entre dans tous nos intérêts; il s'en faut bien qu'il ne ſoit la dupe de *la grêle* (1). J'ai ſoupé avec Dangeau chez Madame de Coulanges; nous parlâmes

(1) Chiffre.

extrêmement de vous. Il jure que s'il ne vous eût trouvée à Aix, il eût mené à Grignan la Princeſſe qu'il gouverne (2) : il avoit parlé de vous dès Modene. Cette Princeſſe eſt toujours très-mal de la dyſſenterie. Les affaires d'Angleterre ne vont pas à ſouhait ; le Parlement ne veut point de cette alliance, & veut déſunir l'Angleterre de la France (3) : c'eſt préſentement la grande *pétoffe* de l'Europe. On parle fort d'une trêve ; ſi cela eſt, il ne faudra pas balancer à venir. Votre premier Préſident s'en ira ce carême. M. le Prince & M. le Duc ſont revenus, & Gourville en même-temps. On vous fait mille amitiés chez Madame de la Fayette ; vous êtes fort aimée & fort eſtimée dans cette maiſon ; on y eſt entré le plus follement du monde dans la viſion du *ſaboulage* ; nous en avons trouvé de cinq façons différentes : ce fut une converſation digne d'être comparée à celle *des petits Docteurs*.

---

(2) M. Dangeau, après avoir conclu le mariage de la Princeſſe de Modene avec le Duc d'Yorck, fut chargé de la conduire en Angleterre.

(3) Charles II fit la paix le 19 Février 1674 avec la Hollande ; mais il refuſa à ſon Parlement de ſe déclarer contre la France.

LETTRE CXCIII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 20 Novembre 1673.

Vous pouvez vous fier à M. de Pomponne pour savoir quand il faudra ou ne faudra pas demander votre congé. Il trouve que M. de Grignan est long-temps à partir pour Orange. Tout le monde parle ici de ce siege; & vous avez l'obligation à M. de Vivonne & à M. de Gordes qu'ils ne traitent pas cette affaire de bagatelle, & qu'ils disent par-tout que quand vous n'y réussiriez pas avec votre régiment de Galeres & avec vos Gentilshommes brodés qui ne feront que pour la décoration, il ne faudroit pas s'en étonner; qu'il vous faudra peut-être une augmentation de troupes; que l'exemple de Treves fait voir qu'on peut être long-temps devant une bicoque; que le Gouverneur d'Orange est un aventurier qui ne craint point d'être pendu, qui a deux cents hommes avec lui, vingt pieces de canon, très-peu de terrein à défendre, une seule entrée pour y arriver, une grande provision de poudre & de bled. Voilà comme ces Messieurs en

parlent, & plusieurs échos répondent : ainsi la chose est au point que M. Grignan n'en sauroit être blâmé, & peut y faire une jolie action. Il y a certains tours à donner & certains discours à faire valoir, qui ne sont pas inutiles en ce pays.

C'est une routine qu'ils ont tous prise de dire que je suis belle; ils m'en importunent : je crois que c'est qu'ils ne savent de quoi m'entretenir. Hélas! mes pauvres petits yeux sont abymés; j'ai la rage de ne dormir que jusqu'à cinq heures, & puis ils me viennent admirer. Je vous ai mandé que M. le Prince & M. le Duc étoient revenus; ils sont ravis que votre imagination ne les cherche plus en Flandre : s'ils n'avoient point fait d'anciennes provisions de lauriers, ceux de cette année ne les mettroient pas à couvert. Bonn est prise, c'en est fait. M. de Turenne a bien envie de revenir, & de mettre l'*armée de mon fils* dans les quartiers d'hyver; tous les officiers disent *amen*. M. de la Rochefoucauld ne bouge plus de Versailles; le Roi le fait entrer & asseoir chez Madame de Montespan, pour entendre les répétitions d'un opéra qui passera tous les autres; il faut que vous le voyiez : nous ne doutons point de votre congé, ni du besoin que vous avez d'être ici. L'Archevêque de Reims

Reims vous eſt fort acquis ; tant d'autres encore vous font des compliments & ſongent à vous, que je n'aurois jamais fait s'il falloit vous les nommer. Je vous demande une amitié pour le grand & divin Roqueſante : dites-lui qu'il m'a promis de ne point m'oublier. M. de Grignan, M. le Coadjuteur, vous faites bien de m'aimer ; mais je vous défie tous deux d'aimer mieux Madame de Grignan que moi, c'eſt-à-dire, que je l'aime.

LETTRE CXCIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 *Novembre* 1673.

Je vous aſſure que je ſuis très-inquiétée de votre ſiege d'Orange ; je ne puis avoir aucun repos que M. de Grignan ne ſoit hors de cette ridicule affaire. D'abord on a cru ici qu'il ne falloit que des pommes cuites pour ce ſiege. Guilleragues diſoit que c'étoit un duel, un combat ſeul à ſeul entre M. de Grignan & le Gouverneur d'Orange ; qu'il falloit faire le procès & couper la tête à M. de Grignan. Nous avons un peu répandu la vérité contre ces méchantes plaiſanteries ; bien des gens la ſavent

préſentement, & l'on paſſe d'une extrémité à l'autre, diſant que M. de Grignan en aura l'affront ; & que ſans autre troupe que le régiment des Galeres, qu'on n'eſtime pas beaucoup pour un ſiege, il ne doit pas entreprendre de forcer deux cents hommes qui ont du canon. M. le Duc & M. de la Rochefoucauld ſont perſuadés qu'il n'en viendra pas à bout. Vous reconnoiſſez le monde, toujours dans l'excès. L'événement réglera tout ; je le ſouhaite heureux, n'eſpérant ni joie, ni tranquillité que lorſque je ſaurai la fin de cette affaire.

M. le Duc me demanda fort de vos nouvelles l'autre jour. M. & Madame de Noailles, Meſdames de Leuville & d'Effiat, les Rarez, les Beuvrons, que vous dirai-je encore ? tout le monde ſe ſouvient de vous & de M. de Grignan. J'ai vu Madame de Monaco, elle me parut toujours entêtée de vous, & me dit cent choſes très-tendres, & Madame de Louvigni auſſi. On répete la muſique d'un opéra qui effacera Veniſe. Madame Colonne a été trouvée dans un bateau ſur le Rhin avec des payſannes ; elle s'en va je ne ſais où, dans le fond de l'Allemagne.

Si vous m'aimez, ma fille, & ſi vous en croyez vos amis, vous ferez l'impoſ-

ſible pour venir cet hyver ; vous ne le pourrez jamais mieux, & vous n'aurez jamais plus d'affaires qui vous y engagent. J'embraſſe les Grignans ; l'aîné me tient bien tendrement au cœur. Je voudrois bien ſavoir comment vous vous portez ; & ſi vous êtes bien dévorée : cette penſée me dévore ; & cette grande beauté dont on vous parle ne dort pas toute la nuit ; il s'en faut beaucoup, ma chere enfant.

LETTRE CXCV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 27 Novembre 1673.

VOTRE lettre me paroît d'un ſtyle triomphant : vous aviez votre compte quand vous me l'avez écrite : vous aviez gagné vos petits procès : vos ennemis paroiſſoient confondus : vous aviez vu partir votre mari à la tête d'un *drapello eletto* : vous eſpériez un bon ſuccès d'Orange. Le ſoleil de Provence diſſipe au moins à midi les plus épais chagrins ; enfin, votre humeur eſt peinte dans votre lettre : Dieu vous maintienne dans cette bonne diſpoſition. Vous avez raiſon de voir d'où vous êtes les choſes com-

me vous les voyez; & nous avons raiſon auſſi de les voir d'ici comme nous les voyons. Vous croyez avoir l'avantage; nous le ſouhaitons autant que vous; & en ce cas nous diſons qu'il ne faut aucun accommodement; mais ſuppoſé que l'argent, que nous regardons comme une divinité à laquelle on ne réſiſte point, vous fît trouver du mécompte dans votre calcul, vous m'avouerez que tous les expédients vous paroîtroient bons comme ils nous le paroiſſoient. Ce qui fait que nous ne penſons pas toujours les mêmes choſes, c'eſt que nous ſommes loin; hélas! nous ſommes très-loin; ainſi l'on ne ſait ce qu'on dit; mais il faut ſe faire honneur réciproquement de croire que chacun dit bien ſelon ſon point de vue; que ſi vous étiez ici, vous diriez comme nous, & que ſi nous étions-là, nous aurions toutes vos penſées. Il y a bien des gens qui ſont curieux de ſavoir comment vous ſortirez de votre ſyndicat: mais je dis encore vrai quand je vous aſſure que la perte de cette petite bataille ne feroit pas ici le même effet qu'en Provence. Nous diſons en tous lieux & à propos tout ce qui peut ſe dire, & ſur la dépenſe de M. de Grignan, & ſur la maniere dont il ſert le Roi, & comme il eſt aimé: nous n'oublions rien, & pour des tons naturels, & des pa-

roles rangées, & dites assez facilement; sans vanité, nous ne céderons pas à ceux qui font des visites le matin aux flambeaux. Cependant comme on parle fort d'une treve, & que M. de la Garde ne trouve rien de si nécessaire que votre présence, soyez en repos sur la conduite de ceux qui sauront demander votre congé. Je comprends les dépenses de ce siege d'Orange; j'admire les inventions que le démon trouve pour vous faire jetter de l'argent; j'en suis plus affligée qu'une autre; car outre toutes les raisons de vos affaires, j'en ai une particuliere pour vous souhaiter cette année, c'est que le bon Abbé veut rendre le compte de ma tutelle, & c'est une nécessité que ce soit aux enfants dont on a été tutrice. Mon fils viendra si vous venez; voyez, & jugez vous-même du plaisir que vous me ferez. Il y a de l'imprudence à retarder cette affaire; mon oncle l'Abbé peut mourir, je ne saurois plus par où m'y prendre, & je serois abandonnée pour le reste de ma vie à la chicane des Bretons. Je ne vous en dirai pas davantage: jugez de mon intérêt, & de l'extrême envie que j'ai de sortir d'une affaire si importante. Vous avez encore le temps de finir votre assemblée; mais ensuite je vous demande cette marque de votre amitié, afin que je

meure en repos. Je laiſſe à votre bon cœur cette penſée à digérer.

Toutes les filles de la Reine furent chaſſées hier, on ne ſait pourquoi. On ſoupçonne qu'il y en a une qu'on aura voulu ôter, & que pour brouiller les eſpeces on a fait tout égal. Mademoiſelle de Coëtlogon (1) eſt avec Madame de Richelieu; la Mothe (2) avec la Maréchale; la Marck (3) avec Madame de Cruſſol; Ludre & Dampierre (4) retournent chez MADAME; du Rouvrai avec ſa mere, qui s'en va chez elle; Lannoi (5) ſe mariera, & paroît contente. Théobon (6) apparemment ne demeurera pas ſur le pavé. Voilà ce qu'on ſait juſqu'à préſent.

L'Abbé Têtu eſt fort content de ce que vous me dites pour lui; nous ſoupons ſouvent enſemble. Vous êtes très-bien avec l'Archevêque de Reims. Madame de Coulanges n'eſt pas fort bien avec le frere de ce Prélat (7); ainſi ne comptez pas ſur ce chemin pour aller à lui. Brancas vous eſt

(1) Depuis Marquiſe de Cavoie.
(2) Depuis Ducheſſe de la Ferté.
(3) Depuis Comteſſe de Lanion.
(4) Depuis Comteſſe de Moreuil.
(5) Depuis Marquiſe de Montrevel.
(6) Depuis Comteſſe de Beuvron.
(7) M. de Louvois.

tout acquis. Vous êtes toujours tendrement aimée chez Madame de Villars. Nous avons enfin vu, la Garde & moi, votre premier Préſident; c'eſt un homme très-bien fait, & d'une phyſionomie agréable. Beſons dit: C'eſt un beau mâtin, s'il vouloit mordre. Il nous reçut très-civilement; nous lui fîmes les compliments de M. de Grignan & les vôtres. Il y a des gens qui diſent qu'il tournera caſaque, & qu'il vous aimera au-lieu d'aimer l'Evêque. *Le flux les amena, le reflux les emmene.* Ne vous ai-je point mandé que le Chevalier de Buous (8) eſt ici? Je fus ravie de l'embraſſer; il me ſemble qu'il vous eſt plus proche que les autres. Il vient de Breſt; il a paſſé par Vitré; il a eu un dialogue admirable avec Rahuel; il lui demanda ce que c'étoit que M. de Grignan, & qui j'étois. Rahuel diſoit: „ Ce M. de Grignan, c'eſt un hom-„ me de grande condition; il eſt le pre-„ mier de la Provence; mais il y a bien „ loin d'ici. Madame auroit bien mieux „ fait de marier Mademoiſelle auprès de „ Rennes ". Le Chevalier ſe divertiſſoit fort. Adieu, ma très-aimable, je ſuis à vous; cette vérité eſt avec celle de deux & deux font quatre.

(8) Capitaine de vaiſſeaux, & couſin-germain de M. de Grignan.

LETTRE CXCVI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi premier Décembre 1673.

Ce siege d'Orange me déplaît comme à vous. Quelle sottise ! quelle dépense ! La seule chose qui me paroisse bonne, c'est de faire voir, par cette suite de M. de Grignan (1), combien il est aimé & considéré dans sa Province : ses ennemis en doivent enrager ; mais on a beau faire des merveilles, cette occasion n'apportera ni récompense, ni réputation ; je voudrois qu'elle fût déja passée.

J'ai soupé avec l'amie (2) de *Quanto.* Vous ne serez point attaquée en ce pays-là, que vous ne soyez bien défendue. Cette Dame a parlé de vous avec une estime & une tendresse extraordinaires : elle dit que personne n'a jamais tant touché son goût ; qu'il n'y a rien de si aimable ni de si assorti que votre esprit & votre personne. On vous a fort regrettée, & d'un ton qui n'avoit

(1) Toute la noblesse distinguée de Provence suivit M. de Grignan dans cette occasion.

(2) Madame Scaron.

rien de suspect. J'ai causé aussi avec l'Archevêque de Reims, qui vous est fort acquis. Son frere n'est point du tout dans la manche de Madame de Coulanges. Volonne a acheté la charge de Purnon, Maître-d'hôtel de MADAME : voilà un joli établissement ; voilà où la Providence place Madame de Volonne. Il est certain que *Quanto* a trouvé que c'étoit une hydre que cette chambre des filles (*de la Reine*) ; le plus sûr est de la couper : ce qui n'arrive pas aujourd'hui peut arriver demain. On tient pour assuré que M. de Vivonne a la charge de Colonel-Général des Suisses (3). On nomme M. de Monaco pour celle de Général des Galeres. Je vous ai mandé combien la femme de ce dernier m'avoit bien reçue pour l'amour de vous. On répete souvent la symphonie de l'opéra ; c'est une chose qui passe tout ce qu'on a jamais oui. Le Roi disoit l'autre jour, que s'il étoit à Paris quand on jouera l'opéra, il iroit tous les jours. Ce mot vaudra cent mille francs à *Baptiste* (4).

(3) Cette charge, qui étoit vacante par la mort de M. le Comte de Soissons, fut donnée, peu de temps après, à feu M. le Duc du Maine ; elle a passé depuis à M. le Prince de Dombes son fils.

(4) Lully.

M. de Turenne a son congé. *L'armée de votre frere* (5) va être mise dans les quartiers d'hyver. J'attends mon fils au premier jour ; & vous arriverez un peu après, si vous voulez me témoigner un peu d'amitié. L'Abbé Têtu ne perd point l'occasion de vous rendre service en bon lieu; c'est encore un de mes hommes que j'ai bien désabusé. Ma chere enfant, ayez quelquefois soin de votre santé; tâchez surtout de dormir, & d'éloigner dès le soir toutes les pensées qui vous réveillent.

(5) On sent bien que cela est dit pour se moquer d'une expression impropre qui échappe quelquefois dans la conversation.

LETTRE CXCVII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 4 *Décembre* 1673.

ME voilà toute soulagée de n'avoir plus Orange sur le cœur : c'étoit une augmentation par-dessus ce que j'ai accoutumé de penser, qui m'importunoit. Il n'est plus question maintenant que de la guerre du syndicat; je voudrois qu'elle fût déja finie. Je crois qu'après avoir gagné votre

petite bataille d'Orange, vous n'aurez pas tardé à commencer l'autre. Vous ne sauriez croire la curiosité qu'on avoit pour être informé du bon succès de ce beau siege; on en parloit dans le rang des nouvelles. J'embrasse le vainqueur d'Orange, & je ne lui ferai point d'autre compliment que de l'assurer ici que j'ai une véritable joie que cette petite aventure ait pris un tour aussi heureux; je desire le même succès à tous ses desseins, & l'embrasse de tout mon cœur. C'est une chose agréable que l'attachement & l'amour de toute la Noblesse pour lui : il y a très-peu de gens qui puissent faire voir une si belle suite pour une si légere semonce. M. de la Garde vient de partir pour savoir un peu ce qu'on dit de cette prise d'Orange; il est chargé de toutes nos instructions; &, sur le tout, de son bon esprit & de son affection pour vous. D'Hacqueville me mande qu'il conseille à M. de Grignan d'écrire au Roi: il seroit à souhaiter que par effet de magie, cette lettre fût déja entre les mains de M. de Pomponne, ou de M. de la Garde; car je ne crois pas qu'elle puisse venir à propos. L'affaire du Syndic s'est fortifiée dans ma tête par l'absence du siege d'Orange.

Nous soupâmes encore hier avec Ma-

dame Scaron & l'Abbé Têtu chez Madame de Coulanges : nous causâmes fort; vous n'êtes jamais oubliée. Nous trouvâmes plaisant d'aller remener Madame Scaron à minuit au fin fond du fauxbourg Saint-Germain, fort au-delà de Madame de la Fayette, quasi auprès de Vaugirard dans la campagne. Une belle & grande maison (1) où l'on n'entre point; il y a un grand jardin, de beaux & grands appartements; elle a un carrosse, des gens & des chevaux; elle est habillée modestement & magnifiquement, comme une femme qui passe sa vie avec des personnes de qualité; elle est aimable, belle, bonne & négligée: on cause fort bien avec elle. Nous revînmes gaiement à la faveur des lanternes & dans la sûreté des voleurs. Madame d'Heudicourt (2) est allée rendre ses devoirs : il y avoit long-temps qu'elle n'avoit paru en ce pays-là. On est persuadé que si elle n'étoit point grosse, elle rentreroit bientôt dans ses premieres familiarités : on juge par-là que Madame Scaron n'a plus de vif ressentiment contre elle; son retour a pourtant été ménagé par d'au-

(1) C'est dans cette maison qu'étoient élevés les enfants du Roi & de Madame de Montespan, dont Madame Scaron étoit gouvernante.

(2) Bonne de Pons, Marquise d'Heudicourt.

tres, & ce n'eſt qu'une tolérance. La petite d'Heudicourt (3) eſt jolie comme un ange; elle a été de ſon chef huit ou dix jours à la Cour, toujours pendue au cou du Roi: cette petite avoit adouci les eſprits par ſa jolie préſence; c'eſt la plus belle vocation pour la coquetterie que vous ayez jamais vue: elle a cinq ans; elle fait mieux la Cour que les vieux courtiſans.

On diſoit l'autre jour à M. le Dauphin, qu'il y avoit un homme à Paris qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit charriot traîné par des puces. M. le Dauphin dit à M. le Prince de Conti: Mon couſin, qui eſt-ce qui a fait les harnois? Quelque araignée du voiſinage, dit le Prince. Cela n'eſt-il pas joli? Ces pauvres filles (*de la Reine*) ſont toujours diſperſées: on parle de faire des Dames du Palais, du lit, de la table, pour ſervir au-lieu des filles. Tout cela ſe réduira à quatre du Palais, qui ſeront, la Princeſſe d'Harcourt, Madame de Soubiſe, Madame de Bouillon, Madame de Rochefort; & rien n'eſt encore aſſuré. Adieu, ma très-aimable. Je voulus hier aller à confeſſe; un fort habile homme me refuſa très-bien l'abſolution, à cauſe de ma haine pour l'Evêque: ſi les

(3) Depuis Marquiſe de Montgon.

vôtres ne vous traitent pas de même, ce font des ignorants qui ne favent pas leur métier.

Madame de Coulanges vous embraffe : elle vouloit vous écrire aujourd'hui ; elle ne perd pas une occafion de vous rendre fervice ; elle y eft appliquée, & tout ce qu'elle dit eft d'un ftyle qui plaît infiniment ; elle fe réjouit de la prife d'Orange ; elle va quelquefois à la Cour, & jamais fans avoir dit quelque chofe d'agréable pour nous.

Monfieur DE COULANGES.

Que Madame d'Heudicourt
Eft une belle femme !
Chacun difoit à la Cour,
Quoi, la voilà de retour !
Tredame, tredame, tredame.

Vos guerriers étant partis,
C'eût été chofe étrange
Que votre époux n'eût pas pris,
Au milieu de fon pays,
Orange, Orange, Orange.

Je m'en réjouis avec vous, Madame la Comteffe ; j'ai dit mon *te Deum* très-dévotement. Voilà tout ce que je puis vous dire, & à M. le Comte que j'aime & honore toujours comme il le mérite.

LETTRE CXCVIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 Décembre 1673.

IL faut commencer, ma chere enfant, par la mort du Comte de Guiche : voilà de quoi il eſt queſtion préſentement. Ce pauvre garçon eſt mort de maladie & de langueur dans l'armée de M. de Turenne ; la nouvelle en vint mardi matin. Le Pere Bourdaloue l'a annoncée au Maréchal de Gramont qui s'en douta, ſachant l'extrêmité de ſon fils. Il fit ſortir tout le monde de ſa chambre ; il étoit dans un petit appartement qu'il a au-dehors des Capucines : quand il fut ſeul avec ce Pere, il ſe jetta à ſon cou, diſant qu'il devinoit bien ce qu'il avoit à lui dire, que c'étoit le coup de ſa mort, qu'il le recevoit de la main de Dieu ; qu'il perdoit le ſeul & véritable objet de toute ſa tendreſſe & de toute ſon inclination naturelle ; que jamais il n'avoit eu de ſenſible joie ou de violente douleur que par ce fils qui avoit des choſes admirables : il ſe jetta ſur un lit, n'en pouvant plus, mais ſans pleurer, car on ne pleure point en cet état. Le Pere

pleuroit, & n'avoit encore rien dit; enfin il lui parla de Dieu, comme vous ſavez qu'il en parle : ils furent ſix heures enſemble ; & puis le Pere, pour lui faire faire ſon ſacrifice entier, le mena à l'Egliſe de ces bonnes Capucines, où l'on diſoit vigiles pour ce cher fils : le Maréchal y entra en tombant, en tremblant, plutôt traîné & pouſſé que ſur ſes jambes ; ſon viſage n'étoit plus connoiſſable. M. le Duc le vit en cet état ; & en nous le contant chez Madame de la Fayette, il pleuroit. Ce pauvre Maréchal revint enfin dans ſa petite chambre ; il eſt comme un homme condamné ; le Roi lui a écrit ; perſonne ne le voit. Madame de Monaco (1) eſt entiérement inconſolable ; Madame de Louvigni (2) l'eſt auſſi, mais c'eſt par la raiſon qu'elle n'eſt point affligée : n'admirez-vous point le bonheur de cette derniere ? la voilà dans un moment Ducheſſe de Gramont. La Chanceliere (3) eſt tranſportée de joie. La Comteſſe de Guiche (4)

(1) Catherine-Charlotte de Gramont, ſœur du Comte de Guiche.

(2) Marie-Charlotte de Caſtelnau, belle-ſœur du Comte de Guiche.

(3) La Chanceliere Séguier, grand'mere de la Comteſſe de Guiche,

(4) Marguerite-Louiſe-Suſanne de Bethune-Sully.

fait fort bien ; elle pleure quand on lui conte les honnêtetés & les excuses que son mari lui a faites en mourant. Elle dit : „ Il étoit aimable, je l'aurois aimé passionnément s'il m'avoit un peu aimée ; „ j'ai souffert ses mépris avec douleur ; sa „ mort me touche & me fait pitié ; j'espérois toujours qu'il changeroit de sentiment pour moi ". Voilà qui est vrai, il n'y a point-là de comédie. Madame de Verneuil (5) en est véritablement touchée. Je crois qu'en me priant de lui faire vos compliments, vous en ferez quitte. Vous n'avez donc qu'à écrire à la Comtesse de Guiche, à Madame de Monaco & à Madame de Louvigni. Pour le bon d'Hacqueville, il a eu le paquet d'aller à Frazé, à trente lieues d'ici, annoncer cette nouvelle à la Maréchale de Gramont, & lui porter une lettre de ce pauvre garçon, lequel a fait une grande amende honorable de sa vie passée ; il en a demandé pardon publiquement, & a mandé à Vardes mille choses qui pourront peut-être lui être bonnes. Enfin, il a fort bien fini la comédie,

---

(5) Charlotte Séguier, mere de la Comtesse de Guiche, avoit épousé en premieres noces le Duc de Sully, & en secondes Henri de Bourbon, Duc de Verneuil.

& laissé une riche & heureuse veuve (6). La Chanceliere a été si pénétrée du peu ou point de satisfaction, dit-elle, que sa petite-fille a eue pendant son mariage, qu'elle ne va songer qu'à réparer ce malheur. Nous ne voyons point de mari pour elle; vous allez nommer, comme nous, M. de Marsillac : elle ni lui ne veulent point l'un de l'autre; les autres Ducs sont trop jeunes : M. de Foix est pour Mademoiselle de Roquelaure. Cherchez un peu de votre côté, car cela presse. Voilà un grand détail, ma chere petite; mais vous m'avez dit quelquefois que vous les aimiez.

L'affaire d'Orange fait ici un bruit très-agréable pour M. de Grignan; cette grande quantité de Noblesse qui l'a suivi par le seul attachement qu'on a pour lui, cette grande dépense, cet heureux succès, tout cela fait honneur & donne de la joie à ses amis, qui ne sont pas ici en petit nombre. Le Roi dit à souper : „ Orange est pris; „ Grignan avoit sept cents Gentilshommes „ avec lui; on a tiraillé du dedans, & „ enfin on s'est rendu le troisieme jour: „ je suis fort content de Grignan". On

(6) Elle épousa depuis le Duc du Lude en 1681.

m'a rapporté ce discours, que la Garde fait encore mieux que moi. Pour votre Archevêque de Reims, je ne sais à qui il en avoit; la Garde pensa lui parler de la dépense; voilà toujours comme on dit, on aime à se plaindre : mais, Monsieur, lui dit on, M. de Grignan ne pouvoit pas s'en dispenser avec tant de Noblesse qui étoit venue pour l'amour de lui. Dites pour le service du Roi. Monsieur, repliqua-t-on, il est vrai, mais il n'y avoit point d'ordre, & c'étoit pour suivre M. de Grignan, à l'occasion du service du Roi, que toute cette assemblée s'est faite. Enfin, ma fille, cela n'est rien; vous savez que d'ailleurs il est très-bon ami: mais il y a des jours où la bile domine; & ces jours-là sont malheureux.

Ne me dites point de mal de vos lettres : on croit quelquefois que les lettres qu'on écrit ne valent rien, parce qu'on est embarrassé de mille pensées différentes; mais cette confusion se passe dans la tête, pendant que la lettre est nette & naturelle : voilà comme sont les vôtres; il y a des endroits si plaisants, que ceux à qui je fais l'honneur de les montrer en sont ravis.

Je viens de voir M. de Pomponne; il étoit seul; j'ai été deux heures avec lui &

Mademoiselle l'Avocat (7) qui est très-jolie : nous avons lu avec plaisir une grande partie de vos lettres ; vous avez été admirée, & dans votre style, & dans l'intérêt que vous prenez à certaines affaires. M. de Pomponne a très-bien compris ce que nous souhaitons de lui : de vous conter tout ce qui s'est dit d'agréable & d'obligeant pour vous, & quelles aimables conversations on a avec ce Ministre, tout le papier de mon porte feuille n'y suffiroit pas. Adieu, ma très-aimable enfant ; j'attends votre frere tous les jours ; & pour vos lettres, j'en voudrois à toute heure.

---

(7) Sœur de Madame de Pomponne : elle épousa depuis le Marquis de Vins.

LETTRE CXCIX.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 11 *Décembre* 1673.

Je viens de Saint-Germain, où j'ai été deux jours entiers avec Madame de Coulanges & M. de la Rochefoucauld; nous logions chez lui. Nous fîmes le soir notre cour à la Reine, qui me dit bien des choses obligeantes pour vous : mais s'il

falloit vous dire tous les bons jours; tous les compliments d'hommes & de femmes, vieux & jeunes, qui m'accablerent & me parlerent de vous, ce feroit nommer quafi toute la Cour, je n'ai rien vu de pareil: Et comment fe porte Madame de Grignan ? quand reviendra-t-elle? & ceci & cela : enfin, repréfentez-vous que chacun n'ayant rien à faire, & me difant un mot, me faifoit répondre à vingt perfonnes à la fois. J'ai dîné avec Madame de Louvois; il y avoit preffe à qui nous en donneroit. Je voulois revenir hier; on nous arrêta d'autorité pour fouper chez M. de Marfillac, dans fon appartement enchanté, avec Madame de Thianges, Madame Scarron, M. le Duc, M. de la Rochefoucauld, M. de Vivonne, & une mufique célefte. Ce matin nous fommes revenues.

Voici une querelle qui faifoit la nouvelle de Saint-Germain. M. le Chevalier de Vendôme & M. de Vivonne font les amoureux de Madame de Ludre : M. le Chevalier de Vendôme veut chaffer M. de Vivonne : on s'écrie, & de quel droit? Sur cela il dit qu'il veut fe battre contre M. de Vivonne : on fe moque de lui; non, il n'y a point de raillerie : il veut fe battre, & monte à cheval, & prend la

campagne. Voici ce qui ne peut se payer, c'est d'entendre Vivonne; il étoit dans sa chambre très-mal de son bras, recevant les compliments de toute la Cour; car il n'y a point eu de partage. „ Moi, Mes-„ sieurs, *dit il*, moi, me battre; il peut „ fort bien me battre, s'il veut; mais je „ le défie de faire que je veuille me bat-„ tre: qu'il se fasse casser l'épaule, qu'on „ lui fasse dix-huit incisions; & puis (on „ croit qu'il va dire, *& puis nous nous battrons*;) & puis, *dit-il*, nous nous ac-„ commoderons: mais se moque-t-il de „ vouloir tirer sur moi? voilà un beau „ dessein, c'est comme qui voudroit tirer „ dans une porte cochere (1). Je me re-„ pens bien de lui avoir sauvé la vie au „ passage du Rhin: je ne veux plus faire „ de ces actions, sans faire tirer l'horos-„ cope de ceux pour qui je les fais: eus-„ siez vous jamais cru que c'eût été pour „ me percer le sein, que je l'eusse remis „ sur la selle? " Mais tout cela d'un ton & d'une maniere si folle, qu'on ne parloit d'autre chose à Saint-Germain.

J'ai trouvé votre siege d'Orange fort étalé à la Cour: le Roi en avoit parlé agréablement, & on trouva très-beau que

(1) M. de Vivonne étoit excessivement gros.

ſans ordre du Roi, & ſeulement pour ſuivre M. de Grignan, il ſe ſoit trouvé ſept cents Gentilshommes à cette occaſion; car le Roi avoit dit *ſept cents*, tout le monde dit *ſept cents :* on ajoute qu'il y avoit deux cents litieres, & de rire; mais on croit ſérieuſement qu'il y a peu de Gouverneurs qui puſſent avoir une pareille ſuite.

J'ai cauſé deux heures en deux fois avec M. de Pomponne; j'en ſuis contente au-delà de ce que j'eſpérois : Mademoiſelle l'Avocat eſt dans notre confidence; elle eſt très-aimable, elle ſait notre ſyndicat, notre procureur, notre gratification, notre oppoſition, notre délibération, comme elle ſait la carte & les intérêts des Princes, c'eſt-à-dire, ſur le bout du doigt : on l'appelle le petit Miniſtre; elle eſt dans tous nos intérêts. Il y a des entr'actes à nos converſations, que M. de Pomponne appelle des traits de réthorique, pour captiver la bienveillance des auditeurs. Il y a des articles dans vos lettres ſur leſquels je ne réponds pas : il eſt ordinaire d'être ridicule, quand on répond de ſi loin. Vous ſavez quel déplaiſir nous avions de la perte de je ne ſais quelle ville, lorſqu'il y avoit dix jours qu'à Paris on ſe réjouiſſoit que le Prince d'Orange en eût levé le ſiége; c'eſt le malheur de l'éloigne-

ment. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE CC.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 15 Décembre 1673.

QUAND je disois que vous ne seriez pas moins estimée ici pour n'avoir pas fait un syndic, & que je vous rabaissai le plus que je pouvois cette petite victoire, soyez très-persuadée, ma chere belle, que c'étoit par pure politique, & par un dessein prémédité entre nous, afin que si vous étiez battus, comme nous en avions peur, vous ne prissiez la résolution de vous pendre; mais présentement que par votre lettre qui me donne la vie, nous voyons votre triomphe quasi assuré, je vous avoue franchement que par tout pays c'est la plus jolie chose du monde, que d'avoir emporté cette affaire malgré toutes les précautions, les prévoyances, les prieres, les menaces, les sollicitations, les corruptions & les vanteries de vos ennemis : en vérité, cela est délicieux, & fait voir, autant que le siege d'Orange, l'extrême considération de M. de Grignan dans la Province. M. de Pomponne,

ponne, d'Hacqueville, Brancas, les Grignans, & plusieurs de vos amis ont une attention particuliere pour le dénouement de cette affaire, & ils ne la mettoient pas à si bas prix que je vous le mandois: mais nous étions convenus de ce style, afin de vous soutenir le courage dans le cas d'un revers de la fortune. Mademoiselle l'Avocat est dans cette affaire par-dessus les yeux; & pour vous parler franchement, j'ai envoyé à M. de Pomponne les deux premiers feuillets de votre lettre, & à d'Hacqueville qui étoit chez lui, afin de les réjouir. Ne croyez donc pas que nous voyions si fort les choses autrement que vous: tout ce qui touche la gloire, se voit assez également par tous pays. Ne soyez point fâchée contre nous; louez nos bonnes intentions, & pensez que nous ne sommes que trop dans vos sentiments, & moi particuliérement qui n'en ai point d'autres. Vous me faites assez entendre ce qui peut vous manquer pour faire le voyage de Paris: mais quand je songe que le Coadjuteur est prêt à partir, lui qui avoit engagé son Abbaye pour deux ans, qui vouloit vivre de l'air, qui vouloit chasser tous ses gens & ses chevaux, & que je vois qu'on fait donc quelquefois de la magie noire, cela me fait croire que vous en

devez faire, comme les autres, cette année ou jamais. Voilà mon raisonnement : vous aurez un air bien victorieux sur toutes sortes de chapitres, & vous aurez bien effacé l'exclusion de votre ami par la suite. J'attends mon fils à tout moment. Je dînai hier avec M. le Duc, M. de la Rochefoucauld, Madame de Thianges, Madame de la Fayette, Madame de Coulanges, l'Abbé Têtu, M. de Marsillac, & Guilleragues chez Gourville : vous y fûtes célébrée & souhaitée ; & puis on écouta la Poétique de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre. M. de la Rochefoucauld n'a point d'autre faveur que celle de son fils, qui est très-bien placé : il entra l'autre jour, comme je vous l'ai mandé, à une musique chez Madame de Montespan ; on le fit asseoir : le moyen de ne pas le faire? cela n'est rien du tout. Madame de la Fayette voit Madame de Montespan un quart-d'heure, quand elle va en un mois une fois à Saint-Germain : il ne me paroît pas que ce soit là une faveur. Les filles (*de la Reine*) s'en vont chacune à leur *chacuniere*, comme je vous l'ai dit. Le Chevalier de Vendôme a demandé quartier de plaisanterie à M. de Vivonne, qui ne s'épuisoit point sur l'horreur qu'il avoit de se battre : l'accommodement s'est

fait, & on n'en parle plus. Soyecourt (1) demandoit hier à Vivonne : *Quand est-ce que le Roi ira à la chasse ?* Vivonne (2) répondit brusquement : *Quand est-ce que les galeres partiront ?* Je suis fort bien avec ce Général ; il ne croit point avoir *les Suisses* (3) ; il avoit dit que de son côté, comme moi du mien, que c'étoient des *armes parlantes*. Madame de la Valliere ne parle plus d'aucune retraite ; c'est assez de l'avoir dit : sa femme-de-chambre s'est jettée à ses pieds pour l'en empêcher ? peut-on résister à cela ?

D'Hacqueville est revenu de poignarder la Maréchale de Gramont ; il est tellement abymé dans la mort du Comte de Guiche, qu'il n'est plus sociable : je doute qu'il vous écrive aujourd'hui. La Garde veut toujours que si M. de Grignan ne vient pas, vous veniez à sa place ; & pour cela je vous renvoye à cette magie noire du Coadjuteur, dont je vous ai parlé : vous êtes habile, & vous feriez présentement un autre personnage que celui d'une Dame de dix-huit ans. J'ai ici Corbinelli ; il est échauffé pour vos affaires, comme à Gri-

(1) Il étoit Grand-Veneur.

(2) Il étoit Général des Galeres.

(3) Voyez la Lettre du premier Décembre, page 345.

gnan. Nous ferons tranfportés de joie du Syndic; & quand nous l'aurons emporté hautement, on pourra parler d'accommodement, tant qu'on voudra : il faut être doux après la victoire. Defpréaux vous ravira par fes vers; il eft attendri pour le pauvre Chapelain : je lui dis qu'il eft tendre en profe, & cruel en vers (4). Adieu, ma très-chere enfant; que je vous ferai obligée, fi vous venez m'embraffer: il y a bien du bruit à nos Etats de Bretagne; vous êtes bien plus fages que nous. Buffy a ordre de s'en retourner en Bourgogne; il n'a pas fait la paix avec fes principaux ennemis; il veut toujours marier fa fille avec le Comte de Limoge (5) : c'eft la faim & la foif enfemble; mais la beauté du nom le charme. J'attends mon fils à tout moment.

(4) Voyez la Satyre IX de Defpréaux.

(5) Charles-François de Rochechouart, fils du Marquis de Chandenier, qui avoit été premier Capitaine des Gardes du Corps de Sa Majefté.



LETTRE CCI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 18 Décembre 1673.

J'ATTENDS vos lettres avec une juſte impatience. Je ne puis être tranquille que le Marquis de Buous (1) ne ſoit Syndic; je l'eſpere : mais comme je crains toujours, je voudrois que cette affaire fût déja finie. J'ai vu deux heures M. de Pomponne à Paris; il ſouffre fort patiemment la longueur de mes converſations ; elles ſont mêlées d'une maniere qu'il ne me paroît pas qu'il en ſoit fatigué : il ne ſe cache pas de dire qu'il ſouhaite que M. de Buous ſoit Syndic, que cela lui paroît juſte & raiſonnable, & que M. de Grignan auroit grand ſujet de ſe plaindre, ſi, après ce qui s'eſt paſſé à la Cour, il avoit encore ce chagrin - là dans la Province. Ce Miniſtre aime vos lettres, il vous eſtime & vous admire; il voit clairement le pouvoir que vous avez dans la Province, & ſur la Nobleſſe, & au Parlement, & dans

(1) N...., de Pontevez, Marquis de Buous, couſin-germain de M. de Grignan.

les communautés; & cela ſera remarqué en bon lieu.

M. de Louvigny eſt revenu avec pluſieurs autres: on dit qu'il ſe plaint du *torrent* d'avoir ôté à *la roſée* la bonne conduite qu'elle avoit, & de lui avoir donné un air fort contraire à cette tendreſſe légitime, qui lui ſeyoit ſi bien. Hors la Maréchale de Gramont, on ne ſonge déja plus au Comte de Guiche; voilà qui eſt fait, le *torrent* reprend ſon cours ordinaire: voici un bon pays pour oublier les gens. La Troche, qui eſt arrivée, vous dit mille belles choſes: écrivez quelque douceur qu'on puiſſe lui montrer. Je me ſuis fort louée à Mademoiſelle de Scudéri de l'honnête procédé de M. de Péruis. Guitaut a dîné avec moi, la Troche & Coulanges y étoient; on a bu à votre ſanté, & l'on a admiré votre politique de vouloir ajouter encore des années aux trois que vous avez été en Provence: c'eſt une belle choſe que de ſe laiſſer effacer & oublier dans un lieu où l'on a tous les jours affaire, & d'où l'on tire toute ſa conſidération: on veut y jouir auſſi de celle qu'on a dans ſon Gouvernement, & l'une ſert à l'autre; mais on ne travaille que pour être bien ici.

Je reçois votre lettre du 10; il me ſem-

ble que j'y ai fait réponſe par avance, en vous aſſurant qu'il ne vous viendra rien d'ici qui vous coupe la gorge : mais que ne finiſſez-vous promptement? que ne vous ôtez-vous, & à nous, cette épine du pied? nous comprenons très-bien le plaiſir de votre triomphe. Nous demeurions d'accord l'autre jour, *la Pluie* (2) & moi, que rien n'eſt ſenſible dans la vie, comme ces ſortes de choſes qui touchent la gloire; & nous conclûmes, comme M. d'Agen, que cela venoit d'une profonde humilité. Je vous aſſure qu'on ne peut pas entrer plus entiérement dans vos intérêts, ni mieux les comprendre, ni voir plus clair que fait cette aimable *Pluie*. Ah! que je lui ai dit de plaiſantes choſes, & qu'il les a bien écoutées! Je vous aſſure qu'il attend avec impatience la fin de votre ſyndicat : il rira bien de votre lettre; puiſque vous renvoyez mes périodes, je vous renverrai celle-ci qui vaut un empire : *Si Sa Majeſté vouloit avoir la bonté de nous laiſſer manger le blanc des yeux, elle verroit qu'elle en ſeroit bien mieux ſervie.* Vous ne vous fâcherez donc point contre moi, ni contre la Cour, puiſque vous avez toutes vos coudées franches pour votre Syndic : mais finiſſez donc, & que

(2) M. de Pomponne.

nous recevions une lettre qui nous ôte toute sorte de peine. Vous seriez bien étonnée si vous saviez que l'on a fort parlé de vous pour être Dame du Palais ; je vous l'apprends, & c'est assez : vous êtes fort estimée dans les lieux qu'on estime le plus. Cherchez donc d'autres prétextes pour nous menacer de ne plus venir en ce pays. Je comprends votre beau temps, je le vois d'ici, & m'en souviens avec tendresse : nous mourons de froid présentement, & puis nous serons noyés. Il est vrai, ma fille, que le voyage de Provence m'a plus attachée à vous que je n'étois encore ; je ne vous avois jamais tant vue, je n'avois jamais tant joui de votre esprit & de votre cœur ; je ne vois & je ne sens que ce que je vous dis, & je rachete bien cher toutes ces douceurs. D'Hacqueville a raison de ne vouloir rien de pareil ; pour moi, je m'en trouve fort bien, pourvu que Dieu me fasse la grace de l'aimer encore plus que vous : voilà de quoi il est question. Cette petite circonstance d'un cœur que l'on ôte au créateur pour le donner à la créature, me donne quelquefois de grandes agitations : la *Pluie* & moi, nous en parlions l'autre jour très-sérieusement ; mon Dieu, qu'elle est à mon goût cette *Pluie !* je crois que je suis au sien ; nous retrouvons avec plaisir nos an-

ciennes liaisons. Tous nos Allemands reviennent à la file : je n'ai point encore mon fils. J'embrasse tendrement M. de Grignan ; il auroit bien du plaisir à m'entendre quelquefois parler de lui ; il a un beau point de vue, & je suis ravie de dire ses belles & bonnes qualités. Adieu, ma chere Comtesse.

LETTRE CCII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 *Décembre* 1673.

Il y a une nouvelle de l'Europe, qui m'est entrée dans la tête : je vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous savez la mort du Roi de Pologne (1). Le Grand-Maréchal (2), mari de Mademoiselle d'Arquien, est à la tête d'une armée contre les Turcs : il a gagné une bataille si pleine & si entiere, qu'il est demeuré quinze mille Turcs sur la place : il a pris deux Bassas, il s'est logé dans la tente du Général ; &

(1) Michel Koributh Wiesnovieski, mort le.... Novembre 1673.

(2) Jean Sobieski, qui fut depuis élu Roi de Pologne le 20 Mai 1674.

cette victoire eſt ſi grande, qu'on ne doute point qu'il ne ſoit élu Roi, d'autant plus qu'il eſt à la tête d'une armée, & que la fortune eſt toujours pour les gros bataillons : voilà une nouvelle qui m'a plu.

Je ne vois plus le Chevalier de Buous : il a été enragé qu'on ne l'ait pas fait Chef d'eſcadre ; il eſt à Saint-Germain, & je crois qu'il fera ſi bien, qu'à la fin il ſera content : je le ſouhaite fort. M. l'Archevêque (*d'Arles*) me mande ſa joie ſur la priſe d'Orange, & qu'il croit l'affaire du ſyndicat achevée ſelon nos deſirs ; qu'il eſt contraint d'avouer que par l'événement, votre vigueur a mieux valu que ſa prudence ; & qu'enfin, à votre exemple, il s'eſt tout-à-fais jetté dans la bravoure : cela m'a réjouie.

Au reſte, ma chere enfant, quand je me repréſente votre maigreur & votre agitation ; quand je penſe combien vous êtes échauffée, & que la moindre fievre vous mettroit à l'extrêmité, cela me fait ſouffrir, & le jour & la nuit ; quelle joie de vous reſtaurer un peu auprès de moi dans un air moins dévorant, & où vous êtes née ? Je ſuis ſurpriſe que vous aimant, comme on fait en Provence, on ne vous propoſe point ce remede. Je vous trouve ſi néceſſaire juſqu'à préſent, & je crois que vous avez tant ſoulagé M. de Grignan dans toutes ſes af-

faires, que je n'ose me repentir de ne vous avoir point emmenée : mais quand tout sera fini, hélas ! pourquoi ne pas me donner cette satisfaction ? Adieu, ma très-aimable, j'ai une grande impatience de savoir de vos nouvelles : vous avez toujours dans la fantaisie de vous jetter dans le feu, pour me persuader votre amitié : ma fille, je n'en suis que trop persuadée, & sans cette preuve extraordinaire, vous pouvez m'en donner une qui sera plus convaincante & plus à mon gré.

LETTRE CCIII.

A LA MÊME.

A Paris, dimanche 24 Décembre 1673.

Il y a long-temps, ma très-chere, que je n'ai eu une joie si sensible que celle que j'eus hier à onze heures du soir. J'étois chez Madame de Coulanges : on vint me dire que Janet (1) étoit arrivé ; je cours chez moi, je le trouve, je l'embrasse : Hé bien, avons-nous un syndic ? est-ce M. de Buous ? Oui, Madame, c'est M. de Buous ;

(1) Gentilhomme de Provence, fort attaché à la Maison de Grignan.

me voilà transportée, nous lisons nos lettres; j'envoye dire à d'Hacqueville que nous avions tout ce que nous souhaitions, & que M. du Janet qu'il connoît, est arrivé. D'Hacqueville m'écrit un grand billet de joie & de soulagement de cœur. Je cause un peu avec Janet; nous soupons, & puis il va se coucher bien à son aise; pour moi, je ne me suis endormie qu'à quatre heures : la joie n'est point bonne pour assoupir les sens. M. de Pomponne vient aujourd'hui. Voilà présentement ce que je puis vous dire; mais entre ci & demain que partira cette lettre, il y aura bien des augmentations. Dès huit heures ce matin, toute ma chambre étoit pleine; la Garde, l'Abbé de Grignan, le Chevalier de Buous, le *bien bon* (2) Coulanges, Corbinelli, chacun discouroit, & raisonnoit, & lisoit les relations : elles sont admirables, ma fille; jamais il n'y eut une si délicieuse conclusion : ah! quel succès, quel succès! l'eussions-nous cru à Grignan? hélas! nous faisions nos délices d'une suspension : le moyen de croire qu'on renverse en un mois des mesures prises depuis un an? & quelles mesures, puisqu'on offroit de l'argent! J'aime bien le consul de

(2) L'Abbé de Coulanges.

Colmar, à qui vous rendîtes un si grand service l'année passée, & qui vous a manqué ensuite ; vous voulez bien que cette petite ingratitude soit mise dans le livre que nous avions envie de composer à l'honneur de cette vertu. Nous trouvons l'Evêque toujours habile, & toujours prenant les bons partis ; il voit que vous êtes les plus forts, & que vous nommez M. de Buous, il nomme M. de Buous. Nous voulons tous que présentement vous changiez de style, & que vous soyez aussi modestes dans la victoire, que fiers dans le combat. La Garde me fait agir pour votre congé ; je vous déclare que ce n'est pas moi : je vous renvoye à sa lettre, vous verrez son raisonnement, vous le connoissez, & que comme un autre M. de Montausier,

Pour le Saint Pere il ne diroit
Une chose qu'il ne croiroit.

Vous êtes en bonheur, il faut songer à ce pays aussi-bien qu'à la Provence ; jamais vous ne trouverez une année comme celle-ci : elle est bien différente encore pour la considération qu'on a pour moi ; je serois bien fâchée d'être traitée ici, comme je le fus à Lambesc, lorsqu'au nom de cette amitié de huit ans, dont M. de M... avoit tant parlé, & de la paix éter-

nelle avec les Grignans, je le priai de m'accorder le páyement du courier, à quoi il ne voulut jamais consentir; & quand j'allai chez M. l'Intendant le conjurer instamment d'écrire par votre courier, vous savez comme il me refusa nettement : j'ai ces deux petits articles sur le cœur; & cependant je ne veux pas que l'intérêt des alliés vous empêche de faire la paix. Dès que je ne suis plus à Lambesc, le courier est payé. M. l'Intendant l'accable de ses paquets; ma fille, c'est que je suis malheureuse; Dieu ne permet pas que dans les desirs extrêmes que j'ai de vous servir, j'aye la joie de réussir. En vérité, cette mine de prospérité du Coadjuteur qui attire les Abbayes & les heureux succès, vous a été bien plus profitable; sa paresse étoit allée se promener bien loin pendant cette affaire; sa vigilance, son habileté, son application, ses vues, ses expédients, son courage, sa considération, vous ont été souverainement nécessaires ; j'avois toujours en lui une grande confiance : mais vous, quelles merveilles n'avez-vous point faites ? & que n'a point fait aussi mon cher Comte ! il a joué son rôle divinement. Enfin, vous avez fait tous trois vos personnages en perfection. Il y avoit dix ou douze personnes, qui envoyoient tous les jours ici

pour ſavoir des nouvelles du Syndic; de ſorte que j'ai écrit ce matin dix billets. Madame de Verneuil, M. de Meaux, Madame de la Troche, M. de Brancas, Madame de Villars, Madame de la Fayette, M. de la Rochefoucauld, Coulanges, l'Abbé Têtu : tout cela ſe feroit offenſé, qu'après tant de ſoins on ne leur eût rien dit. Il faut préſentement aller à confeſſe ; cette concluſion m'a adouci l'eſprit : je ſuis comme un mouton : bien-loin de me refuſer l'abſolution, on m'en donnera deux; je crois que de votre côté vous aurez fait votre devoir.

Lundi, jour de Noel.

Ha ! fort, fort bien, nous voici dans les lamentations du Comte de Guiche : hélas! ma pauvre enfant, nous n'y penſons plus, pas même le Maréchal (*de Gramont*) qui a repris le ſoin de faire ſa cour. Pour votre Princeſſe (*de Monaco*), comme vous dites très-bien, après ce qu'elle a oublié, il ne faut rien craindre de ſa tendreſſe; Madame de Louvigny & ſon mari ſont tranſportés; la Comteſſe de Guiche voudroit bien ne point ſe remarier; mais un tabouret la tentera. Il n'y a plus que la Maréchale (*de Gramont*) qui ſe meurt de douleur. Vous recevrez encore deux ou

trois de mes lettres fur mes inquiétudes du fyndicat : cela fait rire ; mais auffi vous me parlez du Comte de Guiche ; ainfi on eft quitte : l'éloignement caufe néceffairement ces propos rompus. Mais parlons d'affaires : M. du Janet eft allé ce foir à Saint-Germain, afin d'être demain à l'arrivée de M. de Pomponne. J'ai écrit à ce Miniftre une lettre affez grande, où je le prie de remarquer de quelle maniere vous êtes avec la Nobleffe, le Parlement, & les Communautés, & de vous rendre fur cela les bons offices que lui feul peut vous rendre dans la place où il eft. J'ai parlé à de bonnes têtes du filence de *la Mer* (3) ; on croit qu'il ne vient que de diffipation : on ne comprend pas qu'il pût n'être pas content de la prife d'Orange, puifque le *Nord* (4) a paru l'être : il faut que vous vous ôtiez de l'efprit que le frere (5) de *la Mer* foit affez fon ami pour avoir les mêmes fentiments : chacun parle fon langage & fuit fes humeurs : ainfi, vous ne tirerez aucune conféquence de ce qu'a dit le frere. Le Gentilhomme dont vous me parlez, eft mal inftruit : *La Mer* eft mieux

(3) M. de Louvois.
(4) M. Colbert.
(5) L'Archevêque de Reims.

que jamais, & rien n'eſt changé dans ce qu'il y a de principal dans ce pays. Madame de Coulanges & deux ou trois amies ſont allées voir le *Dégel* (6) dans ſa grande maiſon ; on ne voit rien de plus (7) : je compte y aller un de ces jours, & je vous en manderai des nouvelles. Tout ce que vous m'écrivez ſur l'ennui que vous avez de ne plus être agitée par la haine, eſt extrêmement plaiſant ; vous n'avez plus rien à faire, vous ne ſavez que devenir ; hé, mon Dieu ! *Dormez, dormez, vous ne ſauriez mieux faire.* M. du Janet m'a dit que vous ne fermiez pas les yeux. Songez ſur toutes choſes à vous rétablir, ma chere enfant.

(6) Madame Scaron.

(7) C'eſt-à-dire, on n'y voyoit point les enfants du Roi, dont Madame Scaron étoit depuis peu gouvernante.

LETTRE CCIV.

A LA MÊME.

A Paris, jeudi 28 Décembre 1673.

JE commence dès aujourd'hui ma lettre, & je la finirai demain. Je veux d'abord traiter le chapitre de votre voyage de Pa-

ris : vous apprendrez par Janet, que la Garde eſt celui qui l'a trouvé le plus néceſſaire, & qui a dit qu'il falloit demander votre congé ; peut-être l'a-t-il obtenu, car Janet a vu M. de Pomponne : maiş ce n'eſt pas, dites-vous, une néceſſité de venir ; & le raiſonnement que vous me faites eſt ſi fort ; & vous rendez ſi peu conſidérable tout ce qui le paroît aux autres pour vous engager à ce voyage, que pour moi j'en ſuis accablée ; je ſais le ton que vous prenez, ma fille, je n'en ai point au-deſſus du vôtre ; & ſur-tout quand vous me demandez *s'il eſt poſſible que moi, qui devrois ſonger plus qu'une autre à la ſuite de votre vie, je veuille vous embarquer dans une exceſſive dépenſe, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous ſoutenez déja avec peine ;* & tout ce qui ſuit. Non, mon enfant, je ne veux point vous faire tant de mal, Dieu m'en garde ; & pendant que vous êtes la raiſon, la ſageſſe & la philoſophie même, je ne veux point qu'on puiſſe m'accuſer d'être une mere folle, injuſte & frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de ſuivre la droiture de vos ſentiments, par une tendreſſe de femme : mais j'avois cru que vous pouviez faire ce voyage, vous me l'aviez promis ; & quand

je songe à ce que vous dépensez à Aix, & en comédiens, & en fêtes, & en repas dans le carnaval, je crois toujours qu'il vous en coûteroit moins de venir ici, où vous ne serez point obligée de rien apporter. M. de Pomponne & M. de la Garde me font voir mille affaires où vous & M. de Grignan êtes nécessaires; je joins à cela cette tutele; je me trouve disposée à vous recevoir; mon cœur s'abandonne à cette espérance; vous n'êtes point grosse, vous avez besoin de changer d'air : je me flattois même que M. de Grignan voudroit bien vous laisser avec moi cet été, & qu'ainsi vous ne feriez pas un voyage de deux mois comme un homme : tous vos amis avoient la complaisance de me dire que j'avois raison de vous souhaiter avec ardeur : voilà sur quoi je marchois. Vous ne trouvez point que tout cela soit ni bon, ni vrai : je cede à la nécessité & à la force de vos raisons; je veux tâcher de m'y soumettre à votre exemple, & je prendrai cette douleur qui n'est pas médiocre, comme une pénitence que Dieu veut que je fasse, & que j'ai bien méritée : il est difficile de m'en donner une meilleure, ni qui frappe plus droit à mon cœur; mais il faut tout sacrifier, & me résoudre à passer le reste de ma vie, séparée de la per-

ſonne du monde qui m'eſt la plus ſenſiblement chere, qui touche mon goût, mon inclination, mes entrailles, qui m'aime plus qu'elle n'a jamais fait : il faut donner tout cela à Dieu, & je le ferai avec ſa grace, & j'admirerai ſa providence, qui permet qu'avec tant de grandeurs & de choſes agréables dans votre établiſſement, il s'y trouve des abymes qui ôtent tous les plaiſirs de la vie, & une ſéparation qui me bleſſe le cœur à toutes les heures du jour, & bien plus que je ne voudrois à celles de la nuit : voilà mes ſentiments; ils ne ſont pas exagérés, ils ſont ſimples & ſinceres; j'en ferai un ſacrifice pour mon ſalut. Voilà qui eſt fini; je ne vous en parlerai plus, & je méditerai ſans ceſſe ſur la force invincible de vos raiſons, & ſur cette admirable ſageſſe dont je vous loue, & que je tâcherai d'imiter.

Janet alla trouver M. de Pomponne à Port-Royal; qu'il vous diſe un peu comme il y fut reçu, & la joie qu'eut ce Miniſtre de ſavoir que M. de Buous étoit nommé. Je laiſſe à Janet le plaiſir de vous apprendre tous ces détails par la lettre qu'il écrit à ſa femme. Voilà un billet de Madame d'Herbigny (1), qui entre plus que

(1) Sœur de M. Rouillé de Mêlai, alors Intendant de Provence.

perſonne dans les affaires de Provence : elle eſt aimable & très-obligeante ; elle a voulu ſavoir le ſyndicat & les gardes : voilà ſa réponſe ſur les gardes : elle croyoit que j'avois autant plu à ſon frere qu'à elle ; quand je lui ai conté combien j'étois peu dans ſon goût, & avec quelle fermeté il m'avoit refuſée l'année paſſée pour une choſe qu'il a faite cette année ſans balancer, elle fait des cris épouvantables ; elle ne comprend pas que ſa belle-ſœur (2) ſe déclare pour vos ennemis, après toutes vos civilités pour elles : elle retient comme un éloge admirable ce que vous dites de M. Rouillé, que *la juſtice eſt ſa paſſion dominante :* en effet, on ne peut rien dire de ſi beau d'un homme de ſa profeſſion.

Il n'y a nulle ſorte de fineſſe à la maniere dont M. de la Rochefoucauld, ſon fils, *Quantova* (3), ſon amie (4), & l'amie (5) de l'amie, ſont à la Cour ; il n'y a point de nœud qui les lie ; le fils (6) eſt logé en perfection ; ce fut le prétexte du ſouper : il eſt très-bien, comme vous ſavez,

(2) Madame de Rouillé.
(3) Madame de Monteſpan.
(4) Madame Scaron.
(5) Madame de Coulanges.
(6) Le Prince de Marſillac.

avec le *Nord* (7), mais rien de nouveau : ſon pere ne va pas en un mois une fois en ce pays-là, non plus que Madame de Coulanges ; il n'y a, ni vue, ni deſſein, pour perſonne : cela eſt ainſi. Je ne vois quaſi pas Langlade ; je ne ſais ce qu'il fait ; il n'a point vu Corbinelli : j'ignore ſi c'eſt par ſes frayeurs politiques. J'ai fait à mon ami (*Corbinelli*) toutes vos *animoſités* ; cela eſt plaiſant, il les a très-bien reçues : je crois qu'il eſt venu ici pour réveiller un peu la tendreſſe de ſes vieux amis. Nous avons trouvé la piece des cinq Auteurs extrêmement jolie, & très-bien appliquée ; le Chevalier Buous l'a poſſédée deux jours : vos deux vers ſont très-bien corrigés. Voilà mon fils qui arrive ; je m'en vais fermer cette lettre, & je vous en écrirai demain une autre avec lui, toute pleine des nouvelles que j'aurai reçues de Saint-Germain. On dit que la Maréchale de Gramont n'a voulu voir, ni Louvigny, ni ſa femme ; ils ſont revenus de dix lieues d'ici ; nous ne ſongeons plus qu'il y ait eu un Comte de Guiche au monde : vous vous moquez avec vos longues douleurs : nous n'aurions jamais fait ici, ſi nous voulions appuyer autant ſur chaque nouvelle : il faut expédier ; expédiez à notre exemple.

(7) M. Colbert.

LETTRE CCV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 29 Décembre 1673.

MONSIEUR de Luxembourg est un peu oppressé près de Maestricht par l'armée de M. de Monterei (1) & du Prince d'Orange : il ne peut hasarder de décamper ; & il périroit-là, si on ne lui envoyoit du secours. M. le Prince part dans quatre jours avec M. le Duc & M. de Turenne ; ce dernier obéissant aux deux Princes, & tous trois dans une parfaite intelligence. Ils ont vingt mille hommes de pied, & dix mille chevaux ; les volontaires, & ceux dont les compagnies ne marchent point, n'y vont pas : mais tout le reste part. La Trousse & mon fils, qui arriverent hier, sont de ce nombre : ils ne sont pas encore débottés, & les revoilà dans la boue : le rendez-vous est pour le seizieme Janvier à Charleroi. D'Hacqueville vous mande tout ceci : mais vous verrez plus clair dans ma lettre (2). Cette nouvelle est grande, &

(1) Gouverneur des Pays-Bas Espagnols.

(2) L'écriture de M. d'Hacqueville étoit fort difficile à déchiffrer.

fait un grand mouvement par-tout; on ne ſait où donner de la tête pour de l'argent. Il eſt certain que M. de Turenne eſt mal avec M. de Louvois; mais cela n'éclate point; & tant qu'il ſera bien avec M. Colbert, ce ſera une affaire ſourde. J'ai vu après-dîner des hommes du bel air, qui m'ont fort priée de faire leurs compliments à M. de Grignan, & à *la femme de Grignan*. C'eſt le Grand-Maître & le *Charmant* (3); il y avoit encore Brancas, l'Archevêque de Rheims, Charoſt, la Trouſſe, tout cela vous envoye un million de compliments; ils n'ont parlé que de guerre. Le *Charmant* fait toutes nos *pétoffes*; il entre admirablement dans tous ces tracas; il eſt Gouverneur de Province : c'eſt aſſez pour comprendre la maniere dont on eſt piqué de ces ſortes de choſes. Adieu, ma très-aimable enfant : je ſens tous vos plaiſirs & toutes vos victoires, comme vous-même.

Monſieur DE SÉVIGNÉ.

J'arrivai hier à midi, & je trouvai en arrivant, qu'il falloit repartir inceſſamment pour aller à Charleroi : que dites-vous

(3) Le Comte du Lude, & le Duc de Villeroi.

vous de cet agrément? On peste, on enrage, & cependant on part. Tous les courtisans du bel air sont au désespoir ; ils avoient fait les plus beaux projets du monde, pour passer agréablement leur hyver, après vingt mois d'absence ; tout est renversé. J'aimerois bien mieux aller à Orange pour y assister M. de Grignan, que de tourner du côté du Nord ; pourquoi a-t-il fini si tôt son duel ? Je suis fâché d'une si prompte victoire. Je ne sais si vous vous plaignez encore de moi ; mais vous avez tort, vous me devez des lettres ; je vous pardonne de ne vous être pas encore acquittée, sachant toutes les affaires que vous avez eues ; & c'est précisément en ces occasions que je vous permets d'oublier un guidon ; ô le ridicule nom de charge, quand il y a cinq ans qu'on le porte ! Adieu, ma belle petite sœur ; vous croyez peut-être que je ne songe qu'à me reposer & à me divertir, pardonnez-moi : mes chevaux sont-ils ferrés, mes bottes sont-elles prêtes ? il me faut un bon chapeau, *piglia losu*, *signor monsu :* voilà tous mes discours depuis que je suis à Paris. Semble-t-il que l'on ait fait huit mois de campagne ?



LETTRE CCVI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi premier jour de l'an 1674.

Je vous ſouhaite une heureuſe année, ma chere fille; & dans ce ſouhait, je comprends tant de choſes, que je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous en faire le détail.

On a révoqué tous les édits qui nous étrangloient dans notre Province : le jour que M. de Chaulnes le dit aux Etats, ce fut un cri de *vive le Roi*, qui fit pleurer tout le monde; chacun s'embraſſoit, on étoit hors de ſoi : on ordonna un *te Deum*, des feux de joie, & des remerciements publics à M. de Chaulnes : mais ſavez-vous ce que nous donnons au Roi pour témoigner notre reconnoiſſance ? Deux millions ſix cents mille livres, & autant pour le don gratuit; c'eſt juſtement, cinq millions deux cents mille livres : que dites-vous de cette petite ſomme? Vous pouvez juger par là de la grace qu'on nous a faite de nous ôter les édits.

Mon pauvre fils eſt arrivé, comme vous ſavez, & s'en retourne jeudi avec plu-

ſieurs autres. M. de Monterei eſt habile homme ; il fait enrager tout le monde ; il fatigue notre armée, & la met hors d'état de ſortir & d'être en campagne avant la fin du printemps. Toutes les troupes étoient bien à leur aiſe pour leur hyver ; & quand tout ſera bien crotté à Charleroi, il n'aura qu'un pas à faire pour ſe retirer ; en attendant, M. de Luxembourg ne ſauroit ſe déſopiler. Selon toutes les apparences, le Roi ne partira pas ſi tôt que l'année paſſée. Si, tandis que nous ſerons en train, nous faiſions quelque inſulte à quelque grande ville, & qu'on voulût s'oppoſer aux deux héros (1), comme il eſt à préſumer que les ennemis ſeroient battus, la paix ſeroit quaſi aſſurée : voilà ce qu'on entend dire aux gens du métier. Il eſt certain que M. de Turenne eſt mal avec M. de Louvois ; mais comme il eſt bien avec le Roi & M. Colbert, cela ne fait aucun éclat.

On a fait cinq Dames (*du Palais*). Meſdames de Soubiſe, de Chevreuſe, la Princeſſe d'Harcourt, Madame d'Albret, & Madame de Rochefort. Les filles ne ſervent plus, & Madame de Richelieu (2)

(1) M. le Prince & M. de Turenne.
(2) Dame d'honneur de la Reine.

ne fervira plus auffi; ce font les Gentilshommes fervants & les Maîtres-d'hôtel, comme on faifoit autrefois. Il y aura toujours derriere la Reine Madame de Richelieu, & trois ou quatre Dames, afin que la Reine ne foit pas feule de femme. Brancas eft ravi de fa fille (3) qu'on a fi bien clouée.

Le Grand-Maréchal de Pologne (4) a écrit au Roi, que fi Sa Majefté vouloit faire quelqu'un Roi de Pologne, il le ferviroit de fes forces; mais que fi elle n'a perfonne en vue, il lui demande fa protection. Le Roi la lui donne; mais on ne croit pas qu'il foit élu, parce qu'il eft d'une religion contraire au peuple.

La dévotion de la Marans eft toute des meilleures que vous ayez jamais vues; elle eft parfaite, elle eft toute divine; je ne l'ai point encore vue, je m'en hais. Il y a une femme qui a pris plaifir à lui dire que M. de Longueville avoit une véritable tendreffe pour elle, & fur-tout une eftime finguliere, & qu'il avoit prédit que quelque jour elle feroit une fainte. Ce difcours dans le commencement lui a fi

(3) Madame la Princeffe d'Harcourt.

(4) Jean Sobieski, élu Roi de Pologne le 20 Mai 1674.

bien frappé la tête, qu'elle n'a point eu de repos qu'elle n'ait accompli les prophéties. On ne voit point encore ces petits Princes; l'aîné a été trois jours avec pere & mere; il est joli, mais personne ne l'a vu. Je vous embrasse, ma chere enfant. Je saurai ce qu'on peut faire pour votre ami qui a si généreusement assassiné un homme.

LETTRE CCVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 5 Janvier 1674.

Il y a aujourd'hui un an que nous soupâmes chez l'Evêque; vous soupez peut-être à l'heure qu'il est chez l'Intendant; vous n'y ferez pas, à mon avis, débauche de sincérité; tout ce que vous mandez sur cela à Corbinelli & à moi est admirable. Mon ame vous remercie de la bonne opinion que vous avez d'elle de croire qu'elle ait horreur des vilains procédés; vous ne vous êtes point trompée.

M. de Grignan a raison de dire que Madame de Thianges ne met plus de rouge, & cache sa gorge; vous avez peine à la reconnoître avec ce déguisement; mais rien

n'eſt plus vrai. Elle eſt ſouvent avec Madame de Longueville, & tout-à-fait dans le bel air de la dévotion; elle eſt toujours de très-bonne compagnie, & n'eſt pas ſolitaire. J'étois l'autre jour auprès d'elle à dîner; un laquais lui préſenta un grand verre de vin de liqueur; elle me dit: Madame, ce garçon ne ſait pas que je ſuis dévote. Cela nous fit rire. Elle parla fort naturellement de ſes bonnes intentions & de ſon changement; elle prend garde à ce qu'elle dit du prochain; & quand il lui échappe quelque choſe, elle s'arrête tout court, & fait un cri en déteſtant la mauvaiſe habitude. Pour moi, je la trouve plus aimable qu'elle n'étoit. On veut parier que la Princeſſe d'Harcourt ne ſera pas dévote dans un an, à cette heure qu'elle eſt Dame du Palais, & qu'elle remettra du rouge; car ce rouge c'eſt la loi & les prophetes: c'eſt ſur ce rouge que roule tout le chriſtianiſme. Pour la Ducheſſe d'Aumont, ſon attrait la porte à enſevelir les morts: on dit que ſur la frontiere, la Ducheſſe de Charoſt tuoit les gens avec des remedes mal compoſés, & que l'autre venoit promptement les enſevelir. La Marquiſe d'Huxelles eſt très-bonne, mais la Marans eſt plus que très-bonne. J'ai rencontré Madame de Schomberg, qui m'a dit très-ſérieuſement

qu'elle étoit du premier ordre, & pour la retraite, & pour la pénitence, n'étant d'aucune ſorte de ſociété, & refuſant même les amuſements de la dévotion ; enfin, c'eſt ce qui s'appelle adorer Dieu en eſprit & en vérité dans la ſimplicité de la premiere Egliſe.

Les Dames du Palais ſont dans une grande ſujétion ; le Roi s'en eſt expliqué, & veut que la Reine en ſoit toujours entourée. Madame de Richelieu, quoiqu'elle ne ſerve plus à table, eſt toujours au dîner de la Reine avec quatre Dames qui ſont de garde tour-à-tour. La Comteſſe d'Ayen (1) eſt la ſixieme ; elle a grand'peur de cet attachement, & d'aller tous les jours à vêpres, au ſermon ou au ſalut ; ainſi rien n'eſt pur en ce monde. Quant à la Marquiſe de Caſtelnau, elle eſt blanche, fraîche & conſolée. L'*Eclair* (2), à ce qu'on dit, n'a fait que changer d'appartement, dont le premier étage eſt fort mal content. Madame de Louvigny ne paroît pas aſſez aiſe de ſa bonne fortune ; on ne ſauroit lui pardonner de ne pas adorer ſon mari comme au commencement : voilà la premiere

(1) Marie-Françoiſe de Bournonville, depuis Maréchale de Noailles.
(2) Chiffre.

fois que le public s'eſt ſcandaliſé d'une pareille choſe. Madame de Briſſac eſt belle, & loge toujours avec l'ombre de la Princeſſe de Conti; elle eſt en arbitrage avec ſon pere, & ravit le cœur de ce pauvre M. d'Ormeſſon, qui dit n'avoir jamais vu une femme ſi honnête, ni ſi franche. Madame de Coëſquen eſt tout ainſi que vous l'avez vue, elle a fait faire une jupe de velours noir avec de groſſes broderies d'or & d'argent, & un manteau de tiſſu, couleur de feu, or & argent; cet habit coûte des ſommes immenſes: & quand elle a été bien reſplendiſſante, on l'a trouvée miſe comme une comédienne; & on s'eſt ſi bien moqué d'elle qu'elle n'oſe plus le remettre. La *Monieroſa* eſt un peu fâchée de nepas être Dame du Palais; Madame de Duras, qui ne veut point de cet honneur, ſe moque d'elle. La Troche eſt telle que vous l'avez vue, très-paſſionnée pour tous vos intérêts; mais je ne puis aſſez vous dire de quelle maniere Madame de la Fayette & M. de la Rochefoucauld ſont vifs pour tout ce qui vous touche. Nous fûmes voir hier M. de Turenne, qui nous reçut, Madame de la Fayette & moi, avec un excès de civilité; il parla extrêmement de vous & de vos victoires que le Chevalier de Grignan lui avoit contées; il vous auroit offert ſon épée, s'il

en étoit encore befoin : il croit partir dans trois jours. Mon fils partit hier avec bien du chagrin ; je n'en avois pas moins d'un voyage fi mal placé, & fi défagréable par toutes fortes de raifons. M. de la Trouffe ne s'en ira que lundi. Corbinelli eft très-fouvent avec moi ; il m'eft bon par-tout.

M. le Dauphin voyoit l'autre jour Madame de Schomberg ; on lui contoit comme fon grand-pere (3) en avoit été amoureux ; il demanda tout bas : Combien en a-t-elle eu d'enfants? On l'inftruifit des modes de ce temps-là. On a vu fourdement M. le Duc du Maine, mais non pas encore chez la Reine ; il étoit en carroffe, & il ne voit que pere & mere feulement. Le Chevalier de Châtillon n'eft plus à mettre en concurrence, fa fortune eft faite ; MONSIEUR a mieux aimé lui donner la charge de Capitaine de fes gardes, qu'à Mademoifelle de Grancei celle de Dame d'atour. Ce jeune homme a donc la charge de Vaillac, & feroit un fort bon parti. Je vous ai mandé la fin de nos Etats, & comme ils ont racheté les édits de deux millions fix cents mille livres, & autant pour le don gratuit ; c'eft cinq millions deux cents mille livres ; & nous avons percé la nue du cri de

(3) Louis XIII.

vive le Roi; nous avons fait des feux de joie, & chanté le *te Deum* de ce que Sa Majesté a bien voulu prendre cette somme. La pauvre Sanzei a la rougeole bien forte; c'est un feu qui passe vîte, mais qui fait peur par la violence dont il est. Je ne vois pas bien par où l'on peut demander la grace de cet honnête homme dont l'assassinat est si noir: les criminels qui sont délivrés à Rouen ne sont point de cette qualité; c'est le seul crime qui est réservé; Beuvron l'a dit à l'Abbé de Grignan. On a tantôt dénigré les Dames du Palais d'une maniere qui m'a fait rire; je disois, comme Montaigne: Vengeons-nous à en médire: il est pourtant vrai que leur sujétion est excessive. On dit toujours que M. le Prince part lundi. Ce même jour M. de Saint-Luc épouse Mademoiselle de Pompadour: voilà de quoi je ne me soucie point du tout. Adieu, ma très-aimable enfant; je finis cette lettre, par la raison qu'il faut que tout prenne fin. J'embrasse Grignan, & le supplie de m'excuser si j'ai ouvert la lettre de Madame de Guise; j'ai voulu voir son style; m'en voilà contente pour jamais. Guilleragues disoit hier que Pélisson abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids.

LETTRE CCVIII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 8 *Janvier* 1674.

Je n'ai jamais vu de si aimables lettres que les vôtres, ma très-chere Comtesse; je viens d'en lire une qui me charme : je vous ai oui dire que j'avois une maniere de tourner les moindres choses; vraiment, ma fille, c'est bien vous qui l'avez : il y a cinq ou six endroits dans votre derniere lettre qui sont d'un éclat & d'un agrément qui ouvrent le cœur. Je ne sais par où commencer à vous y répondre.

J'ai envie de vous parler de votre beau soleil & de vos jolies promenades; vous avez raison de dire que je suis remariée en Provence; j'en ferai un de mes pays, pourvu que vous n'effaciez pas celui-ci du nombre des vôtres. Vous me dites mille douceurs sur le commencement de l'année ; rien ne peut me flatter davantage ; vous m'êtes toutes choses, & je ne suis appliquée qu'à faire que tout le monde ne voye pas toujours à quel point cela est vrai. J'ai passé le commencement de cette année assez brutalement, sans vous dire

un pauvre mot; mais comptez, mon enfant, que cette année, & toutes celles de ma vie, font à vous; c'eft un tiffu, c'eft une vie toute entiere qui vous eft dévouée jufqu'au dernier foupir. Vos moralités font admirables : il eft vrai que le temps paffe par-tout, & paffe vîte : vous criez après lui, parce qu'il vous emporte toujours quelque chofe de votre belle jeuneffe ; mais il vous en refte beaucoup : pour moi, je le vois courir avec horreur & m'apporter en paffant l'affreufe vieilleffe, & enfin la mort. Voilà de quelle couleur font les réflexions d'une perfonne de mon âge : priez Dieu, ma fille, qu'il m'en faffe tirer la conclufion que le Chriftianifme nous enfeigne.

Ce grand voyage de M. le Prince & de M. de Turenne pour aller dégager M. de Luxembourg, eft devenu à rien ; on dit qu'on ne part plus, & que l'armée de M. de Monterei a fait la *retirote :* voilà le même mot que dit avant-hier Sa Majefté ; c'eft-à-dire que cette armée s'eft trouvée incommodée, & que voilà celle de M. de Luxembourg dégagée. Il n'y a que mon fils de parti ; je n'ai jamais vu une prudence, une prévoyance, une impatience comme la fienne : il prendra la peine de revenir ; cela n'eft rien. Tous les autres

guerriers sont ici. M. de Turenne en a beaucoup ramené; M. de Luxembourg amenera le reste. Les Dames du Palais sont réglées à servir par semaines : cette sujétion d'être quatre pendant le dîner est une merveille pour les femmes grosses; il y aura toujours des sages-femmes à tous les voyages. La Maréchale d'Humieres (1) est bien embarrassée d'être debout avec celles qui sont assises : si elle boude, elle sera mal sa cour, car le Roi veut de la soumission. Je crois qu'on s'en fait un jeu chez *Quantova*; il est très-sûr qu'en certain lieu on ne veut séparer aucune femme de son mari, ni de ses devoirs; on n'aime pas le bruit, à moins qu'on ne le fasse. On ne voit point encore les nouveaux Princes; il y en a eu à Saint-Germain, mais ils n'ont pas paru. Il y a des comédies à la Cour, & un bal toutes les semaines. Le Roi dansera, & MONSIEUR menera Mademoiselle de Blois (2), pour ne pas mener MADEMOISELLE (3), qu'il

(1) Louise-Antoinette-Thérese de la Chatre, Maréchale d'Humieres, ne fut Duchesse qu'en 1690.

(2) Marie-Anne de Bourbon, mariée depuis en 1680 à Louis-Armand de Bourbon, Prince de Conti.

(3) Fille de MONSIEUR, depuis Reine d'Espagne en 1679.

laisse à M. le Dauphin. On joue jeudi l'opéra (4), qui est un prodige de beauté : il y a des endroits de la musique qui m'ont déja fait pleurer ; je ne suis pas seule à ne pouvoir les soutenir, l'ame de Madame de la Fayette en est tout allarmée.

Je vois souvent Corbinelli ; il est votre adorateur, & comprend bien aisément les sentiments que j'ai pour vous ; je l'en aime encore mieux. J'estime fort Barbentane (5) ; c'est un des plus braves hommes du monde, d'une valeur romanesque, dont j'ai oui parler mille fois à Bussy qui étoit son ami ; ils sont freres d'armes. Madame de Sanzei a encore la rougeole, mais sur la fin. Coulanges (6) ne l'a point quittée. Madame de Coulanges est chez Madame de Bagnols, qui est dans notre grande maison. J'ai le cœur serré à n'en pouvoir plus, quand je suis dans cette grande chambre où j'ai tant vu ma très-chere & très-aimable enfant ; il ne faut guere me toucher sur ce sujet pour me toucher au vif. J'espere des nouvelles de votre paix ; *Justitia & pax osculatæ sunt :* savez-vous le latin ? Vous êtes trop plai-

(4) Cadmus, Opéra de Quinaut & de Lully.

(5) Homme de qualité de Provence, attaché à M. le Prince.

(6) Frere de Madame de Sanzei.

fante. Adieu, ma fille; vous n'êtes oubliée en aucun lieu. Votre frere eſt très-perſuadé de votre amitié; il vous aime de paſſion, à ce qu'il dit, & je le crois.

Lundi après avoir envoyé mon paquet à la poſte.

Voilà M. d'Hacqueville qui entre, & qui m'apprend une nouvelle que nous voulons que vous ſachiez cet ordinaire: c'eſt que M. le Garde des Sceaux (7) eſt Chancelier: perſonne ne doute que ce ne ſoit pour donner les ſceaux à quelque autre; c'eſt une nouvelle que l'on ſaura dans quatre jours; elle eſt d'importance, & ſera d'un grand poids pour le côté qu'elle ſera.

M. le Prince part dans deux jours, & M. de Turenne, même avec la goutte, pour s'avancer à leur rendez-vous de Charleroi. Il n'eſt point vrai que M. de Monterei ſe ſoit retiré, ni que M. de Luxembourg ſoit dégagé: ainſi nous vous ôtons cette fauſſe nouvelle pour vous remettre dans la vraie.

---

(7) Etienne d'Aligre, fils d'Etienne d'Aligre, auſſi Chancelier de France.



LETTRE CCIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 27 *Janvier* 1674.

VOILA donc votre paix toute faite. L'Archevêque de Reims & Brancas avoient reçu leurs lettres plutôt que moi, & M. de Pomponne me mandoit encore cette grande nouvelle de Saint-Germain; de sorte que j'étois comme une ignorante; mais enfin me voilà instruite. Je vous conseille, ma fille, de vous comporter selon le temps; & puisque le Roi veut que vous soyez bien avec l'Evêque, il faut lui obéir. Mais parlons de Saint-Germain; j'y fus il y a trois jours. J'allai d'abord chez M. de Pomponne, qui n'avoit pu encore demander votre congé; c'est aujourd'hui qu'il doit l'envoyer. Je lui fis part de quelques endroits de votre lettre, dont le goût ne se passe point; vraiment il est resté à M. de Pomponne une idée si parfaite & si avantageuse de Mademoiselle de Sévigné, qu'il ne peut s'empêcher d'en reparler quasi toutes les fois qu'il me voit: ce discours nous amuse, il m'attendrit, & son imagination en est réjouie.

Nous allâmes chez la Reine ; j'étois avec Madame de Chaulnes ; il n'y eut que pour moi à parler ; & quels discours ! La Reine dit, sans hésiter, qu'il y avoit trois ans que vous étiez partie, & qu'il falloit revenir. Nous fûmes ensuite chez Madame Colbert, qui est extrêmement civile, & fait très-bien vivre. Mademoiselle de Blois dansoit ; c'est un prodige d'agrément & de bonne grace ; *Desairs* dit qu'il n'y a qu'elle qui le fasse souvenir de vous ; il me prenoit pour juge de sa danse, & c'étoit proprement mon admiration que l'on vouloit ; elle l'eut en vérité toute entiere. La Duchesse de la Valiere y étoit, elle appella sa fille *Mademoiselle*, & la Princesse l'appelle *belle maman*. M de Vermandois y étoit aussi. On ne voit point encore d'autres enfants. Nous allâmes voir MONSIEUR & MADAME ; vous n'êtes point oubliée de MONSIEUR, & je lui fais toujours vos très-humbles remerciments. Je trouvai Vivonne qui me dit : *Maman mignone*, embrassez, je vous prie, le Gouverneur de Champagne (1). Et qui est-il, lui dis-je ? C'est moi, reprit-il. Et

---

(1) Ce Gouvernement vaquoit par la mort d'Eugene-Maurice de Savoie, Comte de Soissons, arrivée le 7 Juin 1673.

qui vous l'a dit? C'eſt le Roi qui vient de me l'apprendre tout-à-l'heure. Je lui en fis mes compliments tout chauds. Madame la Comteſſe (*de Soiſſons*) l'eſpéroit pour ſon fils. On ne parle point d'ôter les ſceaux à M. le Chancelier (2): le bon-homme fut ſi ſurpris de ſe voir Chancelier encore par-deſſus, qu'il crut qu'il y avoit quelque anguille ſous roche; & ne pouvant pas comprendre ce ſurcroît de dignité, il dit au Roi: Sire, eſt-ce que Votre Majeſté m'ôte les ſceaux? Non, lui dit le Roi, dormez en repos, M. le Chancelier; & en effet on dit qu'il dort quaſi toujours. On philoſophe, & on demande pourquoi cette augmentation?

M. le Prince partit, il y a deux jours; & M. de Turenne part aujourd'hui. Ecrivez un petit mot à Brancas, pour vous réjouir que ſa fille ſoit chez la Reine: il en a été fort aiſe. La Troche vous rend mille graces de votre ſouvenir; ſon fils a encore aſſez de nez pour en perdre la moitié au premier ſiege, ſans qu'il y paroiſſe. On dit que *la Roſée* (3) a commencé à ſe

---

(2) Etienne d'Aligre fut Garde-des-Sceaux en 1672, après la mort du Chancelier Séguier, & Chancelier de France en Janvier 1674.

(3) La Roſée, le Torrent, le Feu, la Neige, &c. ſont des chiffres entre la mere & la fille.

détraquer avec *le Torrent;* & qu'après le ſiege de Maeſtricht, elles ſe lierent d'une confidence réciproque, & voyoient tous les jours de leur vie *le Feu* & *la Neige:* vous ſavez que tout cela ne peut pas être long-temps enſemble, ſans faire de grands déſordres, ni ſans qu'on s'en apperçoive. *La Grêle* me paroît dans votre réconciliation comme un homme qui ſe confeſſe, & qui garde un gros péché ſur ſa conſcience : peut-on appeller autrement le tour qu'il vous a fait? Cependant les bonnes têtes diſent, il faut parler, il faut demander, on a du temps, c'eſt aſſez: mais n'admirez-vous point le fagotage de mes lettres! Je quitte un diſcours, on croit en être dehors, & tout-d'un-coup je le reprends, *verſi ſciolti.* Savez-vous bien que le Marquis de Saiſſac eſt ici, qu'il aura de l'emploi à la guerre, & qu'il verra peut-être bientôt le Roi? C'eſt la prédeſtination toute viſible. Nous parlons tous les jours, Corbinelli & moi, de la Providence; & nous diſons qu'il y a ce que vous ſavez jour pour jour, heure pour heure, que votre voyage eſt réſolu. Vous êtes bien-aiſe que ce ne ſoit pas votre affaire de réſoudre; car une réſolution eſt quelque choſe d'étrange pour vous, c'eſt votre bête : je vous ai vue long-temps à décider

d'une couleur ; c'eſt la marque d'une ame trop éclairée, & qui, voyant d'un coup d'œil toutes les difficultés, demeure en quelque ſorte ſuſpendue comme le tombeau de Mahomet : tel étoit M. Bignon, le plus bel eſprit de ſon ſiecle : pour moi, qui ſuis le plus petit du mien, je hais l'incertitude, & j'aime qu'on me décide. M. de Pomponne me mande que vous avez aujourd'hui votre congé : me voilà par conſéquent en état de faire tout ce que vous voudrez, & de ſuivre ou de ne pas ſuivre le conſeil de vos amis. On aſſure que M. de Turenne n'eſt pas parti, & qu'il ne partira pas, parce que M. de Monterei s'eſt enfin retiré, & que M. de Luxembourg s'eſt dégagé à la faveur de cinq ou ſix mille hommes que M. de Schomberg a raſſemblés, & avec leſquels il harceloit ſi fort M. de Monterei, qu'il l'a obligé de retirer ſes troupes. On doit envoyer à M. le Prince, pour le faire revenir, & tous nos pauvres amis : voilà les nouvelles d'aujourd'hui. Le bal fut fort triſte, & finit à onze heures & demie. Le Roi menoit la Reine ; M. le Dauphin, Madame ; Monſieur, Mademoiſelle ; M. le Prince de Conti, la grande Mademoiſelle ; M. le Comte de la Roche-ſur-Yon, Mademoiſelle de Blois, belle comme un ange,

habillée de velours noir avec des diamants, & un tablier & une bavette de point de France. La Princesse d'Harcourt étoit pâle (4) comme le Commandeur de la comédie (*du Festin de Pierre*). M. de Pomponne m'a priée de dîner demain avec lui, & Despréaux qui doit lire sa Poétique.

(4) Elle ne mettoit point de rouge.

LETTRE CCX.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 15 *Janvier* 1674.

J'ALLAI donc dîner samedi chez M. de Pomponne, comme je vous avois dit; & puis, jusqu'à cinq heures, il fut enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la Poétique de Despréaux; d'Hacqueville y étoit; nous parlâmes deux ou trois fois du plaisir que j'aurois de vous la voir entendre. M. de Pomponne se souvient d'un jour que vous étiez petite fille chez mon oncle de Sévigné; vous étiez derriere une vître avec votre frere, plus belle, dit-il, qu'un ange; vous disiez que vous étiez prisonniere, que vous étiez une Princesse chassée de chez son pere: votre

frere étoit beau comme vous, vous aviez neuf ans : il me fit ſouvenir de cette journée; il n'a jamais oublié aucun moment où il vous ait vue; il ſe fait un plaiſir de vous revoir, qui me paroît le plus obligeant du monde. Je vous avoue, ma très-aimable chere, que je couve une grande joie; mais elle n'éclatera point que je ne ſache votre réſolution.

M. de Villars eſt arrivé d'Eſpagne; il nous a conté mille choſes fort amuſantes des Eſpagnoles. J'ai vu, enfin, la Marans dans ſa cellule; je diſois autrefois dans ſa loge : je la trouvai fort négligée, pas un cheveu, une cornette de vieux point de Veniſe, un mouchoir noir, un manteau gris effacé, une vieille jupe; elle fut aiſe de me voir; nous nous embraſſâmes tendrement; elle n'eſt pas fort changée; nous parlâmes de vous d'abord; elle vous aime autant que jamais, & me paroît ſi humiliée, qu'il n'y a pas de moyen de pas l'aimer. Il fut queſtion enſuite de ſa dévotion; elle me dit qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait des graces, dont elle a une ſenſible reconnoiſſance : ces graces ne ſont rien du tout qu'une grande foi, un tendre amour de Dieu, & une horreur pour le monde : tout cela joint à une ſi grande défiance d'elle-même & de ſes foibleſſes,

qu'elle eſt perſuadée que ſi elle prenoit l'air un moment, cette grace ſi divine s'évaporeroit ; je trouvai que c'étoit une fiole d'eſſence qu'elle conſervoit chérement dans la ſolitude : elle croit que le monde lui feroit perdre cette liqueur précieuſe, & même elle craint le tracas de la dévotion. Madame de Schomberg dit qu'elle eſt une vagabonde au prix de Madame de Marans : cette humeur ſauvage que vous connoiſſez, s'eſt tournée en paſſion pour la retraite ; le tempérament ne ſe change pas ; elle n'a pas même la folie ſi commune à toutes les femmes d'aimer leur Confeſſeur : elle n'aime point cette liaiſon ; elle ne lui parle qu'à confeſſe ; elle va à pied à ſa Paroiſſe, & lit tous nos bons livres ; elle travaille, elle prie Dieu : ſes heures ſont réglées ; elle mange quaſi toujours à ſa chambre ; elle voit Madame de Schomberg à de certaines heures ; elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimoit ; elle excuſe autant le prochain qu'elle l'accuſoit ; elle aime autant le Créateur qu'elle aimoit la créature : nous rîmes fort de ſes manieres paſſées ; nous les tournâmes en ridicule : elle n'a point le ſtyle des ſœurs Colettes ; elle parle fort ſincérement & fort agréablement de ſon état : j'y fus deux heures ; on ne s'ennuye

point avec elle ; elle se mortifie de ce plaisir, mais c'est sans affectation : enfin, elle est bien plus aimable qu'elle n'étoit. Je ne pense pas, mon enfant, que vous vous plaigniez que je ne vous mande point de détail.

Je reçois tout présentement votre lettre du 7. Je vous avoue, ma très-chere, qu'elle me comble d'une joie si vive, qu'à peine mon cœur, que vous connoissez, la peut contenir ; il est sensible à tout, & je le haïrois, s'il étoit pour mes intérêts, comme il est pour les vôtres. Enfin, ma fille, vous venez, c'est tout ce qui peut m'être le plus agréable : mais je m'en vais vous dire une chose à quoi vous ne vous attendez point ; c'est que je vous jure & vous proteste devant Dieu, que si M. de la Garde n'avoit trouvé votre voyage nécessaire, & qu'en effet il ne le fût pas pour vos affaires, jamais je n'aurois mis en compte, au moins pour cette année, le desir de vous voir, ni ce que vous devez à la tendresse infinie que j'ai pour vous : je sais la réduire à la droite raison, quoi qu'il m'en coûte ; & j'ai quelquefois de la force dans ma foiblesse, comme ceux qui sont les plus philosophes. Après cette déclaration sincere, je ne vous cache point que je suis pénétrée de joie, & que la raison

fon fe rencontrant avec mes defirs, je fuis, à l'heure que je vous écris, parfaitement contente; en forte que je ne vais être occupée qu'à vous bien recevoir. Savez-vous bien que la chofe la plus néceffaire, après vous & M. de Grignan, ce feroit d'amener M. le Coadjuteur ? peut-être n'aurez-vous pas toujours la Garde; & s'il vous manque, vous favez que M. de Grignan n'eft pas fur fes intérêts, comme fur ceux du Roi fon maître : il a une religion & un zele pour ceux-ci, qui ne peut fe comparer qu'à la négligence qu'il a pour les fiens. Quand il veut prendre la peine de parler, il fait très-bien ; perfonne ne peut tenir fa place : c'eft ce qui fait que nous le fouhaitons. Vous n'êtes point fur le pied de Madame de Cauviffon, pour agir toute feule : il vous faut encore huit ou dix années; mais M. de Grignan, vous, & M. le Coadjuteur : voilà ce qui feroit d'une utilité admirable. Le Cardinal de Retz arrive; il fera ravi de vous voir; ma fille, quelle joie ! mais fur toutes chofes, venez fagement; c'eft à M. de Grignan que je recommande cette barque; c'eft lui qui m'en répondra. J'écris à M. le Coadjuteur, pour le conjurer de venir : il nous facilitera l'audience de deux Miniftres, il foutiendra l'intérêt de fon frere. M. le Coad-

juteur eſt hardi, il eſt heureux; vous vous donnez de la conſidération les uns aux autres : je parlerai d'ici à demain là-deſſus; j'en écris à M. l'Archevêque : gagnez cela ſur le Coadjuteur, & faites-lui tenir ma lettre.

M. le Prince revient de trente lieues. M. de Turenne n'eſt point parti. M. de Monterei s'eſt retiré. M. de Luxembourg eſt dégagé. Mon fils ſera ici dans deux jours. Depuis vingt-quatre heures, on a volé dans la Chapelle de Saint-Germain la lampe d'argent de ſept mille francs, & ſix chandeliers plus hauts que moi : voilà une extrême inſolence. On a trouvé des cordes du côté de la tribune de Madame de Richelieu : on ne comprend pas comment cela s'eſt fait; il y a des gardes qui vont & viennent, & tournent toute la nuit.

Savez-vous que l'on parle de la paix? M. de Chaulnes arrive de Bretagne, & repart pour Cologne.



LETTRE CCXI.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce 15 Janvier 1674.

JE reconnois bien, mon cher Comte, votre politesse ordinaire, & la bonté de votre cœur, qui vous rend sensible à toute la tendresse du mien; je sens avec plaisir toutes les douceurs de votre aimable lettre; & ce n'est point pour les payer que je vous jure que pour ma seule considération, j'aurois cédé cette année aux raisons de ma fille, si l'intérêt de vos affaires n'avoit décidé. Vous connoissez M. de la Garde, & comme il seroit d'humeur à vous déranger tous deux, s'il n'étoit question que du plaisir de venir me voir: il a été persuadé, & l'est plus que jamais de la nécessité de votre voyage; vous seul avez bonne grace à parler au Roi de vos affaires; Madame de Grignan tiendra sa place d'une autre maniere; & si vous pouviez amener M. le Coadjuteur, votre troupe seroit complete: voilà mon sentiment & celui de tous vos amis: M. de Pomponne est du nombre, & sera très-aise de vous voir tous. Au reste, c'est à vous que je confie la conduite

du chemin ; n'allez point en carrosse sur le bord du Rhône ; évitez une eau qui est à une lieue de Montélimart : cette eau, ce n'est que le Rhône, où ils firent entrer mon carrosse l'année derniere ; mes chevaux nageoient agréablement : au nom de Dieu, ne vous moquez pas de mes précautions ; ce n'est qu'avec de la sagesse & de la prévoyance qu'on voyage bien. Adieu, mon cher Comte ; je puis donc espérer de vous embrasser bientôt : quelle obligation ne vous ai-je point ? Si j'ai pour vous une véritable amitié, & une inclination naturelle, vous savez bien au moins que ce n'est pas d'aujourd'hui.

LETTRE CCXII.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 19 Janvier 1674.

Je serois bien fâchée, ma fille, qu'aucun courier fût noyé ; ils vous portent tous des lettres & des congés qu'il faut que vous receviez. Vous êtes admirable de vous souvenir de ce que j'ai dit de cette Durance. Pour moi, je n'oublie rien de tout ce qui a seulement rapport à vous : jugez donc si je me souviens de Nove, & de notre Es-

pagnol, & de nos Chartreux, & de nos chanſons de Grignan, & de mille & mille autres choſes. Vous voudriez donc que je viſſe votre cœur ſur mon ſujet; je ſuis perſuadée que j'en ſerois contente; vous n'êtes point une *diſeuſe*, vous êtes aſſez ſincere; &, en un mot, ſans étendre ce diſcours que je rendrois aſiatique, ſi je voulois, je ſuis aſſurée que vous m'aimez tendrement : mais vous êtes cruelle de recevoir avec tant de chagrin des riens que je donne à mes *pichons*; je vous prie de n'en plus parler, & de ſonger que toute ma caſſette ne valoit pas un des petits chariots que le Coadjuteur leur a donné: voilà qui eſt donc fini, & qu'il n'en ſoit point queſtion, s'il vous plaît dans ma tutele : c'eſt tout de bon que je m'en vais la rendre : mais je crains vos chicanes; vous trouverez à dire à tout, & M. de Grignan ne ſonge à l'heure qu'il eſt qu'à me plaider; je vous connois tous deux, le *bien bon* en tremble, & ſe prépare à recevoir un affront; il meurt d'envie que vous ſoyez ici : je l'aime de tout mon cœur, car tout roule là-deſſus. M. de la Garde eſt plus que jamais perſuadé que vous ferez tous deux des merveilles ici. Il voudroit auſſi bien que moi que le Coadjuteur fût du voyage; cela ſeroit digne de ſon amitié, & acheveroit tout

ce qu'il a si bien fait à Lambesc : il a des amis & de la considération ; il parle aux Ministres, il est hardi, il est heureux ; enfin, je vous en écrivis l'autre jour amplement. Nous fîmes le discours que M. de Grignan doit faire au Roi ; il a un style propre pour plaire à Sa Majesté, c'est-à-dire, doux & respectueux, le vôtre sera un peu plus animé : enfin, nous prîmes tous vos tons, & nous trouvâmes que cela composoit ce qui est nécessaire, & ce qu'on peut souhaiter.

Vous savez bien que M. le Prince est revenu, & que voilà qui est fait. J'attends mon fils à tout moment. Je vous ai mandé ce vol qu'on a fait dans la Chapelle de Saint-Germain. On m'a assurée que le Roi savoit qui étoit le voleur ; qu'il avoit fait cesser les poursuites ; que c'étoit un homme de qualité, mais qui n'étoit pas de sa maison. La Princesse d'Harcourt danse au bal, & même toutes les petites danses : vous pouvez penser combien on trouve qu'elle a jetté le froc aux orties, & qu'elle a fait la dévote pour être Dame du Palais. Elle disoit, il y a deux jours, je suis une païenne auprès de *ma sœur* d'Aumont : on trouve qu'elle dit bien présentement ; *la sœur* d'Aumont n'a pris goût à rien ; elle est toujours de méchante humeur, & ne

cherche qu'à ensevelir des morts. La Princesse d'Harcourt n'a point encore mis de rouge; elle dit à tout moment, j'en mettrai si la Reine ou M. le Prince d'Harcourt me le commandent: la Reine ne lui commande point, ni le Prince d'Harcourt, de sorte qu'elle se pince les joues, & l'on croit que M. de Sainte-Beuve (1) entrera dans ce tempérament: voilà bien des folies que je ne voudrois dire qu'à vous, car la fille de Brancas est sacrée pour moi: je vous prie que cela ne retourne jamais. Ces bals sont pleins de petits enfants; Madame de Montespan y est négligée, mais placée en perfection: elle dit que Mademoiselle de Rouvrai est déja trop vieille pour danser au bal; MADEMOISELLE, Mademoiselle de Blois, les petites de Piennes; Mademoiselle de Roquelaure (un peu trop vieille, elle a quinze ans,) Mademoiselle de Blois est un chef-d'œuvre: le Roi & tout le monde en est ravi; elle vint dire au milieu du bal à Madame de Richelieu: Madame, ne sauriez-vous me dire si le Roi est content de moi? Elle passe près de Madame de Montespan, & lui dit: Madame, vous ne regardez pas aujourd'hui vos amies: enfin, avec de certaines *chosettes* sorties de sa belle

(1) Célebre Directeur de ce temps-là.

bouche, elle enchante par son esprit, sans qu'on croie qu'on puisse en avoir davantage. Je fais réparation à ma grande MADEMOISELLE, elle ne danse plus, Dieu merci. On ne voit point encore les autres enfants; on voit un peu Madame Scaron. J'ai eu une très-bonne conversation avec le *Brouillard* (2); elle a remonté au *Dégel*, & peut-être plus haut: rien n'est plus important que le chemin qui vous est sûr par le *Brouillard*, qui est, en vérité, tout plein de zele & d'affection pour vous: ce sera là une de vos affaires. La *Feuille* est la plus frivole & la plus légere marchandise que vous ayez jamais vue; celui qui gouverne le tronc de son arbre, s'en va le planter pour reverdir, & veut se dépêtrer de ce soin qu'il croit au-dessous de lui, & ne veut point semer en terre ingrate; cet *Orage*, je pense que c'est son nom, est dans vos intérêts plus que vous ne sauriez croire. L'Abbé de Valbelle (3) sort d'ici; il m'a conté qu'hier à la messe, Sa Majesté, d'un air riant, donna à ses aumôniers un imprimé, qu'un inconnu a répandu à

(2) Le Brouillard, le Dégel, la Feuille, l'Orage, *chiffres*.

(3) Louis-Alphonse de Valbelle, Aumônier ordinaire du Roi, depuis Evêque d'Alet, & transféré dans la suite à Saint-Omer.

Saint-Germain, & où la noblesse supplie le Roi de réformer l'immodestie de son Clergé, qui cause & parle haut, & tourne le dos à l'autel, avant que Sa Majesté arrive à la Chapelle; & de leur ordonner d'être au moins, quand il n'y a que Dieu dans la Chapelle, comme quand le Roi y est entré: cette requête est extrêmement bien faite: les Prélats en sont en furie, surtout quelques-uns qui prenoient ce temps pour parler de bas en haut aux musiciens, au grand scandale de l'Eglise Gallicane. Il m'a dit encore que l'Archevêque de Reims rompoit à feu & à sang avec le Coadjuteur, s'il ne venoit avec vous. Ce que l'on a jugé en Languedoc, doit vous être bon, selon toutes les regles: voilà un temps favorable, & M. de Pomponne sera toujours pour la justice: c'est tout ce que vous demandez pour votre Hôtel de-ville. L'histoire de R.... est plaisante: l'Evêque pesta, jura, tempêta, furibonda, & fut contraint de venir à vous; & vous fîtes bien de donner grace.

R.... de tes conseils voilà le juste fruit.

N'est-ce pas cet honnête homme-là (4)?

Voilà Corbinelli qui vous écrit le triom-

(4) C'étoit un Greffier des Etats de Provence.

phe des Lieutenants de Roi ; cette décision regle toutes vos affaires, & jamais rien n'a été si favorable que cette conjoncture : mais apportez bien des paperasses de ce que vous trouverez sur vos regîtres qui vous sera avantageux : les paroles servent de peu, quand il s'agit de prouver. On a admiré ici votre honnêteté, en avouant qu'avec de méchants cœurs, comme ceux de ces gens-là, on perd tout par être généreux. Je suis bien tendrement à vous, ma très-aimable, & j'embrasse tout autant de Grignans qu'il y en a autour de vous.

Monsieur DE CORBINELLI.

La décision contre les Evêques du Languedoc, en faveur du Commissaire du Roi, est un bon titre pour celui de Provence. Autre victoire, autre triomphe, autre gloire pour nous, & nouveau chagrin pour nos ennemis : tout va s'applanir insensiblement ; & si, par hasard, il faut que nous perdions quelque chose en Provence, nous le recouvrerons ici. Venez seulement, & nous politiquerons d'un air à faire trembler tout ce qui nous hait. Je ne sais si Madame votre mere vous a fait une belle peinture du bal de Saint Germain ; mais je sais bien que vous ranimerez tout par votre présence. J'ai admiré ce qui s'est passé dans

l'affaire de R..... Si vous aviez retenu mes leçons touchant les générosités de Province, vous auriez promis votre protection, & vous auriez magnifiquement manqué à votre parole, sous quelque beau prétexte. Vous oubliez les belles maximes & les plus sûres; le Roi vous reprochera un jour cette conduite : vous immolez toute la Province à un faux éclat d'honnêteté; il falloit dire que vous ne pouviez accorder cette grace en conscience; mais l'ayant accordée, que ne la révoquez-vous sous main; que ne cherchez-vous dans les mysteres de la politique, une trahison honnête pour faire dépossséder le greffier : ô belles ames indignes de régner en Provence !

LETTRE CCXIII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 22 Janvier 1674.

Je ne sais si l'espérance de vous embrasser, qui me dilate le cœur, me donne une disposition toute extraordinaire à la joie; mais il est vrai, ma fille, que j'ai extrêmement ri de ce que vous me dites de Pélisson & de M. de Grignan : Corbinelli en est ravi, & ceux qui verront cet en-

droit seront heureux. On ne peut pas mieux se jouer que vous faites là-dessus, ni le reprendre plus plaisamment en deux ou trois endroits de votre lettre ; fiez-vous à nous, il est impossible d'écrire plus délicieusement : c'est une grande consolation pour moi que la vivacité de notre commerce, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple. Vous dites trop de bien de mes lettres : je ne trouve à dire que cela dans les vôtres : cependant je vous avoue, voyez quelle bizarrerie, que je meurs d'envie de n'en plus recevoir ; & en disant cela, je prétends élever bien haut les charmes de votre présence.

Ce que vous dites au sujet de la *Grêle*, qui parle selon ses desirs & selon ses vues, sans faire aucune attention, ni sur la vérité, ni sur la vraisemblance, est très-bien observé. Je pense pour moi qu'il n'y a rien tel que d'être insolent ; ne seroit-ce point-là comme il faut être ? J'ai toujours haï ce style ; mais s'il réussit, il faut changer d'avis. Je prends l'affaire de votre ami l'*assassinateur*, pour la mettre dans mon livre de l'*ingratitude* ; je la trouve belle ; mais ce qui me frappe, c'est la délicatesse de cet homme qui ne veut pas qu'on soit amoureux de sa mere, & qui poignarde son ami & son bienfaiteur : les conscien-

ces de Provence sont admirables. Celle de la *Grêle* (1) est en miniature sur le moule de celle-ci ; ses scrupules, ses relâchements, ses propositions, ses oppositions, en augmentant & noircissant les doses, on en feroit fort bien votre ami le scélérat. Ma fille, laissons ce discours ; vous venez donc, & j'aurai le plaisir de vous recevoir, de vous embrasser, & de vous donner mille petites marques de mon amitié & de mes soins : cette espérance répand une douce joie dans mon cœur : je suis assurée que vous le croyez, & que vous ne craignez point que je vous chasse. J'ai été aujourd'hui à Saint-Germain ; toutes les Dames m'ont parlé de votre retour. La Comtesse de Guiche m'a priée de vous dire qu'elle ne vous écrira point, puisque vous venez chercher sa réponse : elle est au dîner, quoiqu'*Andromaque* (2) ; la Reine l'a voulu. J'ai donc vu cette scene. Le Roi & la Reine mangent tristement. Madame de Richelieu (3) est assise, & puis les Dames, selon leurs dignités, les unes assises, & les autres debout ; celles qui n'ont point dîné sont prêtes à s'élancer sur les plats ;

(1) Chiffre.
(2) C'est-à-dire, quoiqu'en habit de veuve.
(3) Dame d'honneur de la Reine.

celles qui ont dîné ont mal au cœur, & font suffoquées de la vapeur des viandes: ainsi cette troupe est souffrante. Madame de Crussol étoit coëffée dans l'excès de la belle coëffure; elle sera parée mercredi toute de rubis; elle a pris tous ceux de M. le Duc & de Madame de Meckelbourg. Je soupai hier chez Gourville avec cette Princesse; Madame de la Fayette & M. de la R. F. y étoient: nous épuisâmes le chapitre de l'Allemagne, sans en excepter une seule Principauté. Adieu, ma chere enfant, je vous quitte pour causer avec d'Hacqueville & Corbinelli: ils ne font point de façon de m'interrompre, puisque vous allez arriver.

Le Roi a donné à M. le Comte du Vexin (4) la charge de Colonel-Général des Suisses, qu'avoit M. le Comte de Soissons (5). C'est M. de Louvois qui l'exercera.

---

(4) Louis-César de Bourbon, né en 1672.

(5) Eugene-Maurice de Savoie, Comte de Soissons, mort le 7 Juin 1673.



LETTRE CCXIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 26 Janvier 1674.

D'HACQUEVILLE & la Garde ſont toujours perſuadés que vous ne ſauriez mieux faire que de venir : venez donc, ma chere enfant, & vous ferez changer toutes choſes : *ſe me miras, me miran;* cela eſt divinement bien appliqué : il faut mettre votre cadran au ſoleil, afin qu'on le regarde. Votre Intendant ne quittera pas ſi-tôt la Provence : il a mandé à M^e^. d'Herbigny que vous lui faiſiez tort de croire que la juſtice ſeule le mît dans vos intérêts, puiſque votre beauté & votre mérite y avoient part.

Il n'y eut perſonne au bal de mercredi dernier; le Roi & la Reine avoient toutes les pierreries de la couronne; le malheur voulut que, ni MONSIEUR, ni MADAME, ni MADEMOISELLE, ni Meſdames de Soubiſe, Sully, d'Harcourt, Ventadour, Coëtquen, Grancei, ne purent s'y trouver par des diverſes raiſons; ce fut une pitié; Sa Majeſté en étoit chagrine.

Je revins hier du Mêni, où j'étois allée

pour voir le lendemain M. d'Andilly; je fus six heures avec lui; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable : je vis aussi mon oncle de Sévigné (1), mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébaïde; c'est un Paradis; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée ; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connoît point, qui vivent comme les pénitents de Saint Jean-Climaque; les Religieuses sont des anges sur terre. Mademoiselle de Vertus y acheve sa vie avec des douleurs inconcevables & une résignation extrême : tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avois tant oui parler; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. Je revins coucher au Mêni, & hier ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je dînerai demain chez M. de Pomponne; ce ne sera pas

(1) M. d'Andilly & M. de Sévigné s'étoient retirés depuis plusieurs années à Port-Royal-des-Champs.

ſans parler de ſon pere & de ma fille : voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils ; il m'écrit des tendreſſes infinies ; il eſt parti plutôt, & revient plus tard que les autres ; nous croyons que cela roule ſur une amitié qu'il a à Sézanne ; mais comme ce n'eſt pas pour épouſer, je n'en ſuis point inquiete.

Il eſt vrai que l'on a attaqué M de Villars & ſes gens en revenant d'Eſpagne : c'étoient les gens de l'Ambaſſadeur qui revenoit de France. C'eſt un aſſez ridicule combat ; les maîtres s'expoſerent, on tiroit de tous côtés ; il y a eu quelques valets de tués. On n'a point fait de complimens à Madame de Villars ; elle a ſon mari, elle eſt contente. M. de Luxembourg eſt ici ; on parle fort de la paix, c'eſt à-dire, ſelon les deſirs de la France plus que ſur la diſpoſition des affaires ; cependant on peut la vouloir de telle ſorte qu'elle ſe feroit.

J'eſpere, ma fille, que vous ſerez plus contente & plus décidée quand vous aurez votre congé. On ne doute point ici que votre retour n'y ſoit très-bon : ſi vous n'étiez bien en ce pays, vous vous en ſentiriez bientôt en Provence ; *ſe me miras, me miran ;* rien ne peut être mieux dit,

il en faut revenir-là. M. & Madame de Coulanges, la Sanzei & le *bien bon* vous souhaitent avec impatience, & veulent tous, comme moi, que vous ameniez le Coadjuteur qui vous fortifiera considérablement. J'ai fort entretenu la Garde; vous ne sauriez trop estimer ses conseils : il parloit l'autre jour à Gordes de vos affaires; il les fait, & les range, & les dit en perfection; il donne un tour admirable à tout ce qu'il faut dire à Sa Majesté; vous ne pouvez consulter personne qui connoisse mieux ce pays-ci que lui.

On est toujours charmé de Mademoiselle de Blois & du Prince de Conti. D'Hacqueville vous parlera des nouvelles de l'Europe, & comme l'Angleterre est présentement la grande affaire. C'est M. le Duc du Maine (2) qui a les Suisses; ce n'est plus M. le Comte du Vexin (3), lequel en récompense a l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

---

(2) Louis-Auguste de Bourbon, né le 31 Mars 1670.

(3) Voyez la Lettre du 22 Janvier, *page* 422.



LETTRE CCXV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 29 Janvier 1674.

Il me femble, ma fille, que vous deviez compter fur votre congé plus fortement que vous n'avez fait: le billet de M. de Pomponne, que je vous ai envoyé, vous en affuroit affez; un homme comme lui ne fe feroit pas engagé à le demander, fans être sûr de l'obtenir : vous l'aurez eu le lendemain du jour que vous m'avez écrit; & il eût fallu que vous fuffiez dès-lors toute prête à partir; vous me parlez de plufieurs jours, cela me déplaît. Vous aurez reçu bien des lettres par l'ordinaire du congé, & vous aurez bien puifé à la fource du bon fens, c'eft-à-dire, M. l'Archevêque, pour être conduite fur toutes vos affaires. Vous aurez vu ce que la Garde vous confeille pour amener peu de gens; fi vous amenez tout ce qui voudra venir, votre voyage de Paris fera comme celui de Madagafcar : il faut fe rendre léger, & garder le *decorum* pour la Province.

Je crois que M. de Grignan eft allé à Marfeille & à Toulon : il y a un an,

comme à cette heure, que nous y étions ensemble : vous songez donc à moi en revoyant Salon & les autres endroits où vous m'avez vue ; c'est un de mes maux que le souvenir que me donnent les lieux ; j'en suis frappée au-delà de la raison : je vous cache, & au monde, & à moi-même, la moitié de la tendresse & de l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

On va fort à l'Opéra nouveau ; on trouve pourtant que l'autre étoit plus agréable ; *Baptiste* croyoit l'avoir surpassé ; le plus juste s'abuse : ceux qui aiment la symphonie y trouvent toujours des charmes nouveaux : je crois que je vous attendrai pour y aller. Les bals de Saint-Germain sont d'une tristesse mortelle : les petits enfants veulent dormir dès dix heures ; & le Roi n'a cette complaisance que pour marquer le carnaval. Il disoit à son dîner : Quand je ne donne point de plaisir, on se plaint ; & quand j'en donne, les Dames n'y viennent pas. Il ne dansa la derniere fois qu'avec Madame de Crussol, qu'il pria de ne lui point rendre sa courante. M. de Crussol (1), qui tient le premier rang pour les bons mots, disoit en regardant sa femme plus rouge que les rubis dont elle étoit

(1) Depuis Duc d'Usez.

parée : Meſſieurs elle n'eſt pas belle, mais elle a bon viſage.

Votre retour eſt préſentement une nouvelle de la Cour; vous ne ſauriez croire les compliments que l'on m'en fait. Il y a aujourd'hui cinq ans, ma fille, que vous fûtes mariée.

LETTRE CCXVI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 2 Février 1674.

VOUS me parlez de l'ordinaire du 15, & pas un mot du 12 que vous attendiez avec impatience, & qui vous portoit votre congé; mais puiſque vous n'en dites rien, c'eſt ſigne que vous l'avez reçu. Je trouve que vous ne vous preſſez point aſſez de partir : tout le monde m'accable de me demander ſi vous êtes partie, & quand vous arriverez; je ne puis rien dire de juſte; il me ſemble que vous devez être à Grignan, & que vous en partez demain ou lundi; enfin, ma chere enfant, je ne penſe qu'à vous, & vous ſuis par-tout. Je vous remercie de l'aſſurance que vous me donnez de ne vous point expoſer en carroſſe ſur les bords du Rhône. Vous voulez

prendre la Loire ; vous faurez mieux que nous à Lyon ce qui vous fera le meilleur : arrivez en bonne fanté, c'eft tout ce que je defire ; mon cœur eft fortement touché de la joie de vous embraffer. Ira au-devant de vous qui voudra, pour moi je vous attendrai dans votre chambre, ravie de vous y voir ; vous y trouverez du feu, des bougies, de bons fauteuils, & un cœur qui ne fauroit être furpaffé en tendreffe pour vous. J'embrafferai le Comte & le Coadjuteur ; je les fouhaite tous deux. L'Archevêque de Reims m'eft venu voir ; il demande le Coadjuteur à cor & à cri. Vraiment vous êtes obligée à M. de Pomponne de la charmante idée qu'il a confervée de vous, & de l'envie qu'il a de vous voir. Voilà votre petit frere qui arrive ; le Cardinal de Retz me fait dire qu'il eft arrivé : arrivez donc tous à la bonne heure. Ma chere enfant, je fuis toute à vous ; ce n'eft point pour finir une lettre, c'eft pour dire la plus grande vérité du monde. Mademoifelle de Méri ne vous écrit point ; on commence à négliger ce commerce dans l'efpérance de mieux. Mon fils vous embraffe tendrement, & moi les chers Grignans.

LETTRE CCXVII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 5 Février 1674.

Il y a aujourd'hui (1) bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller ni à droite, ni à gauche ; *cet homme là, Sire, c'étoit moi-même* (2). Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie ; vous partîtes pour la Provence où vous êtes encore ; ma lettre seroit longue si je voulois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, & que j'ai senties depuis en conséquence de cette premiere. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui, je ne sais s'il m'en viendra ; je ne le crois pas, il est trop tard : j'en attendois cependant avec impatience ; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour ;

(1) Le 5 Février 1626, jour de la naissance de Madame de Sévigné.

(2) Vers de Marot, dans son Epître à François premier.

tout le monde m'en aſſaſſine, & je ne ſais que répondre. Je ne penſe qu'à vous & à votre voyage : ſi je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, ſoyez en repos; je ferai aſſurément tout ce que vous me manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plutôt qu'à l'ordinaire. Je m'en vais à un petit opéra de Moliere, beau-pere d'Itier, qui ſe chante chez Péliſſari; c'eſt une muſique très-parfaite; M. le Prince, M. le Duc & Madame la Ducheſſe y ſeront. Je m'en irai peut-être de-là ſouper chez Gourville avec Madame de la Fayette, M. le Duc, Madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu, & qui s'en va demain. Si cette partie eſt rompue, j'irai chez Madame de Chaulnes; j'en ſuis extrêmement priée par la maîtreſſe du logis & par les Cardinaux de Retz & de Bouillon, qui me l'avoient fait promettre; ce premier eſt dans une extrême impatience de vous voir, il vous aime chérement.

On avoit cru que Mademoiſelle de Blois avoit la petite vérole, mais cela n'eſt pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre; cela fait juger qu'elles ne ſont pas bonnes. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval; on y a vu quelques maſques, mais peu. La triſteſſe eſt

est grande ; les assemblées de Saint Germain sont des mortifications pour le Roi, & seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le Pere Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde ; il étoit d'une force à faire trembler les courtisans ; jamais un prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes : il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur qui fut présenté au temple ; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, & certains endroits furent poussés comme les auroit poussé l'Apôtre Saint Paul.

L'Archevêque de Reims revenoit hier fort vîte de Saint-Germain, c'étoit comme un tourbillon : il croit bien être grand Seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra* ; ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare :* ce pauvre homme veut se ranger ; son cheval ne veut pas ; & enfin le carrosse & les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme & le cheval, & passent par-dessus, & si bien par-dessus que le carrosse en fut versé & renversé : en même-temps l'homme & le che-

val; au-lieu de s'amuſer à être roués & eſtropiés, ſe relevent miraculeuſement, remontent l'un ſur l'autre, & s'enfuyent & courent encore, pendant que les laquais de l'Archevêque, & le cocher, & l'Archevêque même ſe mettent à crier : *Arrête, arrête, ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'Archevêque, en racontant ceci, diſoit : Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras & coupé les oreilles.

Je dînai hier encore chez Gourville avec Madame de Langeron, Madame de la Fayette, Madame de Coulanges, Corbinelli, l'Abbé Têtu, Briole & mon fils; votre ſanté y fut célébrée, & un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu, ma très-chere & très-aimable; je ne puis vous dire à quel point je vous ſouhaite. Je vous adreſſe encore cette lettre à Lyon, c'eſt la troiſième : il me ſemble que vous devez y être, ou jamais.

Madame de Grignan étant arrivée à Paris peu de jours après avec M. de Grignan, les Lettres de la mere à la fille ne recommencent que vers la fin de Mai 1675, *qui fut le temps du départ de Madame de Grignan pour aller rejoindre M. de Grignan en Provence, où il l'avoit devancée d'environ un an, comme on peut le juger par la lettre ſuivante.*

LETTRE CCXVIII.

A Monsieur de Grignan.

A Paris, mardi 21 Mai 1675.

Comme j'ai l'honneur de connoître Madame votre femme, & le soin qu'elle a des compliments dont on la charge, je trouve à propos de vous dire à vous-même que je vous aime toujours trop, & que vous me ferez un très-grand plaisir si vous voulez m'aimer un peu : voyez si on peut mieux se mettre à la raison ; c'est donner que de faire un marché de cette sorte. Vous nous manquez fort, nous avions de la joie de vous voir revenir les soirs ; votre société est aimable, & hormis quand on vous hait, on vous aime extrêmement. Le héros que j'attends ne reviendra pas si-tôt ; elle est triste, mais je suis accoutumée à la voir ainsi quand vous n'y êtes pas. Il fait plus chaud à Besançon (1) que sur le port de Toulon. Vous savez l'extrême blessure de Saint-Géran, & comme sa jolie femme y est accourue avec Madame de Villars ; on croyoit qu'il étoit

(1) Le Roi assiégeoit alors en personne la ville de Besançon.

mort : on mande du 18 qu'il se porte mieux : comme vous ne pourriez épouser sa veuve, je suis persuadée que vous voulez bien qu'il vive. Voilà une fable (2) des plus jolies ; ne connoissez-vous personne qui soit aussi bon courtisan que le renard ? Je suis ravie du bien que vous me dites de ma petite ; je prends pour moi toutes les caresses que vous lui faites. Adieu, mon très-cher Comte ; on ne peut guere vous embrasser plus tendrement que je fais. Mon fils vous fait toujours mille compliments.

(2) C'est la fable de la Fontaine, qui a pour titre : *La Cour du Lyon.*

LETTRE CCXIX.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 27 Mai 1675.

QUEL jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence ! comment vous a-t-il paru ? Pour moi je l'ai senti avec toute l'amertume & toute la douleur que j'avois imaginées, & que j'avois appréhendées depuis si long-temps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes ! quel adieu & quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand

on ſe trouve ſi bien enſemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les penſées qui me preſſent le cœur : je veux me repréſenter votre courage, & tout ce que vous m'avez dit ſur ce ſujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embraſſant. Pour moi, je revins à Paris (1), comme vous pouvez vous l'imaginer : M. de Coulanges ſe conforma à mon état : j'allai deſcendre chez M. le Cardinal de Retz, où je renouvellai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de la R. F., Madame de la Fayette & Madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'euſſe point cet honneur : il faut cacher ſes foibleſſes devant les forts. M. le Cardinal entra dans les miennes; la ſorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort ſenſible à votre départ. Il ſe fait peindre par un Religieux de Saint-Victor; je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours; ſon ſecret eſt répandu; ſes gens ſont fondus en larmes : je fus avec

(1) Les adieux de la mere & de la fille s'étoient faits à Fontainebleau, juſqu'où Madame de Sévigné & M. de Coulanges avoient été conduire Madame de Grignan.

lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi : quelle différence ! quelle solitude ! quelle tristesse ! votre chambre, votre cabinet, votre portrait, ne plus trouver cette aimable personne ! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire & ce que je sentis. Le lendemain, qui étoit hier, je me trouvai toute éveillée à cinq heures ; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'Abbé. Il y pleut sans cesse, & je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique ; il voudroit bien m'apprendre à gouverner mon cœur ; j'aurois beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportois cette science. Je m'en retourne demain ; j'avois besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête, & reprendre une espece de contenance.

LETTRE CCXX.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 29 Mai 1675.

Je vous conjure, ma fille, d'être persuadée que vous n'avez manqué à rien ; une

de vos réflexions pourroit effacer des crimes, à plus forte raison des choses si légeres qu'il n'y a que vous & moi qui soyons capables de les remarquer : croyez que je ne puis conserver d'autres sentiments pour vous que ceux d'une tendresse qui n'a point d'égale, & d'un goût si naturel, qu'il ne finira qu'avec moi. J'ai tâché d'apprendre à Livry ce qu'il faut faire pour détourner ces sortes d'idées ; toute la difficulté, c'est qu'il ne s'en présente point à moi qui ne soient sur votre sujet, & que je ne sais où en prendre d'autres ; ainsi Corbinelli est bien empêché ; mais il faut espérer que le temps les rendra moins ameres. Un peu de dévotion & d'amour de Dieu mettroient le calme dans mon ame ; ce n'est qu'à cela seul que vous devez céder. Corbinelli m'a été uniquement bon à Livry ; son esprit me plaît, & son dévouement pour moi est si grand, que je ne me contraignois sur rien. J'en revins hier, & je descendis encore chez notre Cardinal, à qui je trouvai tant d'amitié pour vous, qu'il me convient par cet endroit-là plus que les autres, sans compter tous les anciens attachements que j'ai pour lui. Il a mille affaires : il passe la Pentecôte à Saint-Denis, mais il reviendra ici pour huit ou dix jours encore : on ne parle aujourd'hui que de sa retraite,

mais chacun selon son humeur, quoique l'admiration soit la seule maniere de l'envisager (1). Mesdames de Lavardin, de la Troche & de Villars m'accablent de leurs billets & de leurs soins; je ne suis point encore en état de profiter de leurs bontés. Madame de la Fayette est à Saint-Maur: Madame de Langeron a la tête enflée; on croit qu'elle mourra. La Reine & Madame de Montespan furent lundi aux Carmélites de la rue du Bouloi plus de deux heures en conférence; elles en parurent également contentes; elles étoient venues chacune de leur côté, & s'en retournerent le soir à leurs châteaux. Je vous écrivis avant-hier; je vous adressai la lettre à Lyon chez M. le Chamarier: je serois bien fâchée que cette lettre fût perdue; il y en avoit une de notre Cardinal dans le paquet: voici encore un billet de lui. Votre lettre est très-bonne pour pénétrer le cœur & l'ame; M. de Coulanges sera informé de votre souvenir. Il est vrai qu'il faut profiter de tous les moments dans les adieux; je serois très-fâchée de n'avoir pas été jusqu'à Fonteinebleau; l'instant de la sépara-

(1) M. le Cardinal de Retz prit le parti de se retirer à Saint-Michel, dans la vue de payer ses dettes avant sa mort, à quoi il eut le bonheur de réussir.

tion fut terrible, mais c'eût été encore pis d'ici. Je ne perdrai jamais aucun temps de vous voir, je ne me reproche rien là-dessus; & pour me raccommoder avec Fontainebleau, j'y veux aller au-devant de vous. Dieu nous enverra des facilités pour me conserver la vie; ne soyez point inquiete de ma santé, je la ménage, puisque vous l'aimez. Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don des larmes; je prie Dieu que je ne sente jamais de ces douleurs où les yeux ne soulagent point le cœur: il est vrai qu'il y a des pensées & des paroles qui sont étranges, mais rien n'est dangereux quand on pleure. J'ai donné de vos nouvelles à vos amis; je vous remercie, ma chere Comtesse, de votre aimable distinction.

Le Maréchal de Créqui assiege Dinan. On dit qu'il y a du désordre à Strasbourg; les uns veulent laisser passer l'Empereur, les autres veulent tenir leur parole à M. de Turenne. Je n'ai point de nouvelles des guerriers. On m'a dit que le Chevalier de Grignan avoit la fievre tierce; vous en apprendrez des nouvelles par lui-même.



LETTRE CCXXI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 31 *Mai* 1675.

JE n'ai reçu encore que votre premiere lettre; il eſt vrai, ma fille, qu'elle vaut tout ce qu'on peut valoir. Je ne vois rien depuis votre abſence, & je ne trouve perſonne qui ne m'en faſſe ſouvenir; on m'en parle, & on a pitié de moi: n'eſt-ce pas ſur ces penſées qu'il faut paſſer légérement? paſſons donc. Je fus hier chez Mᵉ. de Verneuil au retour de Saint-Maur, où j'étois allée avec M. le Cardinal (*de Retz*). Je trouvai à l'hôtel de Sully Mademoiſelle de Lannoy (1) mariée au petit-fils du vieux Comte de Montrevel; la noce s'eſt faite là; jamais vous n'avez vu une mariée ſi drue; elle va droit à ſon ménage, & dit déja *mon mari;* il avoit la fievre, ce mari, & devoit l'avoir le lendemain; il ne l'eut point. Fieubet dit, voilà donc un remede

(1) Adrienne-Philippine-Thérefe de Lannoy, qui avoit été fille-d'honneur de la Reine, épouſa Jacques-Marie de la Baume-Montrevel en 1675, & non en 1672, comme il eſt dit par mépriſe dans l'Hiſtoire des grands Officiers de la Couronne.

pour la fievre; mais dites-nous la dose. Mesdames de Castelnau, Louvigny, Sully, Fiesque, vous jugez bien ce que toutes ces belles purent me dire. Mes amies ont trop de soin de moi, j'en suis importunée; mais je ne perds aucun des moments dont je puis profiter pour voir notre cher Cardinal. Voilà des lettres qui vous apprendront l'arrivée de M. le Coadjuteur; je l'ai vu & embrassé ce matin; il doit ce soir conférer avec son Eminence & d'Hacqueville, pour savoir la résolution qu'il doit prendre : il a été caché jusqu'ici.

Madame la Duchesse a perdu Mademoiselle d'Enghien, un de ses fils s'en va mourir encore, sa mere est malade, Madame de Langeron abymée sous terre, M. le Prince & M. le Duc à la guerre; elle pleure toutes ces choses, à ce qu'on m'a dit. Je laisse à d'Hacqueville à vous parler de la guerre, & aux Grignans à vous parler de la maladie du Chevalier: s'il revient ici, j'en aurai soin comme de mon fils. Je compte que vous êtes aujourd'hui sur la tranquille Saône : c'est ainsi que devroient être nos esprits; mais le cœur les débauche sans cesse : le mien est rempli de ma fille. Je vous ai mandé mon embarras : c'est de ne pouvoir détourner mon idée de vous, parce que toutes mes pensées sont de la même couleur.

A dix heures du soir.

Nous voici tous chez mon Abbé. Le Coadjuteur est aussi content ce soir, qu'il étoit embarrassé ce matin : l'Abbé de Grignan a si bien ménagé M. de Paris (2), que le Coadjuteur en sera reçu comme un député très-agréable & très-cher : le voilà donc ravi; il verra demain M. de Paris, & reprendra le nom de Coadjuteur d'Arles, qu'il avoit quitté depuis vingt-quatre heures, pour se cacher sous celui de l'Abbé d'Aiguebere. Je ne plains que vous, ma fille, qui n'aurez point sa bonne compagnie; c'est une perte par-tout, & surtout en Provence. L'Abbé croit que la fievre du Chevalier s'est rendue assez traitable pour le laisser poursuivre son chemin. D'Hacqueville dit que Dinan est rendu. Adieu, ma très-chere; voici une compagnie où il ne manque que vous; vous y êtes tendrement aimée, vous n'en sauriez douter.

(2) François de Harlay, Archevêque de Paris.

Fin du Tome second.

